UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01662724 2

DE LA MANIERE D'ENSEIGNER ET D'ÉTUDIER LES BELLES-LETTRES

Par rapport à l'esprit & au cœur.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collége Royal, & Associé à l'Académie-Royale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

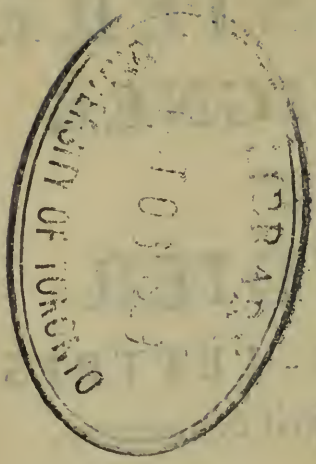
TOME QUATRIÉME.

Nouvelle Edition.

A PARIS,

Chez la Veuve *ETIENNE* & Fils, rue Saint Jacques, à la Vertu.

M. DCC. LXIV.



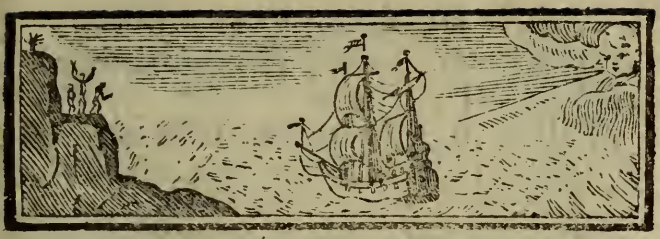
LB
475
R7A2
1764
c.1

JE termine mon Ouvrage par ce quatrieme volume. On y trouvera d'abord deux grands morceaux de l'Histoire Romaine, qui peuvent donner quelque idée des plus beaux tems de la République. Je parle ensuite de la Fable & des Antiquités, mais en très-peu de mots. Le traité sur la Philosophie est aussi très-succinct, eu égard à la matiére. J'expose, sur chaque article, les raisons que j'ai eues d'user de cette briéveté. La derniere partie de ce volume a plus d'étendue : elle regarde le gouvernement intérieur des Colléges & des Classes, & la maniére de conduire les jeunes gens.

J'avois eu dessein, & j'avois promis de dire quelque chose des Auteurs où l'on doit puiser la connoissance de l'histoire, de marquer l'ordre dans lequel on les doit lire, & de donner à cette occasion un abrégé de l'histoire ancienne. Ce dessein m'auroit mené fort loin, & on le trouve exécuté dans plusieurs livres. D'ailleurs on m'a représenté que les abrégés sont d'une médiocre utilité, & que je ferois mieux de m'appliquer tout d'un coup à l'Ouvrage, sur lequel j'ai pris une sorte d'engagement avec le Public. Il consiste à donner en françois une histoire suivie des grands Empires des Egyptiens, des Assyriens, des Médes, des Perses, des Macédoniens, & sur-tout des différens

Etats qui ont partagé la Gréce. Ma vûe seroit d'y faire entrer une partie de ce qu'il y a de plus beau dans les Auteurs grecs & latins soit pour les faits, soit pour les réflexions : & l'on sait que ces Auteurs renferment des richesses d'un prix inestimable.

Je sens bien qu'un tel Ouvrage, s'il étoit composé de meilleure main, pourroit être fort agréable, & qu'il seroit d'un grand secours, non-seulement pour les jeunes-gens que je ne crois point devoir perdre de vûe, & à l'égard de qui je me regarde comme responsable de mon loisir, mais encore pour une infinité de personnes du monde qui ne peuvent pas puiser dans les sources mêmes la connoissance de cette histoire, si digne pourtant d'une louable curiosité, & si remplie de grands & d'importans événemens. Mais j'avoue que plus j'envisage de près cette entreprise, plus je crains qu'elle ne soit en tout sens au-dessus de mes forces, & qu'il n'y ait eu de la témérité à moi d'avoir songé à m'engager dans une carrière si longue & si difficile. Je ne sai point ce que j'en pourrai fournir : Mais je me prépare à y entrer sans délai, bien résolu de n'épargner ni mon tems ni mes peines pour satisfaire à l'attente du public, & pour lui témoigner ma reconnoissance du bon accueïl qu'il lui a plu de faire à mon premier Ouvrage. C'est tout ce qu'il peut exiger de moi, & tout ce que je peux lui promettre.



TROISIÉME PARTIE.

DE L'HISTOIRE PROFANE.

SUITE DE L'HISTOIRE ROMAINE.

TROISIEME MORCEAU DE L'HISTOIRE ROMAINE.

Espace de 53 ans, depuis le commencement de la seconde guerre Punique, jusqu'à la défaite de Persée.

JE PRENS pour troisieme morceau de l'histoire Romaine ce que Polybe avoit choisi pour sujet de celle qu'il avoit composée : je veux dire les 53 années qui se passérent depuis le commencement de la seconde guerre Punique, jusqu'à la fin de la guerre de Macédoine, qui se termina par la défaite

res des peuples situés au delà de l'Ebre, & alliés du peuple Romain : mais la véritable cause de cette guerre fut le dépit des Carthaginois de s'être vû enlever la Sicile & la Sardaigne par des traités auſquels la seule nécessité des tems & le mauvais état de leurs affaires les avoient fait consentir. La mort prématurée d'Amilcar l'empêcha d'exécuter le dessein qu'il avoit formé depuis longtems de se venger de ces injures. Son fils Annibal à qui, lorsqu'il n'avoit encore que neuf ans, il avait fait jurer sur les autels qu'il se déclareroit l'ennemi du peuple Romain dès qu'il seroit en âge de le faire, entra dans toutes ses vûes, & fut l'héritier de sa haine contre les Romains, aussi bien que de son courage. Il prépara tout de loin pour ce grand dessein; & quand il se crut en état de l'exécuter, il le fit éclore par le siége de Sagonte. Soit paresse & lenteur, soit prudence & Sagesse, les Romains consumerent le tems en différentes ambassades, & laissérent à Annibal celui de prendre la ville.

Pour lui, il sut bien mettre le tems à profit. Après avoir donné ordre à tout, & laissé son frere Asdrubal en Espagne pour défendre le pays, il partit pour l'Italie avec une armée de quatre-vingt-dix-mille hommes de pié, & dix ou douze mille de cavalerie. Les plus grands obstacles ne furent point capables de l'effrayer, ni de l'arrêter. Les Pyrénées, le Rhône, une

Ib. n. 21 38.

longue marche au travers des Gaules, le passage des Alpes rempli de tant de difficultés, tout céda à son ardeur & à sa constance infatigable. Vainqueur des Alpes, & en quelque sorte de la nature même, il entra donc en Italie, qu'il avoit résolu de rendre le théâtre de la guerre. Ses troupes étoient extrêmement diminuées pour le nombre, ne montant plus qu'à vingt mille hommes de pié & six mille chevaux, mais elles étoient pleines de courage & de confiance.

Une rapidité si inconcevable étonna & déconcerta les Romains. Ils avoient compté de faire la guerre au dehors, & qu'un de leurs Consuls tiendroit tête à Annibal en Espagne, pendant que l'autre iroit droit en Afrique pour attaquer Carthage. Il fallut changer de mesures, & songer à défendre leur propre pays. Publius Scipion Consul, qui croyoit Annibal encore dans les Pyrénées, lorsqu'il avoit déjà passé le Rhône, n'ayant pu l'atteindre, fut obligé de revenir sur ses pas pour l'attendre & l'attaquer à la descente des Alpes; & cependant il envoya son frere Cneius Scipion en Espagne contre Asdrubal.

La premiere bataille se donna près la petite riviére du Tésin. Il est beau de lire les harangues des deux Chefs à leur armée, que Tite-live a copiées d'après Polybe, mais en maître habile, c'est-à- *Ib. n. 39. 48.*

dire en y ajoutant des traits qui égalent la copie à l'original. Les Carthaginois remporterent la victoire. Le Consul Romain fut blessé dans le combat ; * & son fils, âgé pour lors à peine de 17 ans, lui sauva la vie. C'est le même qui vaincra dans la suite Annibal, & sera surnommé l'Africain.

Ib. n. 51. 56. Sur la premiere nouvelle de cette défaite, Sempronius l'autre Consul, qui étoit en Sicile, accourut promptement par l'ordre du Sénat au secours de son Collégue, qui n'étoit pas encore bien remis de sa blessure. Ce fut pour lui une raison de hâter le combat contre le sentiment de Scipion, parce qu'il espéroit en avoir seul toute la gloire. Annibal, bien informé de tout ce qui se passoit dans le camp des Romains, & ayant exprès laissé emporter un léger avantage à Sempronius pour amorcer sa témérité, lui donna lieu d'engager la bataille près la riviére de Trébie. Il avoit placé son frere Magon en embuscade dans un lieu fort favorable, & avoit fait prendre à son armée toutes les précautions nécessaires contre la faim & contre le froid, qui étoit alors extrême. On n'avoit songé à rien de tout cela chez les Romains. Leurs troupes furent donc bien-tôt

* Neque illum ætatis infirmitas interpellare valuit, quo minùs duplici gloria conspicuam coronam, imperatore simul & patre ex ipsa morte rapto, mereretur. *Val. Maxim. l. 5. cap. 1.*

renverſées & miſes en fuite : & Magon étant ſorti de ſon embuſcade en fit un grand carnage.

Annibal, pour profiter du tems & de ſes premieres victoires, alloit toujours en avant, & s'approchoit de plus en plus du centre de l'Italie. Pour arriver plus promtement près de l'ennemi, il lui fallut paſſer un marais, où ſon armée eſſuya des fatigues incroyables, & où lui-même perdit un œil. Flaminius, l'un des deux Conſuls qu'on avoit nommés depuis peu, étoit parti de Rome ſans prendre les auſpices ordinaires.* C'étoit un homme vain, téméraire, entreprenant, plein de lui-même, & dont la fierté naturelle s'étoit beaucoup accrue par les heureux ſuccès de ſon premier conſulat, & par la faveur déclarée du Peuple. On jugeoit aiſément que ne conſultant ni les hommes, ni les dieux, il ſe laiſſeroit aller à ſon génie impétueux & bouillant ; & Annibal, pour ſeconder encore ſon penchant, ne manqua pas de piquer & d'irriter ſa témérité par les dégâts & les ravages qu'il fit faire à

Ib. n. 57. 59. & 60.

Lib. 22. n. 1. 6.

* Conſul ferox ab conſulatu priore, non modò legum ac Patrum majeſtatis, ſed ne deorum quidem ſatis metuens erat. Hanc inſitam ingenio ejus temeritatem fortuna proſpero civilibus bellicisque rebus ſucceſſu aluerat. Itaque ſatis apparebat, nec deos nec homines conſulentem, ferociter omnia ac præproperè acturum : quòque promior eſſet in vitia ſua, agitare eum atque irritare Pœnus parat. *Liv. 22. n. 3.*

ſa vûe dans toutes les campagnes. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer le Conſul au combat, malgré les remontrances de tous les Officiers qui le prioient d'attendre ſon Collégue. Le ſuccès fut tel qu'ils l'avoient prévû. Quinze mille Romains demeurerent ſur la place avec leur Chef, & rendirent célébre à jamais par leur ſanglante défaite le lac de Thraſyméne.

FABIUS DICTATEUR.

Ib. n. 7. 30. CETTE triſte nouvelle, quand on l'eut appriſe à Rome, y jetta une grande allarme. On s'attendoit à tout moment d'y voir arriver Annibal. Fabius Maximus fut nommé Dictateur. Après avoir ſatisfait aux devoirs de la religion, & donné les ordres néceſſaires pour la ſûreté de la ville, il ſe rendit à l'armée, bien réſolu de ne point hazarder de combat ſans y être forcé, ou ſans être bien aſſuré du ſuccès. Il conduiſoit ſes troupes par des hauteurs, ſans perdre de vûe Annibal, ne s'approchant jamais aſſez de l'ennemi pour en venir aux mains; mais ne s'en éloignant pas non plus tellement, qu'il pût lui échaper. Il tenoit exactement ſes ſoldats dans ſon camp, ne les laiſſant jamais ſortir que pour les fourages, où il ne les envoyoit qu'avec de fortes eſcortes. *a* Il n'engageoit

Prodictator.

a Neque universo periculo summa rerum committebatur: & parva momenta levium certami-

que de légéres eſcarmouches, & avec tant de précaution, que ſes troupes y avoient toujours l'avantage. Par ce moyen il rendoit inſenſiblement au ſoldat la confiance que la perte de trois batailles lui avoit ôtée, & le mettoit en état de compter comme autrefois ſur ſon courage & ſur ſon bonheur. L'ennemi s'apperçut bien-tôt que les Romains inſtruits par leurs défaites, avoient enfin trouvé un Chef capable de tenir tête à Annibal; & celui-ci comprit dès-lors qu'il n'auroit point à craindre de la part du Dictateur des attaques vives & hardies, mais une conduite prudente & meſurée.

a Minutius, Général de la cavalerie des Romains, ſouffroit avec plus d'impatience encore qu'Annibal même la ſage conduite de Fabius. Emporté & violent dans ſes diſcours comme dans ſes deſſeins, il ne ceſſoit de décrier le Dictateur: il le traitoit d'homme irréſolu & timide, au lieu de prudent & de circonſpect qu'il

num ex tuto cœptorum, finitimo receptu, aſſuefaciebat territum priſtinis cladibus militem, minùs jam tandem aut virtutis aut fortunæ pœnitere ſuæ *Liv. lib. 22. n. 12.*

a Sed non Annibalem magis infeſtum tam ſanis conſiliis habebat, quàm magiſtrum equitum. . . . Ferox rapiduque in conſiliis, ac linguis immodicus, pro cunctatore ſegnem, & cauto timidum, affingens vicina virtutibus vitia, compellabat; premendorumque ſuperiorum arte (quæ peſſima ars nimis proſperis multorum ſucceſſibus crevit) ſe ſe extollebat. *Ibid. n. 12.*

étoit, donnant à ſes vertus le nom des vices qui en approchoient le plus: & par un artifice qui ne réuſſit que trop ſouvent, il établiſſoit ſa réputation en ruinant celle de ſon ſupérieur. Enfin, par ſes intrigues & ſes cabales auprès du Peuple, il vint à bout de faire égaler ſon autorité à celle du Dictateur, ce qui étoit ſans exemple. * Fabius bien perſuadé que le Peuple, en les égalant dans le commandement, ne les égaloit pas de même dans l'art de commander, ſouffrit cette injure avec une modération, qui fit bien voir qu'il n'étoit pas moins invincible à ſes citoyens, qu'à ſes ennemis.

Municius, en conſéquence de l'égalité de pouvoir qu'on venoit de mettre entre lui & Fabius, lui propoſa de commander chacun leur jour, ou même un plus long eſpace de tems. Fabius refuſa ce parti, qui expoſoit toute l'armée au danger, pendant le tems qu'elle ſeroit commandée par Minucius; & il aima mieux partager les troupes, pour ſe mettre en état de conſerver au moins la partie qui lui ſeroit échue.

Ce que Fabius avoit prévû, arriva bientôt. Son Collégue, avide & impatient de combattre, avoit donné tête baiſſée dans des embuches que lui avoit dreſſé Annibal, & ſon armée alloit être entiérement

* Satis fidens haud quaquam cum imperii jure artem imperandi æquatam, cum invicto à civibus hoſtibuſque animo ad exercitum rediit. *Ib. n. 26.*

defaite. * Le Dictateur, sans perdre de tems en d'inutiles reproches : „ Marchons, „ dit-il à ses soldats, au secours de Minu„ cius, & arrachons aux ennemis la vic„ toire, & à nos citoyens l'aveu de leur fau„ te. Il arriva fort à propos, & obligea Annibal de sonner la retraite. † Ce dernier en se retirant disoit, " que cette nuée „ qui depuis lontems paroissoit sur le haut „ des montagnes, avoit enfin crevé avec „ un grand fracas, & causé un grand ora„ ge.

Un service si important, & placé dans une telle conjoncture, ouvrit les yeux à Minucius, & lui fit reconnoître sa faute. Pour la réparer sans délai, il alla dans le moment même avec son armée à la tente de Fabius, & l'appellant son pere & son libérateur, lui déclara qu'il venoit se remettre sous son obéissance, § & qu'il cassoit lui-même un decret dont il se trouvoit plus chargé qu'honoré. Les soldats de leur côté en firent autant, & ce ne furent plus de part & d'autre qu'embrassemens & marques de la reconnoissance la plus

* Aliud jurgandi succensendique tempus erit : nunc signa extra vallum proferte. Victoriam hosti extorqueamus, confessionem erroris civibus. *Ib. n.* 29.

† Annibalem ex acie redeuntem dixisse ferunt, tandem eam nubem, quæ sedere in jugis montium solita sit, cum procella imbrem dedisse. *Ibid. n.* 30.

§ Plebiscitum, quo oneratus magis quàm honoratus sum, primus antiquo abrogoque, *n.* 30.

vive, *a* & le reſte de ce jour, qui avoit penſé être ſi funeſte à la République, ſe paſſa dans la joie & les divertiſſemens.

Bataille de Cannes.

L'ACTION la plus célébre d'Annibal, & qui devoit ce ſemble renverſer pour toujours la puiſſance Romaine, fut la bataille de Cannes. On avoit nommé à Rome pour Conſuls L. Æmilius Paulus, & C. Terentius Varro. Ce dernier, *b* d'une baſſe & vile naiſſance, par les grands biens que ſon pere lui avoit laiſſés, & par ſon adreſſe à gagner les bonnes graces du peuple en ſe déclarant contre les Grands, avoit trouvé le moyen de parvenir au Conſulat, ſans y porter d'autre mérite que celui d'une ambition déméſurée, & d'une eſtime de lui-même ſans bornes. Il diſoit hautement „ que le moyen de perpé„ tuer la guerre étoit de mettre des Fabius „ à la tête des armées : que pour lui dès le „ premier jour qu'il verroit l'ennemi, il „ ſauroit bien la terminer. „ Son Collégue, qui ſavoit que la *b* témérité, outre qu'elle eſt deſtituée de raiſon, avoit toujours été juſques-là très-malheureuſe, penſoit bien autrement. Fabius le voyant près de partir pour la campagne, le confirma en-

Liv lib. 22. n. 34. 53.

a On dit que ſon pere étoit boucher.

a Lætuſque dies, ex admodum triſti paulò antè ac propè execrabili, factus. *n.* 30.

b Temeritatem, præterquam quòd ſtulta ſit, infelicem etiam ad id locorum fuiſſe. *L. l. 22. n. 38.*

core dans ces sentimens, & lui répéta bien de fois que le seul moyen de vaincre Annibal, étoit de temporiser, & de traîner la guerre en longueur. *a* Mais, lui dit-il, les citoyens, encore plus que les „ ennemis, travailleront à vous rendre ce „ moyen impratiquable. Vos soldats en ce „ la conspireront avec ceux des Carthagi- „ nois: Varron & Annibal penseront de „ même sur ce point. Il faut que vous „ seul teniez tête & résistiez à ces deux „ Chefs. Le moyen de le faire, c'est de „ demeurer ferme contre les bruits & „ les discours populaires, & de ne vous „ laisser ébranler ni par la fausse gloire de „ votre Collégue, ni par la fausse honte „ dont on tâchera de vous couvrir. Souf- „ frez qu'au lieu d'homme précaution- „ né, circonspect, & habile dans le mé- „ tier de la guerre, on vous fasse passer „ pour un Chef timide, lent, sans con- „ noissance de l'art militaire. J'aime

a Hæc una salutis via, L. Paule: quam difficilem infestamque cives * sibi magis quàm hostes facient. Idem enim tui, quod hostium milites, volent: idem Varro Consul Romanus, quod Annibal Pœnus imperator, cupiet. Duobus ducibus unus resistas oportet. Resistes autem, adversùs famam rumoresque hominum si satis firmus steteris: si te neque collegæ vana gloria, neque tua falsa infamia moverit. . . Sine timidum pro cauto, tardum pro considerato. * * imbellem pro perito belli vocent. Malo te sapiens hostis metuat, quàm stulti cives laudent. *Ibid. n. 39.*

**Je crois qu'il faut lire* tibi

* * Imbellis *doit signifier ici* rudis in bello, imperitus belli.

„mieux vous voir craint par un ennemi ſa-
„ge, que loué par des citoyens imprudens.

Polyb. lib. 3. p. 257. Chez les Romains, en tems de guerre, on levoit chaque année quatre légions, dont chacune étoit compoſée de quatre mille hommes de pié, & de trois cens cavaliers. Les Alliés, c'eſt-à-dire, les peuples voiſins de Rome, fourniſſoient un pareil nombre de fantaſſins, avec le double & quelquefois le triple de cavalerie. Et pour l'ordinaire on partageoit ces troupes entre les deux Conſuls, qui faiſoient la guerre ſéparément, & en différens pays. Ici, comme l'affaire étoit déciſive, les deux Conſuls marchérent enſemble, & le nombre des troupes tant Romaines que Latines fut doublé, & les légions augmentées chacune de mille hommes de pié, & de cent cavaliers.

Le fort de l'armée d'Annibal étoit dans la cavalerie : c'eſt pourquoi L. Paulus vouloit éviter de combattre en raſe campagne. D'ailleurs les Carthaginois manquoient abſolument de vivres, & ne pouvoient pas encore ſubſiſter dix jours dans le pays, de ſorte que les troupes Eſpagnoles étoient près de ſe débander. Les armées furent quelques jours à ſe regarder : enfin après divers mouvemens, Varron, malgré les remontrances de ſon Collégue, engagea la bataille près du petit village de Cannes. Le terrein étoit fort favorable aux Chartaginois, & Annibal,

qui savoit profiter de tout, avoit rangé ses troupes de sorte que le vent * Vulturne, qui se leve dans un certain tems réglé, devoit souffler directement contre le visage des Romains pendant le combat, & les inonder de poussiére. La bataille se donna. Je n'entreprens point d'en marquer le détail. Le lecteur curieux peut en voir la description dans Polybe & dans Tite-Live, surtout dans le premier qui étant lui-même homme de guerre, a dû mieux réussir que l'autre à raconter toutes les circonstances d'une si mémorable action. La victoire fut longtems disputée, & tourna enfin pleinement du côté des Carthaginois. Le Consul L. Paulus fut blessé à mort, & plus de cinquante mille hommes demeurérent sur la place parmi lesquels étoit l'élite des Officiers. Varron, l'autre Consul, se retira à Venouse avec soixante & dix cavaliers seulement.

Maharbal, l'un des Généraux Carthaginois, vouloit que sans perdre de tems l'on marchât droit à Rome, promettant à Annibal de le faire souper à cinq jours de-là dans le Capitole. Et sur ce que celui-ci répliqua qu'il falloit prendre du tems pour délibérer sur cette proposition: † „ Je vois bien, dit Maharbal, „ que

* *C'est un vent qui venoit du midi, vers lequel les Romains étoient tournés.*

† Tum Maharbal: Non omnia nimirum eidem dii dedere. Vincere scis, Annibal, Victoria uti nes-

„ les dieux n'ont pas donné au même „ homme tous les talens à la fois. Vous „ ſavez vaincre, Annibal, mais vous ne „ ſavez pas profiter de la victoire. „ En effet, pluſieurs croient que ce délai ſauva Rome & l'Empire.

Ib. n. 54. & 61. Il eſt aiſé de comprendre quelle fut la conſternation à Rome, quand cette funeſte nouvelle s'y fut répandue. Cependant on n'y perdit point courage. Après avoir imploré le ſecours des dieux par des prieres publiques, & par des ſacrifices, les magiſtrats raſſurés par les ſages conſeils & par la ferme contenance de Fabius, donnérent ordre à tout, & pourvurent à la ſûreté de la ville. On leva ſur le champ quatre légions, & mille cavaliers, en accordant diſpenſe d'âge à pluſieurs, qui n'avoient pas dix-ſept ans. Les Alliés firent auſſi de nouvelles levées. Dix Officiers Romains, qu'Annibal avoit laiſſé ſortir ſur leur parole, arrivérent à Rome, pour demander qu'on rachetât les priſonniers. Quelque beſoin qu'eût la République de ſoldats; elle refuſa conſtamment de racheter ceux-ci, pour ne point donner d'atteinte à la diſcipline Romaine, qui puniſſoit ſans pitié quiconque ſe rendoit volontairement à l'ennemi; & elle aima mieux armer des eſclaves qu'elle acheta des particuliers juſqu'au nombre

cis. *Liv. lib 22. n. 51.* Mora ejus diei ſatis creditur ſaluti fuiſſe urbi atque imperio, *Ibid.*

de huit mille, & de prisonniers qui étoient arrêtés pour dettes, ou pour crimes, qui montérent jusqu'à six mille; *a* l'honnête, dit l'historien, cédant à l'utile dans ces tristes conjonctures.

A Rome, le zèle des particuliers & l'amour du bien public éclatérent alors d'une maniére merveilleuse. Il n'en fut pas ainsi des Alliés. Les défaites précédentes n'avoient pu ébranler leur fidélité; mais ce dernier coup, qui selon eux, devoit abatre l'Empire, les renversa, & plusieurs se rangérent du côté du Vainqueur. Cependant ni la perte de tant de troupes, ni la défection de tant d'Alliés, ne purent porter le Peuple Romain à entendre parler d'accommodement. *b* Loin de perdre courage, jamais il ne fit paroître tant de grandeur d'ame: & lorsque le Consul, après une si grande défaite dont il avoit été la principale cause, revint à Rome, tous les Corps de l'état allérent au-devant de lui, & lui rendirent graces de ce qu'il n'avoit point désespéré de la république; au lieu qu'à Carthage,

a Ad ultimum propè desperatæ reipublicæ auxilium, cùm honesta utilibus cedunt, descendit. *Liv. lib. 23. n. 14.*

b Adeò magno animo civitas fuit, ut consuli ex tanta clade, cujus ipse causa maxima fuisset, redeunti, & obviam itum frequenter ab omnibus ordinibus sit, & gratiæ actæ quod de republica non desperasset: cui, si Carthaginensium ductor fuisset, nihil recusandum supplicii foret. *Lib. 22. n. 61.*

après une telle disgrace, il n'y avoit point de supplice auquel un Général n'eût dû s'attendre.

Capoue fut une des villes alliées qui se tendit à Annibal. Mais le séjour qu'y firent ses troupes pendant les quartiers d'hiver, leur devint bien funeste. * Ce courage mâle, que nuls maux, nulles fatigues n'avoient pu vaincre, fut entiérement énervé par les délices de Capoue, où les soldans se plongérent avec d'autant plus d'avidité, qu'ils y étoient moins accoutumés. Cette faute d'Annibal, selon les connoisseurs, fut plus grande que celle qu'il avoit commise, en ne marchant pas droit contre Rome après la bataille de Cannes. Car ce délai pouvoit paroître n'avoir que différé la victoire: au lieu que cette derniere faute le mit absolument hors d'état de vaincre. Ainsi Capoue fut pour Annibal, ce que Cannes avoit été pour les Romains.

SCIPION, *élu général, rétablit les affaires d'Espagne.*

LA MORT des deux Scipions, pere

* Quos nulla mali vicerat vis, perdidere nimia bona ac voluptates immodicæ: & eo impensius, quo avidius ex inopia in eas se merserant. Majusque id peccatum ducis apud peritos artium militarium habitum est, quàm quod non ex Cannensi acie protinus ad urbem Romanam duxisset. Illa enim cunctatio distuliſſe modo victoriam videri potuit; hic error vires ademisse ad vincendum. *Lib. 22. n. 61.*

Capuam Annibali Cannas fuisse. *Ib. n. 45.*

& oncle de celui dont nous entreprenons de parler, paroiſſoit devoir ruiner entiérement les affaires des Romains en Eſpagne, qui juſques-là avoient eu un heureux ſuccès. On ne peut dire ſi cette mort cauſa un plus grand deüil à Rome, qu'en Eſpagne. Car enfin la défaite de deux armées, la perte preſque aſſurée d'une province ſi conſidérable, la vûe des maux publics, entroient pour quelque choſe dans la douleur des citoyens : * mais les Eſpagnes ne regrettoient & ne pleuroient que leurs chefs, ſur tout Cn. Scipion, qui les avoient gouvernées long-tems, & leur avoit le premier fait connoître & goûter les doux fruits dé la juſtice, du déſintéreſſement, & de la modération Romaine.

Les larmes coulérent de nouveau à Rome, quand il s'agit de donner un ſucceſſeur à ces deux grands hommes ; perſonne n'oſoit ſe préſenter pour demander leur place, tant les affaires de cette province paroiſſoient déſeſpérées ; & le morne ſilence qui regnoit dans toute l'aſſemblée, fit encore regretter & ſentir d'avantage la perte qu'on avoit faite. Dans cette conſternation univerſelle, P. Cornélius Scipion, âgé ſeulement de vingt-

Liv. lib. 26. n. 18 & 19.

* Hiſpagniæ ipſos lugebant deſiderabant que duces ; Cneum tamen magis, quo diutius præfuerat eis, priorque & ſpecimen juſtitiæ temperantiæque Romanæ primus dederat. *L. 25. n. 36.*

quatre ans, fils de Publius qui venoit d'être tué, se leve, & paroissant dans un lieu éminent s'offre pour aller commander en Espagne, si le Peuple agrée son service. Cette offre si courageuse rend la vie & la joie à l'assemblé, & tous, sans exception, le nomment d'une voix commune pour Général. Mais lorsque cette premiére chaleur se fut un peu ralentie, le Peuple faisant réflexion à l'âge de Scipion, commença à se repentir de ce qu'il avoit fait. Quelques-uns tiroient même un mauvais préſage de son nom & de sa famille, lorsqu'ils considéroient qu'on l'envoyoit dans une province où il lui faudroit combattre entre les tombeaux de son pere & de son oncle. Scipion s'étant apperçu de ce refroidissement; fit un discours si plein de confiance, & parla avec tant de sagesse & de son âge, & de l'honneur qu'on lui avoit fait, & de la guerre qu'il entreprenoit, qu'il dissipa tout-à-fait les allarmes du Peuple, & ralluma cette ardeur qui l'avoit porté à lui donner le commandement. Le même Scipion, quelques années auparavant, ayant demandé l'Edilité avant le tems marqué par les Loix, & les Tribuns par cette raison s'opposant à sa demande: *a* Si le peuple, dit-il, juge à pro-

a Si me, inquit, omnes Quirites Ædilem facere volunt. satis annorum habeo. *Lib. 25. n. 2.*

pos

„ pos de me nommer Edile, mon âge eſt
„ compétant.

L'arrivée de Scipion en Eſpagne rendit le courage aux troupes. *a* Elles reconnoiſſoient avec joie ſur ſon viſage les traits & la reſſemblance de ſon pere & de ſon oncle : & dans le premier diſcours qu'il leur fit, il dit qu'il eſpéroit que bientôt elles reconnoîtroient auſſi en lui le même eſprit, le même courage, & la même droiture.

Ses promeſſes ne furent pas vaines. La premiere entrepriſe qu'il forma fut le ſiége de Carthagéne, ville en même-tems la plus riche & la plus forte de toute l'Eſpagne. C'étoit-là la place d'armes des ennemis, leur arſenal, leur magazin, leur tréſor, & le lieu de ſûreté ; où ils tenoient tout ce qui étoit néceſſaire pour la ſubſiſtance de leurs armées ; ſans compter que tous les ôtages des Princes & des peuples y étoient renfermés. Ainſi la priſe de cette unique ville devoit le rendre maître en quelque ſorte de toute l'Eſpagne. Cette expédition ſi importante, ſi difficile, & jugée juſqu'alors impoſſible, ne lui coûta qu'un jour. *b* Le butin fut immenſe, en

a Brevi faciam, ut intelligatis me admodum nunc noſtratis in me patris patruique ſimilitudinem oris lineamentaque corporis ; ita ingenii, fidei, virtutiſque exemplum expreſſam ad effigiem vobis reddam. *Lib. 26. n. 3.*

b Ut minimum omnium inter tantas opes belli captas, Carthago ipſa fuerit. *Lib. 26. n. 47.*

ſorte que dans la priſe de cette ville, Carthagéne même fut regardée comme la moindre partie du gain qu'on y fit. Scipion commença par remercier les dieux, non-ſeulement de l'avoir rendu maître en une ſeule journée de la plus opulente de toutes les villes du pays, mais d'y avoir auparavant raſſemblé les forces & les richeſſes de preſque toute l'Afrique & de toute l'Eſpagne. Puis il marqua ſa reconnoiſſance aux troupes, qu'il combla de louanges, de récompenſes, & de marques d'honneur, chacun ſelon ſon état & ſon mérite.

a Alors, ayant fait venir les ôtages, il leur parla avec bonté, & les raſſura, en leur repréſentant, „ Qu'ils étoient tom- „ bés entre les mains du Peuple Romain, „ qui aimoit mieux gagner les cœurs par „ des bienfaits, que de les aſſujettir par „ la crainte; & s'attacher les peuples é- „ trangers par la qualité honorable d'a- „ mis & d'alliés, que de les réduire à la „ triſte & honteuſe condition d'eſclaves.

Ce fut en cette occaſion qu'une Dame reſpectable par ſon âge & par ſa naiſſance, femme de Mandonius frere d'Indibilis, roi des Ilergetes, vint ſe jetter aux piés de Scipion avec pluſieurs jeunes Prin-

a Scipio, vocatis obſidibus, univerſos bonum animum habere juſſit: veniſſe eos in populi Romani poteſtatem, qui beneficio quam metu obligare homines malit; exteraſque gentes fide ac ſocietate junctas habere quàm triſti ſubjectas ſervitio. *Liv. lib. 26. n. 49.*

ceſſes, filles d'Indibilis & d'autres de même qualité, pour le prier d'ordonner à ſes gardes d'en prendre un ſoin particulier. Scipion, qui ne comprit pas d'abord ſa penſée, répondit que rien ne leur manqueroit. Alors cette Dame reprenant la parole : *a* „ Ce n'eſt pas là, dit-elle, ce „ qui nous occupe : car dans l'état où la „ fortune nous a réduites, de quoi ne „ devons-nous pas nous contenter ? Une „ autre inquiétude me trouble & m'allar- „ me, quand je conſidére la jeuneſſe & la „ beauté de ces captives ; (car pour moi „ mon âge me met hors de danger & de „ crainte „) & elle lui montra en même-tems ces jeunes Princeſſes, qui toutes la reſpectoient comme leur mere. „ Ma *b* „ gloire, & celle du Peuple Romain, ré- „ pliqua Scipion, m'engageroient à fai- „ re reſpecter parmi nous ce qui doit être „ reſpecté en quelque lieu du monde que „ ce ſoit. Mais vous me fourniſſez un nou- „ veau motif d'y veiller encore avec plus „ de ſoin, par l'attention vertueuſe que „ je remarque en vous à ne penſer qu'à la

a Haud magni iſta faſcimus, inquit; quid enim huic fortunæ non ſatis eſt ? Alia me cura, ætatem harum intuentem, (nam ipſa jam extrà periculum injuriæ muliebris ſum) ſtimulat. *Liv. lib. 26. n. 49.*

b Tum Scipio : Meæ populique Romani diſciplinæ cauſa facerem, inquit, ne quid, quod ſanctum uſquam eſſet, apud nos violaretur. Nunc, ut id curem impenſiùs, veſtra quoque virtus dignitaſque facit, quæ ne in malis quidem oblitæ decoris matronalis eſtis. *Ib.*

„ conſervation de votre honneur au mi-
„ lieu de tant d'autres ſujets de crainte.
Après cet entretien, il les confia à un Officier d'une ſageſſe reconnue, & lui ordonna d'avoir pour elles les mêmes égards que ſi elles appartenoient à des amis, ou à des alliés des Romains.

Après cela, on lui amena une Princeſſe d'une rare beauté. Elle étoit fiancée avec Allucius, Prince des Celtibériens. Il fit auſſi-tôt venir ſes parens avec celui qui lui étoit deſtiné pour époux. Il marqua à ce dernier que ſon épouſe avoit été dans ſa maiſon, comme elle auroit pu être dans celle de ſon pere. „ *a* J'en ai uſé ainſi,
„ ajouta-t-il, pour être en état de vous fai-
„ re un préſent digne de vous & de moi. Je
„ ne vous demande d'autre marque de re-
„ connoiſſance, ſinon que vous deveniez
„ ami du Peuple Romain. Si vous me
„ croyez homme de bien, tels qu'ont été
„ parmi ces nations mon pere & mon on-
„ cle; ſachez qu'il y en a beaucoup d'autres
„ dans Rome qui nous reſſemblent, &

a Fuit ſponſa tua apud me eadem, qua apud ſoceros tuos parenteſque ſuos, verecundia. Servata tibi eſt, ut inviolatum & dignum me teque dari tibi donum poſſet. Hanc mercedem unam pro eo munere paciſcor; amicus populo Romano ſis, &, ſi me virum bonum credis eſſe, quales patrem patruumque meum jam ante hæ gentes norant, ſcias multos noſtri ſimiles in civitate Romana eſſe; nec ullum in terris populum hodie dici poſſe, quem minùs tibi hoſtem tuiſque eſſe velis, aut amicum malis. *Liv. lib. 26. n. 50.*

„ qu'il n'y a point de peuple aujourd'hui „ sur la terre, dont vous deviez recher- „ cher avec plus de soin l'amitié pour „ vous & pour les vôtres, ni dont vous „ deviez plus redouter l'inimitié. „ Comme les parens de la fille pressoient Scipion d'accepter la somme considérable qu'ils avoient apportée pour la racheter, ayant fait mettre à ses piés tout cet or & cet argent; „ J'ajoute, dit-il, en s'adressant „ à Allucius, cette somme à la dot que „ vous devez recevoir de votre beau-pere," & il l'obligea de l'emporter. Ce Prince ne fut pas plutôt de retour dans son pays, qu'il publia par-tout les grandes qualités de Scipion, en disant, „ Qu'il *a* étoit venu dans l'Espagne un „ jeune homme semblable aux dieux, qui „ se soumettoit tout par la force de ses „ armes, & encore plus par sa bonté & „ par ses bienfaits. Peu de tems après, ayant fait des levées parmi ses vassaux, il revint le trouver avec quinze cens Cavaliers.

Scipion, après avoir employé l'hyver à se concilier l'esprit des peuples, partie en leur faisant des présens, partie en leur renvoyant les ôtages & les prisonniers, se mit en campagne dès que la saison le permit. Les deux Princes dont nous avons

a Venisse diis similimum juvenem, vincentem omnia cum armis, tum benignitate ac beneficiis. *Lib. 26. a. 50.*

parlé, Indibilis & Mandonius, vinrent à sa rencontre avec leurs troupes, *a* & l'assûrant que jusques-là leur corps seul étoit demeuré parmi les ennemis, mais que leur cœur avoit été où ils savoient que la vertu & la justice étoient en honneur, ils se rendirent à lui, & se mirent sous sa protection. On fit ensuite venir devant eux leurs femmes & leurs enfans; & la joie de part & d'autre, étouffant la voix & les paroles, ne s'expliqua long-tems que par les pleurs & les embrassemens.

Asdrubal, effrayé des succès rapides de l'armée Romaine, crut que l'unique moyen de les arrêter, étoit de donner une bataille. C'est ce que demandoit Scipion, & à quoi il s'étoit bien préparé. Elle se donna en effet. Les Carthaginois furent vaincus, & laissérent sur la place plus de huit mille hommes. Asdrubal prit sa route vers les Pyrénées, d'où il partit ensuite pour aller joindre en Italie son frere Annibal. Ce fut après cette victoire de Scipion, que les peuples charmés de sa valeur & de sa modération, voulurent lui donner le nom de Roi. Scipion leur représenta, que ce nom si estimé par tout ailleurs, étoit detesté chez les Romains. Que pour lui il se contentoit d'avoir les inclina-

Liv. lib. 27. n. 19.

a Itaque corpus duntaxat suum ad id tempus apud eos (Carthaginenses) fuisse: animum jampridem ibi esse, ubi jus ac fas crederet coli. *lib. 27. n. 17.*

tions royales. Que s'ils les regardoient comme ce qu'il y a de plus capable de faire honneur à l'homme, qu'ils se contentassent de les lui attribuer en secret, sans lui en donner le nom. Ces peuples, quoique barbares, sentirent quelle grandeur d'ame il y avoit à mépriser une qualité qui faisoit l'objet de l'admiration & de l'envie du reste des mortels.

Scipion deux ans après envoya son frere à Rome, pour y porter la nouvelle de la conquête des Espagnes. Mais il portoit ses vûes bien plus loin, & ne regardoit cette conquête que comme un prélude & une préparation à celle de toute l'Afrique. *Liv. lib. 28. n. 40.*

La valeur n'étoit pas la seule qualité de Scipion. Il avoit une merveilleuse dextérité à manier les esprits, & à les amener à son but par la voie de l'insinuation, comme il le fit voir dans la célébre entrevûe qu'il eut avec Syphax roi de Numidie, où se trouva Asdrubal*, qui avoua quelque idée qu'il eût des vertus militaires de Scipion, il lui avoit encore paru plus grand & plus admirable dans cette conférence. *Liv. lib. 28. n. 18.*

* *Cet Asdrubal n'étoit pas le frere d'Annibal.*

SCIPION *retourne à Rome, est nommé Consul, & se prépare à la conquête de l'Afrique.*

LE BRUIT des victoires & des grandes vertus de Scipion l'avoit dévancé à Rome, & avoit disposé tous les esprits en *Liv. lib. 28. n. 38. 46.*

ſa faveur. Dès qu'il y fut arrivé, on le nomma Conſul d'un conſentement général, & on lui donna pour département la province de Sicile. C'étoit un acheminement certain pour paſſer en Afrique, & il ne diſſimuloit pas que c'étoit là ſa vûe & ſon deſſein.

Fabius Maximus, ſoit circonſpection exceſſive, qui approchoit aſſez de ſon caractere, ſoit jalouſie ſecrette, employa tout ſon crédit & toute ſon éloquence dans le Sénat pour le traverſer, & allégua pluſieurs raiſons très-fortes en apparence. Scipion les réfuta toutes, & ayant fini cette diſpute, en déclarant qu'il s'en tiendroit à l'avis du Sénat, il fut arrêté qu'il auroit pour province la Sicile, avec permiſſion de paſſer en Afrique, s'il le jugeoit utile au bien de la République.

Il ne perdit point de tems, & partit auſſi-tôt pour la Sicile, *a* ne quittant point de vûe le deſſein qu'il avoit de porter la guerre chez les ennemis. Lélius étoit paſſé en Afrique avec quelques troupes. Le bruit ſe répandit que c'étoit Scipion lui-même qui y étoit arrivé avec ſon armée. Carthage trembla, & ſe crut perdue. Elle fut bien-tôt détrompée, mais elle ne laiſſa pas de dépêcher des courriers vers les Généraux qu'elle avoit en Italie, avec ordre de faire tous leurs efforts pour obliger

a Nihil parvum, ſed Carthaginis jam excidia agitabat animo. *Lib. 28. n. 1.*

Scipion d'y revenir. Masiniſſa qui avoit embraſſé le parti des Romains, & qui étoit fort puiſſant en Afrique, le preſſoit vivement de paſſer, & lui faiſoit faire des reproches de ce qu'il fruſtroit ſi long-tems l'attente des Alliés. Scipion n'avoit pas beſoin d'être animé par de telles remontrances. Il travailloit ſans relâche aux préparatifs de la guerre, & hâtoit ſon départ avec toute la vivacité poſſible.

Cependant les ennemis de Scipion voient fait courir le bruit à Rome qu'il paſſoit le tems à Syracuſe dans la bonne chere & dans les plaiſirs; que la garniſon de la ville à ſon exemple, étoit plongée dans la débauche, & que la licence & le déſordre régnoient dans toute l'armée. Fabius ajoutant foi à ces bruits, ſe porta aux dernieres violences contre Scipion, & fut d'avis qu'on le rappellât ſur le champ. Le Sénat, plus ſage & plus modéré, voulut avant toutes choſes être éclairci de la vérité. Il nomma des Commiſſaires qui s'étant tranſportés ſur les lieux, trouverent tout dans un merveilleux ordre; les troupes parfaitement diſciplinées, les magazins fournis de vivres, les arſenaux remplis d'armes & d'habits, les galéres bien équipées, & prêtes à mettre à la voile. Ce ſpectacle les remplit de joie & d'admiration. Ils conçurent que ſi Carthage pouvoit être vaincue, ce devroit être par un tel Chef & une telle

[f] *Liv. lib. 28. n. 19. 25.*

armée ; & ils presserent Scipion au nom du Sénat de qui ils avoient reçu cet ordre, de hâter son départ, & de remplir au plutôt l'attente & les vœux du public.

Ib. n. 26. 27. Il partit donc. La Sicile accourut en foule pour être témoin de son départ. Scipion, déjà si célébre par ses victoires, & destiné dans l'esprit des peuples aux plus grands événemens, attiroit les yeux & l'attention de tout le monde. On admiroit sur-tout la hardiesse du dessein, dont lui seul étoit auteur, & qui n'étoit venu dans l'esprit à aucun des autres Chefs, d'arracher Annibal de l'Italie, en allant attaquer Carthage, & de transporter & finir la guerre en Afrique même. Scipion après avoir fait du haut de la poupe des prieres & des libations aux dieux, s'avança en pleine mer, suivi des cris de joie, des vœux, & des bénédictions de tout le peuple.

Ib. n. 28. La navigation fut courte & heureuse. Dès que Scipion apperçut les bords de l'Afrique, levant les yeux & les mains vers le ciel, il pria les dieux de favoriser son entreprise. Le bruit de son débarquement jetta l'allarme sur toute la côte, & dans Carthage même.

Scipion, après avoir ravagé tout le plat pays, se rendit maître d'une ville d'Afrique assez opulente, où il fit huit mille prisonniers. Mais ce qui lui donna plus de joie, fut l'arrivée de Massinissa, Prince

fort brave, qui lui amena un corps de cavalerie considérable.

Les Carthaginois avoient mandé promptement Asdrubal, qui leva une armée de plus de trente mille hommes. Mais leur grande ressource étoit dans Syphax, qui arriva effectivement bien-tôt après avec cinquante mille hommes de pié, & dix mille chevaux. Son arrivée obligea Scipion d'interrompre le siége d'Utique, ville maritime, qu'il avoit commencé d'attaquer. n. 35.

Quand l'hyver fut passé, Scipion, reprit le siége. Asdrubal étoit campé assez près de lui, & Syphax n'en étoit pas fort éloigné. Celui-ci proposa quelques conditions de paix, dont la principale étoit que les Romains sortiroient d'Afrique, & qu'Annibal abandonneroit l'Italie. Rien n'étoit plus contraire aux vûes & aux desseins de Scipion; mais il feignit de ne pas s'éloigner des propositions qu'on lui faisoit, & traîna exprès la négociation en longueur, faisant naître tous les jours quelque nouvelle difficulté. Dans les différentes entrevûes qui se firent de part & d'autre, il avoit fait déguiser en valets quelques Officiers de mérite, avec ordre, lorsqu'ils seroient chez les ennemis, d'examiner avec soin tous les dehors des deux camps, leur étendue, la distance qu'il y avoit entre l'un & l'autre, & la matière dont étoient fabriquées les baraques des Lib. 30. n. 3. 17.

ſoldats : outre cela la diſcipline qui s'y obſervoit, & l'ordre de la garde pendant le jour, & des veilles pendant la nuit. Lorſqu'il fut inſtruit de tout ce qu'il vouloit ſçavoir, il rompit la tréve, ſous prétexte que ſon Conſeil ne vouloit la paix qu'avec Syphax. Et pour ôter tout ſoupçon aux ennemis, il fit mine de vouloir attaquer Utique du côté de la mer. Quand il jugea qu'il étoit tems d'exécuter l'entrepriſe, il chargea Lélius & Maſiniſſa d'aller brûler le camp de Syphax, pendant que lui-même iroit mettre le feu à celui d'Aſdrubal. Ils partirent à l'entrée de la nuit avec des feux. Les meſures que Scipion avoit priſes étoient ſi juſtes, que ſon deſſein réuſſit au-delà de ce qu'il pouvoit eſpérer. Le fer ou le feu détruiſit les deux puiſſantes armées des ennemis; & de plus de cinquante mille hommes dont elles étoient compoſées, à peine s'en ſauva-t'il trois mille. Ceux qui voulurent paſſer d'un camp dans l'autre, s'imaginant être les ſeuls qu'on eût ſurpris, tomberent dans une embuſcade qu'il avoit diſpoſée au milieu de l'eſpace qui ſéparoit les deux camps. Le butin fut immenſe. Pluſieurs villes auſſi-tôt ſe rendirent à lui volontairement. Une ſeconde victoire remportée ſur les mêmes chefs, & ſur la nouvelle armée qu'on avoit miſe ſur pié avec grande peine, rendi Scipion maître abſolu de la campagne. Lélius & Maſiniſſa pourſui-

virent Syphax, qui fut fait prisonnier dans un combat : après quoi ils assiégerent & prirent la capitale de son royaume. Ce fut pour lors qu'arriva la fameuse histoire de Sophonisbe. Syphax fut mené à Rome. Dès qu'on y eut appris la nouvelle d'un succès si complet, le peuple se répandit aussi-tôt dans tous les temples pour en rendre graces aux dieux.

Annibal reçut en même tems des ordres *Lib. 30.* de Carthage, qui l'obligeoient de partir sur le champ. La face des affaires étoit bien changée en Italie. Il y avoit reçu plusieurs échecs qui l'avoient extrêmement affoibli. Il avoit eu la douleur de voir prendre presque à ses yeux Capoue par les Romains, sans que sa marche vers Rome eût pu les arracher de ce siége. Il s'en approcha inutilement, *a* & cette parole alors lui échappa : „ Que les dieux lui ôtoient „ tantôt la pensée, tantôt le pouvoir de „ prendre Rome. „ Ce qui lui fit plus de peine, fut d'apprendre que dans le tems même qu'il étoit aux portes de la ville, il étoit parti une recrue pour l'Espagne. Mais ce qui acheva de le déconcerter, fut la défaite entiere de l'armée d'Asdrubal son frere, qu'il n'apprit que par la tête de ce Général, qui fut jettée dans son camp. Il fut donc forcé de se retirer dans

a Audita vox Annibalis fertur, Potiundæ sibi urbis Romæ modò mentem non dari, modò fortunam, *lib. 26. n. 11.*

les extrêmités de l'Italie. *a* C'eſt-là qu'il reçut les ordres de Carthage, qu'il ne put entendre ſans pouſſer des ſoupirs, & ſans preſque verſer des larmes, frémiſſant de colere de ſe voir ainſi forcé d'abandonner ſa proie. Jamais exilé ne témoigna plus de regret en quittant ſon pays natal, qu'Annibal en ſortant d'une terre ennemie. Il tourna ſouvent les yeux vers les côtes de l'Italie, accuſant les dieux & les hommes de ſon malheur, & prononçant contre lui-même mille exécrations, de ce qu'au ſortir de la bataille de Cannes, il n'avoit pas conduit à Rome ſes ſoldats, encore tout fumans du ſang des Romains.

Lib. 30. n. 29. 30. Quand il fut arrivé en Afrique, il propoſa à Scipion une entrevûe. On convint du tems & du lieu. Ces deux Capitaines, non-ſeulement les plus illuſtres de leur tems, mais dignes d'être mis en parallèle avec ce qu'il y avoit jamais eu de plus grands Princes & de plus fameux Généraux, demeurerent quelque-tems en ſilence, comme étonnés à la vûe l'un de l'autre, & occupés d'une mutuelle admi-

a Frendens, gemenſque, ac vix lachrymis temperans, dicitur legatorum verba audiſſe. ... Rarò quemquam alium, patriam exilii cauſa relinquentem, magis mœſtum abiiſſe ferunt, quàm Annibalem hoſtium terra excedentem. Reſpexiſſe ſæpè Italiæ littora, deos hominesque accuſantem, in ſe quoque ac ſuum ipſius caput execratum, QUOD NON CRUENTUM AB CANNENSI VICTORIA MILITEM ROMAM DUXISSET. *lib. 30. n. 29.*

ration. Enfin Annibal prit le premier la parole, & après avoir loué Scipion d'une maniere fine & délicate, il lui fit une vive peinture des désordres de la guerre, & des maux qu'elle avoit causés, tant aux victorieux qu'aux vaincus. Il l'exhortoit à ne se laisser pas éblouir par l'éclat de ses victoires. Que quelque heureux qu'il eût été jusques-là, il devoit appréhender l'inconstance de la fortune. Que sans en chercher bien loin des exemples, il en étoit, lui-même qui lui parloit, une preuve éclatante. Que Scipion étoit alors ce qu'Annibal avoit été à Thrasyméne & à Cannes. Qu'il profitât de l'occasion mieux qu'il n'avoit fait lui-même, en faisant la paix dans un tems où il étoit le maître des conditions. Il finit en déclarant que les Carthaginois vouloient bien céder aux Romains la Sicile, la Sardaigne, l'Espagne, & toutes les Isles qui sont entre l'Afrique & l'Italie. Qu'il falloit bien se résoudre, puisque les dieux en ordonnoient ainsi, à se renfermer dans les bords de l'Afrique, tandis qu'ils verroient les Romains maîtres sur mer & sur terre de tant de royaumes étrangers.

Scipion répondit en moins de paroles, mais non avec moins de dignité. Il reprocha aux Carthaginois la perfidie avec laquelle ils venoient de piller quelques galéres Romaines avant que la tréve fût expirée. Il rejetta sur eux seuls & sur leur in-

justice tous les maux des deux guerres. Après avoir remercié Annibal des conseils qu'il lui donnoit sur l'incertitude des événemens humains, il finit en l'avertissant de se préparer au combat, s'il n'aimoit mieux accepter les conditions qu'il avoit déjà proposées, auxquelles néanmoins on en ajouteroit encore quelques-unes pour punition d'avoir rompu la trêve.

n. 31. Chacun des Généraux exhorta donc ses troupes. Annibal rapportoit toutes les victoires qu'il avoit remportées sur les Romains, tous les Chefs qu'il avoit tués, toutes les armées qu'il avoit taillées en piéces. Scipion représentoit aux siens la conquête des Espagnes, le succès qu'il avoit eu dans l'Afrique, & l'aveu que les ennemis faisoient de leur foiblesse en venant demander la paix; *a* & il disoit tout cela d'un air & d'un ton de vainqueur. Jamais motifs de bien combattre ne furent plus puissans. Ce jour alloit mettre le comble à la gloire de l'un ou de l'autre des Chefs, *b* & décider qui de Rome ou de Carthage donneroit la loi aux nations.

n. 34. 45. Je n'entreprens point de décrire l'ordre de la bataille, ni la valeur des deux armées. Il est aisé d'imaginer que deux

a Celsus hæc corpore, vultuque ita læto, ut vicisse jam crederes, dicebat *lib.* 30. *n.* 32.

b Roma an Carthago jura gentibus darent, ante craftinam noctem scituros. *Ib. n.* 31.

Capitaines ſi expérimentés n'oublierent rien de ce qui devoit contribuer au gain de la bataille. Les Carthaginois, après un combat fort opiniâtre, furent enfin obligés de prendre la fuite, en laiſſant vingt mille des leurs ſur le champ de bataille; & les Romains firent un pareil nombre de priſonniers. Annibal ſe ſauva pendant le tumulte; & étant rentré dans Carthage après trente-ſix ans d'abſence, il avoua qu'il étoit vaincu ſans reſſource, & que Carthage n'avoit plus d'autre parti à prendre que de demander la paix à quelques conditions que ce fût. Scipion lui donna de grands éloges, & aſſura qu'Annibal s'étoit ſurpaſſé lui-même dans cette journée, quoique le ſuccès n'eût pas répondu à ſon courage.

Pour lui il ſut bien profiter de ſa victoire n. 36. 38. & de la conſternation des ennemis. Il ordonna à un de ſes Lieutenans de mener ſon armée de terre à Carthage, pendant que lui-même alloit conduire la flotte juſqu'aux piés de ſes murailles. Il n'en étoit pas éloigné, lorſqu'il rencontra un vaiſſeau couvert de bandelettes & de branches d'oliviers. Il portoit dix Ambaſſadeurs les plus conſidérables de Carthage, qui venoient implorer ſa clémence. Il les renvoya ſans réponſe, avec ordre de le venir trouver à Tunis, où il devoit s'arrêter. Les Députés de Carthage vinrent au nombre de trente trouver Scipion au lieu mar-

qué, & lui demanderent la paix en des termes très-soumis. Il assembla son Conseil. La plûpart étoient assez d'avis qu'il rasât Carthage, & qu'il traitât ses habitans avec la derniere sévérité. Mais la vûe du tems que dureroit le siége d'une ville si bien fortifiée, & la crainte qu'avoit Scipion qu'on ne lui envoyât un successeur pendant qu'il seroit occupé à ce siége, le firent pancher vers la douceur. Il leur accorda une trêve, pour leur laisser le tems d'envoyer à Rome.

n. 40. 43. Les Députés y étant arrivés, & ayant exposé le sujet de leur voyage, le Sénat & le Peuple donnerent un plein pouvoir à Scipion, & lui permirent de ramener son armée après la conclusion du traité. La paix fut donc conclue. Les Carthaginois remirent à Scipion plus de cinq cens vaisseaux, qu'il fit brûler à la vûe de Carthage : spectacle bien triste pour les habitans de cette malheureuse ville. Il fit trancher la tête aux Alliés du nom latin, & pendre les citoyens Romains qui lui furent rendus comme transfuges.

n. 43. Ainsi fut terminée la seconde guerre Punique, après avoir duré dix-sept ans. Scipion retourna à Rome à travers une multitude infinie de peuples, que la curiosité attiroit sur son passage. On lui décerna le triomphe le plus magnifique qu'on eût encore vû. Il n'y manqua que la présence du Roi Syphax qui étoit mort

Tivoli quelques jours auparavant. Le rnom *d'Africain* lui fut donné; on ne ait si ce fut par l'armée, ou par le peule, ou par ses amis, & ceux de sa famille. Quoiqu'il en soit, il est le premier qui l'honneur de prendre le nom d'une ation vaincue ait été accordé.

GUERRE *contre Philippe Roi de Macédoine.*

CETTE guerre commença immédiament après que celle de Carthage eut é terminée; & elle ne dura que l'espace e quatre ans. La seconde guerre Punique fut l'occasion & la cause de celle-ci. Philippe, selon la coutume des Princes olitiques, qui réglent leur conduite sur urs intérêts, & qui dans leurs entrepris consultent moins l'équité que l'utili, voyant aux mains des peuples aussi uissans qu'étoient les Carthaginois & s Romains, avoit attendu pour se déarer, que la fortune elle-même se déarât, bien résolu de se ranger du côté u plus fort. Il étoit d'autant plus intéressé dans cette guerre, que l'Italie se

a In hanc dimicationem duorum opulentissimorum in terris populorum omnes reges gentes ue animos intenderant: ter quos Philippus Madonum rex.... Is utrius opuli mallet victoriam esse, incertis adhuc viribus, fluctuatus animo fuerat. Posteaquàm tertia jam pugna, tertia victoria cum Pœnis erat, ad fortunam inclinavit, legatosque ad Annibalem misit. *Liv. lib. 23. n. 33.*

trouvoit assez près de ses Etats qui n'en étoient séparés que par la mer d'Ionie. Trois victoires considérables remportées de suite par Annibal, lui firent juger que la guerre se termineroit à son avantage, & le déterminerent à embrasser le parti de ce dernier. Il lui envoya donc des Ambassadeurs. Le bonheur des Romains voulut qu'à leur retour ils fussent surpris chargés des lettres d'Annibal pour Philippe, & conduits à Rome. C'étoit peu de tems après qu'on y avoit appris la sanglante défaite de Cannes. *a* Le Sénat comprit quel surcroît de danger ce seroit que la guerre de Macédoine, ajoutée à celle de Carthage. Cependant, loin de succomber à une telle crainte, les Romains ne songerent qu'aux moyens de porter la guerre en Macédoine, pour empêcher Philippe de passer en Italie. La prise des Ambassadeurs leur en donna le tems. Il fallut que Philippe en envoyât de seconds, qui lui rapporterent enfin le traité qu'ils avoient conclu avec Annibal. Polybe nous l'a conservé tout entier il mérite d'être lu. Il y est fait mention de tous les dieux de l'un & de l'autre parti sous les yeux desquels se faisoit ce traité

Liv. lib. 24. n. 33. & 38. 39.

Polyb. lib. 7. p. 500.

a Gravis cura Patres incessit, cernentes quanta vix tolerantibus Punicum bellum Macedonici belli moles inflaret. Cui tamen adeo non succubuerunt, ut extemplo agitaretur quemadmodum ultro inferendo bello averterent ab Italia hostem *lib. 23. n. 38.*

x il y eſt marqué expreſſément que c'é-
oit du ſecours des dieux qu'Annibal at-
endoit l'heureux ſuccès de la guerre.

Les Romains ne manquerent pas d'en-
oyer contre Philippe une flotte qui lui
t perdre l'envie de paſſer en Italie, en
obligeant de ſonger à défendre ſon pro-
re pays. Tout le tems que dura la guerre
unique, ſe paſſa en différentes expédi-
ons que ce Prince fit dans la Gréce, où
ous prétexte de ſoutenir les Achéens
ontre les Etoliens leurs ennemis, il ſe ren-
it maître de pluſieurs villes aſſez conſi-
érables.

Dès qu'à Rome la paix eut été conclue avec les Carthaginois, la premiere affaire u'on y mit en délibération, fut celle qui gardoit Philippe. Les plaintes d'Athé-s qui imploroit le ſecours des Ro-ains, y donnerent lieu. Il fut décidé u'on déclareroit la guerre à Philippe. *a* ome toujours attentive à ce qui regar-e la religion, ſur-tout dans le commen-ement des nouvelles guerres, ne man-ia à rien de ce qui avoit coutume de ſe ratiquer en pareille occaſion, & ordon-a des prieres publiques, & des ſacrifices ans tous les temples des dieux. *Liv. lib. 31. n. 1. &c.*

Le Conſul, chargé du département de Macédoine: partit dès le commence-

a Civitas religioſa, in principiis maximè novorum bellorum, decrevit ſupplicationes, &c. *Lib. 31. n. 9.*

ment du printems. Je ne rapporterai ici aucun détail de tout ce qui se passa pendant le cours de cette guerre. On parla plusieurs fois de paix, & il y eut plusieurs entrevûes, mais toujours inutilement. Une dernière action décida du sort de Philippe; ce fut la bataille de Cynoscéphale. T. Quintius Flaminius Proconsul commandoit l'armée des Romains. Celle des Macédoniens fut vaincue, & le Roi obligé de prendre la fuite. Son premier soin, dans ce moment de trouble & de confusion, fut d'envoyer à Larisse brûler tous ses papiers, de peur qu'ils ne nuisissent à ses alliés & à ses amis, si les Romains venoient à s'en rendre les maîtres: & Polybe fait remarquer cette attention comme une preuve de la sagesse & de la prudence de ce Prince dans l'adversité: au lieu que d'abord ses succès heureux l'ayant rempli de vanité & d'orgueil, avoient fait dégénérer sa conduite sage & modérée dans les commencemens, en un gouvernement violent & tyrannique.

Lib. 33. n. 7. 10.

Lib. 17. pag. 767.

Liv. lib. 33. n. 11. &c.

Philippe songea alors véritablement à faire la paix. Il y trouva beaucoup de disposition de la part de Flaminius, parce qu'on savoit, à n'en pouvoir douter, qu'Antiochus roi de Syrie songeoit à passer en Europe, & à déclarer la guerre aux Romains. Les conditions furent les mêmes que celles qu'on avoit déjà proposées auparavant, & entre autres, que

outes les villes des Grecs, tant en Euro-
e qu'en Asie, jouiroient de la liberté,
c que Philippe feroit sortir les garnisons
e celles dont il s'étoit emparé. Ce traité
it ratifié à Rome, où son fils Démé-
ius, qu'il y avoit envoyé en ôtage,
emeura encore quelques années après
ue cette grande affaire eut été conclue,
s'y lia d'une amitié particuliere avec les
omains.

Le courrier qui étoit chargé de la ra- *n. 30. 31.*
fication du traité, arriva fort à propos
n Gréce, dans le tems qu'on étoit près
e célébrer les jeux solemnels à Corinthe.
a curiosité naturelle aux Grecs pour ces
rtes de spectacles, & la situation com-
ode du lieu où l'on pouvoit aborder
r mer des deux côtés, rendoient tou-
urs l'assemblée fort nombreuse: mais
mpatience d'apprendre quel seroit à
venir le sort de toute la Gréce, y avoit
tiré pour lors un concours incroyable de
uples. Quand les Romains, au jour
arqué, eurent pris séance, le héraut
vança dans l'aréne, & après que par le
n de la trompette on eut imposé silen-
à toute l'assemblée, il prononça à hau-
voix les paroles suivantes : LE SENAT *Imperator,*
T LE PEUPLE ROMAIN, ET T. QUIN-
TUS GÉNÉRAL, AYANT VAINCU LE
OI PHILIPPE ET LES MACÉDONIENS,
RDONNENT QUE LES PEUPLES DE LA
RÉCE VIVRONT DÉSORMAIS SOUS LEURS

LOIX, LIBRES ET EXEMTS DE TOUTE SERVITUDE ; & il fit en même tems le dénombrement de tous les peuples qui avoient été assujettis à Philippe. Une nouvelle si heureuse & si inespérée, paroissoit plutôt un songe qu'une réalité. On n'osoit en croire ni ses yeux ni ses oreilles, & chacun vouloit voir encore & entendre le héraut, pour s'assurer par soi-même de son propre bonheur. Quand la chose fut bien certifiée, il s'éleva de si grands cris de joie, & ils furent tant de fois réitérés, *a* qu'il parut évidemment que de tous les biens il n'y en a aucun dont les hommes soient plus vivement touchés, que de la liberté. On célébra les jeux à la hâte & fort rapidement, personne ne s'y intéressant plus, & ne daignant y prêter la moindre attention, tant une seule joie avoit étouffé dans les esprits le sentiment de tout autre plaisir. Quand les Jeux furent finis, tous presque coururent en foule vers le Général Romain, en sorte que chacun s'empressant d'approcher de son libérateur, de le saluer, de lui baiser la main, & de jetter sur lui des couronnes & des festons de fleurs, il auroit été dans quel-

a Ut facilè appareret, nihil omnium bonorum multitudini gratius quam libertatem, esse Ludicrum deinde ita raptim peractum est, ut nullius nec animi nec oculi spectaculo intenti essent adeò unum gaudium præ occupaverat omnium aliarum sensum voluptatum *Liv. lib. 33. n. 32.*

qu

que danger pour sa santé, si la vigueur de l'âge, (car il n'avoit guéres que trente-trois ans) & la joie d'une journée si glorieuse, ne l'avoient soutenu, & mis en état de résister à toutes ces fatigues.

GUERRE *contre Antiochus Roi de Syrie.*

LES ROMAINS, qui jusques-là avoient prudemment dissimulé leur mécontentement, & fermé les yeux sur plusieurs entreprises d'Antiochus, pour ne point avoir en même-tems deux ennemis puissans sur les bras, commencerent à lui parler plus nettement dès qu'ils se virent délivrés de la guerre contre les Macédoniens, & lui firent dire qu'il eût à sortir des villes d'Asie qui avoient appartenu à Philippe, ou à Ptolomée; qu'il laissât les villes grecques vivre en liberté, & qu'il ne songeât point à entrer en Europe, ni à faire passer des troupes. *liv. lib. 35. n. 44. 45.* *lib. 34. n. 38.*

Ce Prince, déjà assez porté de lui-même à la guerre, y étoit encore poussé fortement par les sollicitations violentes des Etoliens, & par les conseils d'Annibal, qui s'étoit retiré chez lui, depuis que les Romains, avertis de ses intrigues secrettes & de ses intelligences avec le Roi de Syrie, avoient, contre le sentiment de Scipion, demandé aux Carthaginois de leur livrer cet ennemi implacable de Rome, qui ne pouvoit souffrir la paix, & qui cauſoit infailliblement la ruine de sa patrie. *n. 60. &c.* *lib. 53. n. 19.*

Lib. 35. n. 42. Enfin Antiochus se déclara ouvertement, fit entrer ses troupes dans la Gréce, & prit plusieurs villes.

Lib. 36. n. 1. & 6. Alors les Romains, qui s'attendoient depuis long-tems à cet événement, lui déclarerent la guerre dans les formes, après avoir consulté les dieux sur le succès de cette entreprise, & avoir imploré leur secours par des prieres publiques & des sacrifices.

L'avis d'Annibal, dans un Conseil général qui se tint sur les résolutions qu'il falloit prendre, avoit été qu'Antiochus fît partir sur le champ sa flote pour débarquer des troupes en Italie, & il s'offroit de la commander, pendant que le Roi demeureroit en Gréce avec son armée, faisant toujours mine, & se tenant effectivement toujours prêt à y passer, lorsqu'il en seroit tems. Cet avis fut négligé aussi bien que tous ceux qu'il donna encore depuis & soit défiance, soit jalousie & crainte qu'un étranger n'eût toute la gloire de cette entreprise, il ne fit aucun usage d'Annibal, qui auroit dû lui tenir lieu d'une armée entiere.

Outre cela, ce Prince, enflé mal à propos du premier succès de ses armes, & oubliant tout d'un coup les deux grands projets qu'il avoit formés, de faire la guerre aux Romains, & de délivrer la Gréce, se laissa emporter à une passion qu'il conçut pour une fille de Chalcis, passa le quartier

Lib. 36. n. 12.

d'hiver dans cette ville à célébrer ſes nôces au milieu des feſtins & des réjouiſſances, & énerva par ce ſéjour les forces & le courage de ſes troupes.

La campagne ſuivante s'en reſſentit. Ces troupes amollies par les plaiſirs & la bonne chere, ne purent tenir devant celles des Romains, & furent battues en pluſieurs occaſions. Le Roi lui-même, fuyant de ville en ville & de contrée en contrée, & toujours vivement pourſuivi, fut enfin obligé de repaſſer en Aſie. Sa flotte ſur mer n'eut pas un meilleur ſuccès.

L'année ſuivante, on nomma pour Conſuls L. Cornelius Scipion, & C. Lelius. Scipion l'Africain s'offrit de ſervir ſous ſon frere en qualité de Lieutenant, au cas qu'on voulût lui donner pour département la Gréce, ſans tirer les provinces au ſort, comme c'étoit la coutume. Cette propoſition cauſa une grande joie au Peuple, perſuadé qu'il étoit que Scipion vainqueur ſeroit d'une plus grande reſſource pour le Conſul & l'armée Romaine, qu'Annibal vaincu pour Antiochus. Sa demande lui fut donc accordée preſque d'un conſentement univerſel, & cinq mille vieux ſoldats, qui avoient ſervi ſous lui, le ſuivirent en qualité de volontaires. *lib. 37. n. 1. & 4.*

L'effet répondit à l'eſpérance. Le Conſul ſe prépara à porter la guerre en Aſie. Il falloit auparavant s'aſſurer des diſpoſi- *n. 7.*

tions de Philippe, par le pays duquel l'armée devoit passer. On le trouva très-bien intentionné. Il fournit aux troupes tous les rafraîchissemens nécessaires. Il se piqua sur-tout de traiter les Généraux & les Officiers, avec une magnificence royale. Il les accompagna, non-seulement dans la Macédoine, mais dans la Thrace, & jusqu'à l'Hellespont.

n. 25. Antiochus fit beaucoup d'efforts pour engager dans son parti Prusias Roi de Bithynie, en lui faisant craindre pour lui même les suites des conquêtes de Scipion *a*, & lui représentant que le dessein des Romains, étoit de détruire tous les royaumes de la terre, pour y établir leur seul empire. Les lettres des Scipions qui lui furent rendues dans ce même tems, & l'arrivée de l'Ambassadeur Romain, qui survint fort à propos lorsqu'il délibéroit, firent plus d'impression sur son esprit, que les raisons & les promesses d'Antiochus. Il sentit combien il étoit & plus sûr & plus utile pour lui d'entrer en alliance avec les Romains, & il la conclut sur le champ.

n. 34. 36. Plusieurs échecs qu'Antiochus avoit reçus & par terre & par mer, le firent songer sérieusement à la paix. *b* La grandeur

a Venire eos ad omnia regna tollenda, ut nullum usquam orbis terrarum nisi Romanum imperium esset. *liv. lib.* 37. *n.* 25.

b In Scipione Africano maximam spem habebat: præterquam quod & magnitudo animi, & satietas gloriæ, placabilem

d'ame de Scipion l'Africain, la modération avec laquelle il avoit uſé de ſes victoires en Eſpagne & en Afrique, & le haut point de gloire où il étoit parvenu, & dont il devoit être raſſaſié, lui faiſoient eſpérer de trouver par ſon canal plus de facilité dans ſa négociation : outre qu'il avoit entre les mains le fils de ce Général, qui apparemment avoit été fait priſonnier dans quelque combat, & il offroit de le rendre à ſon pere, ſans rançon, ſi la paix ſe concluoit. Les Romains accoutumés à ne jamais rien rabattre des conditions qu'ils avoient une fois propoſées, s'en tinrent à celles qui avoient été offertes au Roi dès le commencement de la guerre. Ainſi la négociation fut ſans effet. Scipion pour répondre à l'honnêteté d'Antiochus, lui fit dire, que comme pere & particulier, il ne manqueroit aucune occaſion de lui marquer ſa reconnoiſſance ; mais qu'il ne devoit rien attendre de lui comme homme public & commandant. Qu'au reſte, le ſeul conſeil qu'il pouvoit lui donner comme ami, étoit de renoncer à la guerre, & de ne refuſer aucune des conditions de paix qu'on lui offroit.

Les Romains firent une marche de pluſieurs jours, pour chercher & atteindre *n. 37.*

um maximè faciebat : otumque erat gentibus ui victor ille in Hiſpa- | nia, qui dein le in Africa fuiſſet. *n.* 34.

l'ennemi. Le Roi étoit campé à Thyatire. Il apprit que Scipion l'Africain étoit demeuré malade à Elée : il lui renvoya son fils. *a* La joie de revoir un fils tendrement aimé, ne fit pas moins d'impression sur le corps que sur l'esprit de ce pere. Après l'avoir tenu long-tems embrassé, & satisfait sa tendresse : „ Allez, dit-il aux députés, assurer le Roi „ de ma reconnoissance, & dites-lui que „ pour le présent, je ne puis lui en donner d'autre marque, que de lui conseiller d'attendre, pour donner le „ combat, que je sois retourné au camp

n. 38. 44. Cependant le Consul avançoit toujours. Enfin il arriva près de l'armée d'Antiochus. Celui-ci la tint plusieurs jours dans son camp, sans vouloir hazarder la bataille. L'hiver étoit proche, & le Consul craignoit que la victoire ne lui échapât des mains. Voyant donc ses troupes pleines d'ardeur, il les mena contre l'ennemi. Le combat fut long & opiniâtre, mais enfin la victoire tourna entiérement du côté des Romains. Le Roi perdit en cette journée cinquante mille hommes de pié, & quatre mille de cavalerie, sans compter les prisonniers. Il se retira en désordre avec le peu de troupes qui lui restoit, d'abord à Sardes, puis

a Non solùm animo patrio gratum munus, sed corpori quoque salubre gaudium fuit. *n.* 37.

à Apamée. Cette victoire fut suivie de la reddition des plus fortes villes de l'Asie.

Il arriva bien-tôt après des Députés de la part d'Antiochus, qui avoient ordre d'accepter telles conditions de paix qu'il plairoit aux Romains de lui imposer. Ce furent les mêmes qui avoient été proposées dès le commencement : Que le Roi céderoit tout ce qu'il possédoit en Europe ; & toutes les villes qu'il avoit dans l'Asie en deçà du mont Taurus, qui serviroit désormais de borne à son royaume : qu'il payeroit au Peuple Romain pour les frais de la guerre quinze mille talens Euboïques, & quatre mille au Roi Euméne : mais qu'avant tout il livreroit Annibal, sans quoi les Romains n'écouteroient aucune proposition : mais Annibal trouva le moyen de s'échapper. Ce traité fut ratifié à Rome. L'honneur du triomphe fut accordé à L. Scipion, & il prit le surnom d'*Asiatique*. n. 45. n. 58.

Fin & mort de Scipion.

Quelque droiture & quelque désintéressement que Scipion eût fait paroître dans la guerre d'Antiochus, il ne laissa pas d'être accusé d'avoir eu des intelligences avec ce Prince. Quelque tems après son retour à Rome, les deux Petillius Tribuns du Peuple l'appellerent en jugement. Ils disoient qu'Antiochus lui avoit rendu son fils sans rançon, & lui Liv. lib. 38. n. 50. 53.

avoit fait la cour comme à celui qui décidoit seul à Rome de la paix & de la guerre : Que dans la province il avoit eu auprès du Consul l'autorité d'un Dictateur, plutôt que la soumission d'un Lieutenant : que son motif, en partant pour cette guerre, avoit été de persuader à la Gréce, à l'Asie, & à tous les peuples de l'Orient, ce qu'il avoit déjà fait connoître à l'Espagne, à la Gaule, à la Sicile, & à l'Afrique : savoir, *a* qu'un homme seul étoit l'appui & le soutien de l'Empire ; que Rome, maîtresse de l'univers, devoit sa gloire & sa sûreté à Scipion ; qu'un seul mot de sa bouche avoit plus d'autorité, que ni les arrêts du Sénat, ni les ordres du Peuple. Enfin ne trouvant point de prise sur sa vie qui étoit irréprochable, ils tâcherent de rendre sa puissance odieuse.

Scipion, sans dire un seul mot des chefs dont il étoit accusé, fit un discours si magnifique sur les grandes entrepriſes qu'il avoit heureusement terminées, que tout le monde convint que jamais éloge n'avoit été ni plus pompeux, ni plus véritable. *b* Car il rapportoit ces actions

a Unum hominem caput columenque Imperii Romani esse : sub umbra Scipionis civitatem dominam orbis terrarum latere : nutus ejus pro decretis Patrum, pro Populi jussis esse. Infamia intactum, invidia, qua possunt, urgent *liv. lib.* 38 *n.* 51.

b Dicebantur enim ab eodem animo ingenioque, à quo gesta erant :

avec la même élévation d'esprit, & la même grandeur d'ame qu'il avoit montrée en les faisant ; & l'on n'étoit point blessé de l'entendre lui-même se louer, parce que c'étoit la nécessité de se défendre, & non le désir de se faire valoir, qui le faisoit parler de la sorte. Tout le tems se passa en discours, & la nuit étant survenue, le jugement fut remis à un autre jour.

Quand ce jour fut arrivé, Scipion parut avec une foule de cliens & d'amis ; & ayant fait faire silence : „ Ce fut à pareil „ jour que celui-ci, dit-il, en s'adressant „ aux Tribuns du peuple & aux citoyens, „ que je vainquis Annibal & les Carthaginois auprès de Carthage. Comme donc il n'est pas juste de le passer en disputes & en contestations, je vais de „ ce pas au Capitole rendre graces de „ cette victoire à Jupiter, à Junon, à Minerve, & à tous les dieux qui habitent le Capitole. Accompagnez-moi „ dans ce devoir de religion & de reconnoissance, tous tant que vous êtes qui „ en avez le tems ; & priez les dieux de „ vous donner des Chefs qui me ressemblent : s'il est vrai que depuis l'âge de „ dix-sept ans, de même que vous avez „ prévenu en moi les années par vos dig-

k aurium fastidium abeat, quia pro periculo, non in gloriam, referebantur. n. 50.

„ nités, j'ai tâché auſſi de prévenir vos „ ſuffrages par mes ſervices. Après avoir ainſi parlé, il prit le chemin du Capitole, où toute l'aſſemblée le ſuivit, juſques aux greffiers & aux huiſſiers des Tribuns, qui ſe virent abandonnés de tout le monde, excepté de leurs eſclaves. Ce fut-là le jour le plus glorieux de la vie de Scipion; &, à juger de ce qui fait la véritable grandeur, il avoit quelque choſe de plus éclatant & de plus mémorable que celui où il entra dans Rome triomphant de Syphax & des Carthaginois.

Depuis ce jour, qu'on peut regarder comme le dernier d'une ſi belle vie, il ſe retira à Literne pour éviter la jalouſie & la malignité de ſes accuſateurs, avec réſolution de ne ſe point trouver au jugement de ſa cauſe qui avoit été remiſe. *a* Il avoit l'ame trop haute, & avoit juſques-là ſoutenu un trop grand perſonnage dans la République, pour pouvoir s'abaiſſer à celui de ſuppliant & d'accuſé.

Quand le jour du jugement fut venu, L. Scipion ſon frere rejetta la cauſe de ſon abſence ſur une maladie fâcheuſe, qui ne lui permettoit pas de venir à Rome. Ses accuſateurs, prenant occaſion de ſa retraite pour le rendre encore plus odieux au

a Major animus & fortuna erat, ac majori fortunæ aſſuetus, quàm ut reus eſſe ſciret, & ſummittere ſe in humilitatem cauſam dicentium. *lib.* 38 *n.* 52.

Peuple, demanderent qu'on l'arrachât de ſa maiſon de campagne, & qu'on l'amenât de force à Rome pour y venir répondre aux accuſations dont il étoit chargé. Tib. Sempronius Gracchus, l'un des Tribuns du peuple, & qui avoit été toujours ennemi de Scipion, ne pouvant ſouffrir une telle indignité, ſe déclara en ſa faveur; & plein d'indignation contre ſes Collégues: „ Quoi, Tribuns, dit-il, ce „ vainqueur de l'Eſpagne & de l'Afrique „ ſera ſous vos piés! N'a-t'il défait quatre Généraux Carthaginois, taillé en „ piéces & mis en fuite quatre grandes „ armées dans l'Eſpagne, vaincu Syphax, Annibal, & Antiochus,) car „ ſon frere veut bien lui laiſſer partager „ avec lui l'honneur de cette derniere victoire) que pour ſuccomber à la haine „ & à l'envie de deux Petillus? * N'y-a-t'il donc point de mérites, point d'honneurs qui puiſſent procurer aux grands „ hommes une retraite aſſurée & comme „ un aſyle ſacré & inviolable, où leur „ vieilleſſe, ſi l'on ne peut ſe réſoudre à „ la reſpecter, ſoit au moins à couvert „ d'inſulte & d'outrage? Ce diſcours fut reçu avec un applaudiſſement général; & le Sénat peu après fit faire des remerci-

* Nullus ne meritis ſuis, nullis veſtris honoribus, nquam in arcem tutam, s. velut ſanctam, clari viri pervenient: ubi, ſi non venerabilis, inviolata ſalrem ſenectus eorum confidat? *lib.* 38. *n.* 53.

mens à Sempronius, de ce qu'il avoit préféré l'intérêt public à son ressentiment particulier. Les accusateurs ne pouvant soutenir les reproches qu'on leur faisoit de tous côtés, se désistèrent de leur poursuite.

Scipion passa le reste de sa vie à Literne, sans regretter le séjour de Rome, & il s'y fit lui-même élever un tombeau, pour n'être point inhumé dans une patrie ingrate.

Mort d'Annibal.

ANNIBAL, ne se croyant plus en sûreté dans les Etats d'Antiochus, s'étoit retiré chez Prusias roi de Bithinie. Mais les Romains ne l'y laissèrent pas en repos, & députerent Quintius Flamininus vers ce Roi, pour se plaindre de ce qu'il lui donnoit une retraite. Il ne fut pas difficile à Annibal de deviner quel étoit le sujet de cette ambassade, & il n'attendit pas qu'on le livrât à ses ennemis. D'abord il essaya de se sauver par la fuite: mais il s'apperçut que les sept issues cachées qu'il avoit fait faire à son palais, étoient occupées par les soldats de Prusias, qui vouloit faire sa cour aux Romains, en trahissant son hôte. Il se fit donc apporter le poison qu'il gardoit depuis long-tems pour s'en servir dans l'occasion; & le tenant entre ses mains: „ Délivrons, dit-il, le Peuple Romain d'une „ inquiétude qui le tourmente depuis lon-

Tit. liv. lib. 39. n. 51.

„ tems, puisqu'il n'a pas la patience d'at-
„ tendre la mort d'un vieillard. La vic-
„ toire que remporte Flaminius sur un
„ homme désarmé & trahi, ne lui fera pas
„ beaucoup d'honneur. Ce jour seul fait
„ voir combien les Romains ont dégéné-
„ ré. Leurs peres avertirent Pyrrhus de
„ se garder d'un traître qui vouloit l'em-
„ poisonner, & cela dans le tems que ce
„ Prince leur faisoit la guerre dans le cœur
„ de l'Italie : & ceux-ci ont envoyé un
„ homme Consulaire pour engager Pru-
„ sias à faire mourir par un crime abo-
„ minable son ami & son hôte. Après a-
voir fait des imprécations contre Prusias, & invoqué contre lui les dieux protecteurs & vengeurs des droits sacrés de l'hospitalité, il avala le poison, & mourut.

Telle fut la fin des deux plus grands hommes de leur siécle, qui tous deux succombérent à la jalousie de leurs ennemis, & éprouvérent l'ingratitude de leur Patrie.

Guerre contre Persée, dernier Roi de Macédoine.

Persée avoit succédé à Philippe son pere dans le royaume de Macédoine. Il s'étoit écoulé près de vingt ans depuis la paix accordée à Antiochus.

Les Romains, après avoir longtems dissimulé plusieurs sujets de mécontentemens qu'ils avoient contre Persée, résolu- *Liv. lib. 42. n. 25.* 32.

rent enfin de lui faire la guerre, s'il ne leur donnoit satisfaction. *a* Ce Prince étoit sans honneur & sans religion; & pour parvenir à ses fins, il ne craignoit point d'employer les calomnies, les meurtres, & les empoisonnemens. Aveuglé & corrompu par les flatteries des Courtisans, il se croyoit un grand homme de guerre, capable de tenir tête aux Romains. C'est pourquoi il répondit à leurs députés avec une hauteur & une fierté, qui les obligea de lui déclarer la guerre sur le champ.

n. 22. Quelques heureux succès qu'il eut dans la premiere campagne, ne servirent pas peu à lui enfler le courage. Cependant il suivit le conseil qu'on lui donna de *b* profiter de l'avantage qu'il avoit remporté dans un combat pour obtenir des conditions de paix plus favorables, plutôt que de tout risquer sur une espérance incertaine. Il fit donc faire au Consul *a* des offres assez avantageuses. § Dans le Conseil de guerre qu'on tint sur ce sujet, la constance Romaine l'emporta. Le

a Publius Licinius Crassus.

a Hunc per omnia clandestina grassari scelera latrociniorum ac veneficiorum cernebant. *Liv. lib. 42 n. 18.*

b Ausi sunt quidam amicorum consilium dare, ut secunda fortuna in conditiones honestæ pacis uteretur, potiùs quàm spe vana erectus in casum irrevocabilem se daret. *lib. 42. n. 65.*

§ Romana constantia vicit in concilio. Ita tum mos erat, in adversis vultum secundæ fortunæ gerere, moderari animos in secundis, *Ibid.*

caractére de la nation pour lors étoit de montrer beaucoup de courage & de grandeur d'ame dans les disgraces, comme aussi l'on se piquoit dans la prospérité de faire paroître beaucoup de modération. La réponse qu'on donna au Roi fut donc, qu'il n'avoit de paix à espérer, qu'en s'abandonnant entiérement à la discrétion du Peuple Romain, & en lui laissant la décision de son sort. Toute espérance d'accommodement étant perdue, on se prépara de part & d'autre à continuer la guerre. Le nouveau Consul pénéra jusques dans la Macédoine, & alla attaquer le Roi dans son propre pays. Cependant comme les choses traînoient beaucoup plus en longueur, qu'on ne s'y étoit attendu, les Romains entrérent dans une grande inquiétude. *Lib. 44. n. 1. &c.*

Paul Emile ayant été nommé Consul, & chargée de la guerre contre Persée, on conçut de meilleures espérances. Il se mit en état de les remplir. Avant son départ, il crut devoir parler au Peuple; & il le pria de vouloir bien ne point ajouter foi aux bruits vagues qui se répandroient contre sa conduite. Qu'il étoit une espéce de gens oisifs & desœuvrés, qui du fond de leur cabinet faisoient la guerre fort à leur aise; & qui, si l'on ne suivoit pas leurs vûes & leur plan, censuroient le Général dans les cercles & dans les assemblées, & lui faisoient son pro- *n. 17. 22.*

cès. Qu'il ne refuſoit pas de recevoir des avis, mais qu'il falloit être ſur les lieux pour les lui donner.

n. 36. Quand il fut arrivé en Macédoine, & qu'il ſe vit tout près des ennemis, les troupes pleines d'ardeur demandérent à les attaquer ſur le champ; & un jeune Officier de grand mérite, nommé Naſica, le preſſa de profiter de l'occaſion, pour ne pas laiſſer échaper un ennemi, dont les fuites & les retraites précipitées avoient donné tant d'exercice à ſes prédéceſſeurs. Il loua l'ardeur du jeune Officier & des ſoldats, mais il ne ſe rendit pas à leur déſir. La marche avoit été longue & pénible, dans un jour d'été fort chaud, où la pouſſiére, la ſoif, la laſſitude, & l'ardeur du ſoleil en plein midi, avoient extrêmement fatigué l'armée. Il ne jugea donc pas à propos d'envoyer au combat des troupes ainſi affoiblies & épuiſées, contre des ennemis, qui étant frais & repoſés, avoient toute leur force.

n. 37. 42. Plut. in vit. Æmi. Pauli. Quelques jours après, la bataille ſe donna. Paul Emile y fit paroître toute la ſageſſe & tout le courage qu'on devoit attendre d'un Chef ſi expérimenté. L'opiniâtre réſiſtance des ennemis montra qu'ils n'avoient pas entiérement dégénéré de leur ancienne réputation. Le grand choc fut contre la phalange Macédonienne, qui étoit une eſpéce de bataillon quar-

é, hériſſé de piques & de lances, & qu'il étoit preſque impoſſible d'enfoncer, tant ls étoient accoutumés à joindre tous enemble leurs boucliers, & à préſenter à 'ennemi comme un mur de fer. Paul Emile avouoit dans la ſuite que ce rempart d'airain, & cette forêt de piques, avoient rempli d'étonnement & de rainte; & que quelque bonne contenane qu'il fit, il n'avoit pu d'abord s'empêcher de ſentir quelque doute & quelue inquiétude ſur le ſuccès du combat. n effet, toute ſa premiere ligne étant iſe en déſordre, la ſeconde découragée ommencoit auſſi à plier. Le Conſul s'éant apperçu que l'inégalité du terrein bligeoit la phalange de laiſſer des ouvertures & des intervalles, ſépara ſes troues par pelotons, & leur ordonna de ſe tter dans les eſpaces vuides de la bataile des ennemis, & de ne les plus attaquer tous enſemble de front, mais par oupes détachées, & par différens enroits tout à la fois. Cet ordre, donné à ropos, fut cauſe de la victoire. La phange, ainſi déſunie & ſéparée, ne put outenir l'effort des Romains. Ce ne fut lus que meurtre & que carnage; & l'on roit qu'il périt dans ce combat du côté es Macédoniens plus de vingt-cinq mil- hommes.

Perſée n'avoit pas attendu la fin du combat pour ſe retirer. Après quelques *Lib. 45. n. 4. 8.*

vains efforts, il se laissa prendre prisonnier, & se rendit au vainqueur. Il le fit avec une bassesse & une lâcheté, qui lui attira le mépris de tous ceux qui en furent témoins, au lieu que dans un tel état il sembloit ne devoir exciter que leur compassion. Il fut mené à Rome avec ses enfans, & servit d'ornement au triomphe de Paul Emile.

n. 40. Plut. in vit. Pauli.

CHAPITRE SECOND.

REFLEXIONS.

JE ne sai si le lecteur, en voyant que je m'ingére de parler de guerre & de politique, ne sera pas tenté de m'appliquer un mot que dit Annibal, dans une occasion assez semblable: ce fut dans le tems qu'il s'étoit retiré à Ephèse chez Antiochus. Chacun s'empressant de lui procurer quelque partie de plaisir qui pût lui être agréable, on lui proposa un jour d'aller entendre un Philosophe, nommé Phormion, qui faisoit grand bruit dans la ville, & passoit pour un beau parleur. Il eut la complaisance de s'y laisser conduire. Le Philosophe parla sur les devoirs d'un Général d'armée, & sur les régles de l'art militaire, & son discours fut fort long. Tout l'auditoire fut charmé de son éloquence. On ne manqua pas de demander à Annibal ce qu'il en pensoit. Sa réponse, qu'il fit en grec, fut peu po-

Cic. lib. 2. de Orat n. 73. & 76.

lie pour le langage, mais pleine d'une liberté militaire. „ J'ai bien vû, dit-il, „ des vieillards qui manquoient de sens „ & de jugement, mais je n'en ai point „ vû de moins sensé & de moins judicieux „ que celui-ci. „ Quelle extravagance en effet à un Philosophe, qui n'avoit jamais vû ni camp ni armée, de vouloir entretenir un Annibal des préceptes de l'art militaire! Je mériterois un pareil reproche, & peut-être à plus juste titre encore, si les réflexions que je fais ici venoient de mon fonds. Mais comme je les tire presque toutes des plus savans hommes de l'antiquité, dont quelques-uns étoient très-habiles & très-versés dans l'art militaire, je me crois en sûreté à l'ombre de ces grands noms, & je puis avec eux parler guerre & politique.

Mes réflexions rouleront sur deux points. D'abord je tâcherai de faire connoître le caractère, les vertus, & quand l'occasion s'en présentera, les défauts même de ceux qui ont eu le plus de part aux événemens dont j'ai parlé; tels que sont Annibal, Fabius, Scipion, Paul Emile, Antiochus, Philippe, Persée. Ensuite j'essayerai d'entrer dans les principes du gouvernement & de la politique des Romains, sur-tout pour ce qui regarde la manière dont ils se conduisoient pendant la guerre, par rapport à leurs citoyens, à leurs alliés, à leurs ennemis. Je ne puis avoir pour tout

cela un meilleur garant, ni un plus sû guide, que Polybe, qui a été témoi oculaire d'une partie des événemens dor il s'agit ici, qui a étudié avec tant d soin le caractère & la constitution d Peuple Romain, & qui a servi lui-m me de guide & de maître à Tite-Live des réflexions duquel je ferai aussi gran usage.

ARTICLE PREMIER.

Diverses qualités de ceux dont il e parlé dans ce troisième morceau de l'Histoire Romaine.

On reconnoît ici clairement, que ce n sont ni les richesses, ni la gloire des at cêtres, ni la majesté du trône, qui ren dent les hommes véritablement estima bles; & que, quelque brillant & que que éblouissant que puisse paroître tout c vain éclat, il est entiérement obscurci effacé par le vrai mérite & la solide vert Quelle idée l'histoire que nous venor de rapporter, nous laisse-t-elle des Prin ces dont il y est parlé?

Antiochus, Roi de Syrie.

Sans relever les autres défauts de c Prince, un seul trait peut faire juger d son caractère. * Tite-Live dit, que l

* Sæpe ego audivi, milites eum primum esse virum, qui ipse consultat quid in rem sit; secundu eum, qui benè monen obediat: qui nec ipse co

remier dégré de mérite pour un homme
ui commande, eſt de pouvoir par lui-
même prendre un bon parti : que le ſe-
ond eſt de ſavoir au moins ſuivre un bon
nſeil : mais que de ne pouvoir faire ni
un ni l'autre, c'eſt la marque d'un pe-
t eſprit, ſans vue, ſans étendue, ſans
udence. Sur ce principe, que faut-
penſer d'Antiochus ? Il avoit entre-
ris de faire la guerre au peuple du
onde le plus puiſſant, le plus belli-
ueux, le plus heureux. Le hazard lui
voit adreſſé Annibal. C'étoit le plus
rand Capitaine qu'on eût vû juſques-là.
ans une ſi longue guerre contre les Ro-
ains, il avoit fait preuve de courage,
e prudence, & d'une parfaite ſcience
e l'art militaire. A ces grandes qualités,
joignoit une haine perſonnelle contre
s Romains, & un vif déſir de ſe venger
eux. Quel uſage un Prince un peu ſen-
n'auroit-il pas fait d'un tel homme ?
Antiochus avoit d'abord reçu avec joie
nnibal, & lui avoit fait tous les hon-
eurs que méritoit un Général d'une ſi
aute réputation. Dans le Conſeil de
uerre qui ſe tint, Annibal perſiſta dans
opinion où il avoit toujours été, qu'on
e pouvoit vaincre les Romains que dans
Italie. Il appuya ſon avis de raiſons auſ-

lere, nec alteri parere
iat, eum extremi inge-
i eſſe *Liv. lib. 22. n. 29.*
La même penſée ſe trouve
dans Héſiode. Op. & Dies,
v. 191 *dans Hérodote*,
liv 7. *& dans Cicéron*,
Pro. Cluent. n. 48.

quelles il n'y avoit rien à répliquer ; & offrit ses services pour aller faire cette descente en Italie, pendant que le Roi demeureroit dans la Gréce pour donner de l'inquiétude aux Romains, par la crainte d'une puissante diversion. Cet avis plut assez à Antiochus. Mais on lui représenta qu'il ne falloit pas se fier à Annibal : que c'étoit un exilé & un Carthaginois, à qui sa fortune ou son génie pouvoient suggérer dans un même jour mille projets différens : que d'ailleurs cette réputation même qu'il avoit acquise dans la guerre, & qui étoit comme son appanage, étoit trop grande pour un simple Lieutenant. Que le Roi devoit être seul Chef, seul Général : qu'il devoit seul attirer sur lui les yeux & l'attention : au lieu que si Annibal étoit employé, ce étranger auroit seul la gloire de tous les heureux succès.

Liv. lib. 35. n. 42.

Il n'en fallut pas d'avantage pour faire tourner la tête à Antiochus. C'étoit le prendre par son foible. Un bas sentiment de jalousie, qui est la marque & le défaut des petits esprits, étouffa en lui toute autre pensée & toute autre réflexion. Il ne fit plus aucun cas ni aucun usage d'Annibal. Le succès vangea bien celui-ci ; & montra quel malheur c'est pour un Prince que d'ouvrir son cœur à l'envie & ses oreilles aux discours empoisonnés des flatteurs.

PHILIPPE ET PERSÉE.

Rois de Macédoine.

Ces Princes, en montant sur le trône de Macédoine, autrefois si illustre, & succédant aux Etats de l'ancien Philippe & de son fils Alexandre deux des plus grands Rois qui ayent jamais été, soutinrent bien mal la gloire de leurs prédécesseurs, & montrérent qu'il y a une grande différence entre regner & être véritablement Roi.

Philippe, selon Polybe, avoit toutes ses qualités propres à former un grand Roi, & à faire de grandes entrepriſes. Sans parler de sa taille avantageuse, & d'un air de majesté qui regnoit en lui, il avoit un esprit vif, pénétrant, capable des plus grandes choses; une *a* grace admirable dans ses discours; une mémoire à laquelle rien n'étoit échapé; une science parfaite de l'art militaire, avec un courage & une hardiesse que rien n'étonnoit. Mais toutes ces belles qualités dégénérerent bien-tôt en lui, & firent place

Polyb. pag. 339.

a Ce fut apparemment ce talent naturel qu'il avoit pour la parole, qui le fit tomber dans un défaut, condamnable dans les particuliers mêmes, mais infiniment plus dangéreux dans les Princes, & tout-à-fait indigne de la majesté royale, qui est de se piquer de bons mots & de raillerie. Erat dicacior naturâ, quàm regem decet; &, ne inter seria quidem, risu satis temperans. *Liv. lib. 32. n. 34.*

aux plus grands vices, tels que sont l'injustice, la fourberie, la perfidie, la cruauté, l'irréligion; & d'un grand Prince qu'il auroit pu être, en firent un Tyran insupportable à ses sujets.

Son fils Persée n'hérita de lui que de ses défauts, auxquels il en ajouta un qui lui fut particulier & personnel, je veux dire une sordide & insatiable avarice. Il porta à un excès incroyable cette passion, la plus basse & la plus indigne d'un Roi. De peur de tirer quelque argent de ses coffres, il laissa perdre & ruiner tous les grands préparatifs que l'on avoit faits avec tant de soin pour soutenir la guerre contre les Romains, & renversa les espérances qu'en avoient conçu les Macédoniens. Il renvoya, par le même motif, vingt mille hommes de troupes choisies, que lui-même avoit mandées à son secours, mais à qui il ne pouvoit se résoudre de payer la solde dont on étoit convenu. Il manqua aussi de parole à Gentius Roi des Illyriens, & il se crut fort habile, en l'amusant par l'espérance de trois cens talens, qu'il refusa enfin de lui donner; & avec lesquels il auroit pû acheter contre les Romains toutes les forces de l'Illyrie. Il ne se montroit point en cela, dit Plutarque, l'héritier & l'imitateur d'Alexandre le grand, mais de Philippe, qui, en pratiquant toujours cette maxime, *que l'on doit acheter la victoir*

Trois cens milleécus.

Plut. in vit. Emil. Paul.

victoire par l'argent, & non pas l'argent par la victoire, avoient presque subjugué le monde entier.

On sait quelle fut sa fin. Il avoit fait prier Paul Émile de ne le pas donner en spectacle aux Romains, & de lui épargner l'affront d'être mené en triomphe. *La grace qu'il demande est en son pouvoir*, répliqua le Romain, voulant lui faire entendre qu'il n'avoit qu'à se donner la mort à lui-même; action, que les ténébres du paganisme faisoient regarder comme la preuve d'une grande ame. Il ne put s'y résoudre, & il orna le triomphe de son vainqueur. Ce fut un objet de mépris pour tous les spectateurs, qui daignoient à peine jetter les yeux sur lui. Toute la compassion fut pour ses enfans, d'autant plus dignes de pitié, que leur bas âge ne leur permettoit pas encore de sentir tout leur malheur.

PAUL EMILE.

CE GÉNÉRAL étoit fils de l'illustre Paul Emile, qui mourut à la bataille de Cannes. Il vécut, dit Plutarque, dans un siécle fécond en grands hommes, & y travailla à ne le céder à aucun d'eux. Pour arriver aux dignités, il ne s'appliqua pas, comme c'étoit alors la coutume, à briller dans le barreau par l'éloquence, ni à gagner la faveur du Peuple par de flatteuses complaisances, quoi-

qu'il fût fort propre à y réuſſir. Il crut devoir s'ouvrir une route plus honorable & plus digne de lui, qui étoit de ſe rendre recommandable par la valeur, par la juſtice, & par un ferme attachement à tous ſes devoirs, en quoi il ſurpaſſa tous les jeunes gens de ſon âge.

Ayant été aſſocié au Collége des Augures, il étudia à fond, & rétablit les anciennes pratiques du culte divin, perſuadé qu'en matiere de réligion rien n'eſt plus dangereux que d'innover, & que c'eſt la négligence dans les petites choſes qui conduit au violement des régles les plus importantes.

Il ne fut ni moins exact, ni moins ſévère, à rétablir & à faire obſerver tous les anciens réglemens de la diſcipline militaire, ſe montrant terrible & inexorable à ceux qui déſobéiſſoient, *a* & tenant pour maxime, que vaincre ſes ennemis, n'eſt preſque que l'acceſſoire & la ſuite du ſoin de former ſes citoyens par une exacte diſcipline.

Un intervalle de tems aſſez long qui ſe trouva entre ſes deux Conſulats, lui donna lieu de s'appliquer particuliérement à l'éducation de ſes enfans. Il leur donna les plus habiles maîtres en tout genre, n'épargnant pour cela aucune dépenſe, quoiqu'il n'eût qu'un bien très

a Μικρὸν δεῖν πάρεργον ἡγούμενος τὸ νικᾶν τοὺς πολεμίους, τοῦ παιδεύειν τοὺς πολίτας. *Plut.*

médiocre. Il assistoit à tous leurs exercices, autant que les affaires publiques le lui permettoient, voulant par-là devenir lui-même leur premier maître, & laissant aux peres, même les plus occupés, ce grand exemple, de regarder l'éducation de leurs enfans comme le plus essentiel de leurs devoirs, & par cette raison de ne s'en reposer pas entiérement sur le soin & la bonne foi des autres.

Le grand théâtre, où parut dans tout son jour le mérite de Paul Emile, fut la Macédoine. Quand on l'eut obligé d'accepter le Consulat, il commença par demander qu'on envoyât sur les lieux des Commissaires habiles & intelligens, pour s'informer par eux-mêmes de la situation des affaires de Macédoine, du nombre & de la qualité des troupes de terre & de mer, tant Romaines qu'ennemies; de l'état des vivres, des magasins, des arsenaux, de la disposition des alliés, en un mot de tout ce qui concernoit l'armée : *a* sans quoi il étoit impossible de prendre de justes mesures. C'étoit une des importantes instructions que Cambyse Roi de Perse donna à Cyrus son fils, lorsqu'il partit pour sa premiere campagne, lui recommandant de ne jamais s'engager dans aucune entreprise, sans s'être auparavant assuré de tous les

Xenoph. lib. 1. Cyropad.

a Ex his bene cognitis, capi posse ratus. *liv. lib.* 44. *n.* 18.
cta in futurum consilia

moyens & de tous les secours nécessaires pour la faire réussir.

Nous avons dit que Nasica avoit fort pressé Paul Emile de donner la bataille, dès qu'on fut arrivé près du camp des Macédoniens, dans la crainte que l'ennemi n'échappât encore à leur poursuite. Il ne fut point choqué de la liberté que prit cet Officier de lui faire cette remontrance. Car son grand principe, & il l'avoit déclaré en partant de Rome, étoit qu'un Commandant, plus que tout autre, doit écouter les conseils. „ Je suis „ bien éloigné, leur avoit-il dit, de croire „ que les Généraux ne doivent pas recevoir d'avis : au contraire, je pense qu'il „ y a plus d'orgueil que de sagesse à vouloir tout faire de sa tête. „ Il répondit donc avec bonté à ce jeune Officier. „ Je „ pensois autrefois, lui dit-il, comme „ vous pensez aujourd'hui ; & vous pen„ serez aussi un jour, comme je fai„ maintenant. L'expérience m'a appri„ quand il faut donner le combat, & „ quand il faut le différer. Vous appren„ drez, quand il en sera tems, les rai„ sons de ma conduite : pour le présent „ reposez-vous-en sur votre Général.

liv. lib. 44. n. 22.

lib. 44. n. 36.

Je rapporte avec plaisir ces sortes d'e droits, qui me paroissent tout-à-fait pr pres à former les jeunes gens de quali dans quelque élévation qu'ils doivent trouver, & qui leur apprennent à évit

à l'égard de leurs inférieurs, ces airs de hauteur & de fierté, dans lesquels souvent on fait consister mal-à-propos l'autorité & la grandeur, & à recevoir avec bonté & docilité les avis qu'on leur donne.

Un homme qui n'a qu'une lumiere médiocre, est tout plein de ses pensées; & plus il est borné, moins il est docile. *a* Il lui semble qu'en voulant lui donner conseil, on lui reproche de manquer de lumiere: & il s'offense comme d'une injure, de ce qu'on ne paroît pas persuadé, qu'étant le maître, il est aussi le plus clairvoyant. Un homme d'un génie supérieur pense bien autrement. Il sait qu'un mot dit par un autre, donne quelquefois une grande ouverture. Il est toujours prêt à tout écouter, à faire cas de ce qu'on lui dit, à le comparer avec ce qu'il a pensé: & c'est en cela qu'il fait consister le bon esprit & le jugement.

On a pu remarquer dans la description du combat qui termina la guerre de Macédoine, ce que Polybe observe en plus d'un endroit, que la qualité propre d'un Général, sur-tout dans le feu & l'ardeur du combat, c'est le sang-froid & la sagesse; & que ce n'est point de cent mille bras qui composent une armée, que dépend la victoire, mais de la tête *Polib. pag. 36. 37.*

a Ne alienæ sententiæ indigens videretur, in diversa ac deteriora transibat. *Tacit. Annal. l. 15. cap. 10.*

du Commandant. En effet, on voit dans la bataille dont je parle, que l'ordre donné à propos par le Chef, de s'insinuer dans les vuides de la phalange Macédonienne, & de ne l'attaquer que par pelotons, sauva l'armée Romaine, & lui valut la victoire. C'est à ces sortes d'endroits que Polybe veut qu'un Lecteur soit principalement attentif, & il remarque avec raison, qu'un moyen des plus sûrs de se perfectionner dans la science de l'art militaire, est d'étudier dans l'histoire les actions & le génie des grands hommes.

L'usage que fit Paul Emile de sa victoire & de son loisir, est un grand modéle pour les Généraux, pour les Intendans, & pour toutes les personnes constituées en autorité; & il leur apprend comment on doit user du pouvoir, de la grandeur, & du commandement. Il partit, dit l'Historien, pour aller visiter la Gréce; & passant dans les villes, il mettoit tout son plaisir à soulager les peuples, à réformer les désordres, à répandre par-tout des libéralités: occupation, ajoûte le même Historien, également douce & glorieuse, & qui ne peut-être l'effet que d'un fond merveilleux d'humanité. Διαγωγὴν ἔνδοξον ἅμα καὶ φιλάνθρωπον.

Au retour de ce voyage, il fit célébrer des Jeux publics, auxquels il avoit fait inviter les peuples & les Rois d'Asie,

& il leur donna des Fêtes ſuperbes, tirant abondamment, comme dit Plutarque, des tréſors du Roi dequoi fournir à cette grande dépenſe, mais ne tirant que de lui-même le bon ordre qu'il y fit obſerver. On admira ſur-tout ſa politeſſe, ſes manieres agréables & careſſantes, ſon attention à traiter chacun ſelon ſon rang, & à faire plaiſir à tous; & l'on avoit peine à comprendre comment un homme qui faiſoit de ſi grandes choſes, pouvoit ainſi réuſſir dans les petites. Mais le fruit le plus doux qu'il tira de ſa magnificence, fut de voir qu'au milieu de tant de choſes rares, & de tant de ſpectacles ſi capables d'attirer les yeux, on ne trouvoit rien de ſi digne d'attention & d'admiration que lui-même. Ce fut pour lors que, comme on vantoit avec étonnement la belle ordonnance de ſes fêtes & de ſes Jeux, il dit cette parole célébre: „ Que „ c'étoit du même fonds d'eſprit que par„ toit l'habileté, & à bien ranger une „ armée en bataille, & à bien ordon„ ner un feſtin, de ſorte que l'une fût „ formidable aux ennemis, & l'autre „ agréable aux conviés.

Tout ce que je viens de rapporter du caractere honnête & inſinuant de Paul Emile, eſt un grand éloge pour ce Général, & une grande leçon pour tous ceux qui gouvernent. Le langage des

manieres obligeantes eſt entendu de tout le monde ; celui du mérite n'eſt pas ſi univerſel. Il n'eſt pas non plus poſſible de répandre ſes bienfaits ſur tous : on s'épuiſeroit, ſi l'on donnoit toujours. Mais la bonté, l'humanité, la douceur, ſont des bienfaits perpétuels, généraux, dont la ſource ne târit jamais, & dont perſonne n'eſt exclus. C'eſt un grand avantage que de trouver dans un heureux naturel, perfectionné par l'étude & par les réflexions, une fécondité & une variété inépuiſable d'attraits & de graces, pour toutes ſortes d'hommes de toute condition, & de tout caractere : *a* de ſavoir les employer, les mêler, les diverſifier, afin que chacun y trouve quelque choſe qui lui ſoit propre : de diſpenſer à tous des marques communes d'affection & de bonté, *b* en mettant ſur ſon viſage un air aimable, & qui, par une eſpece d'éloquence muette, mais publique, gagne & charme tous ceux à qui l'on a affaire. Ces manieres douces & populaires, loin de faire tort à la dignité des Grands, ſervent à la relever, & la rendent encore plus reſpectable. *Comitate & alloquiis officia provo-*

Hiſt. lib. 5. cap. 1.

a Apud ſubjectos, apud proximos, apud collegas variis illecebris potens. *C'eſt ce que dit Tacite, en parlant de Mucien Gouverneur de Syrie.* Hiſt. lib. 1. cap. 10.

b Vultu, qui maximè populos demeretur, amabilis *Senec. de clem. lib.* 1. *cap.* 13.

cans.... incorrupto Ducis honore, dit Tacite, en parlant du Prince le plus aimable qui fût jamais. *L'Empereur Tite.*

On ne peut trop faire lire aux jeunes gens les beaux discours que Tite-Live & Plutarque mettent dans la bouche de Paul Emile après sa victoire, qui nous apprennent comment un Prince doit soutenir sa mauvaise fortune, & les réflexions que l'on doit faire dans le tems d'une grande prospérité. J'en rapporterai ici une partie.

Persée, lorsqu'il parut pour la premiere fois devant son vainqueur, prosterné humblement à ses piés, laissa échapper des paroles lâches & des supplications indignes, que Paul Emile ne put ni souffrir ni entendre : mais le regardant avec un visage où étoient peintes la tristesse & l'indignation : „ Malheureux que vous „ êtes, lui dit-il, pourquoi déchargez-„ vous la fortune du plus grand repro-„ che que vous puissiez lui faire, & pour-„ quoi la justifiez-vous en faisant des cho-„ ses qui prouvent que vous êtes digne „ de vos malheurs, & que vous étiez in-„ digne de vos prospérités passées? Pour-„ quoi dégradez-vous ma victoire, & „ ternissez-vous la gloire de mes exploits, „ en vous montrant si petit, que les Ro-„ mains ne peuvent que rougir d'avoir un „ tel adversaire? Apprenez donc que la „ vertu malheureuse attire le respect de *Plut.*

„ ſes ennemis ; & que la lâcheté, quel-
„ que heureuſe qu'elle puiſſe être, n'at-
„ tire que le mépris des Romains. „ Cependant il le releva, & lui ayant tendu la main, il le donna en garde à Tubéron.

Il rentra enſuite dans ſa tente avec ſes fils, ſes gendres, & quelques jeunes Officiers de ſon armée ; & là, après avoir été long-tems recueilli en lui-même ſans parler, rompant enfin le ſilence : „ Se
„ peut-il faire, dit-il, mes enfans, qu'un
„ homme ſe laiſſe tellement aveugler à
„ la proſpérité, qu'il s'éleve & s'énor-
„ gueilliſſe pour avoir domptédesnations,
„ ruiné des villes, & ſubjugué des royau-
„ mes ? Peut-on après le grand exemple
„ que la fortune vient de donner à tous
„ les guerriers, de l'inconſtance des cho-
„ ſes humaines, penſer que dans ſes plus
„ grandes faveurs il y ait rien de perma-
„ nent & de ſolide ? Quel eſt le tems où
„ l'on puiſſe ſe flatter d'être en ſûreté,
„ puiſque le moment même de la victoi-
„ re eſt ſouvent celui où l'on a le plus à
„ craindre ; & que c'eſt dans le comble
„ de la joie que la fatale deſtinée qui
„ renverſe aujourd'hui celui-ci, & de-
„ main celui-là, prépare ſouvent les plus
„ grandes diſgraces ? Quand la moindre
„ partie d'une heure a ſuffi pour abattre
„ le trône d'Alexandre, qui étoit par-
„ venu au plus haut degré de la puiſſan-
„ ce, & qui avoit aſſujetti la plus gran-

„ de partie de l'Univers, & que nous
„ voyons ſes ſucceſſeurs, naguéres envi-
„ ronnées d'armées ſi formidables, réduits
„ maintenant à recevoir chaque jour leur
„ pain de la main même de leurs enne-
„ mis : oſerons-nous compter que notre
„ bonheur ſera toujours conſtant & du-
„ rable, & à l'épreuve des viciſſitudes
„ du tems? Pour vous, mes enfans, l'in-
„ certitude de ce que les dieux nous pré-
„ parent, & de l'iſſue qu'aura une for-
„ tune auſſi riante que la nôtre, doit
„ bien modérer l'épanouiſſement de joie
„ & l'enflure de cœur, qui ſont une ſuite
„ naturelle de la victoire.

Ces dernieres paroles étoient un preſſentiment & une eſpèce de prédiction du malheur qui pendoit ſur ſa tête. En effet de quatre fils qu'avoit Paul Emile, les deux du premier lit, nommés Scipion & Fabius, étoient paſſés dans d'autres familles; & des deux autres, qui faiſoient toute la reſſource de la ſienne, l'un mourut cinq jours avant ſon triomphe, & l'autre trois jours après. Il n'y eut perſonne qui ne fût touché juſqu'au fond du cœur d'un ſi funeſte accident, & à qui le ſort de ce malheureux pere n'arrachât des larmes. Paul Emile ſeul, renfermant en lui-même toute ſa douleur, montra une conſtance qui le fit paroître encore plus grand que jamais. Il dit, en parlant au Peuple; qu'effraié à la vûe de tant de

ſuccès inouis, & s'attendant à quelque grand revers, il avoit prié les dieux de le faire tomber plutôt ſur ſa famille, que ſur la République. „ La fortune, ajouta-„ t'il, en plaçant mon triomphe entre les „ funérailles de mes deux enfans, comme „ pour ſe jouer des événemens humains, „ me remplit à la vérité de douleur & „ d'amertume, mais procure à ma patrie „ une pleine ſécurité, ayant épuiſé contre „ nous tous ſes traits. Elle a pris plaiſir à „ expoſer également le vainqueur & le „ vaincu en ſpectacle à tout l'Univers; „ avec cette différence pourtant, que Per-„ ſée vaincu, a encore ſes enfans, & que „ Paul Emile vainqueur a perdu les ſiens. „ Mais le bonheur public me conſole de „ mes diſgraces domeſtiques.

Il eſt aiſé de juger combien un tel citoyen, ſi plein d'amour & de zèle pour ſa patrie, fut regretté après ſa mort. Ce fut alors qu'on connut juſqu'où avoit été le généreux mépris qu'il avoit toujours fait de l'argent, ce qu'on peut dire avoir été ſa vertu dominante. Ce grand homme, iſſu d'une des plus nobles & des plus anciennes familles de Rome, & ſorti d'une maiſon illuſtrée par les plus grandes charges & les plus grands emplois; ce vainqueur de la Macédoine, *a* qui par les dé-

a Bis millies centies H. S. ærar o contulit. *Vell. Paterc. lib. 2. cap. 9.* Cette ſomme pouvoit monter à vingt-cinq millions de notre monnoie.

pouilles immenſes qu'il en rapporta, avoit enrichi pour long-tems *a* le tréſor public, laiſſa pour tout bien à ſes enfans, l'ancien & médiocre patrimoine qu'il avoit reçu de ſes ayeux, ſans l'avoir jamais augmenté, dit Plutarque, d'une ſeule dragme.

Voilà comment penſoient ces vieux Romains. Et ce noble déſintéreſſement n'étoit pas la vertu de Paul Emile ſeul : c'étoit celle de toute ſa famille, & je pourrois ajouter, de preſque tous les grands hommes de ſon tems. Lorſqu'il ſe fut rendu maître des tréſors immenſes que Perſée avoit amaſſés, il donna à ſon gendre Tubéron, pour tout préſent, une coupe d'argent du poids de cinq livres. Plutarque obſerve que cette coupe fut la premiere piéce de vaiſſelle d'argent qui entra dans la maiſon des Elius : encore fallut-il que la vertu & l'honneur l'y introduiſiſſent.

FABIUS MAXIMUS.

POLYBE nous peint admirablement en deux mots le caractere de Fabius, lorſque rapportant ce qu'on penſa de lui après la belle action par laquelle il avoit ſauvé Minucius ſon rival & ſon ennemi, il dit : „ Qu'alors on reconnut évidemment à „ Rome quel avantage la prudence d'un *Pag. 255.*

a Le peuple Romain fut déchargé de tout impôt, juſqu'à la guerre d'Antoine, & du jeune Céſar. Plut.

„ Général, & un jugement ferme & plein „ de ſens, ont ſur la témérité & la folle „ préſomption d'un homme qui n'eſt que „ ſoldat. „ Voilà en effet ce qu'on doit ſur-tout admirer dans Fabius, & ce qui fait proprement le Général : une ſage prévoyance, un profond raiſonnement, un plan ſuivi, un deſſein formé, non au hazard, mais ſur des principes fixes & certains : στρατηγικὴ πρόνοια, καὶ λογισμὸς νικᾶν χρής ; qualité, dont Polybe, dans un autre endroit, fait dépendre le ſuccès des grandes entrepriſes : ἐὰν σὺν νῷ τις πράττῃ τὸ προτεθὲν, & que Fabius lui-même dit devoir dominer dans un commandant : *Propediem effecturum, ut ſciant homines, bono imperatori haud magni fortunam momenti eſſe, mentem rationemque dominari.*

Pag. 551.

Liv. lib. 22. n. 52.

A cette premiere qualité Fabius en joignoit une autre, qui le caractériſe encore d'avantage : c'eſt une fermeté à ſe tenir au parti qu'il avoit pris ſur de bonnes raiſons; fermeté que rien dans la ſuite n'étoit capable d'ébranler, λογισμὸς ἑσὼς : & Plutarque l'exprime à peu-près dans les mêmes termes, en diſant que Fabius perſiſta toujours dans ſes premiers deſſeins & ſes premieres réſolutions, ſans que rien pût ébranler ſa fermeté. Annibal qui étoit un bon juge du mérite & de la ſcience militaire, rendit bien-tôt juſtice à Fabius, & commença, dit Tite-Live, à crain-

Lib. 22. n. 25.

dre, lorſqu'il vit que les Romains lui avoient enfin oppoſé un Chef qui faiſoit la guerre, non au hazard, mais par principes & par régles : *qui bellum ratione, non fortunâ, gereret.*

Pour mieux comprendre la prudence de Fabius, il faut ſe remettre devant les yeux l'état des deux armées. Annibal avoit battu trois fois les Romains. Ses troupes, pleines d'ardeur & de courage, ne demandoient qu'à combattre. Elles étoient dans un pays ennemi : l'argent & les vivres leur manquoient : leur nombre diminuoit tous les jours : toute communication avec Carthage, pour en tirer du ſecours, leur étoit coupée. Ainſi elles n'avoient de reſſource que dans la victoire. Pour les Romains, les trois défaites précédentes leur avoient preſque entiérement abattu le courage, & à peine oſoient-ils regarder les Carthaginois. Les mener au combat dans cette diſpoſition, c'étoit les conduire à la boucherie. Il falloit peu à peu, par de légères eſcarmouches, diſſiper leur crainte, leur rendre le courage, les remplir de confiance, & les mettre en état de ſoutenir leur ancienne réputation. D'ailleurs ni les vivres, ni les troupes ne leur manquoient, & tout leur étoit fourni à point nommé. Voilà ce qui fit prendre à Fabius la ſage réſolution de ne point hazarder de combat. στρατηγικὴ φρόνησις, καὶ λογισμὸς μακρὸς.

Mais de quelle fermeté n'eut-il pas be-
soin, pour persévérer constamment dan
cette résolution? Les ennemis le raillent
ses propres Officiers & ses soldats lui in
sultent : Rome entiere se déclare contr
lui, en lui égalant en autorité son Géné
ral de la Cavalerie, ce qui étoit san
exemple. Tout cela ne l'ébranle poin
Il demeure ferme comme un roche
Ces railleries, ces insultes, ces traite
mens injurieux ne sont point des raison
& ne changent rien dans la situation de
affaires; & pour changer de plan, il l
faut des raisons : λογισμὸς ἐσώς.

Le succès justifia pleinement sa condu
te. La justice que lui rendirent & ses c
toyens, & les ennemis même, le dédom
magea bien avantageusement de tous l
bruits qu'on avoit répandus contre l
Parce qu'il consentit à passer penda
quelque-tems pour un homme timide
lâche, il a mérité d'être regardé par to
te la postérité comme le Chef le plus s
ge & le plus prudent que Rome ait po
té. Ainsi il éprouva la vérité de ce q
dit Tite-Live dans une autre occasio
que la gloire qu'on a sû mépriser da
le tems, revient avec usure & avec ava
tage : *Spretâ in tempore gloriâ, etiam c*
mulatior redit.

Liv. lib. n. 47.

Mais ce que je trouve de plus admi
ble dans Fabius, c'est la maniere noi
& généreuse dont il agit à l'égard d'

ennemi déclaré, de qui il avoit reçu l'affront le plus sensible: action véritablement grande, comme l'observe Plutarque, & dans laquelle éclatent en même-tems la valeur, la prudence, & la bonté. Il pouvoit laisser périr Minucius dans une occasion où sa témérité l'avoit engagé, & le punir, par la main des ennemis, de l'affront qu'il en avoit reçu. Voilà ce qu'auroit pensé un petit esprit, & une ame basse. Fabius vole au secours de son rival, & le titre de danger. Qu'on compare la gloire que Fabius s'est acquise par cette action, la joie qu'il eut d'avoir sauvé la République, le plaisir qu'il sentit de voir son ennemi à ses piés reconnoître sa faute, & toute l'armée le saluer comme son libérateur & son pere, avec la lâche & honteuse satisfaction d'un vindicatif, qui sacrifie tout, & le bien public même, à son ressentiment.

La conduite de Fabius à l'égard de Scipion ne paroît pas si pure ni si noble, & il est difficile de justifier d'un peu de jalousie l'opposition constante qu'il marqua au dessein que ce jeune Romain avoit formé de porter la guerre en Afrique. Il y a de l'apparence, dit Plutarque, qu'il se détermina d'abord à contredire Scipion par un excès de prudence & de précaution, épouvanté du danger auquel il croyoit qu'on exposoit la République: mais qu'enfin il se roidit trop, & alla plus

loin qu'il ne falloit, pouſſé par une ému
lation démeſurée, pour arrêter la gloire
& la grandeur d'un jeune Chef qui lui
faiſoit ombrage.

Pluſieurs choſes donnent lieu de croire
que Fabius, dans cette diſpute, agit
moins par raiſon, que par paſſion. Il
avoit d'abord fait tous ſes efforts pour
engager Craſſus, Collégue de Scipion
dans le Conſulat, à tirer les Provinces
au ſort ſelon la coutume & ſelon ſon
droit, à ne point céder volontairement à
Scipion le commandement de l'armée de
Sicile, & à ſe tenir prêt à paſſer lui-mê-
me en Afrique, ſi enfin on le jugeoit à
propos. N'ayant pû réuſſir dans cette pre
miere tentative, il employa tout ſon cré
dit pour empêcher qu'on n'aſſignât à Sci
pion les fonds néceſſaires pour la guerre.
Lorſque dans la ſuite les ennemis de Sci
pion, qui étoit pour lors en Sicile, por
térent des plaintes contre lui au Sénat,
Fabius ſans rien approfondir, donna un
avis tout-à-fait violent & outré, qui étoit
de le rappeller ſur le champ, & de lui
ôter le commandement. Il ſe trouva
néanmoins que les plaintes n'avoient au
cun fondement. Enfin, quand Scipion
fut paſſé en Afrique, & que Rome re
tentit du bruit de ſes glorieux exploits
& de ſes victoires, Fabius tint toujours
le même langage & la même conduite,
& ne rougit point de demander qu'on

ui envoyât un ſucceſſeur, apportant pour oute raiſon, dit Plutarque, *qu'il étoit angéreux de confier de ſi grandes choſes à a fortune d'un ſeul homme, & qu'il étoit ifficile qu'un même Général fût toujours galement heureux.*

On ne peut diſconvenir que Fabius n'ait té un des plus grands hommes qu'ait orté la République Romaine : mais ces entimens de pique & d'envie contre la loire naiſſante d'un jeune guerrier qui onnoit tant d'eſpérance, ſont une tache ſa réputation, & une preuve ſenſible de e que nous avons dit ailleurs, qu'il n'y a ien de plus rare, ni en même-tems de plus éroïque, que de voir d'un œil tranquil- e, & même avec joie, les actions glo- ieuſes & les heureux ſuccès de ceux qui nt avec nous dans la même carrière. Il lloit en effet à Fabius un plus grand fond e vertu pour ſe défendre de la jalouſie, la vûe d'un mérite qui pouvoit effacer ſien, qu'il ne lui en avoit fallu dans affaire de Minucius, pour garder la mo- ération envers un rival, ſur lequel il ntoit qu'il avoit tout l'avantage du cô- é du mérite.

ANNIBAL ET SCIPION.

J'AI cru devoir joindre ici ces deux rands hommes, & pour ainſi dire les ettre encore aux priſes enſemble, parce u'ayant l'un & l'autre de grandes qualités

qui leur ſont communes, en les rapprochant ainſi, il ſera plus facile de connoître leurs caracteres, & de juger auquel des deux on doit donner la préférence. Je n'entreprens pas néanmoins d'en faire une comparaiſon exacte; mais ſeulement d'en marquer les principaux traits. J'examinerai dans ce paralléle les vertus militaires & les vertus morales & politiques: ce qui fait le grand Capitaine, & ce qui fait l'honnête-homme.

§. I. VERTUS MILITAIRES.

1. *Etendue d'eſprit pour former & exécuter de grands deſſeins.*

JE commence par cette qualité, parce que c'eſt, à proprement parler, celle qui fait les grands hommes, & qui a le plus de part au ſuccès des affaires: c'eſt ce que Polybe appelle comme je l'ai déjà
Pag. 531. remarqué, *σύν νῶ πρᾶξιν τὸ προτεθέν*. Elle conſiſte à avoir de grandes vûes; à ſe former de loin un plan; à ſe propoſer un but & un deſſein dont on ne s'écarte jamais; à prendre toutes les meſures, & à préparer tous les moyens néceſſaires pour le faire réuſſir; à ſavoir ſaiſir les momens favorables de l'occaſion qui paſſent rapidement, & ne ſe montrent plus; à faire rentrer dans ſon plan les accidens même ſubits & imprévûs; en un mot, à prévoir tout, & à veiller à tout, ſans ſe troubler ni ſe déconcerter par aucun événement.

ar, comme le remarque le même Poly- *Pag. 577.*
e, à peine le concours de toutes les me-
ures le plus sagement concertées & exécu-
ées, est-il suffisant pour faire réussir un
essein; au lieu que souvent l'omission d'u-
e seule, quelque légère qu'elle paroisse,
ffit pour en empêcher le succès.

Tel fut le caractere d'Annibal & de
cipion. Tous deux formérent un projet
rand, hardi, singulier, d'une vaste éten-
ue, d'une longue suite, capable de
oubler les plus fortes têtes, mais seul
lutaire, & seul décisif.

Annibal, dès le commencement de la
uerre, comprit que le seul moyen de
aincre les Romains, étoit de les aller atta-
uer dans leur propre pays. Il disposa tout
e loin pour ce grand dessein. Il prévit
outes les difficultés & tous les obstacles.
e passage des Alpes ne l'arrêta point. Un *Pag. 201.*
apitaine si sage, comme l'observe Poly- *202.*
e, n'auroit eu garde de s'y engager, si
uparavant il ne s'étoit assuré que ces
ontagnes n'étoient point impraticables.
e succès répondit à ses vûes. On sait
uelle fut la rapidité de ses victoires, &
ombien Rome se vit près de sa perte.

Scipion forma un dessein qui ne paroiſ-
oit guéres moins hardi, mais qui eut
n succès plus heureux: ce fut d'attaquer
Afrique dans l'Afrique même. Que
'obstacles sembloient s'opposer à ce des-
ein! N'étoit-il pas naturel, disoit-on,

de défendre ſon pays, avant que d'attaquer celui de l'ennemi, & d'aſſurer la paix dans l'Italie, avant que de porter la guerre en Afrique? Quelle reſſource reſteroit-il à l'Empire, ſi Annibal vainqueur marchoit contre Rome ? Seroit-il tems pour lors de rappeller à ſon ſecours le Conſul ? Que deviendroit Scipion & ſon armée, s'il venoit à perdre une bataille ? & que ne devoit-on pas craindre des Carthaginois & de leurs Alliés réunis tous enſemble, & combattant pour leur liberté & pour leur vie ſous les yeux de leurs femmes, de leurs enfans, & de leur patrie ? C'étoient les réflexions de Fabius, qui paroiſſoient fort plauſibles, mais qui n'arrêtérent point Scipion ; & le ſuccès de l'entrepriſe fit aſſez voir avec quelle ſageſſe elle avoit été formée, & avec quelle habileté elle fut conduite ; & l'on reconnut que dans les actions de ce grand homme rien ne venoit du hazard, mais que tout étoit l'effet d'un ſolide raiſonnement, & d'une prudence conſommée, ce qui fait le capitaine, au lieu que les coups de main ne font que le ſoldat.

2. *Profond ſecret.*

UN des moyens les plus sûrs de faire réuſſir une entrepriſe, eſt le ſecret ; & Polybe veut qu'un Général ſoit tellement impénétrable ſur cet article, que non-ſeulement l'amitié ni la familiarité la

Pag. 552.

lus intime ne puisse jamais arracher de
ui une seule parole indiscrette, mais
u'il ne soit pas possible même à la plus
ubtile curiosité de rien découvrir sur
on visage, ni dans son air, de ce qu'il
dans l'esprit.

Le siége de Carthagéne fut la premiere
ntreprise de Scipion en Espagne, &
omme le premier degré à toutes ses au-
es conquêtes. Il ne s'en ouvrit qu'à Lé-
lus seul ; & il ne le mit dans sa confi-
ence, que parce que cela étoit absolu-
ent nécessaire. Ce ne put être aussi que
ur le silence ; & par un profond secret,
e réussit une autre entreprise encore
us importante, & qui entraîna la con-
ête de l'Afrique, lorsque Scipion brû-
de nuit les deux camps & tailla en piéces les deux armées des ennemis.

Les fréquens succès qu'eut Annibal à
ecter des embuscades aux Romains, &
y faire périr tant de Généraux avec
urs meilleures troupes ; à leur déro-
r ses marches ; à les surprendre par
s attaques imprévûes ; à se porter d'un
droit de l'Italie à l'autre, sans y trou-
r d'obstacles de la part des ennemis,
nt une preuve du profond secret avec
quel il concertoit & exécutoit toutes
s entrepriles. La ruse, la finesse, le
atagême, étoit son talent dominant ;
tout cela ne peut réussir que par un
ret impénétrable.

3. *Bien connoître le caractere des Chefs contre qui l'on a à combattre.*

C'eſt une grande habileté, & une partie importante de la ſcience militaire, de bien connoître le caractere des Généraux qui commandent l'armée ennemie, & de ſavoir profiter de leurs défauts. Car, dit Polybe, c'eſt l'ignorance ou la négligence des Chefs qui fait échouer la plûpart des entrepriſes. Annibal poſſédoit cette ſcience en perfection: & l'on peut dire que ſon attention continuelle & ſuivie à étudier le génie des Généraux Romains, fut l'une des principales cauſes qui lui firent gagner les batailles de Trébie & de Thraſyméne. *a* Il ſavoit ce qui ſe paſſoit dans le camp ennemi, comme ce qui ſe paſſoit dans le ſien. Quand on eut envoyé contre lui Paul & Varron, il fut bien-tôt informé du différend caractere de ces deux Chefs & de leurs diviſions: *diſſimiles diſcordesque imperitare;* & il ne manqua pas de profiter du caractere vif & bouillant de Varron en jettant un appas & une amorce à ſa témérité, par quelques légers avantages qu'il lui laiſſa remporter, qui furent ſuivis de la fameuſe défaite de Cannes.

a Omnia ei hoſtium haud ſecus, quàm ſua, nota erant. *Liv. lib. 22. n. 41.*

Nec quicquam eorum quæ apud hoſtes agebatur, eum fallebat. *Ibid. n. 28.*

C

Ce que Scipion apprit du peu de discipline que les Généraux des ennemis faisoient garder dans leurs camps, fut ce qui lui donna la pensée d'y mettre le feu pendant la nuit : entreprise, dont le succès lui valut la conquête de l'Afrique. *Hæc relata Scipioni spem fecerant, castra ostium per occasionem incendendi.* *lib. 30. n. 3.*

. Entretenir dans les troupes une discipline exacte.

LA DISCIPLINE militaire est comme l'ame de l'armée, qui en lie & unit ensemble toutes les parties, qui les met en mouvement ou les tient en repos selon le besoin, qui marque & distribue à chacune ses fonctions, & qui les contient toutes dans le devoir.

On convient que nos deux Généraux excellérent dans cette partie : mais il faut avouer que dans ce genre le mérite d'Annibal doit paroître fort supérieur à celui de Scipion. Aussi l'on a toujours regardé comme le dernier effort, & comme le chef-d'œuvre de l'habileté militaire, qu'Annibal pendant seize ans qu'il fit la guerre dans une terre étrangére, si loin de sa patrie, avec des succès si différens, à la tête d'une armée composée, non de citoyens Carthaginois, mais d'un amas confus de plusieurs nations, qui n'avoient unies entr'elles ni par les coutumes, ni par le langage ; dont les ha- *liv. lib. 28. n. 12.*

bits, les armes, les cérémonies, les sacrifices, les dieux mêmes étoient différens : qu'Annibal, dis-je, les ait tellement liées ensemble, qu'il ne se soit jamais élevé de sédition ni entr'elles, ni contre lui, quoique souvent les vivres leur eussent manqué & que le payement de leur solde eût été plusieurs fois différé. Combien falloit-il pour cela que la discipline fût solidement établie, & inviolablement observée parmi les troupes !

5. *Vivre d'une maniere simple, modeste frugale, laborieuse.*

C'EST un bien mauvais goût, & qui marque peu d'élévation d'esprit, & peu de noblesse d'ame, que de faire consister la grandeur d'un Officier ou d'un Général dans la magnificence des équipages, des meubles, des habits, de la table. Comment des choses si frivoles ont-elles pu devenir des vertus militaires ? Que supposent-elles, sinon de grandes richesses ? & ces richesses sont-elles toujours la preuve d'un mérite solide & le fruit de la vertu ? C'est la honte de la raison & du bons sens, c'est la dégradation d'un peuple aussi belliqueux que le nôtre, que de nous réduire aux mœurs & aux coutumes des Perses, en introduisant le luxe des villes dans le camp & dans les armées. Le tems, les soins, les pensées que tout cet attirail entraîne

ceſſairement après ſoi, un Officier, un Commandant, ne trouvent-ils point à quoi les mieux employer, & ne les doivent-ils pas à leur patrie ? Les anciens Capitaines penſoient & agiſſoient bien autrement.

Tite-Live fait d'Annibal un éloge, dont je ne ſai ſi pluſieurs de nos Officiers ne croiroient pas devoir rougir. „ Il n'y avoit point de travail, dit-il, „ qui pût laſſer ſon corps ou abattre ſon „ eſprit. Il ſupportoit également le froid „ & le chaud. C'étoit la néceſſité & le „ beſoin, non le plaiſir qui régloient ſon „ boire & ſon manger. Il n'avoit point „ d'heure marquée pour dormir : il don„ noit au ſommeil le tems que lui laiſ„ ſoient les affaires, & il ne ſe le procu„ roit point par le ſilence, ni par la mol„ leſſe de ſon lit. On le trouvoit ſouvent „ couché par terre dans une caſaque de ſoldat parmi les ſentinelles & les corps de garde. Il ſe diſtinguoit de ſes égaux, non par la magnificence de ſes habits, mais par la bonté de ſes chevaux & de ſes armes.

Polybe, après avoir loué Scipion ſur ſes vertus éclatantes qu'on admiroit en lui, ſa libéralité, ſa magnificence, ſa grandeur d'ame ; ajoute que ceux qui le connoiſſoient de près, n'admiroient pas moins en lui *a* la vie ſobre & frugale

[a] Ἀγχίνους, ὑπνους, ὑ διανοίας περὶ τὸ προτεθὲν ἐτεταμένης. *Polyb. pag. 577.*

qu'il menoit, qui le mettoit en état de donner toute son application aux affaires publiques. Il n'étoit pas fort occupé de sa parure. Elle étoit mâle & militaire, fort convenable à sa taille, qui étoit grande & majestueuse. *Præterquam quòd suapte natura multa majestas inerat, adornabat promissa cæsaries habitusque corporis, non cultus munditiis, sed virilis verè ac militaris.* Ce que Sénéque nous dit de la simplicité de ses bains, & de sa maison de campagne, nous laisse à juger de ce qu'il étoit dans le camp, & à la tête des troupes.

liv. lib. 28. n. 35.

Senec. Epist. 36.

C'est en menant de la sorte une vie sobre & frugale, que les Généraux peuvent remplir cette partie de leur devoir, que Cambyse recommande à son fils Cyrus avec tant de soin, comme extrêmement propre à animer les troupes, & à leur faire aimer leurs Chefs; qui est de donner l'exemple du travail aux soldats, en supportant comme eux, & même plus qu'eux, le froid, le chaud, & la fatigue: *a* en quoi, dit-il, la différence sera toujours fort grande entre le Général & le soldat, parce que celui-ci dans le travail n'y sent que le travail & la peine

Xenoph. in Cyrop. lib. 1.

a Itaque semper Africanus (*c'est le second Scipion*) Socraticum Xenophontem in manibus habebat: cujus imprimis laudabat illud, quod diceret, eosdem laboresno esse æquè graves imperatori & militi, quòd ip honos laborem leviore faceret imperatorum. *Ci lib. 2. Tusc. quæst. n. 6*

au lieu que l'autre, exposé en spectacle aux yeux de toute l'armée, y trouve l'honneur & la gloire; motifs qui diminuent beaucoup du poids de la fatigue, & qui la rendent plus légère.

Ce n'est pas que Scipion fût ennemi d'une joie sage & modérée. *a* Tite-Live, en parlant de la réception honorable, que lui fit le Roi Philippe, lorsqu'il passa avec son frere par ses Etats pour marcher contre Antiochus, remarque que Scipion y fut très-sensible, & qu'il admira dans le Roi de Macédoine les manieres gracieuses & insinuantes dont il sut assaisonner les repas qu'il lui donna; qualités, ajoute Tite-Live, que cet illustre Romain; si grand dans tout le reste, trouvoit estimables, pourvû qu'elles ne dégénérassent point en luxe & en faste.

5. *Savoir également employer la force & la ruse.*

Ce que dit Polybe est bien vrai, qu'en fait de guerre la ruse & la finesse peuvent beaucoup plus que la force ouverte & les desseins déclarés.

a Venientes regio apparatu accepit, & profectus est Rex. Multa in eo & dexteritas & humanitas visa, quæ commendabilia apud Africanum erant, virum, sicut ad cetera egregium, ita à comitate, quæ sine luxuria esset, non aversum. *liv. lib. 37. n. 7.*

C'eſt ici le fort d'Annibal. Dans toutes ſes actions, dans toutes ſes entrepriſes, dans toutes les batailles qu'il donna, la ruſe & la fineſſe y eurent toujours la plus grande part. La maniere dont il trompa le plus aviſé & le plus prudent de tous les Chefs, en faiſant allumer de la paille aux cornes de deux mille bœufs, pour ſe tirer d'un mauvais pas où il s'étoit engagé, ſuffiroit ſeule pour montrer combien Annibal étoit habile dans la ſcience des ſtratagêmes. Elle n'étoit pas non plus inconnue à Scipion ; & ce qu'il fit pour brûler les deux camps des ennemis en Afrique, en eſt une grande preuve.

Liv. lib. 22. n. 16. & 17.

lib. 30. n. 3. 6.

7. Ne hazarder jamais ſa perſonne ſans néceſſité.

Polybe établit comme une maxime eſſentielle & capitale pour un Commandant, que jamais il ne doit expoſer ſa perſonne, quand l'action n'eſt point générale & déciſive, & qu'alors même il doit s'éloigner du danger le plus qu'il lui eſt poſſible. Il fortifie cette maxime par l'exemple contraire de Marcellus, dont la bravoure téméraire, peu convenable à un Chef de ſon âge & de ſon expérience, lui couta la vie, & penſa ruiner l'Empire. C'eſt à cette occaſion qu'il remarque qu'Annibal, qu'on ne ſoupçonnera pas ſans doute de timidité & d'un trop grand amour de la vie

Pag. 603.

dans tous les combats qu'il donna, eut toujours soin de mettre sa personne en sûreté. Et il fait la même remarque au sujet de Scipion, qui dans le siége de Carthagéne fut obligé de payer de sa personne, & de s'exposer au danger, mais qui le fit avec sagesse & circonspection. Pag. 587.

Plutarque, dans la comparaison qu'il fait de Pélopidas & de Marcellus, dit que la blessure ou la mort d'un Général ne doit pas être simplement un accident, mais un moyen qui contribue au succès, & qui influe dans la victoire & le salut de l'armée : ἔ πάθος ἀλλὰ πρᾶξις ; & il regrette que les deux grands hommes dont il parle, ayent sacrifié à leur valeur toutes les autres vertus, en prodiguant sans nécessité leur sang & leur vie, & qu'ils soient morts pour eux-mêmes, & non pour la patrie, à laquelle les Généraux sont comptables de leur mort, aussi bien que de leur vie.

8. *Art & habileté dans les combats.*

Il faudroit être du métier, pour faire remarquer dans les différens combats qu'ont donné Annibal & Scipion, leur habileté, leur adresse, leur présence d'esprit, leur attention à profiter de tous les mouvemens de l'ennemi, de toutes les occasions subites que le hazard présente, de toutes les circonstances du tems & du lieu, en un mot de tout ce

qui peut contribuer à la victoire. Je comprens bien qu'un homme de guerre doit prendre un grand plaisir à lire dans les bons Auteurs la description de ces fameuses batailles qui ont décidé du sort de l'univers, aussi-bien que de la réputation des anciens Capitaines, & que c'est un grand moyen de se perfectionner dans la science militaire, que d'étudier sous de tels maîtres, & de se mettre en état de profiter autant de leurs fautes, que de leurs bonnes qualités. Mais de telles réflexions passent mes forces, & ne me conviennent point.

9. *Avoir le talent de la parole, & savoir manier adroitement les esprits.*

Je mets cette qualité parmi les vertus guerrieres, parce qu'un Général doit l'être en tout, & que pour en remplir les fonctions, la langue, aussi-bien que la tête & la main, est souvent pour lui un instrument nécessaire. C'est une des choses qu'Annibal estimoit le plus dans Pyrrhus: *artem etiam conciliandi sibi homines mirabilem habuisse*; & il mettoit ce talent de pair avec la parfaite connoissance de l'art militaire, par laquelle Pyrrhus se distinguoit le plus.

Liv. lib. 35. n. 14.

A juger de nos deux Capitaines par les harangues que les Historiens nous en ont laissées, ils excelloient tous deux dans le talent de la parole : mais je ne sai si ces

Hiſtoriens ne leur ont pas un peu prêté de leur éloquence. Quelques reparties fort ingénieuſes d'Annibal, que l'hiſtoire nous a conſervées, montrent qu'il avoit un fond d'eſprit excellent, & que la nature ſeule avoit fait en lui ce que l'art & l'étude font dans les autres. Pour Scipion, il avoit l'eſprit plus cultivé, & quoique ſon ſiécle ne fût pas encore auſſi poli que celui du ſecond Scipion, ſurnommé l'Africain comme lui, ſon intime liaiſon avec le Poëte Ennius, avec qui il voulut avoir un tombeau commun, fait juger qu'il ne manquoit pas de goût pour les belles-lettres. Quoiqu'il en ſoit, Tite-Live remarque que, lorſqu'il fut arrivé en Eſpagne pour y commander les troupes, dans la premiere audience qu'il donna aux Députés de la province, il parla avec un certain air de grandeur qui attire le reſpect, & en même-tems avec un air ſimple & naturel qui perſuade & qui inſpire la confiance, de ſorte que ſans laiſſer échapper aucune parole qui reſſentît le moins du monde la fierté, il raſſura d'abord tous les eſprits, que la crûe des maux paſſés tenoit encore dans l'inquiétude & dans la crainte. Dans une autre occaſion, où Scipion ſe trouva avec Aſdrubal chez Syphax pour traiter d'affaires, le même Hiſtorien obſerve que Scipion ſavoit manier les eſprits, & les tourner comme il lui plaiſoit avec tant

Lib. 26. n. 19.

Lib. 28. n. 18.

de dextérité, qu'il charma également son hôte & son ennemi par la force & par les attraits de son éloquence. Et le Carthaginois avoua depuis que cet entretien particulier lui avoit donné une plus haute idée de Scipion, que ses victoires & ses conquêtes, & qu'il ne doutoit point que Syphax & son royaume ne fussent déjà au pouvoir des Romains, tant Scipion avoit d'art & d'habileté pour gagner les esprits. Un seul fait comme celui-ci marque assez combien il importe aux personnes destinées à la profession des armes, de cultiver avec soin le talent de la parole; & il est difficile de comprendre comment des Officiers, qui d'ailleurs peuvent avoir de grands talens pour la guerre, paroissent quelquefois avoir honte de sçavoir quelque chose au-delà de leur métier.

CONCLUSION.

IL S'AGIROIT maintenant de décider entre Annibal & Scipion pour ce qui regarde les qualités militaires; mais une telle décision n'est point de mon ressort. J'entens dire qu'au jugement des bons connoisseurs, Annibal est le Capitaine le plus consommé qu'on ait vû dans la science de la guerre. C'est à son école en effet que les Romains se sont perfectionnés, après avoir fait leur premier apprentissage contre Pyrrhus. Jamais Général,

il faut l'avouer, ne fut mieux ni profiter de l'avantage du terrein pour ranger une armée en bataille, ni mettre ses troupes à l'usage où elles étoient les plus propres, ni dresser une embuscade, ni trouver des ressources dans ses disgraces, ni maintenir la discipline parmi tant de nations différentes. Il tiroit de lui seul la subsistance de ses troupes, la solde de ses soldats, la remonte de sa cavalerie, les recrues de son infanterie, & toutes les munitions nécessaires pour soutenir une grosse guerre dans un pays éloigné, contre de puissans ennemis, pendant l'espace de seize années consécutives, & malgré une puissante faction domestique qui lui refusoit tout, & le traversoit en tout. Voilà certainement ce qu'on appelle un grand Général.

J'avoue aussi, qu'à faire une juste comparaison du dessein d'Annibal, & de celui de Scipion, on doit convenir que le dessein d'Annibal étoit plus hardi, plus hazardeux, plus difficile, plus destitué de ressources. Il lui falloit traverser les Gaules qu'il devoit regarder comme ennemies, passer les Alpes qui auroient paru insurmontables à tout autre; établir le théâtre de la guerre au milieu du pays ennemi, & dans le sein même de l'Italie, où il n'avoit ni places, ni magasins, ni secours assuré, ni espérance de retraite. Ajoutez à cela qu'il attaquoit les Romains

dans le tems de leur plus grande vigueur, lorſque leurs troupes toutes fraîches, encore fiéres & animées par le ſuccès de la guerre précédente, étoient pleines de courage & de confiance. Pour Scipion, il n'avoit qu'un court trajet à faire de Sicile en Afrique. Il avoit une puiſſante flotte, & il étoit maître de la mer. Il conſervoit une communication libre avec la Sicile, d'où il tiroit à point nommé toutes les munitions de guerre & de bouche. Il attaquoit les Carthaginois ſur la fin d'une guerre, où ils avoient faits de grandes pertes, dans un tems où leur puiſſance panchoit déjà vers ſon déclin, & où ils commençoient à être épuiſés d'argent, d'hommes, & de courage. L'Eſpagne, la Sardaigne, la Sicile leur avoient été enlevées, & ils n'y pouvoient plus faire de diverſions contre les Romains. L'armée d'Aſdrubal venoit d'être taillée en piéces: celle d'Annibal étoit extrêmement affoiblie par pluſieurs échecs, & par une diſette preſque générale de toutes choſes. Toutes ces circonſtances paroiſſent donner un grand avantage à Annibal au-deſſus de Scipion.

Mais deux difficultés m'arrêtent: l'une tirée des Chefs qu'il a vaincus, l'autre des fautes qu'il a commiſes.

Ne peut-on pas dire que ces fameuſes victoires, qui ont rendu ſi célébre le nom d'Annibal, il les a dûes autant à l'im-

prudence & à la témérité des Généraux Romains, qu'à sa valeur & à sa sagesse? Quand on lui eut opposé un Fabius, puis un Scipion; le premier l'arrêta tout court, & l'autre le vainquit.

On prétend que les deux fautes que commit Annibal : la premiere, en ne marchant pas droit à Rome, aussi-tôt après la bataille de Cannes, supposé pourtant que c'en soit une; la seconde, en laissant ses troupes s'amollir & s'énerver à Capoue, doivent beaucoup diminuer de sa réputation. Car ces fautes paroissent à quelques-uns essentielles, décisives, irréparables & toutes deux opposées à la principale qualité d'un Général, qui est la tête & le jugement. Pour Scipion, je ne sache point que dans tout le tems qu'il a commandé les armées Romaines, on lui ait reproché rien de semblable.

Je ne m'étonne donc pas de ce qu'Annibal, dans le jugement qu'il porta des Généraux le plus accomplis, s'étant adjugé à lui même la troisieme place après Alexandre & Pyrrhus, & Scipion lui ayant demandé ce qu'il diroit donc s'il l'avoit vaincu, il lui repartit : „ Alors „ je prendrois le pas au-dessus d'Alexan- „ dre & de Pyrrhus, & de tous les Géné- „ raux qui ont jamais été. *a* Louange fi-

a Et perplexum Punico astu responsum, & improvisum assentationis genus Scipionem movit, quòd è grege se Imperatorum velut inæstimabilem secrevisset. *Liv. lib. 45. n. 14.*

ne & délicate, & bien flatteuſe pour Scipion, qu'elle diſtinguoit de tous les autres Capitaines, comme ſupérieur à tous, & comme ne devant être mis en comparaiſon avec aucun !.

§. II. VERTUS MORALES ET CIVILES.

C'EST ici le triomphe de Scipion, dont on vante avec raiſon la bonté, la douceur, la modération, la généroſité, la juſtice, la chaſteté même, & la religion: c'eſt ici, dis-je, ſon triomphe, ou plutôt celui de la vertu, infiniment préférable à toutes les victoires, les conquêtes, les dignités du monde. C'eſt la belle penſée de Tite-Live, lorſqu'il parle de la délibération du Sénat aſſemblé, pour décider qui de tous les Romains étoit le plus homme de bien. *Haud parvæ rei judicium Senatum tenebat, qui vir optimus in civitate eſſet. Veram certè victoriam ejus rei ſibi quiſque mallet, quàm ulla imperia honoreſve ſuffragio ſeu Patrum ſeu plebis delatos.*

Liv. lib. 29. n. 14.

Le Lecteur ne balancera pas beaucoup ici en faveur de qui il doit ſe déclarer, ſur-tout s'il conſulte l'affreux portrait que Tite-Live nous a laiſſé d'Annibal. „ De grands vices, dit cet hiſtorien, après avoir fait ſon éloge, „ égaloient de ſi grandes „ vertus : une cruauté inhumaine, une

Liv. lib. 21. n. 4.

„ perfidie plus que Carthaginoise, nul „ égard pour la vérité ni pour ce qu'il y „ a de plus saint, nulle crainte des dieux, „ nul respect pour les sermens, nulle „ religion. " *Has tantas viri virtutes ingentia, vitia æquabant; inhumana crudelitas, perfidia plusquam Punica, nihil veri, nihil sancti: nullus deûm metus, nullum jusjurandum, nulla religio.*

Voilà un étrange portrait. Je ne sai s'il est fidélement tiré d'après nature, & si la prévention n'en a point beaucoup noirci les couleurs. Car en général on peut soupçonner les Romains de n'avoir pas rendu assez de justice à Annibal, & d'en avoir dit beaucoup de mal, parce qu'il leur en a beaucoup fait. Ni Polybe, ni Plutarque, qui a souvent occasion de parler d'Annibal, ne lui donnent les vices horribles que Tite-Live lui impute. Les faits même rapportés par Tite-Live démentent son portrait. Pour ne parler que de ce seul défaut, * *nullus deûm metus, nulla religio,* il y a preuve du contraire. Avant que de partir d'Espagne, il se transporte jusqu'à Cadix pour s'acquitter des vœux qu'il a faits à Hercule; & il lui en fait de nouveaux, si ce dieu favorise son entreprise. *Annibal Gades profectus, Herculi vota exolvit, novisque se obligat votis, si cetera prosperè evenissent.* Est-ce là, la démarche d'un homme sans religion & sans dieu? Qu'est-ce qui l'obligeoit de quit-

a *Null. crainte de dieux, nul. le religion.*

ter son armée, pour entreprendre un si long pélérinage? Si c'étoit hypocrisie, pour imposer à des peuples superstitieux, il y auroit eu plus de gain pour lui à prendre ce masque de religion à la vûe de toutes ses troupes assemblées, comme faisoient les Romains dans les lustrations de leurs armées. Bien-tôt après Annibal a une vision, qu'il croit lui venir de la part des Dieux qui lui annoncent l'avenir, & le succès de son entreprise. Il passa plusieurs années près du riche Temple de Junon Lacinia; & non-seulement il n'en enleva rien dans les plus pressans besoins de son armée, mais il en prit tant de soin, quoiqu'il fût hors de la ville, que jamais aucun de ses soldats n'en tira rien furtivement: & lui-même, avant que de partir d'Italie, y laissa un superbe monument. Il eut le même respect pour tous les autres temples: & il n'est marqué nulle part, ce me semble, que ses troupes en ayent jamais pillé aucun dans la confusion d'une guerre mêlée de tant d'événemens. C'étoit reconnoître bien clairement la puissance de la divinité, que de déclarer, comme il fit, que les Dieux lui ôtoient tantôt la pensée, tantôt le pouvoir de prendre Rome. Dans le traité qu'il fait avec Philippe, * après avoir attesté ses Dieux, il marque clairement que c'est de leur protection qu'il attend tout le succès de ses armes. Enfin, en mourant, il in-

Lib. n. 22.

Lib. 28. n. 46.

Lib. 26. n. 11.

Lib. 23. n. 33.

* *Polybe rapporte cette circonstance:*

Lib. 39. n. 51.

voque tous les dieux vengeurs de l'hospitalité. Tous ces faits, & plusieurs autres détruisent absolument le crime d'irréligion dont Tite-Live le charge. Il en est de même de ses parjures & de ses infidélités dans les traités. Je ne sache pas qu'il en ait violé aucun, quoique cela soit arrivé aux Carthaginois, mais sans participation. Quoiqu'il en soit, je ne ferai point ici le paralléle de ces deux Capitaines, par rapport aux vertus civiles & morales. Je me contenterai d'en rapporter quelques-unes de celles qui ont le plus brillé dans Scipion.

1. *Générosité, Libéralité.*

C'EST-LA la vertu des grandes ames, comme l'amour de l'argent & le vice des ames basses & sans honneur. Scipion connoissoit le véritable prix de l'argent, qui est de s'en faire des amis, & d'acheter des hommes. Les largesses qu'il sut faire à propos, les rançons qu'il rendit généreusement à ceux qui venoient racheter leurs enfans ou leurs proches, lui gagnerent presque autant de peuples, que ses victoires. Il entroit par-là dans les vûes & dans le caractere du Peuple Romain qui aimoit mieux, comme il le dit lui-même, s'attacher les hommes par les bienfaits, que par la crainte : *qui beneficio quàm metu obligare homines malit.* *Liv. lib. 26. n. 50.*

2. *Bonté, Douceur.*

ON ne peut pas faire du bien à tous, mais on peut témoigner de la bonté à tous. C'eſt une monnoie dont pluſieurs ſe contentent, & qui n'épuiſe point les tréſors du Général.

Scipion avoit un talent merveilleux pour ſe concilier les eſprits, & pour gagner les cœurs, par des manieres douces, honnêtes, prévenantes.

Il traitoit les Officiers avec politeſſe, faiſoit valoir leurs ſervices, relevoit leurs belles actions, les combloit de préſens ou de louanges, & en uſoit ainſi avec ceux là même qui auroient pu exciter en lui quelque mouvement de jalouſie, s'il en eût été capable. Il tint toujours auprès de lui avec honneur Marcius, ce célébre Officier, qui après la mort de ſon pere & de ſon oncle avoit maintenu les affaires d'Eſpagne, montrant par-là, dit l'Hiſtorien combien il étoit éloigné de craindre que quelqu'un ne lui fit ombrage : *ut facile appareret nihil minus quàm vereri, ne qui obſtaret gloriæ ſuæ.*

Lib. 26. n. 20.

Il ſavoit aſſaiſonner les réprimandes même d'un air de bonté & de cordialité, qui les rendoit aimables. Celle qu'il fut obligé de faire à Maſiniſſa, qui aveuglé par ſa paſſion, avoit épouſé Sophonisbe l'ennemie déclarée du peuple Romain eſt un modéle achevé de la maniere dont

Lib. 30. n. 14.

on doit se conduire & parler dans des conjonctures aussi délicates. On y voit employées toutes les finesses de l'éloquence, toutes les précautions de la prudence & de la sagesse, tous les ménagemens de l'amitié, toute la dignité & la noblesse du commandement, sans aucun air de fierté.

Sa bonté éclatoit jusques dans les châtimens. Il ne les employa qu'une fois, & bien malgré lui. Ce fut dans la sédition de Sucrone, qui demandoit nécessairement qu'on en fît un exemple. *a* „ Il avoit cru, dit-il, arracher à lui-„ même ses propres entrailles, lorsqu'il „ se vit obligé d'expier par la mort de „ trente hommes la faute de huit mille." Il est remarquable que Scipion ici ne se sert pas de ces mots, *scelus*, *crimen*, *facinus*, mais du mot, *noxa*, qui est beaucoup plus doux, & signifie *une faute*. Encore n'ose-t-il décider si c'est une faute; & il laisse la liberté de penser que ce n'a été qu'une imprudence & une légéreté : *octo millium seu imprudentiam, seu noxam.*

Il estimoit infiniment plus de contribuer à la conservation d'un seul citoyen, que de faire mourir mille ennemis. *b*

a Tum se haud secus quàm viscera secantem ira, cum gemitu & lacrymis triginta hominum capitibus expiasse octo millium seu imprudentiam; seu noxam. *Lib. 28. n. 32.*

b Antoninus Pius Scipionis sententiam fre-

Capitolin remarque que l'Empereur Antonius Pius répétoit souvent cette maxime de Scipion, & la mettoit en pratique.

3. *Justice.*

L'Exercice de cette vertu est proprement la fonction de ceux qui sont constitués en dignité & en autorité. C'est par elle que Scipion rendit la domination Romaine si douce & si agréable aux Alliés & aux nations conquises, & qu'il se fit lui-même aimer si tendrement par les peuples, qui le regardoient comme leur protecteur & leur pere. Il falloit qu'il eût un grand zèle pour la justice puisqu'il se piqua de la rendre aux ennemis mêmes, après une action qui les en rendoit tout-à-fait indignes. Les Carthaginois, pendant une tréve qu'on avoit accordée à leurs instantes prieres, prirent & pillérent au sû & par l'ordre de la République, quelques vaisseaux Romains qui s'étoient mis en mer, & pour mettre le comble à l'insulte, les Ambassadeurs qu'on avoit envoyés à Carthage pour en porter les plaintes, furent attaqués à leur retour, & presque pris par Asdrubal. Les Ambassadeurs de Carthage, qui revenoient de Rome, étoient tombés entre les mains de Scipion. On l

quentabat, qua ille dicebat, malle se unum civem servare, quàm mille hostes occidere. *Capitol. cap. 9.*

preſſoit d'uſer du droit de repréſailles. *a*
» Non, dit-il, quoique les Carthaginois
» ayent violé non-ſeulement la foi de la
» tréve, mais encore le droit des gens
» dans la perſonne de nos Ambaſſadeurs,
» je ne traiterai point les leurs d'une ma-
» niere qui ſoit indigne, ou des principes
» de la grandeur Romaine, ou des re-
» gles de la modération que j'ai toujours
» ſuivie juſqu'ici.

4. *Grandeur d'Ame.*

ELLE éclatoit dans toutes les actions,
& preſque dans toutes les paroles de
Scipion. Mais les peuples d'Eſpagne en
furent ſur-tout frappés, lorſqu'il refuſa le
nom de Roi qu'ils lui offroient, char-
més de ſa valeur & ſa généroſité. *b* Ils
entirent, dit Tite-Live, quelle gran-
deur d'ame il y avoit à regarder ainſi
avec mépris & dédain un titre, qui eſt
l'objet de l'admiration & des déſirs du
reſte des mortels.

C'eſt avec ce même air de grandeur, *Lib. 38.*
qu'étant obligé de ſe défendre devant
le peuple, il parla ſi noblement de ſes

a Et ſi non induciarum modò fides à Carthaginenſibus, ſed etiam jus gentium in legatis violatum eſſet: tamen ſe nihil nec inſtitutis populi Romani nec ſuis moribus indignum in iis facturum eſſe. *Lib. 30. n. 25.*

b Senſere etiam barbari magnitudinem animi, cujus miraculo nominis alii mortales ſtuperent, id ex tam alto faſtigio aſpernantis. *Lib. 27. n. 19.*

expéditions militaires ; & qu'au lieu d
faire une timide apologie de ſa condu
te, il marcha vers le Capitole, ſuivi d
tout le Peuple, pour y remercier le
dieux des victoires qu'ils lui avoient fai
remporter.

5. *Chaſteté.*

A peine pouvons-nous comprendr
qu'un payen ait porté l'amour de cett
vertu, auſſi loin que l'a fait Scipio
L'hiſtoire de cette jeune Princeſſe d'ur
ſi rare beauté, qui fut gardée chez l
comme elle l'auroit été dans la maiſo
de ſon pere, eſt connue de tout le mo
de. Je l'ai rapportée ailleurs, auſſi bie
que le beau diſcours qu'il tint à Maſ
niſſa ſur la même matiere.

6. *Religion.*

J'ai ſouvent cité le célébre entr
tien de Cambyſe Roi de Perſe, avec ſo
fils Cyrus, que l'on regarde avec raiſo
comme un abrégé des plus utiles leço
qu'on puiſſe donner à quiconque do
commander les armées, ou être emplo
au gouvernement. Cet excellent diſcou
commence & finit par ce qui regard
la religion, comme ſi tous les autr
avis ſans celui-là, devoient être inutile
Cambyſe recommande à ſon fils ava
tout & ſur-tout de s'acquitter réligieu
ſement de tous les devoirs que la Div

nité exige des hommes : de ne former jamais aucune entrepriſe petite ou grande, ſans conſulter les dieux : de commencer toutes ſes actions par implorer leur ſecours, & de les faire ſuivre par des actions de graces ; tout bon ſuccès venant de leur protection, qui n'eſt dûe à perſonne, & devant par conſéquent leur être rapporté. C'eſt en effet ce que Cyrus pratiqua toujours très-exactement, comme nous l'avons déjà remarqué en parlant de ce Prince : & il avoue lui-même dans l'entretien dont ceci eſt tiré, qu'il part pour ſa premiere campagne plein de confiance dans la bonté des dieux, parce qu'il peut ſe rendre à lui-même ce témoignage qu'il n'a jamais négligé leur culte.

Je ne ſai ſi notre Scipion avoit lu la Cyropédie, comme cela eſt certain du ſecond, qui en faiſoit ſon étude ordinaire : mais il eſt viſible qu'il a imité en tout Cyrus, & ſur-tout dans le culte réligieux. Depuis qu'il eut pris la robe virile, c'eſt-à-dire depuis l'âge de dix-ſept ans, il ne commença jamais aucune affaire, ſoit publique, ſoit particuliere, ſans avoir auparavant été au Capitole, pour implorer le ſecours de Jupiter. On voit dans Tite-Live la priere ſolemnelle qu'il fit aux dieux en partant de Sicile pour l'Afrique : & le même Hiſtorien ne manque pas de faire remarquer

Liv. lib. 26. n. 19.

Lib. 29. n. 27.

qu'auſſi-tôt après la priſe de Carthagéne, il remercia publiquement les dieux de l'heureux ſuccès de cette entrepriſe : *Poſtero die, militibus navalibuſque ſociis convocatis, primùm diis immortalibus laudeſque & grates egit.* Lib. 26. n. 48.

Il ne s'agit pas ici d'examiner quelle étoit cette religion, ou de Cyrus, ou de Scipion. On ſait bien qu'elle ne pouvoit être que fauſſe. Mais l'exemple qu'il donne à tous les Commandans & à tous les hommes de commencer & de terminer toutes leurs actions par la priere & par l'action de graces, n'en eſt que plus fort. Car que n'auroient-ils point dit & fait, s'ils avoient été comme nous éclairés des lumieres de la vraie religion, & s'ils avoient le bonheur de connoître le véritable Dieu ? Après de tels exemples, quelle honte ſeroit-ce pour des Généraux Chrétiens, de n'oſer paroître auſſi religieux que ces anciens Capitaines du paganiſme !

ARTICLE SECOND.

PRINCIPAUX CARACTERES & principales vertus des Romains par rapport à la guerre.

L'ESPACE de tems dont j'ai rapporté l'hiſtoire en abrégé, & que Polybe avoit choiſi pour celle qu'il a écrite, a été, comme

comme je l'ai déjà dit, le beau tems de la République Romaine ; qui a rendu Rome la maîtresse de l'univers ; & qui a forcé toutes les nations à reconnoître qu'un peuple si supérieur en mérite & en vertu, devoit l'être aussi en puissance & en autorité. C'est en effet après ce tems que la puissance Romaine, qui avoit luté plusieurs siécles avec ses voisins dans un terrein assez étroit, se répandit au dehors comme un fleuve & comme une mer qui a rompu ses digues, & inonda presque les trois parties du monde avec une rapidité incroyable. *Polyb. pag. 116.*

Plutarque, dans un traité qui a pour titre *De la fortune des Romains*, fait un magnifique portrait de la grandeur de l'Empire Romain, dont on ne sera pas fâché de voir ici une partie. Les plus puissantes nations du monde, dit-il, s'étoient disputé l'empire avec les derniers efforts, une confusion horrible a longtems régné dans l'univers, jusqu'à ce que la République Romaine ayant réuni sous elle les peuples & les royaumes, tout enfin a pris une assiette ferme & une consistance assurée sous un gouvernement, qui embrassant presque toutes les parties de la terre, les a fait jouir à son choix des fruits du bon ordre & de la paix, par le ministere des grands hommes qu'elle a portés, en qui brilloient toutes les vertus.... Après avoir dit que

la rapidité avec laquelle Rome s'eſt éten-
due, ne vient pas des hommes, mais de
Dieu, il ajoute: Rome ne meſure plus
ſes victoires ſur la multitude des morts,
ſur la grandeur des dépouilles, ſur le
nombre des villes emportées. Ses exploits
déſormais ſe terminent à aſſervir des
nations, à aſſujettir des royaumes, à
conquérir de grandes Iſles & de vaſ
tes contrées. On n'y voit plus que triom
phes ſur triomphes, & conquêtes ſu
conquêtes. Un ſeul coup abbat Philipp
Un autre coup chaſſe d'Aſie le gran
Antiochus. Dans la même année un mo
lui ſuffit pour faire la conquête de
Macédoine, un autre pour faire celle
royaume d'Illyrie, & pour mettre a
fers leurs * deux Rois. Un § ſeul de
Capitaines, dans le cours d'une mê
expédition, ſoumet à ſon pouvoir l'A
ménie, le Pont, la Syrie, la Paleſtin
l'Arabie, les Albaniens, les Ibéres,
porte les bornes de ſa domination j
qu'à la mer Caſpienne & à la mer R
ge. Et ce qui eſt bien remarquable, ajo
le même Auteur, c'eſt que cet heur
Génie de Rome ne l'a pas favoriſée
lement pour quelques jours, & pou
court eſpace de tems, ni ſimplemen
par terre ou par mer, ni après de l
efforts & de longs délais, & ne l'a p
quittée rapidement, comme tout cel
arrivé dans les autres Empires : ma

* *Perſée & Gentius.*
§ *Pompée.*

en quelque sorte & accru avec Rome, il y a établi & fixé sa demeure, a toujours présidé à son gouvernement, en a toujours reglé la conduite, & lui a constamment procuré de glorieux succès, en guerre & en paix par terre & par mer; contre les Barbares & contre les Grecs.

Cet établissement de l'Empire Romain, le plus grand & le plus puissant qui ait jamais été, ne fut point, dit Polybe, l'effet du hazard. Ce fut le fruit du mérite & de la vertu : ce fut la suite des desseins concertés avec sagesse, exécutés avec courage, & conduits à leur fin avec une habileté & une attention qui ne se dément jamais. Il est donc utile & important, continue-t'il, d'examiner quels furent du côté des vainqueurs les principes de conduite avant & après la victoire, qu'elles furent les dispositions des peuples à leur égard; & ce qu'on pensoit de ceux qui tenoient le gouvernail de la République. Pag. 64. Pag. 681.

Nous avons vû quels ont été les grands hommes qui ont contribué pendant cet intervalle de tems à l'aggrandissement de l'Empire Romain. Il nous reste à considérer quel a été l'esprit & le caractere du peuple Romain même.

Nous en trouvons un magnifique portrait dans Salluste. *a* „ Il ne faut pas

a Nolite existimare maores nostros armis remp. ex parva magnam fecisse. Alia fuere, quæ illos ma-

„ croire, fait-il dire à Caton, que ce soit
„ par de nombreuses armées que nos an-
„ cêtres ont si fort augmenté la puissance
„ de Rome. D'autres avantages les ont
„ rendu véritablement grands, & la Ré-
„ publique avec eux : au-dedans, une
„ vie laborieuse ; au dehors, un gou-
„ vernement juste & sage ; dans les
„ délibérations, un esprit exemt de pas-
„ sions & de vices.... Dans le camp, com-
„ me dans la ville, dit ailleurs le même
„ Historien, les bonnes mœurs & les
„ bonnes maximes dominoient ; & le
„ souverain empire qu'avoient sur les Ro-
„ mains la justice & la vertu, étoit
„ moins l'effet des loix que de leur bon
„ naturel. Enfin ils se soutenoient eux &
„ la République par deux moyens : en
„ guerre, par la hardiesse & le courage ;
„ en paix, par la justice & la modération.

Il ne faut pas conclure de ce que dit ici Sallustе de ces belles années de la Répu blique, & de ce que nous en diron nous-mêmes dans la suite, que tous le Romains alors, ni même le plus gran nombre, fussent tels. C'étoit-là l'esprit d

gnos fecere, quæ nobis nulla sunt ; domi industria, foris justum imperium ; animus in consulendo liber, neque delicto, neque lubidini obnoxius. *Sallust. in bello Catilin.*

Domi militiæque boni mores colebantur.... J bonumque apud eos nc legibus magis quàm nat ra valebat.... Duabus h artibus, audacia in bell ubi pax evenerat æquit te, seque remque pub cam curabant. *Ibid.*

la République, l'esprit de ceux qui gouvernoient : & *a* ce petit nombre entraînoit tous les autres, & produisoit ces merveilleux effets.

Il ne faut pas non plus s'imaginer que les vertus que nous faisons tant valoir ici, fussent bien pures & bien solides. Nous les donnons pour ce qu'elles valent, c'est-à-dire, pour des vertus Romaines, & non pour des vertus chrétiennes. Et cependant quelques imparfaites qu'elles fussent, Dieu, selon la remarque de S. Augustin, les a couronnées par l'empire du monde : récompense digne des Romains, qui n'en attendoient point d'autre, & aussi vaines que leurs vertus. *Receperunt mercedem suam*, dit l'Evangile : *vani vanam*, pourroit-on ajouter avec un Pere, qui parle ainsi de ces illustres payens.

Après avoir pris ces précautions, & employé ces préservatifs, il ne me reste plus qu'à rapporter les principales vertus des Romains dans la guerre. Je le ferai le plus succintement qu'il me sera possible.

1. *Equité & sage lenteur pour entreprendre & pour déclarer la guerre.*

Les Romains ne s'engageoient pas légérement ni témérairement dans une

a Ac mihi multa agianti constabat, paucorum civium egregiam virtutem cuncta patraviſſe. *Ibid.*

guerre. Avant tout ils ſongeoient à ſe rendre les dieux favorables, n'attendant le ſuccès que de leur protection, *a* perſuadés que, comme ils préſidoient d'une maniere particuliere à l'événement des guerres, ils faiſoient toujours pancher la victoire du côté qui avoit pour lui la juſtice & le bon droit. De-là venoit que jamais ils ne prenoient les armes, ſans avoir envoyé chez les ennemis des hérauts, qu'on nommoit *Féciales*, pour leur expoſer leurs griefs, & leurs ſujets de plainte; & ce n'étoit que ſur le refus qu'ils faiſoient de donner ſatisfaction, qu'on leur déclaroit la guerre. Ce fut pour ne point manquer à ces cérémonies, qui chez eux faiſoient partie de la religion, qu'ils laiſſerent périr miſérablement Sagonte, dont la ruine, comme l'avoit prédit un ſage Carthaginois, retomba ſur Carthage même, & entraîna ſa perte. Les Romains uſerent de la même retenue à l'égard de Philippe, d'Antiochus, & de Perſée, quoique ces Princes fuſſent les aggreſſeurs, & qu'ils euſſent depuis long-tems violé les Traités par pluſieurs infractions manifeſtes.

a Vicerunt dii, hominesque; & id, de quo verbis ambigebatur, uter populus fœdus rupiſſet, eventus belli, velut æqui judex unde jus ſtabat, victoriam dedit. *Liv. lib. 21. n. 10.*

2. *Fermeté & constance dans une résolution une fois prise & arrêtée.*

a PLUS les Romains agissoient d'abord avec lenteur & maturité, plus ils étoient vifs & persévérans dans l'exécution. Le siége de Capoue seul en seroit une grande preuve. Il avoit été résolu chez les Romains d'attaquer cette importante ville, dont la révolte laissée impunie depuis plusieurs années, sembloit être la honte de Rome. Dans le tems que l'Italie étoit ravagée par un ennemi tel qu'Annibal, & que les horreurs de la guerre s'y faisoient le plus sentir, ils abandonnerent tout, & quitterent Annibal lui-même pour assiéger Capoue, & ils y envoyerent les deux Consuls avec chacun une armée. Le siége dura plus d'un an. Il n'y eut point d'efforts que ne fit Annibal pour sauver cette ville qui devoit lui être si chere. Enfin pour derniere tentative, *Liv. lib.* il marche vers Rome avec une armée *26. n. 13.* nombreuse. „ Il n'y a point, dit un Ci- „ toyen de Capoue, de bête si acharnée „ à sa proie, à qui on ne la fasse lâcher, „ si l'on va vers son antre pour enlever „ ses petits. Mais pour les Romains, ni „ le siége de Rome, ni les cris & les gé- „ missemens de leurs femmes & de leurs

a Quo leniùs agunt, egniùs incipiunt: eo, cùm œperint, vereor ne perseverantiùs fœviant. *Lib. 25. n. 10.*

„ enfans qu'ils entendoient preſque de
„ leur camp, n'ont pu les arracher du
Ib. n. 16. „ ſiége de Capoue. „ La priſe & la punition exemplaire de cette ville rebelle, firent connoître à l'univers la perſévérance des Romains à pourſuivre la vengeance d'Alliés infidéles, & l'impuiſſance d'Annibal pour ſecourir une ville qui s'étoit miſe ſous ſa protection.

Mais où ce caractere de fermeté & de conſtance me paroît le plus admirable dans les Romains, c'eſt lorſqu'il s'agiſſoit de traiter de paix avec les ennemis. Dès le commencement de la guerre ils en marquoient des conditions, & nul événement enſuite n'étoit capable d'y apporter aucun changement. Ni des échecs qu'ils recevoient quelquefois, n'en faiſoient rien relâcher ; ni des victoires conſidérables qu'ils remportoient, n'y faiſoient rien ajouter : tant ce Peuple étoit ferme & invariable dans ſes réſolutions, parce qu'il les croyoit fondées en raiſon & en équité. Les traités qu'ils firent avec les Carthaginois, & avec les trois Princes dont la défaite ſuivit celle des Carthaginois, furent tous de cette ſorte.

3. *Accoutumance aux pénibles travaux & aux exercices militaires ; sévérité inviolable pour la discipline ; diverses récompenses du mérite.*

ON PEUT bien dire que les Romains étoient un peuple de soldats, né & formé pour la guerre, dont il tiroit toute sa gloire & toute sa puissance, comme il en faisoit sa principale occupation. Ce n'étoient point des troupes ramassées au hazard, mais des citoyens établis à Rome ou à la campagne, qui combattoient pour l'Etat. Ils étoient endurcis aux travaux militaires dès l'âge le plus tendre : *Robustus acri militia puer condiscat, &c.* C'est une chose étonnante de voir de quels fardeaux ils étoient chargés dans une marche. Chaque soldat portoit des vivres pour plusieurs jours, un pieu, & quelquefois plusieurs, & tout ce qui lui étoit nécessaire pour l'usage de la vie ; sans parler du bouclier, de l'épée, du casque, qu'on ne comptoit point parmi les fardeaux, parce que les armes faisoient comme partie du soldat & étoient regardées comme ses membres. Les longs siéges, les marches pénibles, les expéditions éloignées, le poids extraordinaire de leurs armes, de leurs bagages, & de leurs munitions, le travail ordinaire de fortifier le camp pour des séjours très-courts, & plusieurs exercices de cette na-

Horat. Cic. Tusc. quæst. lib. 2. n. 37.

ture très-fatigans, ne pouvoient vaincre leur amour pour la gloire de leur patrie; & une matiere si invincible les mettoit en état de vaincre toute la terre.

Il est aisé de juger quelle impression avoit fait sur les esprits ces sanglantes exécutions, *a* où des peres & des Consuls, pour maintenir & assurer la discipline militaire, qu'ils regardoient comme le principal appui de l'Etat, s'étoient cru obligés de répandre le sang de leurs propres enfans, & des premiers Officiers de l'armée. Après de tels exemples, un simple soldat ne pouvoit pas se flatter que sa désobéissance pût demeurer impunie.

Mais ce qui rendoit les armées Romaines invincibles, étoit ce grand principe établi anciennement & gardé inviolablement parmi les troupes, que c'étoit une honte ineffaçable & un crime impardonnable pour un Romain, que de livrer ses armes, & de se rendre volontairement à l'ennemi: principe qui ne laissoit aucun milieu entre la victoire & la mort. Aussi, quand après la bataille de Cannes on proposa dans le Sénat de racheter les soldats qui s'étoient rendus

a Quemadmodum..... quantum in te fuit, disciplinam militarem, qua flectit ad hanc diem Romana res solvisti... nec gratius nostro delicto plectemur, quàm respublica tanto suo damno nostra peccata luat. Triste exemplum, sed in posterum salubre juventuti erimus. *lib. 8. n. 7.*

à Annibal au nombre de plus de huit mille, quelque instance que fissent leurs parens, & quelque besoin qu'eût alors de troupes la République, on s'en tint à la maxime ancienne de ne point racheter les captifs, comme absolument nécessaire dans la conjoncture présente pour affermir & conserver la discipline militaire, & l'on aima mieux armer un pareil nombre d'esclaves, que de donner la moindre atteinte à un principe qui faisoit la sûreté de l'Etat. On comprit bien, dit Polybe, que la vûe d'Annibal, dans l'offre qu'il faisoit de rendre les prisonniers pour une certaine rançon, n'étoit pas tant de tirer une somme d'argent considérable, dont pourtant il avoit un extrême besoin, que d'ôter aux troupes Romaines ce sentiment & cet aiguillon d'honneur & de gloire qu'elles portoient au combat, en leur faisant entrevoir une ressource & une espérance de salut pour ceux qui cédoient à l'ennemi. * Mais le Sénat, en rejettant absolument cette proposition, voulut par ce refus confirmer autentiquement la loi ancienne des Romains, ou de vaincre ou de mourir dans le combat. Une telle fermeté, ajoute Polybe, & une telle grandeur d'ame, déconcerterent Annibal, & lui causerent plus de crainte & de frayeur, que sa vic-

Lib. 22i. n. 60.

Polyb. pag. 500.

* Τοῖς παρ' αὐτοῖς ἐνομοθέτησαν ἢ νικᾶν μαχόμενος, ἢ θνήσκειν. *Ibid.*

toire ne lui avoit causé de joie & d'espérance.

Ajoutez à ces différens motifs les marques d'honneur & les récompenses qui se donnoient publiquement après une bataille, ou après quelque action importante, les louanges que les Généraux se faisoient un devoir d'accorder aux Officiers & même aux simples soldats, comme Tite-Live le remarque de Scipion, les témoignages glorieux qu'ils rendoient en plein Sénat au retour de la campagne à ceux qui s'étoient le plus distingués. Tout cela jettoit dans les troupes une ardeur, une émulation, un courage qu'on ne peut exprimer. Par-là de simples Officiers acquéroient le mérite d'un Général comme on le vit dans une occasion importante, qui conserva l'Espagne aux Romains. Après la mort des deux Scipions, les affaires paroissoient absolument désespérées. Un simple Chevalier Romain encore fort jeune, mais d'un courage & d'une grandeur d'ame au-dessus de son âge & de sa condition, qui avoit servi plusieurs années sous Cn. Scipion, & avoit appris sous lui la science militaire, fut choisi d'un commun consentement pour Chef, & par une hardiesse accompagnée de prudence sauva l'armée. C'est ce Marcius, dont notre Scipion fit tant de cas quand il fut arrivé en Espagne, & qu'il distingua tou-

Lib. 25. n. 37.

jours dans la suite d'une maniere particuliére. Voilà comment d'habiles Officiers se formoient sous d'habiles Commandans.

4. *Clémence & modération dans la victoire.*

C'ETOIT la maxime des Romains, de traiter avec bonté & avec clémence les peuples & les Princes qui se soumettoient, comme aussi de faire sentir tout le poids de leur grandeur & de leur puissance à ceux qui osoient résister. C'est ce que le Poëte a si bien marqué par ce vers, qu'on peut regarder comme la devise du peuple Romain :

Parcere subjectis, & debellare superbo.

Æ. n. lib. v. 853.

1°. Quelque irrités qu'ils fussent contre les Carthaginois, quand leurs Députés parurent dans le Sénat en qualité de supplians, & que d'un ton humble & touchant ils implorérent la miséricorde du peuple Romain, alors les sentimens de vengeance & de colére firent place à ceux de bonté & de clémence ; & la paix leur fut accordée, quoiqu'assûrement il n'eût pas été difficile aux Romains de détruire Carthage, & d'achever la conquête de l'Afrique. Ce fut dans cette occasion qu'Asdrubal, surnommé Hœdus, qui portoit la parole comme Chef des Députés, fit un discours si flatteur pour le Peuple Romain. „ *a* Il est bien rare, dit-

a Rarò simul hominibus bonam fortunam bonamque mentem dari. Populum Romanum eo invic-

„ il, que la prospérité & la modération „ se rencontrent ensemble, & qu'il soit „ donné aux hommes d'être en même- „ tems heureux & sages. Le Peuple Ro- „ main est invincible, parce qu'il ne se „ laisse point aveugler par la bonne for- „ tune. Et il faudroit, ajouta-t'il, s'é- „ tonner, s'il agissoit autrement. Car la „ prospérité ne transporte de joie & n'é- „ blouit que ceux pour qui elle est nou- „ velle, au lieu que les Romains sont „ si accoutumés à vaincre, qu'ils ne sont „ presque plus sensibles au plaisir que „ cause la victoire; & qu'on peut dire „ à leur honneur, qu'ils ont en un sens „ plus augmenté leur empire en pardon- „ nant aux vaincus, qu'en remportant des „ victoires.

Liv. lib. 33. n. 30.

2°. Les Romains ne retinrent rien des conquêtes qu'ils avoient faites sur Philippe de Macédoine. Pour tout fruit de leurs victoires ils ne se réserverent que le plaisir d'enrichir leurs Alliés, & la gloire de rendre la liberté à la Gréce. Et afin que ce présent si magnifique, si délicat, si inoui, n'eût rien de suspect, &, ne pût être sujet au repentir, ils retirerent leurs

tum esse, quòd in secundis rebus sapere & consulere meminerit. Et hercule mirandum fuisse, si aliter facerent. Ex insolentia, quibus nova bona fortuna sit, impotentes lætitiæ insanire: populo Romano usitata ac propè jam obsoleta ex victoria gaudia esse; ac plus penè parcendo victis, quàm vincendo, imperium auxisse. *Lib. 30. n. 42.*

garnisons de toutes les villes sans en excepter une seule.

3°. Ils userent de la même modération après avoir vaincu Antiochus. Ils affranchirent du joug de ce Prince tous les peuples de l'Asie jusqu'au mont Taurus. Ils gratifierent leurs Alliés de flottes, de ports de mer, de villes, de provinces entieres, sans conserver pour eux ni galeres, ni ville, ni tribut, ni jurisdiction, ni hommage sur tant de pays conquis ou affranchis par leurs armes.

Aussi-tôt qu'ils eurent soumis la Macédoine, ils réduisirent à la moitié tous les tributs & tous les impôts qu'elle payoit à ses Rois. Ils renoncerent aux profits immenses que rendoient les mines d'or & d'argent, par la seule raison qu'ils étoient onéreux aux habitans. Ils accorderent à toutes les villes le droit de se gouverner par leurs loix, de créer leurs Magistrats & leurs Officiers, de tenir des assemblées provinciales pour regler souverainement les affaires publiques, & ils accorderent à ces peuples qui avoient été si long-tems ennemis, tous les privileges d'une parfaite liberté. *Liv. lib. 45. n. 18.*

5°. Les Romains traiterent avec la même humanité & la même modération le royaume d'Illyrie qu'ils venoient de conquérir sur Gentius. Ils le firent jouir des mêmes exemptions & de la même liberté, quoiqu'il leur eût fait une si longue *Liv. lib. 45. n. 26.*

guerre ; & après en avoir retiré toutes les troupes Romaines, ils y établirent la même forme de gouvernement qu'en Macédoine.

5. *Courage & grandeur d'ame dans l'adversité.*

C'EST ici le caractere le plus marqué du Peuple Romain, & qui montre davantage une force & une constance que rien ne peut abattre ni ébranler.

Jamais ce caractere n'a paru d'une maniere plus merveilleuse qu'après la bataille de Cannes. Elle mit le comble aux défaites précédentes, qui avoient déjà extrêmement affoibli l'Etat. Deux Consuls avec leurs armées, avoient été entiérement défaits. La République se trouvoit sans soldats & sans Chefs. Plusieurs des Alliés s'étoient rangés du côté du vainqueur. Annibal étoit maître de la pouille, du Samnium, & de presque toute l'Italie. Un tel coup, un tel malheur, auroit accablé tout autre peuple. Cependant ni la défaite de tant d'armées, ni la défection des Alliés, ne purent porter le Peuple Romain à vouloir entendre parler de paix. Nulle trace de foiblesse, nul signe de découragement ne parut. On vit une conspiration générale au bien public. La résolution fut aussi prompte qu'unanime, de se défendre, &

lib. 22. n. 61.

de ne prêter l'oreille à aucune proposition d'accommodement.

Ce que dit Polibe à l'occasion d'une autre bataille, se vérifia bien pour lors: Que les Romains, soit en général, soit en particulier, ne sont jamais plus terribles, que lorsqu'ils se trouvent dans les plus grands dangers, & qu'ils paroissent tout près de leur perte. *Polyb. p. 227.*

6. *Justice & bonne foi, principes du gouvernement Romain: Sources de l'amour & de la confiance des Citoyens, des Alliés, & des Peuples conquis.*

C'EST une opinion bien anciennement établie parmi beaucoup de personnes, & que le christianisme même n'a pas entiérement détruite, que la justice & la politique ne peuvent guéres s'allier ensemble; qu'un homme destiné à gouverner ne doit point se rendre l'esclave des loix; qu'une exacte probité, & un scrupuleux attachement à sa parole & à des engagemens pris solemnellement, jetteroient souvent un Prince & un Ministre dans de grands embarras; que l'intérêt de l'Etat doit toujours être la regle & le mobile du gouvernement; en un mot, qu'il est impossible de conduire les affaires publiques, sans commettre quelque injustice: *Rempublicam regi sine injuria non posse.*

Cicéron, dans les livres intitulés, *De*

la République, qui étoient un extrait de l'admirable ouvrage de Platon sur le même sujet, avoit pleinement refuté cette opinion. Non-seulement, selon lui, c'est une prétention fausse & insoutenable de croire qu'on ne puisse réussir dans le maniement des affaires publiques, sans commettre quelquefois des injustices : mais il regarde le principe opposé comme une vérité inconteſtable, & comme la base & le fondement de toutes les régles qu'on peut donner en matiere de politique, savoir, Qu'on ne peut bien gouverner un Etat sans garder en tout une exacte Justice. *Nihil est quod adhuc de rep. putem dictum, & quo possim longius progredi, nisi sit confirmatum, non modò falsum esse illud, sine injuria non posse, sed hoc verissimum, sine summa justitiæ remp. regi non posse.*

Fragm. Cic. apud S. Aug. lib. 2. cap. 21. de Civitate Dei.

Pour donner plus de poids & d'autorité à ses raisons, il les avoit mises dans la bouche de Lélius & de Scipion l'Africain, petit-fils par adoption de celui dont nous avons tant parlé. Il est aisé de sentir combien l'on doit regretter la perte d'un tel ouvrage, copié par une main si habile d'après un si parfait original. Ces deux illustres amis, Lélius & Scipion, l'admiration de leur siécle, & qu'on peut bien proposer au nôtre comme des modeles de grands Capitaines & de grands Politiques, établissent cette

maxime comme un principe indubitable en fait de gouvernement : Qu'il n'y a rien de plus pernicieux à un Etat que l'injuſtice, & que ſans un grand fond de juſtice une République ne peut point être bien conduite, ni même ſubſiſter : *Nihil tam inimicum quàm injuſtitiam civitati, nec omninò niſi magna juſtitia geri aut ſtare poſſe rempublicam.*

Voilà quelles étoient les regles & les maximes du Peuple Romain dans ces beaux jours dont nous venons de parler. C'étoit-là l'idée qu'en avoient & les Alliés, & les Peuples conquis. Tite-Live remarque que la perte des trois premieres batailles que gagna Annibal, qui répandit par-tout la terreur & l'allarme, n'ébranla pas néanmoins la fidélité des Alliés : *Nec tamen is terror, cùm omnia bello flagrarent, fide ſocios dimovit.* La raiſon qu'il en apporte eſt bien glorieuſe au Peuple Romain, & nous donne en peu de mots l'idée d'un parfait gouvernement. „ C'eſt, dit-il, que ces Alliés „ ſe trouvant ſous un empire juſte „ & modéré, obéiſſoient ſans peine à „ un peuple qui leur étoit infiniment „ ſupérieur en mérite, ce qui eſt l'unique lien de la fidélité : *Videlicet quia juſto & moderato regebantur imperio, nec ibnuebant, quod unum vinculum fidei eſt, nelioribus parere.* Les peuples conquis penſoient de même, & comparant la

Lib. 22. n. 13.

domination Romaine avec celle sous laquelle ils avoient toujours vécu, & les Généraux Romains avec leurs anciens maîtres, ils regardoient ces premiers comme des hommes descendus du ciel, tant ils faisoient paroître à leur égard de justice, de bonté, d'humanité; & ils se félicitoient „ d'être tombés sous la „ puissance d'un peuple qui songeoit à „ s'attacher les hommes plus par les bien„ faits que par la crainte, & qui s'ap„ pliquoit à mériter par un doux & juste gouvernement l'amour & la con„ fiance des nations étrangéres, au lieu „ de leur faire porter le joug d'une tris„ te servitude. *Venisse eos in populi Romani potestatem, qui beneficio quam metu obligare homines malit, exteraſque gentes fide ac societate junctas habere, quàm trist. subjectas servitio.* *lib. 26. n. 49.*

Mais peut-être qu'une politique intéressée portoit le Sénat Romain à ménager ainsi au loin les Alliés & les peuples conquis, & qu'on avoit moins d'égard pour les citoyens & les sujets naturels qui par cette raison étoient moins attachés & moins affectionnés à la République. C'est par cet endroit-là même que le Peuple Romain est le plus admirable & ce que je vais dire, montrera clairement que la plus grande ressource d'un Etat est l'affection des peuples, l'amour qu'ils ont pour le gouvernement, & l

confiance qu'ils prennent dans la foi publique ; & que d'y donner la plus légére atteinte, c'eſt, en fait de politique, la faute la plus capitale, la plus pernicieuſe, & la plus irréparable.

Après la bataille de Cannes tout paroiſſoit déſeſpéré. La fidélité de la plûpart des Alliés fut abattue par un tel coup. L'Etat ſe trouvoit ſans chefs, ſans troupes, ſans argent : & cependant il falloit faire de nouvelles levées & des recrues, équiper des flotes, acheter des vivres, des armes, des habits. Tout manquoit à l'Etat, mais le crédit ne lui manquoit pas ; & il trouva de promptes & de ſûres reſſources dans l'affection des citoyens.

Le Conſul repréſenta que les Magiſtrats devoient donner l'exemple au Sénat, & le Sénat au Peuple, d'aider la République dans l'extrêmité où elle ſe trouvoit : Que le moyen d'engager les inférieurs à contribuer de leurs biens au ſoutien de l'Etat, étoit de commencer par le faire ſoi-même : Qu'ainſi ils devoient tous porter au tréſor public leur or & leur argent. Cela fut exécuté ſur le champ, & avec un tel zèle, qu'à peine les Receveurs & les Greffiers pouvoient-ils ſuffire à l'empreſſement public, chacun ambitionnant l'honneur de ſe faire inſcrire des premiers. L'Ordre des Chevaliers, & enſuite le Peuple, en firent *lib. 26. n. 36.*

autant, sans qu'il fut besoin pour cela d'aucun Edit public.

Des trente colonies qui se trouvoient dans l'Italie, dix-huit * envoyerent des Députés à Rome, pour marquer qu'elles étoient prêtes à fournir les troupes qu'on leur demandoit, & encore plus si on le jugeoit à propos; que graces aux dieux elles ne manquoient, pour le faire, ni de moyens, ni de courage: *ad id sibi neque opes deesse, animum etiam superesse.* Ces Députés furent reçus & par le Sénat & par le Peuple avec des acclamations & des marques de joie & d'honneur extraordinaires. Tite-Live a cru devoir conserver dans son histoire les noms de ces colonies, *a* pour ne pas les frustrer, dit-il, après tant de siécles d'une gloire qui leur est si justement dûe. Pour les douze autres colonies qui refuserent de faire des levées, le Sénat crut qu'il étoit plus de la dignité du Peuple Romain de ne les punir qu'en ne faisant aucune mention d'elles. *Ea tacita castigatio magis ex dignitate populi Romani visa est.*

* *Ce fut quelque tems après.*

On avoit reçu dans ce même tems des lettres des deux Scipions, qui commandoient en Espagne, par lesquelles, se chargeant de trouver par eux-mêmes dans le pays de quoi payer les troupes, ils de-

a Ne nunc quidem post tot secula fileantur, fraudenturve laude sua. *Liv. 27. n. 10.*

mandoient qu'on leur envoyât au plutôt des vivres & des habits, sans quoi il leur étoit impossible de conserver la province. Il ne l'étoit pas moins à la République de leur en fournir dans l'état où elle se trouvoit. Le Préteur convoqua l'assemblée. Il représenta au peuple les nécessités publiques, *a* & l'impossibilité où étoit l'Etat d'y subvenir, si le crédit lui manquoit aussi-bien que les fonds. Il exhorta ceux qui avoient par le passé grossi leur patrimoine en tenant les fermes du Peuple Romain, à prêter maintenant à la République une partie des biens dont ils lui étoient redevables, & à faire les avances pour l'Espagne, avec promesse que ces sommes leur seroient exactement rendues dès qu'on le pourroit. Trois puissantes Compagnies se présenterent, & tout fut fourni aux armées d'Espagne aussi abondamment que dans le tems de la plus grande opulence.

b Ce noble désintéressement & ce zèle ardent régnoient également dans tous les Ordres & dans tous les Corps de l'Etat.

La flotte manquoit de matelots & de vivres. On convint d'imposer sur les particuliers une taxe qui seroit réglée sur *Lib. 24. n. 11.*

a Itaque, nisi fide staret respublica, opibus non statutam. *lib. 27. n. 48.*

b Hi mores eaque caritas patriæ per omnes ordines velut tenore uno pertinebat. *lib. 23. n. 49.*

le rang & sur les revenus de chacun, & la chose s'exécuta sans délai & sans murmure.

n. 18. Les bâtimens publics tomboient en ruine, parce que les fonds manquoient pour les réparations. Des entrepreneurs s'en chargerent avec joie, sans demander d'argent qu'après que la guerre seroit finie.

Dans cette émulation commune & ce mouvement général de tous les Corps de l'Etat pour aider & soulager le trésor public, on y porta d'abord l'argent des pupilles, puis celui des veuves, *a* ceux qui en étoient chargés ne croyant pas pouvoir le déposer dans aucun autre asyle plus sûr ni plus sacré que dans celui de la foi publique.

n. 18. Cette générosité passa de la ville dans le camp. Aucun Cavalier, aucun Centurion, aucun Officier ne voulut recevoir de paye, & l'on auroit regardé comme un mercénaire quiconque en auroit reçu.

L'événement montra qu'on avoit eu raison de se fier à la République. Toutes les dettes, toutes les avances, toutes les obligations furent acquittées avec la dernière exactitude. On voulut même pour quelques-unes prévenir le terme, & malgré la rareté de l'argent, on offrit au

a Nusquam eas tutiùs sanctiùsque deponere credentibus, qui deferebant, quàm in publica fide. *Lib.* 24. n. 18.

maître

maîtres des eſclaves qui avoient été affranchis, de leur en payer le prix : mais tout déclarerent qu'ils ne le recevroient qu'après la fin de la guerre.

Ce ſont de tels faits qui doivent nous donner une juſte idée du gouvernement Romain. Ce ſeul mot que j'ai rapporté, & qui mériteroit d'être gravé en caracteres d'or, *Qu'on ne trouva point d'aſyle plus ſûr ni plus ſacré pour y dépoſer les biens des pupilles & des veuves que celui de la foi publique* ; ce ſeul mot, dis-je, fait l'éloge le plus magnifique qu'on puiſſe imaginer du caractere Romain. Il nous apprend que ſi, ſelon la maxime conſtante de tous les grands hommes de l'antiquité, des plus fameux Légiſlateurs, & des plus ſages Politiques, le but & la loi ſouveraine du gouvernement eſt l'utilité publique & le ſalut du peuple, *Salus populi ſuprema lex eſto* ; l'affection des peuples auſſi, & la confiance qu'ils prennent dans la juſtice & la bonne foi de ceux qui les gouvernent, ſont le plus ferme appui & quelquefois le ſalut & l'unique reſſource des Etats.

Cic. lib. 3. de leg. n. 8.

7. *Reſpect pour la religion.*

Il ne faut qu'ouvrir les Hiſtoriens pour voir que chez les Romains la religion dominoit en tout. S'agiſſoit-il d'entreprendre une guerre, ou de donner un combat, on conſultoit les Dieux, on

imploroit leurs secours, on employoit tous les moyens propres à se les rendre favorables. Avoit-on remporté quelque victoire, ou quelque avantage; on indiquoit aussi-tôt des actions de graces publiques, des sacrifices, des jours de fête, & le concours du peuple dans tous les temples étoit incroyable. A peine Annibal s'étoit-il mis en chemin pour retourner en Afrique, qu'à Rome on se reprocha la lenteur avec laquelle on remercioit les Dieux d'un bienfait si long-tem attendu, & si peu espéré.

Ib. 30. *n.* 21.

a Leur grand principe étoit que l piété envers les Dieux étoit la cause d tous les heureux succès, comme la né gligence dans leur culte attiroit tous le malheurs. De-là vient, dit Polybe, qu les Romains, dans les grandes nécessités s'appliquent avec tant de soin à se ren dre les Dieux & les hommes favorables & que dans toutes les cérémonies de l religion qu'exigent ces sortes de conjonc tures, ils ne trouvent rien de bas, i d'indigne de leur grandeur. Et dans u autre endroit il remarque, que ce q relève infiniment le Peuple Romain a dessus de tous les autres peuples, c'est respect de la religion, & la crainte d

a Intuemini horum deinceps annorum vel secundas res vel adversas, invenietis omnia prospere eveniisse sequentib deos, adversa spernen bus. *Lib. 5. n. 51.*

Dieux, qui ailleurs eſt ſouvent traitée de petiteſſe d'eſprit & de baſſeſſe. Chez les Grecs, ajoute-il, on a beau vouloir lier les mains de ceux qui manient les deniers publics par mille précautions de ſignatures, de témoins, de répondans, de ſurveillans; la mauvaiſe foi l'emporte toujours: au lieu que chez les Romains la ſeule religion du ſerment conſerve les mains pures dans l'adminiſtration de ſommes infiniment plus conſidérables, rien n'étant plus rare à Rome que d'y voir un Général ou un Gouverneur convaincu de péculat.

8 *Amour de la gloire.*

Je finis par cet article, parce que la diſpoſition dont je parle ici, étoit l'ame de toutes les actions des Romains. C'eſt ſaint Auguſtin qui fait cette réflexion en plus d'un endroit & il remarque que cette paſſion, je veux dire le déſir de la gloire, étouffoit ſouvent en eux toutes les autres paſſions, & que c'eſt elle qui leur a fait faire toutes ces actions ſi belles & ſi éclatantes, qui leur ont mérité l'admiration de tous les peuples & de tous les ſiécles. Le déſir d'être eſtimés, d'être oués comme défenſeurs & protecteurs de la liberté, de la juſtice, des loix; comme ennemis de l'injuſtice, de la violence, de la tyrannie; ce déſir, dis-, étoit une eſpéce de frein qui retenoit

De Civ. Dei lib 5. cap. 12.

& modéroit leur ambition, & qui leur inſpiroit ces ſentimens de bonté, de clémence, de généroſité, dont le ſimple récit nous charme & nous enléve encore aujourd'hui après tant de ſiécles.

Y eut-il jamais une journée plus glorieuſe à l'Empire Romain, que celle où par ſon ordre la liberté fut rendue à tous les peuples de la Gréce, & où l'Edit en fut publié au milieu des cris de joie & des applaudiſſemens de tant de peuples? Quel éloge que celui dont toute la Gréce retentit alors, & dont le bruit ſe répandit bien-tôt dans tout l'univers: „ Qu'il y avoit ſur la terre une nation „ qui ſe piquoit de prendre ſur elle le „ frais, les fatigues, les dangers de lon„ gues & pénibles guerres pour procure„ la liberté à des peuples éloignés d„ leur contrée, & qui traverſoit les mer„ pour empêcher qu'il n'y eût dans que„ que endroit du monde un gouverne„ ment & un empire injuſte, & pou„ faire régner par-tout la juſtice, l'équ„ té, & les loix!

Voilà ce qui faiſoit agir les Romain dans les beaux ſiécles de la Républiqu

* Eſſe aliquam in terris gentem, quæ ſua impenſa, ſuo labore ac periculo bella gerat pro libertate aliorum: nec hoc finitimis aut propinquæ vicinitatis hominibus, aut terris continenti junc præſtet: maria trajicia ne quod toto orbe ter rum injuſtum imperi ſit, & ubique jus, fa lex potentiſſima ſint. *L lib. 33. n. 33.*

voilà l'esprit qui animoit leurs Consuls & leurs Généraux. Ils aspiroient à la domination, mais par des voies d'honneur & de gloire, & pour cela ils observoient exactement la justice & les loix : au lieu que dans la suite l'ambition n'étant plus retenue ni modérée par ce frein, se porta aux derniers excès d'injustice, de violence, & de cruauté, comme on le vit sous Marius, Sylla, César, & Antoine. *Salust. in bello Catil.*

Le Saint-Esprit, qui est fort sobre dans les louanges, n'a pas dédaigné de nous marquer en détail dans un des livres de l'Ecriture les vertus par lesquelles les Romains ont porté leur République à un si haut point de gloire & de puissance. Il loue principalement leur conseil & leur sagesse; leur conspiration pour le bien public ; leur désintéressement particulier ; leur obéissance aux loix & à l'autorité légitime ; leur fidélité dans les traités : leur patience dans le travail ; leur fermeté dans leurs résolutions; leur courage & leur valeur ; & plus que tout cela, l'amour de l'égalité, & l'éloignement de toute ambition. Ces vertus, quoique défectueuses du côté du motif & de la fin, puisqu'elles n'étoient point rapportées à Dieu, mais à la vaine gloire, ne laissoient pas d'être fort estimables en elles-mêmes eu égard aux regles & aux devoirs de la société civile. *Maccab. lib. 1. cap. 8.* *v. 3* *v. 15.* *v. 16.* *v. 12.* *v. 3.* *v. 2.* *v. 14.*

Je ne puis mieux terminer cet article

S. Aug. Ep. 138. ad Marcell. cap. 3.

que par la ſolide réflexion de ſaint Auguſtin ſur les cauſes de la puiſſance des Romains. „ Quoiqu'ils fuſſent privés, „ dit-il, de la véritable piété, qui conſiſte dans le culte ſincère du vrai Dieu, „ ils obſervoient néanmoins certaines régles de probité & de juſtice, qui ſont „ le fondement d'un Etat, qui contribuent à l'augmenter, & qui ſervent à l'affermir. Et Dieu a bien voulu leur accorder un ſuccès incroyable, pour faire voir par l'exemple „ d'un ſi grand & ſi puiſſant empire „ de quelle utilité ſont les vertus civiles & politiques, lors même qu'elles „ ſont ſéparées de la vraie religion; & „ pour faire comprendre par-là aux autres hommes de quel prix elles deviennent lorſque la vraie religion les „ releve & les annoblit; & comment ils „ peuvent par elle devenir citoyens d'une „ autre patrie, dont le roi eſt la vérité, „ dont la loi eſt la charité, dont la durée eſt l'éternité. *Cujus rex veritas, cujus lex caritas, cujus modus eternitas.*

QUATRIEME MORCEAU DE L'HISTOIRE ROMAINE.

Changement de la République Romaine en Monarchie, prévu & marqué par l'Historien Polybe, livre sixieme de son histoire.

JE diviserai en deux parties ce que j'ai à dire sur ce sujet. Dans la premiere je rapporterai en abrégé les principes que Polybe établit sur les différentes sortes de gouvernemens & d'où il a tiré les conjectures pour prévoir le changement qui devoit arriver dans la République Romaine. Dans la seconde j'exposerai le plus succintement qu'il me sera possible, comment en effet ce changement est arrivé de la maniere & pour les raisons que Polybe avoit marquées.

Je me crois obligé d'avertir les Lecteurs dès l'entrée de cette petite dissertation, que lorsque je parle des différentes sortes de gouvernemens, & du jugement qu'on en doit porter, je ne fais que rapporter le sentiment de Polybe. Pour moi, je m'en tiens à la décision qui se trouve dans Hérodote, où l'on donne la préférence à l'Etat Monarchique au-dessus des deux autres. *Herod. lib. 3. cap. 82.*

CHAPITRE PREMIER.

PRINCIPES DE POLYBE

Sur les différentes sortes de gouvernemens, & en particulier sur celui des Romains.

ON réduit ordinairement les différentes sortes de gouvernemens à trois espéces : l'une, où c'est le roi qui gouverne, & Polybe l'appelle βασίλειαν, *domination royale*; l'autre, où les Grands, les puissans ont l'autorité, & on l'appelle *aristocratie*; une troisieme enfin, nommée *démocratie*, où le Peuple a tout le pouvoir.

Chacun de ces gouvernemens en a un autre qui lui ressemble fort, qui en est tout voisin, & dans lequel souvent il dégénére. Il en sera fait mention dans la suite.

Un gouvernement parfait seroit celui qui réuniroit en lui tous les avantages des trois premiers, & qui en éviteroit les dangers & les inconvéniens.

Tel étoit celui de Sparte. Lycurgue sachant que les trois sortes de gouvernemens dont nous avons parlé avoient chacunes de grands inconvéniens presque inévitables; que la royauté dégénéroit quelquefois en pouvoir arbitraire & tyrannique, l'aristocratie en un gouvernement injuste de quelques particuliers, &

le pouvoir du peuple en une domination
aveugle & sans regle ; Lycurgue, dis-je,
crut devoir faire entrer ces trois gouver-
nemens dans celui de Sparte, & comme
les fondre en un seul, de sorte que l'au-
orité royale fut balancée par le pouvoir
lu peuple ; & qu'un troisieme Ordre,
ompoſé des anciens & des plus sages de
a République, servît comme de contre-
oids aux deux premiers, pour les tenir
oujours dans une espece d'équilibre, &
mpêcher l'un de s'élever trop au-dessus
e l'autre. Ce sage Législateur ne se trom-
a point dans ses vûes, & nulle Répu-
lique n'a conservé si long-tems ses loix,
s usages, & sa liberté, que celle de
parte. Il est vrai que les établissemens
eLycurgue n'étoient pas propres pour un
tat qui auroit songé à faire des conquê-
s & à s'agrandir. Aussi n'avoit-ce pas
é là son plan ni son dessein ; parce que
n'étoit point en cela que ce sage Lé-
islateur faisoit consister le solide bon-
eur d'un peuple. Il vouloit que les Spar-
ates, se renfermant dans les bornes na-
relles de leurs pays, sans songer jamais
envahir les terres d'autrui, devinssent
r leur justice & par leur modération,
ncore plus que par leur pouvoir, les
aîtres & les arbîtres du sort de tous les
tres peuples de la Gréce ; ce qui, selon
i, n'étoit pas moins glorieux que de
ire des conquêtes au-dehors. Ils ne

déchurent de leur gloire que pour s'être écartés des ſages vûes de leur Légiſlateur. Car quand il fallut trouver des vivres hors de leur territoire, équiper des flottes, payer des matelots, & fournir à tous les frais d'une longue guerre, leur monnoie de fer ne leur étoit plus d'aucun uſage. Et ce fut ce qui les obligea, tout fiers qu'ils étoient de faire ſervilement la cour aux Satrapes des Rois de Perſe pour tirer d'eux une monnoie qui fût par tout de miſe, & de devenir eſclaves volontaires, en attendant qu'ils fuſſent aſſujettis par la force.

Si l'on fait conſiſter, dit Polybe, la gloire d'un Etat à s'aggrandir, à s'étendre, à faire des conquêtes, à dominer ſur beaucoup de peuples, & à attirer ſur ſoi les yeux de toute la terre; il faut avouer que jamais gouvernement n'a eu tant d'avantage & n'a été ſi propre pour arriver à ce but, que celui des Romains. Il réuniſſoit, comme celui de Sparte, les trois eſpeces d'autorité dont nous avons parlé. Les Conſuls tenoient la place des Rois: le Sénat formoit le Conſeil public: & le Peuple avoit beaucoup de part dans l'adminiſtration des affaires. Il y a ſeulement cette différence, que ce ne fut point par un plan & par un deſſein concerté dès les commencemens, comme à Sparte, mais par la ſuite même des événemens, que Rome fut amenée

à cette sorte de gouvernement. Chacune de ces trois parties, qui composoient le corps de l'Etat, avoit un pouvoir distingué. On ne sera pas fâché d'en voir ici la description, qui peut beaucoup contribuer à l'intelligence de l'histoire Romaine. Polybe entre sur ce sujet dans un grand détail.

POUVOIR DES CONSULS.

TANT que les Consuls résidoient à Rome, ils avoient l'administration de toutes les affaires publiques. Tous les autres Magistrats, excepté les Tribuns du Peuple, leur étoient soumis, & obligés de leur obéir. C'étoit sur eux que rouloit tout ce qui regarde les délibérations du Sénat. Ils y admettoient les Ambassadeurs : ils proposoient les affaires : ils formoient & faisoient rédiger par écrit les résolutions. C'étoit eux qui les portoient au Peuple, qui pour cet effet convoquoient ces assemblées où l'on devoit délibérer des affaires communes de la République, qui lui présentoient les décrets du Sénat pour les examiner, & qui selon l'importance des choses, après un examen qui demandoit encore beaucoup de formalités, concluoient à la pluralité des suffrages. Ils présidoient à la création des Magistrats de la République. C'est pour cela qu'on les rappelloit si souvent de l'armée, & qu'on ne permettoit pas ordinairement qu'ils sor-

tiſſent tous deux de l'Italie.

Pour ce qui regarde la guerre & les expéditions militaires, les Conſuls avoient un pouvoir preſque ſouverain. Ils étoient chargés du ſoin de lever les armées, de faire la répartition des troupes que chacun des peuples alliés devoit fournir, & de nommer les principaux officiers qui devoient ſervir ſous eux. Lorſqu'ils étoient en campagne, ils avoient droit de condamner & de punir ſans appel. Ils diſpoſoient des deniers publics à leur gré, & faiſoient telle dépenſe qu'ils jugeoient à propos, le Queſteur les accompagnant par-tout, & leur fourniſſant ſur le fond qui leur avoient été mis entre les mains, les ſommes qu'ils demandoient. De ſorte qu'en conſidérant la République Romaine par cet endroit, on auroit preſque cru qu'elle étoit gouvernée par une autorité royale & monarchique.

Pouvoir du Senat.

Le Sénat diſpoſoit preſque abſolument des finances, & du tréſor public. On lui rendoit compte de tous les revenus & de toutes les dépenſes de l'Etat, & les Queſteurs ne pouvoient délivrer aucune ſomme, excepté aux Conſuls, ſans un décret du Sénat. Il en étoit de même de toutes les dépenſes que les Cenſeurs étoient obligés de faire pour l'entretien & la réparation des édifices publics.

Le Sénat nommoit des Commissaires pour connoître & juger de tous les crimes extraordinaires qui se commettoient à Rome & dans l'Italie, & qui demandoient l'attention & l'autorité publique ; trahison, conjuration, empoisonnement, meurtre. Les affaires & les causes des particuliers ou des villes qui avoient rapport à l'Etat, lui étoient aussi réservées. C'étoit le Sénat qui envoyoit des Ambassades, qui faisoit déclarer la guerre aux ennemis de l'Etat, qui accordoit audience & donnoit réponse aux Députés & aux Ambassadeurs des peuples & des Princes. C'étoit lui aussi qui envoyoit les Commissaires sur les lieux pour écouter les plaintes des peuples alliés, pour régler les limites & les frontieres, pour mettre le bon ordre dans les provinces, pour juger des querelles des Etats & des Rois. Ainsi un étranger qui seroit venu à Rome dans l'absence des Consuls, auroit cru que le gouvernement de la République étoit entierement aristocratique, c'est-à-dire, dans la main des anciens & des sages.

Pouvoir du Peuple.

Cependant le pouvoir du Peuple étoit fort considérable. Il étoit seul maître & arbitre des récompenses & des châtimens, ce qui fait la partie essentielle du gouvernement. Il condamnoit souvent à

des amendes pécuniaires ceux même qui avoient été dans les plus grandes charges : & il avoit seul le droit de condamner à mort les citoyens Romains. Et dans ce dernier cas on observoit à Rome une coutume fort louable selon Polybe, & digne d'être remarquée, qui étoit de laisser à celui qui étoit accusé d'un crime capital le pouvoir de prévenir le jugement, & de se retirer dans quelque ville voisine, où il passoit le reste de sa vie en paix & en liberté dans un exil volontaire. C'étoit le Peuple qui par ses suffrages conféroit toutes les charges & toutes les dignités, qui font dans une République la plus belle récompense du mérite & de la probité. Il avoit seul le droit d'établir & d'abroger des loix : &, ce qui est encore plus considérable, c'étoit lui qui délibéroit de la paix & de la guerre, qui décidoit des alliances, des traités de paix, des conventions avec les peuples & les Princes étrangers. Qui n'auroit pensé qu'un tel gouvernement étoit absolument populaire & démocratique ?

Mutuelle dépendance des Consuls, du Sénat, & du peuple.

C'est cette dépendance mutuelle des différentes parties d'une République, qui en fait la sûreté, la force, & la beauté. De ce besoin réciproque résulte une

espèce d'harmonie entre les différens membres, & un concours unanime, qui les tenant tous étroitement unis entre eux par le lien & l'intérêt commun, rend le corps de l'Etat invulnérable & invincible à toute force étrangére.

Nous avons dit que le pouvoir du Consul en tems de guerre étoit presque souverain. Il dépandoit néanmoins absolument en plusieurs choses & du Sénat, & du peuple. Car d'un côté ce n'étoit que sur l'ordre du Sénat qu'on délivroit les sommes nécessaires pour les vivres, pour les habits, pour la paye des soldats; & le refus ou le délai de ces secours mettoit le Général hors d'état de rien entreprendre, ou de pousser ses entrepriſes aussi loin qu'il l'auroit désiré. Le même Sénat, au bout de l'année, pouvoit nommer un successeur au Consul, ou lui continuer le commandement des armées; & par-là il étoit maître de lui laisser ou de lui enlever la gloire d'avoir terminé la guerre. Enfin il dépendoit du Senat de ternir les exploits des Généraux, ou d'en relever l'éclat: car c'étoit lui qui décernoit l'honneur du triomphe, & qui régloit les dépenses nécessaires pour cette auguste pompe. D'un autre côté, comme c'étoit le peuple qui ordonnoit les guerres, qui confirmoit ou cassoit les traités avec les Princes & les peuples étrangers, & qui au-

retour de la campagne faiſoit rendre compte aux Généraux de leur conduite ; il eſt aiſé de voir combien ils devoient être attentifs à ſe concilier les bonnes graces du Peuple.

Pour le Sénat, quoique ſa puiſſance d'ailleurs fut ſi grande, elle ne laiſſoit pas en pluſieurs Chefs d'être aſſujettie & ſoumiſe à celle du Peuple. Dans les grandes affaires, & dans celles ſur-tout où il s'agiſſoit de la vie des citoyens, il falloit que ſon autorité intervînt. Quand on propoſoit quelques loix, même celles qui alloient à diminuer les droits, les honneurs, les prérogatives du Sénat & les biens des Sénateurs, le peuple étoit maître de les recevoir ou non. Mais, ce qui marquoit le plus ſon pouvoir, c'eſt qu'il ſuffiſoit qu'un ſeul de ſes Tribuns s'opposât aux réſolutions & aux entrepriſes du Sénat pour les arrêter tout court, enſorte qu'après cette oppoſition le Sénat ne pouvoit paſſer outre.

Enfin le Peuple auſſi de ſon côté avoit grand intérêt de ménager les Sénateurs, ſoit en général, ſoit en particulier. Les Receveurs des impôts, des tributs, des entrées, en un mot de tous les droits & de tous les revenus de l'Etat ; les Entrepreneurs qui ſe chargeoient de fournir les vivres à l'armée, de faire les réparations des temples & des autres édifices publics, d'entretenir les grands che-

mins ; ces perſonnes formoient de nombreuſes ſociétés, qui toutes étoient tirées du peuple, & faiſoient ſubſiſter un grand nombre de citoyens, les uns étant employés à faire les receptes, les autres ſervant de cautions aux fermiers, d'autres prêtant leur argent pour faire les avances, & les mettant ainſi à profit. Or c'étoient les Cenſeurs qui adjugeoient ces fermes aux Compagnies qui ſe préſentoient pour cet effet, & qui adjugeoient auſſi aux Entrepreneurs les différens ouvrages qu'il y avoit à faire : & c'étoit le Sénat qui ſoit par lui-même, ſoit par des Commiſſaires nommés, jugeoit ſans appel des conteſtations qui pouvoient naître ſur toutes ces matieres, ſoit qu'il s'agît de caſſer quelquefois des marchés qui devenoient impraticables, & l'accorder des délais pour le payement ; ou qu'il fallût diminuer le prix des baux à cauſe de quelque fâcheux accident. Et ce qui étoit le plus capable d'inſpirer au peuple de la retenue & du reſpect pour les décrets du Sénat, c'eſt qu'on tiroit de ce corps * les Juges pour la plûpart des affaires publiques & particulieres qui étoient de quelque importance. Les citoyens étoient de même obligés de ménager les Conſuls, de qui ils dépendoient tous, principalement en tems de guerre, & lorſqu'ils ſervoient ſous eux à l'armée.

» *Dans la ſuite la forme des jugemens changea.*

C'eſt ce rapport mutuel & ce concert

de tous les Ordres de la République, qui a rendu le gouvernement de Rome le plus accompli qu'on ait jamais vû.

Quand on lit dans le commencemen de la République naissante, & dans le années qui suivirent, ces séditions pres que continuelles qui diviserent si long tems le Sénat & le Peuple, & cette espec de guerre intestine entre les Tribuns & les Consuls, on est étonné, & avec rai son, comment un Etat agité par de fréquentes & de si violentes secousses non-seulement a pu subsister, mais vaincu dans ce tems-là même tous le Peuples voisins, & bien-tôt après a port ses conquêtes dans des pays fort éloi gnés. Polybe en rapporte une raison bie solide & qui fait beaucoup d'honneu au Peuple Romain. C'est que lorsque l République étoit attaquée par un ennem du dehors, la crainte du danger com mun, & le motif du bien public, su pendoient les querelles particulieres, & réuniſſoient tous les esprits. Alors l'amou de la patrie étoit comme l'ame qui met toit en mouvement toutes les parties & tous les Membres de l'Etat, chacun s piquant à l'envi de remplir ses fonctions & de faire son devoir, soit qu'il s'agi de prendre des résolutions avec mâturité & sagesse, soit qu'il fallût les mettre exécution avec promptitude & vivacité Et c'est cette bonne intelligence & cett

nanimité qui rendirent toujours la Ré-
ublique invincible, & qui firent que
outes ſes entrepriſes furent toujours ſui-
ies d'un heureux ſuccès.

C'eſt cette même conſtitution du gou-
ernement Romain qui maintint encore
endant quelquetems & fit ſubſiſter la Ré-
ublique, lors même que les citoyens,
élivrés de la crainte des ennemis étran-
ers, devenus fiers & inſolens par leurs vic-
ires, amollis par les délices & par les
icheſſes, corrompus par les louanges &
s flatteries, commencerent à abuſer de
ur pouvoir, & à commettre mille in-
ſtices & mille violences. Car dans cet
at, l'autorité du Sénat & celle du Peu-
e, étant toujours contrebalancées l'u-
par l'autre; quand l'un des deux par-
t ſongeoit à s'élever, l'autre auſſi-tôt
uniſſoit ſes forces pour le rabaiſſer &
tenir dans l'ordre. Ainſi, par cette
alité réciproque, & par ce balance-
nt de pouvoir & de crédit, la Répu-
que ſe maintenoit toujours dans ſa
erté & dans ſon indépendance.

Causes du changement d'une République en Monarchie.

Il en eſt, dit Polybe, d'un Etat &
une République, comme du corps hu-
in, qui a ſes progrès & ſes accroiſſe-
ns, ſon point de force & de matu-
é, ſa décadence & ſa fin; & pour
rdinaire, quand un Etat eſt parvenu

au comble de la grandeur & de la puiſ
ſance, il dégénére enſuite par des dé
clins plus ou moins ſenſibles, & tomb
enfin en ruine.

C'eſt ainſi, dit Polybe, que Carthage
pendant que ſon gouvernement, auſſ
bien que celui de Sparte & de Rome, fu
mêlé des trois * ſortes de pouvoir don
nous avons parlé, étoit ſi puiſſante &
floriſſante. Mais au commencement de l
ſeconde guerre Punique, & du tem
d'Annibal, on peut dire en quelque ſort
qu'elle étoit ſur le retour. Sa jeuneſſe
ſa fleur, ſa vigueur étoient déjà flétrie
Elle avoit commencé à déchoir de ſa pre
miere élévation, & elle panchoit vers
ruine; au lieu que Rome alors étoit
pour ainſi dire, dans la force & dans
vigueur de l'âge, & s'avançoit à gran
pas vers la conquête de l'univers. I
raiſon que Polybe rend de la décaden
de l'une, & de l'accroiſſement de l'a
tre, eſt tirée du fonds même des pri
cipes qu'il avoit établis ſur les révol
tions ſucceſſives des Etats: c'eſt que ch
les Carthaginois le peuple avoit pour lo
la principale autorité dans les affaires p
bliques, & qu'au contraire à Rome, c'
toit le tems où le Sénat, c'eſt-à-dire, cet
compagnie compoſée d'hommes ſi ſage
avoit plus de crédit que jamais. De-

* *Les Rois, autrement nommés* Suffetes, *le Séna*
le Peuple.

il conclud qu'il falloit néceſſairement qu'un peuple conduit par la prudence des anciens l'emportât ſur un Etat gouverné, ou plutôt précipité par les conſeils téméraires de la multitude. Rome en effet, qui à proprement parler commençoit alors à s'étendre & à eſſayer ſes forces contre les étrangers, guidée par les ſages conſeils du Sénat, l'emporta enfin dans le gros de la guerre, quoiqu'en détail elle eût eu du déſavantage dans pluſieurs combats, & elle établit ſa puiſſance & ſa grandeur ſur les ruines de ſa rivale.

Mais toutes choſes dans le monde ont leur affoibliſſement & leur fin, les Républiques les plus ſages & les mieux policées comme tout le reſte. Or la ruine des Etats vient ou de cauſes intérieures & qui ſont dans l'Etat même, ou de cauſes étrangères & qui naiſſent du dehors. Il eſt difficile à la ſageſſe humaine la plus pénétrante de prévoir celles-ci, qui dépendent de mille événemens incertains & obſcurs : au lieu que les premieres ont, s'il eſt permis de parler ainſi, un ordre fixe, & des indices preſque certains.

Pour bien connoître la cauſe du changement des Etats, il n'y a qu'à faire quelque attention à la maniere dont ordinairement ces Etats ſe forment & s'établiſſent ; & l'on verra avec étonnement

que par des révolutions imprévûes ineſpérées les choſes reviennent preſq toujours au premier point d'où el étoient parties.

Il eſt naturel *a* qu'une multitu d'hommes étant réunie enſemble da une même contrée, mais encore ſa loix, ſans police, ſans aucune ſubor nation, & ſe trouvant par une con quence néceſſaire expoſée à beauco d'injuſtices & de violences, le plus f d'entr'eux, comme il arrive toujo parmi les animaux, devienne le maît Cet homme enſuite employant ſon po voir & ſon autorité pour protéger & courir les autres, pour les défendre c tre l'injuſtice & la violence, pour l procurer le repos & la tranquillité, po favoriſer conſtamment ceux qui ſont gardés comme les plus gens de bien, pour être exact à traiter chacun de ſujets ſelon ſon mérite, on lui aſſi d'un conſentement unanime une auto té qu'il avoit d'abord uſurpée, & que violente il a rendue juſte & raiſonnabl & on lui jure une obéiſſance entière une ſoumiſſion parfaite, d'autant p ferme & ſtable, qu'elle eſt fondée l'intérêt même de ceux qui s'y engage Telle eſt ordinairement l'origine de

a *On voit chez Hérodote. liv 1. que ce fut à peu-près ainſi que s'établit le royaume des M dans la perſonne de joce.*

Monarchie, & tels ſont les dégrés par leſquels elle ſe convertit en une royauté; z qui pour gouverner des ſujets volontaires, aime mieux employer la ſageſſe des conſeils, que la terreur & la force. Ce furent de pareils motifs qui contribuerent le plus à faire Romulus roi.

Dans la ſuite des tems, les ſucceſſeurs de cette autorité ſi juſte d'abord, ſi douce, ſi ſalutaire, voyant leur puiſſance bien affermie, & ſe trouvant dans l'abondance de toutes ſortes de biens & d'honneurs, commencent à abuſer de leur pouvoir, commettent mille violences & mille cruautés, & deviennent l'objet de la haine des peuples. Il eſt aiſé de reconnoître ici le caractere de Tarquin le ſuperbe, dernier roi des Romains.

La royauté ſe changeant ainſi en tyrannie, il ſe forme des conſpirations contre les tyrans : & ce ſont ceux qui ont le plus d'élévation, de courage, & de hardieſſe, qui ſe mettent à la tête des conjurés; parce que ce ſont les hommes de ce caractere qui portent le plus impatiemment les injuſtes traitemens de leurs maîtres. Le peuple ſe voyant donc redevable à leur courage de ſon repos & de ſa liberté, s'abandonne volontiers à leur domination, & leur confie avec joie le commandement; comme cela arriva en effet

* Μόνην τὴν ἐξ ἑκόντων | τὸ πλεῖν ἢ φόβῳ ἢ βίᾳ κεχωρισμένην, ἢ τῇ γνώμῃ | βεβιωμένην.

lorſque les Tarquins eurent été chaſſés de Rome. Et voilà comment ſe forme l'Ariſtocratie, c'eſt-à-dire, le gouvernement des ſages & des anciens, tels qu'étoient ces graves vieillards qui compoſérent le Sénat.

Cette ſorte de gouvernement peut avoir plus de durée & de ſtabilité, mais enfin elle dégénére à ſon tour comme les autres; & au lieu de ces vieillards prudens expérimentés, déſintéreſſés, & qui n'avoient en vûe que le bien de la patrie, un petit nombre de perſonnes, qui ne ſe diſtinguent des autres que par l'ambition l'orgueil, l'avarice, cherchent à s'attirer l'autorité, & c'eſt ce qui fraye le chemin à l'Oligarchie; dont on vit déjà des eſſais & une image dans la conduite violente des Décemvirs, & dans l'avarice cruelle des plus riches Sénateurs, qui força plus d'une fois le Peuple à ſe mettre à couvert de leurs vexations par ces fameuſes retraites ſur le mont Sacré & ſur le mont Aventin: & c'eſt ce qu'on appelle l'Oligarchie.

La République étant dans cet état, les citoyens ſe trouvant également las & fatigués de tous les gouvernemens qui ont précédé, il eſt naturel qu'ils tournent leurs vûes & leurs déſirs vers la Démocratie, en s'efforçant d'augmenter tout le pouvoir du Peuple, & d'égaler ſes droits & ſes privileges à ceux de

Nobleſ-

Nobleſſe. Pendant que dure encore le ſentiment & le ſouvenir des maux paſſés, le bon ordre ſubſiſte quelque tems, & l'égalité entre les citoyens ſe maintient. Mais ceux qui viennent après, peu touchés des avantages de l'ancienne liberté & de l'égalité populaire dont le goût eſt uſé, cherchent à s'élever au-deſſus des autres; & ce ſont ordinairement ceux qui ont le plus de richeſſes qui prennent ce parti. Comme ſouvent l'entrée légitime aux honneurs, qui eſt la vertu & le mérite, leur eſt fermée; ils employent eurs grands biens pour acheter les ſuffrages du Peuple, & ils ne ſongent plus u'à le corrompre à force de préſens & le largeſſes. Quand une fois ces hommes mbitieux, & dévorés par le déſir de dominer, ont gagné & amorcé la multiude par l'appas du gain, il n'y a plus 'excès dont elle ne ſoit capable. La Réublique tombe ainſi dans le plus grand es maux, qui eſt que la populace ſoit aîtreſſe des affaires, ce qui s'appelle chlocratie.

Polybe obſerve que ce changement de œurs, qui entraîne après ſoi celui du ouvernement, eſt la ſuite ordinaire es heureux ſuccès & de la longue proſrité d'un Etat. Lors, dit-il, qu'une épublique, après avoir eſſuyé de grands ngers, eſt ſortie victorieuſe de longues pénibles guerres, & qu'arrivée au com-

ble de la gloire & de la puiſſance, elle n'a plus d'ennemis qui lui diſputent l'empire, mais que tout lui eſt ſoumis & aſſujetti ; une telle proſpérité, ſi elle eſt longue & perſévérante, ne manque jamais d'introduire dans cette République le luxe & l'ambition, qui cauſent infailliblement la ruine des Etats les plus floriſſans. Le luxe, pour fournir aux dépenſes, qui deviennent de jour en jour plus grandes & plus énormes, dégénére bientôt en avarice, & eſt forcé d'avoir recours aux injuſtices & aux rapines : & l'ambition, pour parvenir à ſes fins n'oublie rien de ce qui peut gagner la faveur du Peuple, flatteries, complaiſances, largeſſes, corruptions. Il arrive de là que la multitude, d'un côté irritée par les exactions injuſtes des riches, & de l'autre gâtée & devenue inſolente par les flattteries & par les largeſſes des ambitieux, ne conſulte plus que ſa paſſion & ſes caprices dans les délibérations publiques, refuſe d'écouter la voix des premiers Magiſtrats, & de ſe ſoumettre à leur autorité & ſe parant du beau nom de liberté & de démocratie, s'abandonne à une licence effrénée, & ſecoue entiérement le joug des loix. Accoutumée à vivre du bien d'autrui, & à s'engraiſſer dans le repos & l'oiſiveté, ſi elle trouve un Chef, qui ne ſoit pas en état de l'enrichir par lui-même, mais qui ét

hardi & entreprenant lui paroiſſe capable de remplir d'ailleurs ſes déſirs, elle s'attache à lui, elle le ſoutient, elle l'éleve. Et de-là naiſſent les ſéditions, les meurtres, les exils, les proſcriptions, les nouveaux partages des terres, l'abolition des dettes; juſqu'à ce qu'enfin il ſurvienne quelqu'un plus fort & plus puiſſant que tous les autres, qui s'empare de toute l'autorité, & qui ſeul ſe rende maître du gouvernement. Ainſi le trop vif déſir de la liberté, ou, pour parler plus juſte, l'abus qu'en fait le Peuple, ſe termine par la perte de cette même liberté, & par l'établiſſement d'une nouvelle domination, ſouveraine & deſpotique.

Telles furent en effet les révolutions qui firent changer de face & de nature à la République Romaine; & c'eſt ce qu'il nous reſte à montrer.

CHAPITRE SECOND.

CHANGEMENT DE LA REPUBLIQUE ROMAINE EN MONARCHIE.

CE que Polybe avoit prévû, arriva de la maniere & pour les cauſes qu'il avoit marquées. Ce fut la grandeur même & la proſpérité de Rome qui cauſerent la perte de ſa liberté. Dès que la

République Romaine fut arrivée à ce haut point de gloire où le courage & la vertu de ſes anciens Généraux & de ſes anciens Magiſtrats l'avoient portée, elle commença à déchoir par des déclins d'abord imperceptibles, plus marqués dans la ſuite, & qui ſe terminerent enfin par le violement ouvert des anciennes maximes du gouvernement, & par l'infraction des loix fondamentales de l'Etat.

Salluſt. in bello Catilin. Lorſque la République, dit Salluſte, ſe fut accrue par de laborieux efforts & par la juſtice; que des Rois puiſſans eurent été vaincus dans la guerre; que des nations féroces & des peuples fort nombreux eurent été ſoumis par la force que Carthage, la rivale de Rome, eut été ruinée de fond en comble: en un mot, que par terre & par mer tout eut été aſſujetti à l'Empire Romain: il ſe fit une révolution étonnante dans tout le corps de l'Etat. Ceux que ni les travaux ni les dangers, ni tant d'adverſités n'avoient pu vaincre, ſuccombérent à la douceur du repos, & aux attraits de l'abondance & de la proſpérité. L'avarice & l'ambition, ſources funeſtes de tous les maux, s'accrurent à proportion que la puiſſance de Rome prit de nouveaux accroiſſemens. L'avarice bannit de la République la bonne foi, la probité, & toutes les autres vertus; & ſubſtitua à leur place l'orgueil, le faſte, le mépr

des dieux, & un commerce honteux qui mettoit tout à prix, & vendoit tout. L'ambition de son côté introduisit la dissimulation, la fourberie, la perfidie, &, bien-tôt après, les violences, les cruautés, les meurtres.

C'est ainsi, selon la belle pensée de Juvenal, que le luxe, fléau plus funeste & plus cruel que la guerre, ravagea l'Empire Romain, & vengea l'univers vaincu.

Sævior armis.
Luxuria incubuit, victumque; ulciscitur orbem.

Il ne me reste donc plus, pour montrer la justesse des sages conjectures de Polybe sur le changement qu'il avoit prévû devoir arriver dans la République, qu'à rapporter en détail les principales causes qui ont entraîné cette révolution, telles que nous les trouvons dans les Auteurs contemporains, ou qui ont écrit peu de tems après ce grand événement. Par-là on verra clairement la différence étonnante qui se rencontre entre les premiers siécles de la République Romaine, & ceux qui précédérent sa ruine; & on aura une idée plus parfaite de tous les états par lesquels elle a passé.

RICHESSES, *suivies du luxe dans les bâtimens, les meubles, la table, &c.*

JE NE RÉPÉTERAI point ici ce que

j'ai dit dans le volume précédent sur le noble désintéressement des anciens Romains, & sur le cas qu'ils faisoient de la pauvreté, de la simplicité, de la frugalité, de la modestie : vertus si communes alors, & si généralement pratiquées, qu'on les attribuoit moins au mérite particulier des citoyens, qu'au génie de la nation, & à l'heureux caractere de ces premiers tems ; mais en même tems vertus si sublimes, & portées à un si haut point de perfection, que dans les derniers siécles de la République elles passoient pour des fables & pour des fictions, tant elles étoient éloignées du goût qui dominoit pour lors ; & tant elles paroissoient supérieures à la foiblesse humaine.

a Depuis que les richesses eurent été mises en honneur, & que seules elles ouvrirent l'entrée au commandement, à la puissance, à la gloire ; on ne fit plus de cas de la vertu, on regarda la pauvreté comme une honte, & l'innocence des mœurs comme l'effet d'une humeur mélancolique : & le fruit de ces richesses fut le luxe, l'avarice, l'orgueil.

L'époque de ce changement chez les

a Postquam divitiæ honori esse cœperunt, & eas gloria, imperium, potentia sequebatur ; hebescere virtus, paupertas probro haberi, innocentia pro malivolentia duci cœpit. Igitur ex divitiis juventutem luxuria, atque avaritia, cum superbia invasere. *Salust. in bello Jugurth.*

Romains, fut celle de l'aggrandiſſement de leur Empire. Le premier Scipion avoit jetté les ſolides fondemens de leur grandeur future : le dernier par ſes conquêtes ouvrit la porte au luxe. Depuis que Carthage, qui tenoit Rome en haleine en lui diſputant l'empire, eut été entiérement détruite, la décadence des mœurs n'alla plus lentement ni par dégrés, mais fut prompte & précipitée. La vertu auſſitôt fit place aux vices, l'ancienne diſcipline au relâchement, la vie occupée & laborieuſe à l'oiſiveté & aux plaiſirs. *Vell. Paterc. lib. 2. n. 1.*

Au lieu que les anciens Romains ſe piquoient d'honorer les dieux plus par la piété que par la magnificence, *colebantur religiones piè magis quàm magnificè* : les richeſſes immenſes, qui étoient le fruit des dernieres conquêtes, furent employées à conſtruire des temples ſuperbes pour les dieux, & des bâtimens magnifiques pour décorer & embellir Rome. *Liv. l. b. 3. n. 57.*

Il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, que ce qui fait l'objet de l'admiration publique, ne devienne tôt ou tard le goût des particuliers. Auſſi un Hiſtorien remarque-t-il, que dès qu'on eut commencé à faire entrer le marbre dans la conſtruction des temples, qu'on eut bâti des théâtres & des portiques, le luxe des particuliers ſuivit de près la magnificence publique : *publicamque magnificentiam*

secuta privata luxuria est. On sait à quel excès la fureur des bâtimens fut portée, & comment de simples particuliers se firent un jeu, & en même tems une gloire, de venir à bout à force de dépenses de raser des montagnes, & de combler les mers.

Vell. Pat. lib. 2. n. 1.

Sallust. in bello Catilin.

Le luxe fut égal pour tout le reste; & ce fut l'armée revenue victorieuse d'Asie qui l'introduisit dans Rome, ou du moins qui l'y rendit beaucoup plus commun. Tite-Live fait un dénombrement de tous les meubles précieux qui depuis ce tems-là devinrent en usage. Les comédiennes, les chanteuses, les joueuses d'instrument, commencérent aussi alors à faire l'agrément des repas. Les repas même ne se sentirent plus de l'ancienne simplicité, & ne se faisoient plus qu'à grands frais & avec un grand appareil. Un cuisinier, qui n'étoit regardé chez les anciens que comme un vil esclave, fut alors en estime & en honneur, comme un officier dont on ne pouvoit plus se passer: & ce qui jusques-là n'avoit été qu'un bas ministère, devint un art fort recherché & fort estimé. Tout cela cependant n'étoit encore rien en comparaison de l'excès où les choses furent portées dans la suite.

liv. lib. 39. n. 6.

liv. lib. 34. n. 4.

Caton le Censeur ne s'étoit point lassé de représenter dans le Sénat les suites funestes du luxe qui commençoit de son

tems à s'introduire dans la République. Voyant qu'on avançoit dans la Gréce & dans l'Asie, provinces remplies des amorces & des attraits dangereux de tous les plaisirs, & qu'on commençoit à porter la main sur les trésors des Rois : *a* " Je crains, disoit-il, „ que nous ne devenions „ les esclaves de ces richesses, au lieu d'en „ être les maîtres ; & que les nations „ vaincues ne nous vainquent à leur tour, „ en nous communiquant leurs vices. „ Ses craintes n'étoient pas imaginaires, & tout ce qu'il avoit prévû arriva.

GOUT *pour les statues, les tableaux, &c.*

a CE FUT la prise de Syracuse qui produisit ce malheureux effet. Quoique les statues & les tableaux, dont cette grande ville étoit remplie, fussent des dépouilles justement acquises par le droit de la guerre, & que Marcellus eût eu la retenue de n'en enlever que la moindre partie pour orner seulement un temple à Rome, sans en rien réserver ni pour ses jardins, ni pour sa maison : ces ou-

a Hæc ego, quo melior ætiorque in dies fortuna Reip. est, imperiumque crescit, & jam in Græciam Asiamque transcendimus, omnibus libidinum illecebris repletas; & regias etiam attrectamus gazas : eo plus horreo, ne illæ magis res nos ceperint, quàm nos illas. *Liv.*

b Hostium quidem illa spolia, & parta belli jure: cetèrùm inde primum mirandi græcarum artium opera, licentiæque huic sacra profanaque omnia vulgò Poliandi, factum est. *Liv. lib. 25. n. 40.*

vrages de l'art si estimés & si recherchés devinrent funestes à l'Empire, en inspirant aux Romains de l'admiration & du goût pour ces vains ornemens.

Liv. lib. 27. n. 16. Fabius, par le généreux mépris qu'il en fit après la prise de Tarente, montra plus de prudence que Marcellus n'avoit fait à Syracuse. Car un Officier demandant à Fabius ce qu'il vouloit qu'on fît d'un si grand nombre de statues qui se trouvoient dans la ville, (c'étoient autant de dieux, tous de grande taille, représentés comme combattans chacun dans une attitude particuliere:) *Qu'on laisse aux Tarentins*, dit Fabius, *leurs dieux irrités.*

Cic. Verr. 4. n. 86. Le second Scipion, dans la prise de Carthage, se conduisit d'une maniere encore plus digne de l'ancienne grandeur Romaine. Après avoir fait une sévére défense à ses gens de rien prendre, ni même de rien acheter des dépouilles, il fit dire aux habitans de Sicile qu'ils vinssent chacun reconnoître & reprendre les statues que les Carthaginois leur avoient autrefois enlevées. Et en rendant à ceux d'Agrigente le fameux taureau de Phalaris, *Verr. 6. n. 72.* il leur dit que ce monument de la cruauté de leurs anciens Rois & de la bonté de leurs nouveaux Maîtres, devoit leur apprendre s'il leur étoit plus avantageux d'être sous le joug des Siciliens que sous le gouvernement du Peuple Ro-

main. Ce n'eſt pas, dit Cicéron, que ce grand homme, d'un eſprit ſi cultivé, manquât ou d'endroits pour y placer ces ouvrages de l'art, ou de diſcernement pour en ſentir toutes les beautés. Mais c'eſt que ſurpaſſant, non ſeulement en déſintéreſſement, mais en délicateſſe de goût tous nos connoiſſeurs qui ſe piquent de l'avoir le plus fin, il jugeoit que ces ouvrages avoient été faits, non pour ſatisfaire la vaine curioſité, & encore moins le luxe des hommes, mais pour ſervir d'ornemens dans les temples & dans les villes. Et, ſelon la judicieuſe remarque d'un Hiſtorien, il auroit été à ſouhaiter pour le bien & pour l'honneur de la République, qu'elle eût toujours conſervé pour ces beautés de l'art le noble mépris de Scipion, ou même l'ignorance & la groſſiéreté de Mummius. Ce dernier, en faiſant tranſporter à Rome ce qui s'étoit trouvé de plus rare parmi les dépouilles de Corinthe, connoiſſoit ſi peu le prix & l'excellence de ces ſortes d'ouvrages, qu'il dit aux Entrepreneurs qui étoient chargés de les voiturer, que s'ils les perdoient, ils ſeroient tenus d'en fournir d'autres à leurs dépens. La République auroit été heureuſe, ſi on n'y eût jamais introduit ce prétendu bon goût, qui ouvrit la porte à des rapines & à des violences, qui déshonorerent infiniment le Peuple Romain chez les Etrangers.

Verr. 4. n. 87. & Verr. 6 n. 98.

Vell. Paterc. lib. 1. n. 13.

A peine peut-on croire ce que Cicéron rapporte des excès horribles auſquels cette paſſion d'amaſſer des vaſes & des tableaux de grand prix porta Verrès pendant le tems de ſa Préture en Sicile. La plûpart des autres Gouverneurs ne lui cédoient guéres dans cette eſpèce de brigandage. Quelle différence entre de tels Magiſtrats, & les anciens Romains, qui ſe faiſoient un devoir & un honneur de laiſſer aux Alliés, & même aux peuples tributaires, ces ſortes d'ornemens, pour faire ſentir aux uns la douceur du gouvernement Romain, & pour conſoler les autres de leur ſervitude!

AVARICE *inſatiable*: *injuſtices*: *rapines*: *mauvais traitemens à l'égard des Alliés & des peuples conquis.*

Lib 2. de Off. n. 77. C'EST une réflexion fort judicieuſe de Cicéron, que cet oracle d'Apollon qui déclara que Sparte ne périroit jamais que par l'avarice, eſt une prédiction pour tous les peuples qui ſont dans l'opulence, auſſi bien que pour les Lacédémoniens. Cet oracle s'eſt vérifié par rapport à la République Romaine plus que dans aucun autre Etat. Tous les Hiſtoriens qui parlent de ſa ruine, conviennent que l'avarice en fut la cauſe; & que cette avarice fut allumée par les richeſſes & le luxe. *a* En effet dès qu'on vient à déſi-

a Delectant magnifici apparatus, vitæque cultus cum elegantia & copia: quibus rebus effectum

rer passionnément la magnificence, les grands équipages, les beaux meubles, l'abondance & la délicatesse de la table ; c'est une suite naturelle & nécessaire qu'on aime sans bornes & sans mesure l'argent, qui est le prix de toutes ces choses, & sans lequel on ne peut se les procurer.

Salluste reconnoît, après avoir fait beaucoup de réflexions sur les causes de la grandeur & de la puissance des anciens Romains, qui souvent avec peu de troupes ont défait de nombreuses armées, & avec un revenu très-médiocre ont soutenu de longues guerres contre les Rois les plus opulens, sans que jamais aucune adversité ait pû abattre leur courage : Salluste, dis-je, reconnoît que Rome n'a été redevable de cette grandeur & de cette puissance qu'à un petit nombre d'illustres citoyens, dont le rare mérite & la solide vertu avoient rendu la pauvreté victorieuse des richesses, & le petit nombre des soldats supérieur à des troupes innombrables. Mais, ajoute-t-il, depuis que les citoyens se sont laissé corrompre par le luxe & par l'oisiveté, Rome, comme une mere épuisée, a cessé de produire de grands hommes ; & si elle a encore subsisté quelquefois, ce n'a été que par une suite & par un effet de son ancienne grandeur, qui continuoit de soutenir la République

Sallust. in bello Catilin.

ſt, ut infinita pecuniæ cupiditas esse. *De Off. lib.* , n. 25.

malgré la foibleſſe & les vices de ſes Magiſtrats.

Il eſt beau de comparer ces heureux tems où la pauvreté étoit généralement en honneur dans la République, avec les derniers ſiécles où l'on vit régner le faſte, le luxe, la magnificence, & en même-tems une baſſe & ſordide avarice. Quels hommes que ces Conſuls & ces Dictateurs qu'on alloit prendre à la charrue ! Quelle nobleſſe, quelle grandeur d'ame dans les deux Scipions, dans Fabius, dans Paul Emile ! L'argent étoit-il compté pour quelque choſe chez ces anciens Romains ? Quand Pyrrhus entreprit de corrompre le Sénat par des préſens, ſe trouva-t-il dans une ville une ſeule perſonne qui fût tentée d'en recevoir ? Les choſes étoient bien changées du tems de Jugurtha, qui avoit ſu gagner à force d'argent les ſuffrages de preſque tous les Sénateurs. Auſſi lorſqu'il fut forcé de ſortir de Rome, tournant les yeux de tems en tems vers cette ville, il dit que, prête à ſe vendre au plus offrant, elle ne manquoit que d'un acheteur.

Liv. lib. 34. n. 4.

Salluſt. in bello Jugurt.

Tant que dura ce noble déſintéreſſement, ceux qui avoient le commandement des troupes ou le gouvernement des provinces, loin de ſonger à s'enrichir des dépouilles des Alliés ou de celles des Peuples conquis, s'en regardoient comme les tuteurs & les peres. C'eſt qu'alors le prin-

Salluſt. ibid.

cipe du Peuple Romain étoit de se soumettre les peuples moins par la force des armes que par les bienfaits, & d'aimer mieux se faire des amis que des esclaves. Ni la marche des troupes, ni le campement des armées, ni les quartiers d'hiver, ni le séjour des Commandans dans une ville, n'étoit à charge à personne. Et voilà ce qui faisoit tant d'honneur, & attiroit tant de respect à l'Empire Romain. Le Sénat alors, dit Cicéron, étoit le recours & l'asyle des Rois, des Peuples, des Nations. Nos Magistrats & nos Généraux faisoient consister leur plus grande gloire à défendre les provinces, & à soutenir les Alliés avec une justice & une fidélité inviolable. *a* Ainsi nous étions les protecteurs plutôt que les maîtres du monde.

Ecoutons le même Cicéron, & il nous apprendra combien de son tems les choses étoient changées. Toutes les provinces, dit-il, gémissent, tous les peuples libres sont dans la désolation, tous les royaumes se plaignent hautement des violences & des vexations qu'ils souffrent de notre part. Il n'y a maintenant dans tout l'espace des contrées qui s'étendent jusqu'à l'océan, aucun endroit ni si éloigné, ni tellement à l'écart, où l'avarice et l'injustice de nos Généraux & de nos

Verr. 4. 1. 207.

a Itaque illud patrocinium orbis terræ verius, quàm imperium poterat nominari. *De Off. lib. 2. n. 27.*

Magistrats n'ayent pénétré. Il n'est plus possible de soutenir, je ne dis pas la force, les armes, les attaques des nations; mais leurs cris, leurs plaintes, leurs reproches. Il est difficile, dit-il ailleurs, de vous exprimer combien la conduite injuste & violente de ceux que nous envoyons dans les provinces avec autorité, nous a rendus odieux à toutes les nations étrangères. Nul temple n'a été sacré pour eux, nulle ville ne leur a paru respectable, nulle maison particuliere n'a pu être fermée & inaccessible à leur avarice. Voilà ce qu'étoit la République Romaine dans les derniers tems: &, si l'on cherche quelle fut la premiere cause & l'origine de tous ces désordres, on trouvera (je ne puis le répéter trop souvent) que ce fut l'amour des richesses & du luxe.

Pro Lege Manil. n. 65.

AMBITION démesurée, désir effrené de dominer, suivis de factions, de séditions, de meurtres, de proscriptions, & de la ruine entiere de la liberté.

CICERON, après Platon, prescrit deux regles essentielles à ceux qui sont chargés du gouvernement. La premiere est de n'avoir en vûe que le bien public, sans jamais regarder ce qui seroit de leur avantage particulier: & la seconde, d'étendre leurs soins également sur tout le corps de l'Etat, & de n'en pas négliger

Offic. lib. 2. n. 85.

une partie, en faisant du bien à l'autre. Car, ajoute-t-il, il en est de celui qui gouverne comme d'un tuteur, & il doit en cette qualité faire le bien de ceux dont les intérêts lui ont été confiés, & non le sien propre. Et celui qui n'auroit soin que d'une partie des citoyens, & qui négligeroit les autres, exciteroit la discorde & la sédition, qui sont ce qu'il y a de plus pernicieux à toutes les Républiques.

On peut dire que ce sont-là les loix fondamentales de tout bon & sage gouvernement: & c'est l'observation exacte de ces loix qui avoit toujours fait le caractere des bons citoyens & des grands hommes de la République, parce que c'étoit sur ce plan & sur ces principes que la République, avoit d'abord été formée & établie. Lorsqu'à la puissance des Rois qui étoit devenue insupportable, on substitua celle des Magistrats annuels, le Sénat fut considéré comme le Conseil perpétuel & public de l'Etat, pour être en quelque sorte l'ame & la tête de la République, le gardien & le défenseur des loix, le protecteur de la liberté & des priviléges du peuple; & l'entrée dans cet illustre Corps fut ouverte à tous les citoyens, sans autre distinction que celle du mérite & de la vertu. Les Magistrats faisoient gloire de respecter l'autorité du Sénat, & étoient regardés comme les ministres de cet auguste Conseil: & les

Cic. Orat. pro Sexti. n. 137.

différens Ordres de l'Etat contribuoier
par leur éclat particulier à relever la gloir
de la premiere & de la plus noble Com
pagnie. C'eſt ce concert & cette unio
pour le bien public, qui conſerverent
long-tems la bonne intelligence dans l
République, qui firent réuſſir toutes le
guerres qu'on entreprit, & qui répandi
rent par tout la gloire & la terreur d
nom Romain. Une conduite oppoſée pr
duiſit un effet tout contraire.

Salluſt. in bello Jugurt.

Avant la deſtruction de Carthage, le
diſputes entre les citoyens pour la dom
nation & la puiſſance, n'étoient poin
portées juſqu'aux dernieres violences
la crainte des forces étrangères étoit u
frein qui les retenoit dans la modéra
tion, & qui leur faiſoit reſpecter les loi
a Juſques-là les Romains n'avoient pa
eu encore aſſez de courage pour répan
dre le ſang des citoyens ; & le dernie
excès des diſſenſions civiles étoit de ſor
tir de la ville, & de ſe retirer ſur quel
que montagne voiſine. Quand Rome
vit délivrée de toute crainte au-dehors
la licence & l'orgueil, ſuites ordinaire
de la proſpérité, troublérent bien-tôt l
concert & l'union qui avoient régné ju
ques-là. La Nobleſſe & le Peuple, ſou
prétexte de défendre, l'une ſa dignité

a Nondum erat tam fortes ad ſanguinem civilem, nec præter externa noverant bella: ultimaqu rabies ſeceſſio à ſuis ha bebatur. *Liv. l. 7. n. 4*

l'autre ſa liberté, ne ſongérent plus, chacun de leur côté, qu'à attirer tout à eux, & à ſe rendre maîtres de tout. *a* La plûpart de ceux qui ſe mirent à la tête de ces deux partis, ſous le beau nom de défenſeurs du bien public, ne travaillerent en effet qu'à établir leur puiſſance particuliere; & au milieu de ces deux factions, la République, déchirée par ce partage, & livrée à l'ambition de ſes citoyens, ſuivoit toujours la loi du plus puiſſant. *b* Il ne faut point demander qui, parmi ces Chefs de parti avoit pour lui la juſtice & le bon droit. Tous étoient injuſtes, tous étoient uſurpateurs: mais celui qui étoit le plus fort, & qui demeuroit le vainqueur, étoit toujours ſûr d'être applaudi.

c On voit par-là que ce qu'il y a de plus capable de faire oublier la juſtice &

a Per illa tempora, ubicumque rempublicam occupavere, honeſtis nominibus, alii ficuti jura populi defenderent, pars eſſe Senatus auctoritas maxima foret, bonum publicum ſimulantes, pro ſua quiſque potentia certabant. *Salluſt. in bello Catilin.*

b Boni & mali cives appellati, non ob merita in rempublicam, omnibus pariter corruptis, ſed ut quiſque locupletiſſimus, & injuria validior, quia præſentia defendebat, pro bono ducebatur. *Salluſt. in fragm.*

c Maximè adducuntur plerique ut eos juſtitiæ capiat oblivio, cùm in imperiorum, honorum, gloriæ cupiditatem inciderunt.... Eſt autem in hoc genere moleſtum, quòd in maximis animis ſplendidiſſimiſque ingeniis plerumque exiſtunt honoris, imperii, potentiæ, gloriæ cupiditates. *Offic. lib. 1. n. 26.*

les loix, c'eſt la paſſion de dominer, & de ſe rendre maître des autres : paſſion d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt couverte d'une apparence de vertu & de gloire, & que par cette raiſon elle entraîne ordinairement ceux qui paſſent pour avoir plus d'élévation & de grandeur d'ame.

Nous allons voir ces funeſtes diſpoſitions ſe développer peu-à-peu, croître comme par dégrés avec le tems, & cauſer enfin la ruine entiere de la liberté.

1. LES GRACQUES.

TIBERIUS & Caius Gracchus, deſcendus par leur mere du fameux Scipion ſoutinrent par un rare mérite l'éclat de leur naiſſance. Ils avoient l'un & l'autre l'eſprit grand, l'ame haute, un déſintéreſſement parfait, une éloquence véhémente & propre à entraîner les eſprits, un zéle vif & ardent pour la juſtice, une compaſſion naturelle pour les miſérables, une haine irréconciliable contre toute oppreſſion, que la réſiſtance faiſoit dégénérer en animoſité perſonnelle contre les oppreſſeurs. On ne peut nier que ces deux illuſtres freres n'euſſent de intentions fort droites, que dans leur entrepriſes ils ne ſe propoſaſſent pour but une réformation qui paroiſſoit néceſſaire & qu'en effet ils n'ayent remédié par de ſages réglemens à pluſieurs déſordres. Mais des engagemens formés d'abord par

de bonnes vûes, & pouſſés enſuite avec trop de chaleur, les portérent plus loin qu'ils n'avoient penſé. Ils pourſuivirent avec une opiniâtreté inflexible ce qu'ils avoient commencé par un ſentiment de vertu : & par-là de grandes qualités, qui auroient pû être fort utiles à l'Etat, ſi elles avoient été conduites par une ſage modération, lui devinrent funeſtes & pernicieuſes.

Ce qui fournit le principal ſujet des diſcordes fut la Loi qu'ils propoſérent au ſujet de la diſtribution des terres, qui pour cette raiſon étoit appellée *la Loi Agraire*. Quand les Romains avoient conquis des terres ſur leurs voiſins, ils avoient coutume d'en vendre une partie, d'ajouter les autres au domaine de la République, & de donner ces dernieres aux plus pauvres des citoyens pour les faire valoir, à condition qu'ils en payeroient tous les ans une petite rente au tréſor public. Les riches ayant commencé à encherir ſur eux & à porter beaucoup plus haut ces rentes, & à chaſſer par ce moyen les pauvres de leurs poſſeſſions, on fit une loi qui portoit qu'aucun citoyen ne pourroit poſſéder que juſqu'à cinq cens arpens de terre. Cette loi réprima pour quelque tems l'avarice des riches : mais ceux-ci dans la ſuite ayant trouvé le moyen de frauder la loi, en ſe faiſant adjuger la plus grande partie de ces terres ſous des noms em-

pruntés, & enfin les tenant ouvertement eux-mêmes, les pauvres étoient réduits à une extrême misére, & l'Italie étoit en danger de se voir remplie d'esclaves & de barbares dont les riches se servoient pour cultiver ces terres d'où ils avoient écarté les citoyens.

Rien n'étoit plus criant qu'un tel désordre, & rien aussi ne paroissoit plus raisonnable que la loi proposée par les Grecques. Ils s'étoient contentés d'abord d'ordonner que les riches qui avoient usurpé des terres en sortiroient, après avoir reçû du public le prix de ces terres qu'ils retenoient si injustement, & que les citoyens qui avoient besoin d'être soulagés, y entrerent en leur place. „ Quoi, di-
Plut. in vit. Grac.
„ soient-ils au peuple, les bêtes sauvages „ trouvent dans les montagnes & dans „ les forêts de l'Italie des forts & des ta- „ nieres pour s'y retirer: & ces braves Ro- „ mains qui combattent & qui s'exposent „ à la mort pour la défense de l'Italie, ne „ jouissent que de la lumiere & de l'air „ qu'on ne peut leur ravir, & sont sans „ maisons & sans retraites, obligés d'er- „ rer dans les campagnes avec leurs fem- „ mes & leurs enfans. Ils ne font la guer- „ re & ne meurent que pour augmenter „ le revenu & entretenir le luxe des ri- „ ches: & ces prétendus maîtres de l'u- „ nivers (car on les appelle ainsi) n'ont „ pas un seul pouce de terre qui leur ap- „ partienne.

Il eſt quelquefois de certains déſordres
lans un Etat, auſquels on ne peut remé-
lier ſans ruiner l'Etat même : comme il
ſt des maladies dans le corps humain,
lont on ne peut tenter la guériſon ſans
n danger preſque certain de mort. Les
lus gens de bien à Rome, & les Séna-
eurs les mieux intentionnés pour le bien
ublic, voyoient clairement les ſuites fu-
eſtes des loix propoſées par les Gracques:
: le malheur de ceux-ci, comme le re-
narque Cicéron, fut de n'être pas demeu-
és unis de ſentimens & de conduite avec
ette portion de la République la plus
ine & la plus ſage. Il leur en couta la
ie à l'un & à l'autre : & leur fin tragique
mbla lever l'étendard des diſcordes ſan-
lantes ; & donner aux citoyens le ſignal
e combattre entr'eux à main armée pour
tisfaire l'ambition de quelques particu-
ers. Depuis ces tems les loix cédérent à
violence : le plus puiſſant devint le maî-
e : les diſſenſions civiles, qui juſques-
s'étoient terminées par des traités paci-
ques, ne furent plus décidées que par
voie des armes, & comme les mauvais
emples vont toujours en croiſſant, on
t bien-tôt le ſang des citoyens couler à
ands flots dans Rome, & les armées
omaines marcher enſeignes déployées
s unes contre les autres.

Cic. Orat. de Haruſp. reſp. n. 41.

Vell. Paterc. lib. 2. n. 1.

2. *MARIUS ET SYLLA.*

MARIUS & Sylla, nés tous deux avec les plus rares qualités, montrerent à quels excès de fureur & de cruauté se peut porter l'ambition, quand elle n'est point retenue dans de justes bornes par des sentimens d'honneur & de probité, & par l'amour du bien public. Rien ce semble de ce qui fait les grands hommes ne leur manquoit.

Sallust. In bello Jugurt.

Le défaut de naissance dans Marius étoit couvert par les plus grandes vertus. Accoutumé dès l'enfance à une vie dure, & nourri ensuite, non dans l'étude des lettres grecques, ni dans la délicatesse de Rome, mais dans les pénibles exercices de la guerre, il saisit bien-tôt la science de l'art militaire, & la porta aussi loin que personne eût jamais fait. Capable de plus grandes entreprises dans la guerre, modéré dans sa conduite particuliere, infiniment éloigné de la volupté & de l'avarice, il n'avoit d'autre passion que celle de la gloire. Il se conduisit de telle sorte dans toutes les charges qu'il exerça qu'il parut toujours digne d'en obtenir de plus considérables. Le reste de sa vie répondit à de si beaux commencemens. Plusieurs Consulats qui lui furent déférés de suite, la guerre de Jugurtha heureusement terminée, des armées innombrables de Barbares qui venoient fondre sur l'Ita-

tali

talie taillées en piéces dans deux combats où il y en eut plus de trois cens mille tués ou pris, montre ce qu'étoit Marius. *Salluſt. ib.*

Sylla, quoique d'un caractere tout différent, ne lui céda en rien. Il étoit de famille Patricienne, & avoit été parfaitement inſtruit dans l'étude des belles-lettres. Il avoit le cœur grand. Il aimoit les plaiſirs, mais il aimoit encore plus la gloire. Les délices rempliſſoient les momens de loiſir qu'il pouvoit avoir, ſans pourtant que jamais elles retardaſſent l'expédition des affaires. Il étoit éloquent, d'un eſprit fin, ami commode, d'un ſecret & d'une diſſimulation impénétrables, toujours prêt à donner, & ſur-tout prodigue d'argent. Quoi qu'avant les guerres civiles on pût le regarder comme le plus fortuné des Romains, jamais ſon mérite ne parut au-deſſous de ſa fortune, & l'on ne peut dire s'il fut plus heureux que brave. Quelles preuves de courage, de hardieſſe, de prudence, d'habileté ne donna-t'il point dans toutes les guerres dont il fut chargé & ſur-tout dans celle qu'il eut à ſoutenir contre Mithridate le plus redoutable ennemi des Romains!

Voilà certainement de grands hommes & bien dignes d'eſtime, s'il falloit juger de la grandeur & de la gloire par les dignités, par les talens, par les actions éclatantes. Mais c'eſt ici qu'on peut toucher au doigt cette vérité que j'ai tâché

d'établir dans le volume précédent, que l'homme eſt par le cœur tout ce qu'il eſt, & que le défaut de droiture & de probité ne ſe peut couvrir par les qualités les plus brillantes.

Quel honteux perſonnage le déſir violent d'obtenir le Conſulat, fit-il faire d'abord à Marius! Parce que Métellus, ſous qui il ſervoit en qualité de Lieutenant, ſembloit improuver ce deſſein, piqué vivement contre lui, & ne conſultant plus que ſon reſſentiment & ſon ambition, il travailla d'abord ſecrettement à le décrier dans l'eſprit des ſoldats; & devenu bientôt l'ennemi déclaré & le calomniateur de ſon Général, il vint à bout par ces voies indignes de le ſupplanter, & de ſe faire nommer en ſa place pour terminer la guerre contre Jugurtha. Il n'en eut pourtant pas toute la gloire. Sylla ſon Queſteur, entre les mains de qui Jugurtha fut remis, lui en enleva une grande partie; & fier d'un événement qui lui étoit ſi glorieux, il en fit graver l'image ſur un anneau dont il ſe ſervit toujours pour cachet: ce qui cauſa un dépit mortel à Marius, & fut la premiere ſource de leurs diviſions.

Lib. 2. n. 11. Paterculus peint merveilleuſement en trois mots le caractere de Marius. C'étoit, dit-il, un homme avide & inſatiable de gloire, violent dans ſes déſirs, & dévoré d'une ambition inquiéte: *Immodicus gloriæ, inſatiabilis, impotens, ſemperque in*

quietus. Aſpirant à un ſixieme Conſulat, il n'y eut point de baſſeſſe qu'il ne fît devant le Peuple, point de voie indigne & criminelle qu'il n'employât, juſqu'à s'aſſocier deux citoyens *a* les plus ſcélérats qui fuſſent dans la ville, pour écarter du Conſulat Métellus *b* l'un de ſes compétiteurs, le plus homme de bien de la République, & il alla juſqu'à le faire exiler, n'épargnant pour cela ni le menſonge, ni le parjure, * qui, ſelon lui, faiſoient partie du mérite & de l'habileté des grands hommes.

a Glaucia & Saturninus.

b C'eſt le même dont il a été parlé auparavant.

A quels tourmens un ambitieux n'eſt-il point livré! Tant d'honneurs accumulés ſur la tête de Marius, ſix Conſulats qui lui furent déférés de ſuite, *c* (ce qui étoit ſans exemple) des richeſſes immenſes acquiſes en aſſez peu de tems, des victoires ſans nombre & ſur toutes ſortes d'ennemis, pluſieurs triomphes plus glorieux les uns que les autres: tout cet amas de grandeurs & de proſpérités ne faiſoit plus qu'une impreſſion légere ſur le cœur de cet ambitieux, au lieu que la gloire naiſſante de Sylla qui alloit toujours en croiſſant, l'brûloit au-dedans de lui-même, le dévoroit de chagrins, & le tourmentoit comme un forcené.

c Il y eut ſeulement deux années entre le premier & le ſecond.

Ce qui réveilla ſa jalouſie, fut le choix du Général pour aller tenir tête à Mi- *Plut. in vit. Mar.*

* Αὐτὸς εἰς ἀρετὴν καὶ δεινότητος μερίδα τὸ ψεύσασθαι τιθέμενος *Plut. in vit. Mar.*

thridate. Il ne put souffrir que ce commandement fût donné à son rival. Quoique usé de fatigues, affoibli par l'âge, & devenu très-pesant, il fit un effort pour paroître au champ de Mars parmi les jeunes gens qui s'y exerçoient à la course des chevaux, & à faire des armes : spectacle qui faisoit pitié à tous les gens de bien, & à toutes les personnes sensées. On ne pouvoit comprendre qu'à l'âge où il étoit après tant de triomphes & tant de gloire, il pût encore songer à aller en Cappadoce & à l'extrêmité du Pont-Euxin, traîner les restes de sa vieillesse, & combattre contre les Satrapes de Mithridate. Cependant il fut nommé par le Peuple pour commander dans cette guerre, & Sylla obligé de prendre la fuite, pour mettre sa vie en sûreté.

Mais Sylla revint bien-tôt à Rome à la tête d'une armée nombreuse. Marius après une foible résistance se vit à son tour contraint de fuir. Sa tête fut mise à prix & le Tribun Sulpitius égorgé. Sylla, sans s'arrêter plus long-tems à Rome, marcha droit contre Mithridate, bien sûr que les victoires qu'il remporteroit contre un ennemi si formidable, serviroient plus que toute autre chose à affermir son autorité.

L'absence de Sylla donna lieu à Marius de revenir. Il avoit essuyé d'étranges avantures, obligé de fuir en tremblant

de ville en ville, & de se cacher tantôt dans des forêts, tantôt dans le fond d'un marais. Son entrée dans Rome fut suivie du meurtre d'un nombre infini de citoyens, & de ce qu'il y avoit dans la ville de plus gens de bien attachés au parti de Sylla.

Cependant le bruit se répandit que Sylla ayant terminé la guerre contre Mithridate, revenoit à Rome avec une grosse armée. Marius, qui s'étoit fait nommer Consul pour la septieme fois, fut tellement allarmé de cette nouvelle, qu'il en perdit le sommeil, & tomba dans une maladie dont il mourut bien-tôt après. On dit que dans les délires, qui ne le quitterent point, il jettoit des cris, & faisoit des gestes comme s'il eût combattu contre Mithridate, * tant son envie de commander, & sa jalousie naturelle, avoient profondément imprimé dans son cœur une forte & violente passion d'avoir cette guerre à conduire.

La cruauté de Marius ne parut rien en comparaison de celles qu'on vit ensuite exercer à Sylla. Il remplit Rome de meurtres sans fin & sans mesure. Le sang des citoyens ne lui coutoit rien. Il en proscrivit à différentes repriſes un très-grand nombre, avec peine de mort contre ceux qui auroient reçu chez eux ou sauvé un

* Οὕτω δεινὸς ἅπαντα καὶ δυσπαραμύθητος ἐκ φιλαρχίας καὶ φιλοπραγμοσύνης ἔρως ἐντέτηκε τῶν πράξεων ἐκείνων. *Plut. in vit. Mar.*

proscrit, sans excepter celui qui auroit sauvé un frere, un fils, un pere, & proposant même une récompense pour l'homicide, fut-ce un esclave qui eût tué son maître, ou un fils qui eût égorgé son propre pere. La mort des proscrits étoit suivie de la confiscation de leurs biens. *a* Ainsi l'avarice donna lieu à la cruauté, les richesses devinrent un crime, chacun paroissant criminel à proportion des biens qu'il possédoit, qui faisoient en même tems le danger des riches, & la récompense des meurtriers. Sylla se nomma & se déclara lui-même Dictateur, dignité qui depuis six vingt ans étoit inconnue à Rome. Il se fit donner une abolition générale de tout le passé, & un plein pouvoir pour l'avenir, de faire mourir les citoyens à sa volonté, de confisquer les biens, de distribuer les terres, de ruiner des villes, d'en bâtir d'autres, d'ôter les royaumes, & de les donner à qui il voudroit.

Mais, ce qu'on a peine à comprendre, c'est qu'après avoir fait mourir tant de milliers d'hommes, après avoir introduit dans la République des nouveautés si étranges & des changemens si inouis, il osa se démettre de la Dictature pour vivre en simple particulier: & qu'il termina ses

a Id quoque accessit, ut sævitiæ causam avaritia præberet, & modus culpæ ex pecuniæ modo constitueretur, & qui fuisset locuplex fieret nocens, suique quisque periculi merces foret. *Vell. Paterc. lib. 2. n. 22.*

jours dans son lit, sans que parmi tant de citoyens dont il avoit fait égorger les peres, ou les freres, ou les enfans, il s'en trouvât aucun qui entreprît d'attenter à sa vie. La divine Justice s'en étoit réservé la punition. Elle le frappa d'une horrible maladie, & le livra en proie à une honteuse & cruelle vermine, qui, renaissant sans cesse de ses chairs corrompues, sans que rien en pût arrêter la source intarissable, & infectant toute la maison d'une insupportable odeur, le fit enfin périr misérablement.

Marius & Sylla nous montrent combien peuvent être funestes les suites d'une ambition mal reglée. On est moins étonné que Marius, qui avoit toujours eu dans l'humeur quelque chose de dur, d'austere, & de farouche, *hirtus atque horridus*; qui étoit sans étude, sans éducation, sans politesse, ait porté la vengeance & la cruauté aussi loin qu'on l'a vû. Mais de tels excès sont presque incroyables dans un homme du caractere de Sylla, qui avoit toujours paru doux, humain, tendre, capable de pitié pour le malheur des autres jusqu'à verser des larmes; qui dès sa jeunesse avoit aimé la joie & les plaisirs; & qui avoit usé d'abord de sa fortune avec tant de sagesse & de modération. Seroit-ce, demande Plutarque, un changement de naturel & de mœurs, causé par de grands honneurs & de grandes

Patercul.

Plut. in Syl.

prospérités; ou plutôt un simple développement d'une dépravation cachée dans le fond du cœur, à laquelle le souverain pouvoir donne liberté de se manifester ? Quoiqu'il en soit, il faut conclure que l'ambition, quand il s'agit d'écarter un rival, est capable des crimes les plus noirs & des cruautés les plus inhumaines.

Celle de Sylla produisit les effets les plus funestes pendant plusieurs siécles. Possédé par une passion déméſurée de dominer, il fut le premier, qui, pour gagner l'affection des troupes, les corrompit par les lâches complaisances qu'il eut pour elles, & par les largesses excessives qu'il leur fit. Il leur apprit qu'elles pouvoient donner des maîtres à l'Empire: & c'est depuis ce premier exemple que les légions s'accoutumerent à regarder comme un droit qui leur appartenoit, à l'exclusion même du Sénat, de disposer absolument de l'Empire, de faire & de défaire les Empereurs selon leurs caprices, sans respecter le mérite des plus grands & des meilleurs Princes.

3. CÉSAR. POMPÉE.

VOICI deux autres ambitieux, d'un caractere tout différent des premiers, dont l'ambition, couverte & soutenue des qualités les plus éclatantes, paroît moins digne de blâme, & ne fut pas cependant moins pernicieuse à la République.

L'antiquité n'a rien au-dessus de ces deux grands hommes, si l'on ne considere que leurs vertus guerrieres, leurs entreprises, leurs victoires, qui remplirent l'univers de la gloire de leur nom.

Plut. in Cæs.

Céſar, en moins de dix ans qu'il fit la guerre dans les Gaules, prit de force plus de huit cens villes, dompta trois cens nations, combattit à diverſes fois en bataille rangée contre trois millions d'ennemis, dont il en tailla en piéces un million, & en fit un million de priſonniers. C'eſt pourquoi un Hiſtorien dit que par la grandeur de ſes vûes, par la rapidité de ſes conquêtes, par ſon courage & ſon intrépidité dans les dangers, il pouvoit être comparé à Alexandre le Grand, mais à Alexandre exemt des excès du vin & de la colere : *Magnitudine cogitationum, celeritate bellandi, patientia periculorum, magno illi Alexandro, ſed ſobrio neque iracundo ſimillimus.*

Paterc. lib. 2. n. 41.

Rien n'égale les éloges que Cicéron donne en mille endroits au mérite de Pompée. Dès ſa jeuneſſe il ſe ſignala par de grands commandemens, & par d'importantes expéditions. Il eut part à plus de combats, que ceux de ſon rang & de ſon âge n'ont coutume d'en avoir lu. Il remporta autant de triomphes, que le monde a de différentes parties ; autant de victoires, qu'il y a de diverſes ſortes de guerres. Le bonheur & le courage l'a-

Pro Cornel. Bello n. 9.

Pro leg. Manil. n. 28, & 41.

voient par-tout accompagné avec tant de constance, qu'on peut dire qu'il étoit en quelque sorte élevé au-dessus de la condition humaine. Enfin toutes les vertus morales, la probité, l'intégrité, le désintéressement, la religion l'avoient rendu infiniment respectable aux peuples étrangers, & leur avoient fait croire que ce qu'on racontoit de la vertu des anciens Romains, n'étoit point une fable ni une fiction.

Otez à ces deux rivaux l'ambition, & substituez-y un véritable amour de la patrie; je le répéte, l'antiquité n'a point eu de plus grands hommes. Mais l'un ne pouvoit souffrir de supérieur, ni l'autre d'égal. Pompée, dit un Historien, étoit exemt de presque tous les défauts, si ce n'en étoit pas un des plus grands de ne pouvoir souffrir, étant né dans une ville libre & maîtresse des nations, où de droit tous les citoyens étoient égaux, de ne pouvoir souffrir qu'aucun l'égalât en dignité & en puissance. Et César voulant, à quelque prix que ce fût dominer & être le maître, répétoit sans cesse des vers d'Euripide qui insinuent que pour monter sur le trône les plus grands crimes ne doivent rien coûter :

Vell. Paterc. lib. 2. n. 29.

Cic. lib. 1. de Off. n. 82.

> Nam si violandum est jus, regnandi gratia
> Violandum est : aliis rebus pietatem colas.

Paterc. li. 2. n. 44. Le Triumvirat formé entre Pompée, César, & Crassus, uniquement pour leurs

intérêts particuliers, & qui entraîna leur ruine aussi-bien que celle de la République, montre ce qu'il faut penser de la probité si vantée du grand Pompée. Il alla plus loin, & pour affermir sa puissance, il ne rougit point de prendre César pour son beau-pere, adoptant par cette alliance toutes ses vûes & tous ses desseins criminels, dont il connoissoit l'injustice mieux qu'un autre. Aussi Caton, répondant à ceux qui disoient que les différens survenus entre Pompée & César avoient ruiné la République: *Non*, dit-il, *mais leur union.* *Cic. lib. 3. de Off. n. 82.* *Plut. in Pomp.*

Caton ne s'y étoit point trompé. Il avoit prévû tout ce qui arriva. En voyant toutes les loix renversées, l'autorité du Sénat mépriſée, le peuple corrompu par les largesses des grands, & les premieres charges de la République vendues publiquement à prix d'argent, au sû & du consentement même de Pompée, il ne cessoit d'avertir le Sénat & le Peuple qu'ils travailloient eux-mêmes à se donner un maître, & à se dépouiller du plus précieux de leurs biens, qui étoit la liberté.

La chose arriva comme il l'avoit prédit. On vit enfin éclater la discorde. Les deux partis prirent les armes. *a* L'un

a Alterius ducis causa melior videbatur, alterius erat firmior. Hic omnia speciosa, illic valentia. Pompeium Senatus auctoritas Cæsarem militum armavit fiducia. *Paterc. lib. 2. n. 45.*

paroiſſoit avoir pour lui la juſtice, l'autre avoit la force. Là les prétextes étoient ſpécieux, ici les meſures priſes plus ſagement. Pompée avoit pour lui l'autorité du Sénat. Céſar comptoit ſur la valeur de ſes ſoldats. Le parti que prit Pompée d'abandonner Rome & l'Italie, rabattit beaucoup de l'eſtime qu'on avoit conçûe de ſon mérite.

Le ſuccès de cette guerre civile fut tel, que tout le monde ſait. Après beaucoup de ſang répandu, & le plus pur ſang de la République, Céſar demeura le maître, & s'attribua une puiſſance ſouveraine, à laquelle, pour aſſouvir ſon ambition, il ne manquoit que le diadême & le titre de Roi, qu'il eſſaya envain pluſieurs fois par ſes émiſſaires de ſe faire accorder. C'eſt ce qui hâta ſa mort, & qui, par un dernier effort de la liberté expirante, arma contre lui les mains de ſes meilleurs amis, & de ceux qu'il avoit le plus comblés de bienfaits. On regarda comme un effet de la vengeance divine, de ce que cet uſurpateur, qui après s'être ſervi du crédit de Pompée pour établir ſa tyrannie, l'avoit fait périr, étoit tombé mort & percé de coups aux piés de la ſtatue de ce même Pompée.

4. LE JEUNE OCTAVIUS.

Les choſes en étoient venues dans

la République Romaine à ce point de désordre & de confusion dont parle Polybe, où l'unique remede des maux présens est l'autorité souveraine d'un homme puissant, seule capable de rétablir l'ordre & la régle. Le jeune Octavius fut cet homme destiné pour introduire une nouvelle forme de gouvernement. Il étoit fils de la niéce de Jules César, qui l'avoit adopté & déclaré son héritier par son testament, & il n'avoit pas encore alors vingt ans accomplis. Dès qu'il eut appris sa mort, il se rendit à Rome, prit le nom de César, distribua aux citoyens tout l'argent que le défunt lui avoit laissé, & par-là se fit un puissant parti contre Antoine qui aspiroit à la domination.

Ce fut Cicéron qui contribua le plus à élever le jeune César. Qu'il me soit permis d'exposer ici avec quelque étendue la part qu'eut Cicéron à ce grand événement. J'ai tâché dans le second Tome de donner quelque idée de son génie & de son éloquence : il ne sera peut-être pas hors de propos de le montrer maintenant comme politique & comme homme d'Etat. Un Auteur qui ne sort presque jamais des mains de la jeunesse, mérite d'en être connu de toute maniere.

Cicéron étoit alors tout-puissant dans la République. Tous les yeux étoient

tournés sur lui, comme sur le plus fort appui & le plus ferme défenseur de la liberté. Sa haine contre Antoine, dont il avoit tout à craindre, contribua beaucoup à le faire pancher du côté d'Octavius : mais il s'attacha aussi à lui, dit Plutarque, par un mouvement secret de vanité & d'ambition, dans l'espérance que les armes de ce jeune homme assureroient & augmenteroient sa puissance & son autorité dans le gouvernement pour le bien de la République.

In vit. Cic.

C'avoit toujours été là le foible de Cicéron, qui lui fit faire tant de bassesses à l'égard de César depuis sa victoire, & qui l'empêcha même de se défier de Pompée comme il auroit dû faire, & comme on l'y exhortoit, *a* en l'avertissant qu'il ne falloit pas toujours compter sur ses paroles, & qu'il étoit aisé, à travers ses beaux discours, de découvrir ce qu'il pensoit, & ce qu'il désiroit. Mais Cicéron vouloit être loué, flatté, considéré, employé. Un éloge où il paroissoit quelque réserve, étoit capable, sinon de le brouiller, du moins de le refroidir à l'égard de ses meilleurs amis; comme effectivement cela arriva par rapport à Brutus, *b* qui s'étoit contenté

a Pompeius solet aliud sentire & loqui : neque tamen tantum valet in genio, ut non appareat quid cupiat. *Epist. 1. lib. 8. ad Famil.*

b Hic autem (Brutus) se etiam tribuere multum mihi putat, quòd scripserit optimum consulem.

dans une occasion de l'appeller *un excellent Consul*. Quoi ! dit Cicéron, un ennemi parleroit-il plus sechement ? Au contraire on obtenoit tout de lui par des louanges & des caresses. Et le jeune César ne les lui épargna point. Il le combloit d'honnêtetés & de flatteries: il l'appelloit son pere : il vouloit dépendre en tout de lui, & ne rien faire sans son conseil. Voilà pourquoi Cicéron, qui étoit extrêmement vif dans tout ce qu'il prenoit à cœur, *a* l'exalta si fort dans le Sénat & devant le peuple, & lui fit accorder tant de privileges, tant de dispenses, tant d'honneurs extraordinaires, en relevant au-dessus des actions les plus glorieuses le courage avec lequel il s'étoit opposé à Antoine. Et comme les gens sensés, qui entrevoyoient sans doute dans le jeune César avec beaucoup de mérite un grand fond d'ambition, craignoient que des distinctions si marquées n'eussent des suites fâcheuses, & que la liberté publique n'en souffrît : Cicéron, pour les rassurer, ne cessoit de répéter, que bien-loin d'en devoir prendre au- *Philipp. 5. n. 50, 51.*

Quis enim jejunius dixit inimicus ? *Ad. Att. lib. 2. Epist. 22.*

a Laudo, laudo vos, Quirites, cùm gratissimis animis prosequimini nonen clarissimi adolescentis, vel potius pueritiæ : sunt enim facta ejus immortalitatis, non ætatis. Multa memini, multa audivi, multa legi : nihil tale cognovi *&c. Philip. 4. n. 5.* Qui nisi in hac rep. natus esset, remp. scelere Antonii nullam haberemus. *Philipp. n. 3. 5.*

cune allarme, on devoit au contraire tout attendre de ce jeune homme, dont il connoissoit à fond les sentimens, & pour qui il n'y avoit rien de plus cher que la République, rien de plus respectable que l'autorité du Sénat, rien de plus précieux que l'estime des gens de bien, rien enfin de plus doux ni de plus sensible que la véritable gloire.

Brut. Ep. 2. ad Cic. Brutus, quoiqu'éloigné de Rome & du centre des affaires, lui marquoit les mêmes craintes & les mêmes allarmes. Il lui représentoit que placé dans le plus haut dégré d'autorité & de crédit où pût être un citoyen dans une ville libre, & où on le voyoit avec joie, il devenoit en quelque sorte responsable de tous les événemens; que pour un homme comme lui, les bonnes intentions ne suffisoient pas, qu'elles devoient être accompagnées de prudence; & que dans la conjoncture présente le principal effet de la prudence étoit de modérer les honneurs à l'égard de ceux qui rendoient service à la République, le Sénat ne devant jamais rien accorder à un particulier qui pût devenir pour les mal-intentionnés un exemple pernicieux, ou même leur fournir des armes & des forces contre l'Etat.

Epist. 17. Cic. ad Brutum. Cicéron ne connut bien la sagesse & l'importance de ces avis, que quand le jeune César commença à lui échapper. Il sentit alors quel poids c'étoit pour lui

que s'être rendu ſa caution envers la République, & il appréhenda de ſe trouver hors d'état de lui tenir parole. Ce n'eſt pas qu'il déſeſpérât encore entierement ; il croyoit voir de la reſſource dans ſon bon naturel : mais il craignoit la légéreté & la flexibilité de ſon âge, & il redoutoit encore plus cette foule de flatteurs qui ne ceſſoient de l'obſéder, & qui travailloient à lui renverſer l'eſprit par de fauſſes idées d'une vaine & frivole grandeur.

Les conjurés, à la tête deſquels étoit Brutus, avoient d'abord été comblés de louanges & d'honneurs ; le jeune Céſar même, en pourſuivant Antoine comme ennemi de la République, avoit paru ſe déclarer hautement en leur faveur. Mais quand il vit ſon pouvoir entierement affermi, il ne diſſimula plus, & ſe démaſqua. Ce changement fit une peine extrême à Cicéron qui en prévoyoit bien les ſuites qu'il n'étoit plus en état d'empêcher. Il lui écrivit à ce ſujet une lettre dans laquelle il imploroit ſa protection pour les Conjurés, mais d'une maniere qui bleſſa vivement la délicateſſe de Brutus, à qui, de concert ſans doute avec Cicéron, Atticus, leur ami commun avoit envoyé une copie de cette lettre. Brutus en témoigna ſon étonnement & ſa douleur à l'un & à l'autre dans deux lettres qui méritent bien d'être lûes,

& qui montrent, par la nobleſſe & l
la grandeur des ſentimens qu'on y voit
que c'eſt avec raiſon que ce généreux dé
fenſeur de la liberté fut appellé le der
nier des Romains. J'eſpere qu'on ne m
ſaura pas mauvais gré ſi j'en rapporte ic
quelques traits.

Lib. Epiſt. ad Brut. Ep. 15. Dans celle qui eſt adreſſée à Cicéron après les premiers complimens il lui ou vre ſon cœur ſur la maniere baſſe & ram pante dont il a écrit à Octavius, qu feroit preſque ſoupçonner que Cicéro croit n'avoir que changé de maître, & non ſecoué le joug de la dominatio *On ne lui demande*, lui dites-vous, *on n'attend de lui qu'une choſe, qui e qu'il veuille protéger & conſerver les c toyens qui ſont eſtimés & chéris des gen de bien & du Peuple Romain.* Quoi nous voilà donc à la diſcrétion d'Octa vius! & s'il ne lui plaît pas de nous pro téger, c'en eſt fait de nous! Il vaudro mieux cent fois mourir, que de lui êtr redevable de la vie. *a* Je ne crois poin les dieux aſſez ennemis de Rome, pou vouloir qu'on demande par grace à Oc tavius la conſervation d'aucun citoyen, &

a Ego medius fidius non exiſtimo tam omnes deos adverſus eſſe à ſalute Populi Romani, ut Octavius orandus ſit pro ſalute cujuſquam civis, non dictam pro liberatoribus orbis terrarum. Juvat enim magnificè loqui: & cert decet adversùs ignoran tes quid pro quoque ti mendum, aut à quoqu petendum ſit.

ien moins encore de libérateurs de l'u-
ivers : car il nous convient de pren-
re ce ton avec des personnes qui ne
avent ni ce qu'il faut craindre pour gens
'un certain caractere, ni ce qu'il faut
emander pour eux, & à qui. Ne s'agit-
donc plus que de convenir des condi-
ons de la servitude, & non de repouſ-
er la servitude même ? Qu'importe que
e ſoit ou Céſar, ou Antoine, ou Oc-
avius qui domine ? N'avons-nous pris
s armes que pour changer de maître,
non pour devenir libres ? Les dieux
'arracheront plutôt cent fois la vie que
e m'arracher la réſolution où je ſuis
e ne point ſouffrir, je ne dis pas que
éritier de celui que j'ai tué, régne en
place, mais que mon pere même, s'il
venoit en vie, ſe rendit le maître des
ix & du Sénat. Vous ſuppliez pour
otre ſûreté & pour notre retour à Ro-
e. Mais croyez-vous que nous faſſions
cun cas ni de l'une ni de l'autre, s'il
s faut acheter au prix de l'honneur &
e la liberté ? *a* Vivre pour moi, ce ſera
e me trouver éloigné de la ſervitude,
de ceux qui n'en ſont point ennemis.
out endroit où je pourrai être libre,
e tiendra lieu de Rome. *b* Gardez-

Ego verò longè à ſer-
ent bus abero, mihique
licabo eſſe Romam,
icumque locorum eſſe
licebit.

b Me verò poſthac ne
commendaveris Cæſari
tuo ne te quidem ipſum,

vous donc bien à l'avenir de me recommander ainſi à votre Céſar ; &, ſi vous m'en croyez, de vous y recommander vous-même. Le peu d'années qu'il vous reſte à vivre, ne mérite pas que vous faſſiez à ce jeune homme des ſupplications ſi baſſes & ſi rampantes. Pour moi je ſuis bien réſolu de ne me point laiſſer entraîner par la foibleſſe, ni par la déſertion des autres. Je tenterai tout, j'entreprendrai tout, pour tirer notre patrie commune de la ſervitude ; *a* & je regarderai avec pitié ceux en qui ni leur âge avancé, ni la gloire de leurs actions paſſées, ni l'exemple de courage que d'autres leur donnent, ne peuvent diminuer l'amour de la vie. Si le ſuccès répond à nos vœux & à la juſtice de notre cauſe, nous ſerons tous contens. Si les choſes tournent autrement, je ne m'en jugerai pas moins heureux : car je crois être né, & ne devoir vivre, que pour défendre & délivrer mes citoyens.

Ibid. Ep. 26. Il parle d'une maniere encore plus forte & plus libre dans la lettre qu'il écrit à Atticus. Je conviens, lui dit-il, que Cicéron, dans tout ce qu'il a fait, a eu les meilleures intentions du monde. Perſonne ne connoît mieux que moi ſon ame

ſi me audies. Valdè care æſtimas tot annos, quot iſta ætas recipit, ſi propter eam cauſam puero iſti ſupplicaturus es.

a Ac veſtri miſ rebus quibus nec ætas, neq honores, neque virtu aliena dulcedinem vive di minuere potuerit.

ection & ſon zèle pour la République. Mais dans cette occaſion, dirai-je, qu'il été ou peu clairvoyant, lui qui eſt ſi age : ou trop politique, lui qui n'a oint craint pour le ſalut de l'Etat, de e faire un ennemi d'Antoine ? Ce que je ai, c'eſt qu'en ménageant trop Octa-ius, il n'a fait que nourrir & irriter ſa upidité & ſon audace. Il ſe vante d'avoir erminé, ſans ſortir de Rome, la guerre ontre Antoine ; n'a-ce été que pour lui onner un ſucceſſeur ? Je vous écris ceci vec la plus vive douleur : mais vous vez exigé de moi que je vous parlaſſe vec une ouverture de cœur entiere. Quelle imprudence, d'aller par une rainte aveugle au-devant des maux u'on appréhende, & qu'on auroit peut-tre pu éviter ! *a* Nous craignons trop la ort, l'exil, & la pauvreté. Il ſemble ue Cicéron regarde toutes ces choſes omme les derniers des malheurs : & ourvû qu'il trouve des perſonnes qui le onſidérent & le louent, & de qui il btienne ce qu'il ſouhaite, la ſervitude e lui fait point de peur pour peu qu'elle oit honorable : ſi pourtant il peut y avoir

a Nimium timemus ortem, exilium, & pauertatem Hæc mihi vientur Ciceroni ultima ſe in malis: & dum haeat à quibus impetret uæ velit, & à quibus colatur ac laudetur, ſervitutem, honorificam modò non aſpernatur : ſi quicquam in extrema ac miſerrima contumelia poteſt honorificum eſſe.

quelque chose d'honorable dans la derniere des infamies, accompagnée en même-tems des miseres les plus extrêmes. Octavius a beau appeller Cicéron son pere, paroître vouloir dépendre de lui en tout, lui donner des louanges, le combler d'honnêtetés : on verra bientôt les effets détruire ce langage. Y a-t'il en effet rien de plus contraire au sens commun que de donner le nom de pere à celui que l'on ne regarde pas comme un homme libre ? Mais il est aisé de voir que le bon Cicéron ne songe & ne travaille qu'à se rendre Octavius favorable. *a* Je ne fais plus aucun cas de toute sa philosophie. De quel usage lui sont ces sentimens si nobles & si magnifiques dont il a rempli ses livres, en parlant de la mort, de l'exil, de la pauvreté, de la solide gloire, du véritable honneur, & du zèle qu'on doit avoir pour la liberté de sa patrie ? *b* Que Cicéron vive dans la soumission & dans la servitude, puisqu'il en est capable, & que ni son âge, ni ses dignités, ni ses actions passées ne le font point rougir de prendre un tel parti. Pour

a Ego verò jam iis artibus nihil tribuo, quibus scio Ciceronem instructissimum esse. Quid enim illi prosunt quæ pro libertate patriæ quæ de dignitate, de morte, exilio, paupertate scripsit copiosissimè.

b Vivat herculè Cicero, qui potest, supplex & obnoxius, si neque ætatis, neque honorum, neque rerum gestarum pudet.

loi nulle condition de la servitude, quelque honorable qu'elle puisse paroître, ne m'empêchera pas de déclarer la guerre à la tyrannie, aux commandemens accordés contre les regles, à la domination injuste, & à toute puissance qui voudra s'élever au-dessus des loix. Il finit sa lettre en avouant, que sans rien diminuer de son amitié pour Cicéron, il ne peut pas ne point rabattre beaucoup de l'estime qu'il en faisoit : parce qu'il ne nous est pas libre de juger autrement des personnes que selon l'idée que nous en avons conçûe.

Les choses tournerent, comme Brutus l'avoit prévu. Le jeune César s'apperçut bien-tôt que les gens de bien, tous zelés pour la liberté, songeoient à resserrer son autorité dans les justes bornes d'un pouvoir légitime. Il apprit aussi que Cicéron, qui avoit de la peine à retenir un bon mot, & qui se piquoit d'exceller à raillerie ; (dangereux talent pour quiconque gouverne !) que Cicéron, dis-je, en jouant sur l'équivoque d'une expression latine ; qu'on ne peut faire sentir en françois, parloit de lui comme d'un jeune homme qu'il falloit combler de louanges & d'honneurs, puis s'en défaire; *laudandum adolescentem, ornandum, tollendum.* Mais il fut bien dire qu'il donneroit bon ordre que cela n'arrivât pas : *se non esse commissurum ut tolli possit.* *Epist. 11. lib. 20. ad famil.*

Il y pourvut en effet, & s'étant déclaré tout d'un coup contre les Conjurés, il les fit appeller en jugement. Alors Céſar, Lépidus, & Antoine, s'étant raccommodés, & ayant fait entr'eux cette fameuſe ligue ſi connue ſous le nom de ſecond Triumvirat, partagerent les provinces, & firent cette horrible proſcription de plus de deux cens des plus illuſtres citoyens de Rome dont ils mirent la tête à prix. On vit ici une ſeconde fois combien l'ambition, dans les perſonnes qui paroiſſent du naturel le plus doux, eſt violente & cruelle, & comment elle éteint dans le cœur tout ſentiment d'honneur, de probité, de reconnoiſſance. Céſar, pour parvenir à ſes fins, après une foible & molle réſiſtance, ſacrifia à la haine d'Antoine ſon bienfaiteur, l'artiſan de ſa fortune: en un mot celui qu'il appelloit ſon pere. Celui qui pendant tant d'années avoit employé ſa voix pour défendre les intérêts des particuliers & du public, mourut ſans trouver aucun défenſeur.

Paterc. lib. 2. n. 66.

Quel ſpectacle! On vit la tête de Cicéron placée entre ſes deux mains ſur cette même tribune aux harangues, où comme Conſul, & depuis en qualité de Conſulaire, il avoit tant de fois fait entendre ſa voix; & où cette année là même il avoit déclamé contre Antoine avec une éloquence plus qu'humaine, & des applaudiſſemens

Liv. & in frag.

applaudiſſemens ſans exemple. Il avoit vécu ſoixante & trois ans, & ſa mort auroit pu ne point paroître prématurée, ſi elle n'avoit point été violente. Son génie éclata également & par les ouvrages qui en furent le fruit, & par les honneurs qui en furent la récompenſe. Son état de proſpérité, qui dura long-tems, fut entremêlé d'épreuves fort dures : l'exil, la ruine du parti qu'il avoit embraſſé, la mort d'une fille qu'il aimoit tendrement, une fin ſi tragique & ſi funeſte. De tant de rudes coups, la mort fut le ſeul qu'il ſouffrit en homme de courage. Après tout, ſi l'on veut compenſer le bien & le mal, on peut dire que ce fut véritablement un grand perſonnage, qui mérite l'admiration de tous les ſiécles : & pour le louer dignement, il lui faudroit un autre Cicéron.

Saint Auguſtin, en parlant de cet événement, fait remarquer combien les vûes des hommes les plus prudens ſont bornées, & combien ils ſont peu clairvoyans dans l'avenir. Cicéron avoit embraſſé avec chaleur le parti du jeune Céſar, dans l'eſpérance de ſurmonter par ſon crédit celui d'Antoine ſon ennemi, & de rétablir par ſon moyen la liberté : & c'eſt préciſément tout le contraire qui arriva. Ce fut ce jeune homme qui le livra lui-même à la fureur d'Antoine, & qui peu de tems après envahit la domi-

De civit. Dei lib. 3. cap 30.

nation, & se rendit maître de la République.

Pour reprendre la suite du récit & le terminer, César délivré de ses deux rivaux par des événemens qu'il seroit trop long de rapporter ici, se trouva seul maître de tout ce qui obéissoit aux Romains. Alors il délibéra avec Agrippa & Mécéne, ses plus intimes amis, s'il rétabliroit la République en son ancienne liberté, en remettant l'autorité entre les mains du Sénat & du Peuple; ou s'il se maintiendroit dans la puissance souveraine. Agrippa, quoiqu'il fût le compagnon de sa fortune, & mari de sa niéce, lui conseilla le premier. Mécéne lui représenta par beaucoup de raisons que l'Etat ne pouvoit plus subsister que sous un Monarque; qu'il ne pouvoit lui-même se démettre de son autorité sans être en danger de sa vie; mais qu'il trouveroit sa gloire aussi bien que sa sûreté dans un gouvernement sage & équitable. César se rendit donc à ce dernier avis. On trouve dans M. de Saint Evremont un portrait de son gouvernement & de son génie, qui mérite d'être lu. J'en inférerai ici un extrait.

Dion. lib. 52. M. de Till. vie d'Aug.

„Après la tyrannie du Triumvirat „& la désolation qu'avoit apporté „guerre civile, il voulut enfin gouver„ner par la raison un peuple qu'il avoit „assujetti par la force; & dégouté d'un

„ violence où l'avoit peut-être obligé la „ néceſſité de ſes affaires, il ſut établir „ une heureuſe ſujettion, plus éloignée „ de la ſervitude que de l'ancienne liberté.

„ Un des grands ſoins qu'il eut tou- „ jours, fut de bien faire goûter aux „ Romains le bonheur du gouverne- „ ment, & de leur rendre, autant qu'il „ put, la domination inſenſible. Il re- „ jetta juſqu'aux noms qui pouvoient „ déplaire, & ſur toutes choſes la qua- „ lité de Dictateur, déteſtée dans Sylla, „ & odieuſe en Céſar même.

„ La plûpart des gens qui s'élévent, „ prennent de nouveaux titres pour au- „ toriſer un nouveau pouvoir. Il voulut „ cacher une puiſſance nouvelle ſous des „ noms connus, & ſous des dignités „ ordinaires. Il ſe fit appeller *a* Empe- „ reur de tems en tems pour conſerver „ ſon autorité ſur les légions. Il ſe fit „ créer Tribun *b* pour diſpoſer du peu- „ ple; Prince du Sénat pour le gou- „ verner. Mais quand il réunit en ſa „ perſonne tant de pouvoirs différens, „ il ſe chargea auſſi de divers ſoins; „ & il devint l'homme des armées, „ du Peuple & du Sénat, quand il s'en

b Il tranſmit à ſes ſuc- ceſſeurs le titre d'Empe- reur, auſſi bien que celui d'Auguſte, qu'il avoit re- çu après la fameuſe jour- née d'Actium.

b Il eut la puiſſance Tribunicienne, mais il ne fut point Tribun.

„ rendit le maître. Encore n'usa-t-il de
„ son pouvoir que pour ôter la confu-
„ sion qui s'étoit glissée en toutes cho-
„ ses. Il remit le Peuple dans ses droits,
„ & ne retrancha que les brigues aux
„ élections des Magistrats. Il rendit au
„ Sénat son ancienne splendeur, après
„ en avoir banni la corruption. Car il
„ se contenta d'une puissance tempérée,
„ qui ne lui laissoit pas la liberté de
„ faire le mal; mais il la voulut ab-
„ solue, quand il s'agit d'imposer aux
„ autres la nécessité de faire le bien.
„ Ainsi le peuple ne fut moins libre,
„ que pour être moins séditieux: le Sé-
„ nat ne fut moins puissant, que pour
„ être moins injuste. La liberté ne per-
„ dit que les maux qu'elle peut causer,
„ rien du bonheur qu'elle peut produire.

M. Tillem. vie d'Aug.

Il eut la joie de voir, dès les premiers jours de son autorité souveraine, le temple de Janus fermé, ce qui ne se faisoit que lorsque les guerres avoient cessé dans tout l'Empire. Monsieur de Tillemont remarque, après Eusebe, que le Fils de Dieu étant près de se faire homme pour nous apporter du ciel la paix véritable avec Dieu, avec nous-mêmes & avec les autres hommes, a voulu donner en même tems une image de cette paix intérieure en établissant sur la terre une paix extérieure & visible. Cette paix & cette réunion d'un grand nom

bre de provinces en une même monarchie, étoit favorable aux desseins de Dieu par la facilité qu'elle donnoit aux prédicateurs de l'Evangile de passer de province en province pour porter par tout la lumiere de la foi : & les peuples n'étant point occupés par le trouble & le tumulte des guerres, écoutoient avec liberté ce qu'on leur prêchoit, & l'embrassoient avec joie lorsque Dieu ouvroit leurs cœurs par sa grace.

C'est ainsi que Dieu, unique arbître de tous les événemens humains, décide en maître du sort des Empires, en prescrit la forme, en régle les limites, en marque la durée, faisant servir les passions & les crimes même des hommes à l'exécution de ses desseins sur le genre humain pleins de bonté & de justice ; & que par les ressorts cachés d'une sagesse qu'on ne peut trop admirer, il dispose de loin, & sans que les hommes s'en apperçoivent, les préparatifs de la grande œuvre à laquelle tout le reste se rapporte, qui est l'établissement de l'Eglise, & le salut des Elus.

QUATRIEME PARTIE.

DE LA FABLE ET DES ANTIQUITÉS.

IL me reſte, dans cette quatrieme Partie, à parler de la Fable & des Antiquités. Je le ferai en très-peu de mots.

CHAPITRE PREMIER.

De la Fable.

IL n'y a guères de matiere, dans ce qui regarde l'étude des belles lettres, qui ſoit ni d'un plus grand uſage que celle dont je parle ici, ni plus ſuſceptible d'une profonde érudition, ni plus embarraſſée d'épines & de difficultés. Mon deſſein n'eſt pas de percer ces obſcurités, ni de les éclaircir, mais ſeulement d'exhorter les jeunes gens à ne pas négliger une étude, dont ils peuvent retirer beaucoup de fruit. Pour cela je me bornerai à deux réflexions, que je ne toucherai même que fort légérement : dont l'une regardera l'origine de la Fable, & l'autre ſon utilité.

ARTICLE PREMIER.

De l'origine de la Fable.

LA FABLE, qui eſt un mêlange & un compoſé de faits réels & de menſonges embellis & ornés, eſt née de la vérité, c'eſt-à-dire de l'hiſtoire tant ſacrée que profane, dont pluſieurs événemens ont été altérés en différentes manieres, & en différens tems, ſoit par les opinions populaires, ſoit par les fictions poëtiques.

Premiere ſource de la Fable. Altération des Faits de l'Hiſtoire ſainte.

Je dis que la Fable eſt née en partie de l'hiſtoire Sainte, & c'eſt-là ſa premiere & ſa principale origine. La famille de Noé, inſtruite parfaitement de la religion par ce ſaint Patriarche, conſerva quelque tems le culte du vrai Dieu dans toute ſa pureté. Mais lorſqu'après avoir inutilement entrepris la conſtruction de la tour de Babel, elle ſe fut ſéparée, & qu'elle ſe répandit en différentes contrées, la diverſité de langage & de demeure fut bien-tôt ſuivie de l'altération du culte. La vérité, qui juſques-là n'avoit été confiée qu'au canal ſeul de la vive voix ſujet à mille variations, & qui n'étoit point encore fixée par l'écriture gardienne sûre des faits, la vérité, dis-je, s'obſcurcit par un nombre infini de fables, dont les dernieres augmenterent beaucoup les ténébres que les plus anciennes avoient déjà répandues.

La tradition des grands principes & des grands événemens se conserva parmi tous les peuples, non sans quelque mêlange de fictions, mais avec des traces de vérité évidentes & tout-à-fait reconnoissables : preuve certaine que ces peuples étoient tous sortis de la même origine.

De-là ce sentiment, répandu chez tous les peuples, d'un Dieu souverain, tout-puissant, maître & créateur de l'univers : &, ce qui en est une suite, de la nécessité d'un culte extérieur par des cérémonies & des sacrifices. De-là le consentement uniforme & général sur certains faits : la création de l'homme par les mains de Dieu-même ; son état de bonheur & d'innocence, marqué par le siécle d'or, où la terre, sans être arrosée de ses sueurs, ni cultivée par un pénible travail, lui fourniſſoit tout en abondance ; la chûte du même homme, source de tous ses malheurs, suivie d'un déluge de crimes qui attira celui des eaux ; le genre humain sauvé par une arche qui s'arrêta sur une montagne ; & ensuite la propagation du genre humain par un seul homme & par ses trois fils.

Mais le détail des actions particulieres étant moins important, & par cette raison moins connu, fut bien-tôt altéré par des fables & des fictions, comme on le voit clairement dans la famille

même de Noé. Comme il fut pere de trois enfans, & que les peuples qui en étoient descendus se répandirent après le déluge dans les trois différentes parties de la terre; cette histoire a donné lieu à la fable de Saturne, dont les trois enfans, si on en croit les Poëtes, partagerent entr'eux l'empire du monde.

Cham est le même qu'Ammon, c'est-à-dire Jupiter. *Japhet*, connu sous ce nom dans les poëtes, fut aussi adoré sous celui de Neptune; parce que les pays maritimes lui échûrent. La postérité de *Sem*, plus religieuse dans plusieurs de ses descendans, a laissé son nom dans un oubli, qui l'a fait prendre pour le Dieu des morts & de l'oubli.

Il est aisé de voir sur quoi est fondée l'histoire scandaleuse de Saturne, traité injurieusement par l'un de ses fils.

Il est aisé aussi de comprendre que la licence des Saturnales venoit d'une mémoire peu respectueuse de l'yvresse de Saturne, c'est-à-dire de Noé.

La sévère punition de celui qui avoit vû la nudité de Noé, a laissé parmi les payens la mémoire de l'indignation de Saturne, qui, selon Callimaque, fit une loi irrévocable, que quiconque auroit une pareille témérité à l'égard des dieux, perdroit aussi-tôt la vûe.

Callimach. hym. εἰς λετρω τὰς πάλλας.

Quels rapports ne trouve-t-on point entre Moyse & Bacchus: & ainsi de beaucoup d'autres?

Voilà donc certainement une des sources de la Fable, qui est l'altération des faits & des événemens de l'Histoire Sainte.

Seconde source de la Fable, Ministere des Anges.

LE MINISTERE des Anges à l'égard des hommes, en a été un autre. Dieu, qui avoit associé les Anges à sa nature spirituelle, à son intelligence, à son immortalité, a voulu encore les associer à sa providence dans le gouvernement du monde, soit en ce qui concerne la nature & les élémens, soit en ce qui a rapport à la conduite des peuples. L'Ecriture nous parle d'Anges qui préfident aux eaux, aux vents, aux foudres, aux tonnerres, aux tremblemens de terre. Elle nous en montre d'autres, qui armés d'une épée foudroyante ravagent toute l'Egypte, font périr par la peste dans Jérusalem un peuple innombrable, exterminent l'armée d'un Prince impie. Il y est fait mention d'un Ange prince & protecteur de l'empire des Perses; d'un autre, prince de celui des Grecs; de l'Archange Michael, prince du peuple de Dieu. Le Ministère extérieur des Anges est aussi ancien que le monde, comme on le voit par l'exemple du Chérubin placé à la porte du Paradis terrestre pour en garder l'entrée.

Apoc. c. 7. v. 1. c. 8. v. 1. 5. & 7. c. 16. v. 4.

Dan. ch. 10. n. 20. & 21.

Noé, & les Patriarches, étoient parfaitement instruits de cette vérité qui les intéressoit très-vivement, & ils avoient

eu ſoin ſans doute d'en inſtruire leurs familles ; qui peu-à-peu perdant les idées plus pures & plus ſpirituelles d'une Divinité cachée & inviſible, ne furent plus attentifs qu'aux miniſtres de ſes bienfaits & de ſes vengeances. Il a pu arriver delà que les hommes ſe ſoient formé l'idée de dieux, dont les uns préſidoient aux fruits de la terre, d'autres aux fleuves, ceux-là à la guerre, ceux-ci à la paix, & ainſi de tout le reſte ; de dieux, dont le pouvoir & le miniſtere étoient bornés à certaines contrées, & à certains peuples : mais qui tous étoient ſoumis à l'autorité d'un Dieu ſuprême.

Troiſieme ſource de la Fable, Détail où entre la Providence dans le gouvernement du monde.

Un autre principe de religion, gravé généralement dans l'eſprit de tous les peuples, a donné lieu encore à la multiplicité des divinités payennes : c'eſt la perſuaſion où l'on a toujours été, que la providence divine préſide à tous les événemens humains grands ou petits, & qu'aucun, ſans exception, n'échappe à ſon attention ni à ſes ſoins. Mais les hommes, effrayés du détail immenſe où il falloit que la Divinité deſcendît, ont cru la devoir ſoulager, en donnant à chaque dieu en particulier une fonction propre & perſonnelle : *ſingulis rebus propria diſpertientes officia numinum.* Le ſoin de toute la campagne auroit donné trop d'affaires à un dieu ſeul : les terres étoient confiées à l'un, les montagnes à l'autre,

S. Aug. de Civit Dei. lib. 4. cap. 8.

les collines à un troisieme, les vallées à un autre encore. Saint Augustin compte une douzaine de divinités différentes, toutes occupées au tour d'un chalumeau de blé, dont chacune d'elles, selon sa destination, prend un soin particulier dans les différens tems, depuis le premier moment que la semence a été jettée en terre, jusqu'à ce que le blé soit parfaitement mûri.

Id. lib. 7. cap. 2.

Outre *a* la foule de dieux du bas étage destinés à ces menues fonctions, il y en a d'autres, dit Saint Augustin, *b* plus considérables, & d'un rang plus élevé, parce qu'apparemment ils ont une plus noble part au gouvernement du monde.

Quatrieme source de la Fable. Corruption du cœur humain, qui a voulu autoriser ses crimes & ses passions.

§ Mais, ajoute le même Pere, ce sont ces dieux-là même plus importans & plus renommés que la Fable a le plus décriés & diffamés, en leur attribuant les crimes les plus honteux & les déformes les plus détestables, des meurtres, des adultères, des inceſtes; au lieu que par rapport à ces petits dieux, leur obscurité & leur bassesse, en les laissant dans l'oubli, a mis leur honneur en sûreté.

a Illam quasi plebeiam numinum multitudinem minutis opusculis destinatam.

b Numina selecta dicuntur. . . . . quia opera majora ab his administrantur in mundo.

§ Illam infimam turbam ipsa ignobilitas texit, ne obrueretur opprobriis. . . . Vix selectorum quispiam, qui non in se notam contumeliæ insignis acceperit. *Lib. 7. cap. 4.*

Et ceci a encore été une source féconde de fictions ; que la corruption du cœur de l'homme a fournie à la Fable ; pour pallier & excuser les désordres les plus affreux par l'exemple des Dieux mêmes.

Il n'y avoit point d'infamie qui ne fût autorisée, & même consacrée, par le culte qu'on rendoit à certains Dieux. On chantoit dans la solemnité de la Mere des Dieux des chansons, dont la mere d'un Comédien auroit rougi : & Scipion Nasica, qui fut choisi par le Sénat comme le plus honnête homme de la République pour aller recevoir sa statue, auroit été bien fâché que sa mere eût été Déesse à ce prix, & eût tenu la place de Cybéle. *Id. lib. 2. cap. 4. & 5.*

a Les Philosophes blâmoient toutes ces impures cérémonies, mais timidement, à voix basse, & seulement dans l'enceinte de leurs écoles. Religieux parmi leurs disciples, ils suivoient le peuple dans les temples & aux théâtres, où ces abominations avoient lieu : & Séneque, dans un ouvrage que nous avons perdu, où il invectivoit avec la derniere force contre ces superstitions sacriléges, déclare pourtant que le Sage s'y conformera au dehors pour suivre les loix de l'état, quoiqu'il sache bien qu'un tel culte, loin de *Lib. 6. cap. 10.*

a Etsi non liberè prædicando, saltem ut cummussitando, talia se improbare testati sunt. *Lib. 6. cap. 1.*

plaire aux Dieux, n'eſt capable que de les irriter : *Quæ omnia ſapiens ſervabit, tanquam legibus juſſa, non tanquam diis grata.*

Cinquieme ſource de la Fable : Honneurs rendus aux parens, aux Inventeurs des arts, aux Héros, &c.

Je ne me propoſe pas de rapporter ici toutes les ſources d'où la Fable eſt ſortie, mais d'en indiquer ſeulement quelques-unes des plus connues. On peut mettre dans ce nombre le ſentiment d'admiration ou de reconnoiſſance qui a porté les hommes à attacher l'idée de divinité à tout ce qui frappoit leur vûe, ou qui les touchoit de près, ou qui paroiſſoit leur procurer quelque utilité ; tels que ſont le ſoleil, la lune, les étoiles, les peres à l'égard de leurs enfans, & les enfans à l'égard de leurs peres ; les perſonnes qui avoient ou inventé, ou perfectionné les arts utiles au genre-humain ; les Héros qui s'étoient diſtingués dans la guerre par un courage extraordinaire, ou qui avoient purgé la terre des brigands ennemis du repos public ; enfin tous ceux qui par quelque vertu ou quelque action éclatante paroiſſoient au-deſſus du commun des hommes. Et l'on ſent bien, ſans que j'en avertiſſe, que l'Hiſtoire profane, auſſi bien que la ſacrée, a donné lieu à tous ces demi-dieux & à ces Héros que la Fable a placés dans le ciel, en réuniſſant ſouvent ſur la tête & ſous le nom d'un ſeul des actions très-ſéparées & pour les tems, & pour les lieux, & pour les perſonnes.

ARTICLE II.

De l'utilité de la Fable.

CE que j'ai dit jusqu'ici de l'origine des Fables, qui doivent leur naissance à la fiction, à l'erreur, au mensonge, à l'altération des faits historiques & à la corruption du cœur humain, peut donner lieu à une question, & faire demander s'il est fort à propos d'instruire des enfans chrétiens de toutes les folles inventions, & des rêveries absurdes, dont il a plu au paganisme de remplir les livres de l'antiquité.

Cette étude, quand elle est faite avec les précautions & la sagesse que demande & qu'inspire la Religion, peut-être l'une grande utilité pour les jeunes gens.

Premierement elle leur apprend ce qu'ils doivent à Jesus-Christ leur Libérateur, qui les a arrachés de la puissance des ténébres, pour les faire passer à l'admirable lumiere de l'Evangile. Avant lui qu'étoient les hommes, même les plus sages & les plus reglés : ces célébres Philosophes, ces grands Politiques, ces fameux Législateurs de la Gréce, ces graves Sénateurs de Rome, en un mot toutes les nations du monde les mieux policées & les plus éclairées ? La Fable nous l'apprend. C'étoient des adorateurs aveu-

gles du démon, qui fléchissoient le genou devant l'or, l'argent, & le marbre, qui offroient de l'encens & des prieres à des statues sourdes & muettes ; qui reconnoissoient pour dieux des animaux, des reptiles, des plantes même ; qui ne rougissoient point d'adorer un Mars adultere, une Vénus prostituée, une Junon incestueuse, un Jupiter souillé de tous les crimes, & digne par cette raison de tenir le premier rang parmi les Dieux.

Quelles impuretés, quelles abominations ne regnoient point dans leurs cérémonies, dans leurs solemnités, dans leurs mystères ! Les temples des Dieux étoient des écoles de désordre : leurs tableaux, des invitations au crime : leurs bois sacrés, des lieux de prostitution : leurs sacrifices, un mêlange affreux de superstitions & de cruautés.

Voilà ce qu'ont été tous les hommes, à l'exception du peuple Juif, pendant plus de deux mille ans. Voilà ce qu'ont été nos peres, & ce que nous serions encore nous-mêmes, si la lumiere de l'Evangile n'eût dissipé nos ténébres. Chaque histoire de la Fable, chaque circonstance de la vie des Dieux, doit nous remplir en même-tems de confusion, d'admiration, de reconnoissance ; & semble nous crier à haute voix, ce que saint Paul disoit aux Ephésiens : *Souvenez-vous*, & ne l'oubliez jamais, *qu'étant Gentils pa-*

Eph. 2. 11. 12.

votre origine.... vous n'aviez point l'espérance des biens promis, & que vous étiez sans Dieu en ce monde.

Un second avantage de la Fable, c'est qu'en nous découvrant les cérémonies absurdes & les maximes impies du paganisme, elle doit nous inspirer un nouveau respect pour l'auguste majesté de la religion chrétienne, & pour la sainteté de sa morale. L'histoire Ecclésiastique nous apprend qu'un saint Evêque*, pour achever de décrier l'Idolâtrie dans l'esprit des fidéles, produisit à la lumiere, & exposa aux yeux du public, tout ce qui se trouva dans l'intérieur d'un temple qu'il avoit fait démolir; des ossemens d'hommes, des membres d'enfans immolés aux démons, & beaucoup d'autres vestiges du culte sacrilége que les payens rendoient à leurs divinités. C'est à peu-près l'effet que doit produire dans l'esprit de toute personne sensée l'étude de la Fable: & c'est aussi l'usage qu'en ont fait les saints Peres, & tous les Apologistes de la religion chrétienne.

* *Theophile Evêque d'Alexandrie. Theodor. 5. c. 12. Ruff. 11. c. 23. & 24. Socr. 5. c. 16.*

Il est impossible d'entendre les livres qu'ils ont composé sur ce sujet, sans avoir quelque connoissance des Fables. Le grand ouvrage de saint Augustin, qui a pour titre de la Cité de Dieu, & qui a fait tant d'honneur à l'Eglise, est en même-tems & une preuve de ce que j'avance, & un parfait modéle de la maniere dont on

doit sanctifier les études profanes. Il en faut dire autant des autres Peres qui ont travaillé sur le même plan dès les premiers siécles de l'Eglise, Théophile d'Antioche, Tatien, Arnobe, Lactance, Théodoret, Eusébe de Césarée, & sur-tout saint Clément d'Alexandrie, dont les Stromates sont un livre fermé & inaccessible à quiconque n'est point versé dans cette partie de l'ancienne érudition : au lieu que la connoissance des Fables en facilite infiniment l'intelligence ce qui ne doit pas être compté pour un médiocre avantage.

C'en est encore un d'une fort grande étendue, & particulier aux jeunes gens pour qui j'écris, que l'intelligence des Auteurs soit grecs, soit latins, soit français même, dans la lecture desquels on est souvent arrêté tout court, si l'on n'a quelque teinture de la Fable. Je ne parle pas seulement des Poëtes, dont on sait qu'elle est comme le langage naturel : elle est souvent employée aussi par les Orateurs, & elle leur fournit quelquefois par d'heureuses applications des traits fort vifs & fort éloquens. Tel est, par exemple, entre beaucoup d'autres, celui qu'on trouve dans une harangue de Cicéron au sujet de Mithridate Roi de Pont. L'Orateur marque que ce Prince fuyant devant les Romains après la perte d'une bataille, trouva le moyen d'échapper aux mains

Pro Lege Manil. n. 22.

vares des vainqueurs en répandant sur
route d'espace en espace une partie
es trésors & des dépouilles que lui
voient acquis ses conquêtes passées : à
eu-près, dit-il, comme on rapporte que
Médée, poursuivie par son pere dans la
même région, répandit sur les chemins
s membres de son frere Absyrthe dont
le avoit coupé le corps en piéces, afin
ue le soin de ramasser ces membres épars,
la douleur dont un si triste spectacle
pénétreroit un pere, retardassent la viva-
té de sa poursuite. La ressemblance est
arfaite ; si ce n'est, comme le remarque
icéron, que ce fut la tristesse qui arrê-
Aëta pere de Médée, & la joie les
omains.

Il est d'autres especes de livres, expo-
s aux yeux de tout le monde : les ta-
eaux, les estampes, les tapisseries, les
atues. Ce sont autant d'énigmes pour
eux qui ignorent la Fable, qui souvent
n est l'explication & le dénouement. Il
est pas rare que dans les entretiens on
rle de ces matieres. Ce n'est point, ce
e semble, une chose agréable, que de
emeurer muet & de paroître stupide
ns une compagnie, faute d'avoir été
struit pendant la jeunesse d'une chose,
ui coute fort peu à apprendre.

Toutes ces raisons m'ont toujours fait
ouhaiter qu'on travaillât à une histoire de
Fable, qui pût être mise entre les mains

de tout le monde, & qui fût faite exprè
pour les jeunes gens. Le livre du Pe
Gautruche eſt à peu-près de ce genre
mais il n'a pas aſſez d'étendue, non plu
que le traité du Pere Jouvenci, dont l
titre eſt *Appendix de Diis*, & qui d'ail
leurs eſt excellent. Celui de M. l'Abbé Ba
nier renferme en trois tomes une grand
partie de ce qu'on peut déſirer ſur la Fa
ble, dont il tire le fond de l'hiſtoire mê
me, ce qui eſt en ce genre le meilleur ſy
tême, & dont il explique les différente
ſources avec beaucoup de ſolidité & d'é
rudition : mais cet ouvrage eſt trop ſavan
& trop étendu pour de jeunes gens : com
me le ſeroit auſſi de celui du Pere Tourne
mine, dont il nous a tracé un plan, qu
feroit déſirer que l'ouvrage fût achev
On a donné depuis peu un Livre, qui
pour titre, Dictionnaire de la Fable. I
peut être fort utile pour s'éclaircir ſo
même ſur les difficultés qu'on trouv
dans ſes lectures ſur la Fable : mais c
n'en eſt pas une hiſtoire ſuivie.

On pourroit en donner une, renfer
mée en un ſeul tome, qui fût d'une rai
ſonnable étendue ; où l'on rapportero
les faits les plus conſidérables & les plu
connus, & qui peuvent le plus contri
buer à l'intelligence des Auteurs. Il ſe
roit bon, ce me ſemble, d'éviter ce qu
n'a rapport qu'à l'érudition, & qui ren
droit l'étude de la Fable plus difficile

t moins agréable ; ou du moins de re-
ttter dans de courtes notes les réflexions
ui ſeroient de ce genre. Mais avant tout,
faudroit en écarter avec une ſévérité in-
exible tout ce qui pourroit nuire à la
ureté des mœurs, & n'y laiſſer, non-ſeu-
ment aucune hiſtoire, mais aucune ex-
reſſion, qui pût bleſſer le moins du mon-
e des oreilles chaſtes & chrétiennes.

CHAPITRE SECOND.

Des Antiquités.

OUTRE les événemens contenus dans l'Hiſtoire, & les réflexions qui en ont une ſuite naturelle ; cette étude ren-
rme encore une autre partie, moins né-
ſſaire & moins agréable à la vérité, ais qui peut être fort utile, ſi elle ſe it avec goût & diſcernement : je veux re, la connoiſſance des uſages, des outumes, & de tout ce qu'on entend ar le nom d'Antiquités... Il me ſemble 'il en eſt à peu près de ceux qui étudient Hiſtoire, comme des voyageurs. Ceux-
pour l'ordinaire ſe propoſent un cer-
in but, qui eſt d'arriver dans leur pa-
ie, ou dans quelque autre lieu où leurs
faires & leurs intérêts les appellent : &
eſt ce but, ce motif ; qui les fait agir,
les met en mouvement. Ils ne laiſſent
as néanmoins, s'ils en ont le loiſir, &

s'ils se piquent de curiosité, d'examine chemin faisant ce qui se rencontre su leur route de plus remarquable, & d'e faire des especes de journaux & de m moires pour leur usage particulier. Voil ce qu'on doit aussi pratiquer en étudia l'Histoire ; c'est-à-dire, qu'outre la su te des faits & des événemens, & les sa ges réflexions auſquelles ils donnent lie on doit encore y ramasser avec soin to ce qui regarde les usages, les coutume les loix, les arts, & mille autres connoi sances curieuses, qui servent à orner l'e prit, & qui contribuent aussi beaucou à l'intelligence parfaite de l'Histoire.

Utilité de l'étude des Antiquités.

Cette étude est, jusqu'à un certa point, d'une nécessité absolue pour to les maîtres. Sans elle il y a dans tous l Auteurs beaucoup d'expressions, d'allu sions, de comparaisons, qu'on ne pe entendre : sans elle il n'est presque p possible de faire un pas dans la lect même de l'Histoire, qu'on ne se trou arrêté par des difficultés, dont souve une légère connoissance de l'Antiqui donneroit la solution. Qu'on parcou seulement le premier livre de Tite-Live qui avec l'origine du Peuple Romain re ferme celle de presque toutes ses loix & s coutumes, & l'on reconnoîtra de quel utilité & de quel secours est l'étude do je parle.

Je ſçai que cette étude, comme toutes
es autres, ſi on la pouſſe trop loin, a ſes
angers & ſes écueils. Il y a une ſorte d'é-
idition obſcure & mal conduite, qui
e s'occupe que de queſtions également
aines & épineuſes, qui dans chaque ma-
ere cherche ce qu'il y a de plus abſtrus &
e plus inconnu, & qui ſe borne preſque
la découverte des choſes abſolument ſu-
erflues, qu'il ſeroit ſouvent plus utile
ignorer que de ſçavoir. *a* Sénéque, en
us d'un endroit, ſe plaint que ce mau-
is goût, qui avoit pris naiſſance chez
s Grecs, étoit paſſé chez les Romains,
commençoit à ſaiſir la nation. *b* Il
marque qu'il y a, en matiere d'étude,
mme dans le reſte, un excès & une in-
mpérance vicieuſe: Qu'il n'eſt pas moins
âmable de faire à grands frais un amas
e connoiſſances inutiles, que de meubles
perflus: Que cette ſorte d'érudition n'eſt
opre qu'à faire d'importuns diſcoureurs,
ttement entêtés de leur mérite, & qui
ns le fond ſont de vrais ignorans. Il par-

a Ecce Romanos quæ-
e invaſit inane ſtudium
pervacua diſcendi. *Lib.*
brev. vit. cap. 14.

Plus ſcire velle, quàm
ſatis intemperantiæ
ius eſt... An tu exiſti-
is reprehendendum,
i ſupervacua uſu ſibi
mparat, & pretioſarum
rum pompam in domo
explicat? non putas eum,
qui occupatus eſt in ſu-
pervacua literarum ſupel-
lectile? Quid quòd iſta
liberalium artium conſec-
tatio moleſtos, verboſos,
intempeſtivos, ſibi pla-
centes facit, & ideo non
diſcentes neceſſaria, quia
ſupervacua didicerunt.
Ep. 88.

le de Didyme, ce fameux Grammairien, qui avoit composé quatre mille volumes, où il examinoit une infinité de questions inutiles, qui n'étoient bonnes qu'à être oubliées. Je le trouverois, dit Séneque bien malheureux, s'il avoit été condamné, je ne dis pas à composer, mais seulement à lire un si grand nombre de livres *Quatuor millia librorum Didymus Grammaticus scripsit; miser, si tam multa supervacua legisset.*

Juvenal *a* se moque aussi avec raison du mauvais goût de ceux de son tems; qui exigeoient qu'un Précepteur fût en état de répondre sans préparation sur mille questions absurdes & ridicules. En effet, c'est bien peu connoître le prix du tems, & bien mal placer sa peine & son travail que de les employer à l'étude de choses obscures & difficiles, & en même-tems comme le dit *b* Cicéron, non nécessaires & quelquefois même vaines & frivoles.

a Sed vos sævas imponite leges;
Ut præceptori verborum regula constet;
Ut legat historias; auctores noverit omnes
Tanquam ungues digitosque suos; ut fortè rogatu
Dum petit aut thermas, aut phœbi balnea, dicat
Nutricem Anchisæ, nomen patriamque noverca
Anchemoli: dicat, quot Acestes vixerit annos,
Quot Siculus Phrygibus vini donaverit urnas.
Juvenal. lib. 4. Satyr. 7.

b Alterum est vitium, quòd quidam nimis magnum studium multamque operam in res obscuras atque difficiles conferunt, easdemque non necessarias. *Offic. lib. n. 19.*

Turp

Turpe eſt difficiles habere nugas,
Et ſtultus labor eſt ineptiarum. *Martial.*

Un maître ſenſé évitera avec ſoin ce défaut. En s'appliquant à l'Hiſtoire & aux Antiquités, il ne pouſſera point trop loin ſes recherches, & gardera dans cette étude une ſage ſobriété. Il ſe ſouviendra de ce que dit Quintilien, que c'eſt une ſote & pitoyable vanité que de ſe piquer de ſçavoir ſur un ſujet tout ce qu'en ont dit les auteurs les moins eſtimables; qu'une telle occupation uſe & conſume mal à propos un tems & des efforts que l'on doit réſerver pour de meilleures choſes, & qu'entre les vertus & les perfections d'un bon maître, celle de ſçavoir ignorer certaines choſes n'eſt pas la moindre. *Ex quo nihi inter virtutes Grammatici habebitur, liqua neſcire.* *Quintil. lib. 1. cap. 8.*

Il y a un art de faire entrer de l'agrément dans ces matières ſéches pour l'ordinaire & rebutantes, de les aſſaiſonner par de courtes hiſtoires ou réflexions qu'on y mêle, d'en écarter preſque toutes les difficultés & les épines, de n'en laiſſer cueillir aux jeunes gens pour ainſi dire, que la fleur, de réveiller leur goût & de piquer leur curioſité par des traits ſinguliers & frappans, en un mot de leur faire déſirer & attendre avec quelque impatience cette ſorte d'exercice.

Avec ces précautions on ne peut trop

recommander l'étude des Antiquités ni aux écoliers ni aux maîtres. Ceux-ci la doivent regarder comme un de leurs devoirs eſſentiels. Elle fait partie d'une érudition qui eſt non-ſeulement convenable, mais abſolument néceſſaire à des perſonnes deſtinées par leur état à étudier & à enſeigner les belles lettres. L'Univerſité dans tous les tems s'eſt diſtinguée par cet endroit autant que par tous les autres. On a toujours vû ſortir de ſon ſein des ſçavans en tout genre, qui ont fait honneur à la littérature & à la Nation par les doctes ouvrages qu'ils ont donnés au public : Turnebe, Muret, Buchanan, Scaliger, Caſaubon, & tant d'autres, qui ont enſeigné ou étudié dans l'Univerſité de Paris.

C'eſt à nous à ſoutenir leur gloire, & à regarder leur réputation comme un riche & précieux patrimoine que nous devons tranſmettre à nos ſucceſſeurs dans ſon entier, & ne pas ſouffrir qu'il diminue ou ſe diſſipe par notre pareſſe & notre indolence. Nous voyons pluſieurs de nos confreres ſe diſtinguer dans l'Univerſité, chacun ſelon ſon goût & ſon attrait, en différens genres de littérature compoſition en proſe ou en vers grecs & latins ; étude profonde de la Rhétorique & des anciens Rhéteurs, de la Poétique & des Maîtres qui en ont traité de la Grammaire en général, & de tou

tes ſes parties ; connoiſſance exacte des Auteurs anciens, de l'Hiſtoire tant Grecque que Romaine, & des Antiquités de l'une & de l'autre Nation. Une noble émulation nous eſt permiſe en ce point. Nous devons, tous tant que nous ſommes, faire effort pour atteindre, & même, s'il ſe peut, pour paſſer ceux qui juſqu'ici nous ont devancés.

Il ne s'agit pas ſeulement de la gloire de l'Univerſité, mais de l'honneur de la Nation, qui doit nous toucher ſenſiblement. Il ſemble que certains peuples voiſins travaillent à nous enlever la gloire de l'érudition par l'application extraordinaire qu'ils donnent aux ſciences, & par les grands & doctes ouvrages dont ils enrichiſſent le Public. Ils ne peuvent diſputer aux François celle d'exceller dans ce qui regarde l'éloquence & la poëſie, l'étude des belles lettres, la fineſſe & la délicateſſe de la compoſition ; le ſiécle de Louis le grand ayant été pour nous, ce que fut autrefois celui d'Auguſte pour les Romains ; c'eſt-à-dire la regle & le modéle du bon goût en tout genre. En conſervant avec ſoin & avec jalouſie cette glorieuſe partie de notre ancien héritage, il n'en faut pas négliger une autre, qui doit auſſi nous être précieuſe ; & la perfection de notre état eſt de joindre enſemble ces deux choſes, le bon goût des belles lettres, & celui de l'érudition.

Ces deux parties, quoique bien différentes, ne ſont point incompatibles, & elles doivent ſe prêter un mutuel ſecours. En effet l'érudition brille tout autrement, quand elle eſt ſoutenue d'une compoſition fine & délicate, telle qu'on la voit dans les ouvrages de Muret, de Manuce, & de beaucoup d'autres illuſtres ſavans qui ont fait tant d'honneur à la littérature : & d'un autre côté la délicateſſe de la compoſition eſt infiniment relevée par la ſolidité & la multiplicité des penſées & des choſes que l'érudition lui fournit.

Je ne ſai ſi l'amour de la patrie, & la prévention pour un corps dont j'ai l'honneur d'être, m'aveuglent : mais il me ſemble que les deux caracteres dont je viens de parler ſe trouvent heureuſement réunis dans la plûpart des Mémoires qu'a donné au public l'Académie Royale des Inſcriptions & des Belles Lettres. On y trouve une grande partie des Antiquités expliquées avec beaucoup de netteté & d'élégance. J'en ai fait grand uſage dans le peu que j'en rapporte ici. Le double titre d'inſcriptions & de Belles Lettres que porte cette Académie, marque aſſez que ſon but eſt de joindre la délicateſſe de la littérature à la profondeur de l'érudition. Pour ne point parler de beaucoup d'autres ſavans Académiciens tels qu'étoient M. l'Abbé Fraguier, &

M. l'Abbé Massieu, elle a perdu depuis peu un excellent sujet, qui réunissoit dans un dégré éminent ces deux qualités : je parle de M. Boivin le jeune, Professeur Royal en langue Grecque, Garde de la Bibliothéque du Roi, & l'un des Quarante de l'Académie Françoise. Il avoit une vaste érudition, & je ne sai si dans toute l'Europe il y avoit un homme qui possédât la langue Grecque plus parfaitement que lui. Mais en même tems il composoit dans les trois langues, grecque, latine, & françoise, soit en prose soit en vers, avec une extrême délicatesse. Plusieurs de nos plus habiles Professeurs de l'Université ne manquoient jamais de lui montrer leurs compositions, & ils se trouvoient toujours bien de sa critique, également modeste & judicieuse. Pour moi, quoiqu'il fût mon cadet pour l'âge, je l'ai toujours regardé comme mon maître pour les belles lettres, sur tout pour le grec ; & je lui dois une grande partie du peu que je sai.

C'est à cette érudition que doivent tendre les jeunes maîtres qui songent à faire des études sérieuses, & à conduire celles des autres. La longueur & la difficulté du travail ne doivent point les rebuter. En consacrant tous les jours un certain tems réglé à la lecture des anciens Auteurs, ils feront peu-à-peu un amas de richesses, dont ils feront eux-

mêmes étonnés dans la ſuite. Il ne s'agit que de commencer, de mettre le tems à profit, & de faire ſes remarques avec ordre & clarté. Pour ſavoir ce qu'il eſt à propos d'obſerver dans ſes lectures, il faudroit déjà avoir quelque goût & quelque teinture d'érudition. Ainſi, pour me renfermer dans celle dont il s'agit ici, il ſeroit à ſouhaiter qu'un maître, avant que de s'engager dans l'étude des anciens Hiſtoriens, eût parcouru au moins ce que Roſinus a écrit ſur les antiquités Romaines. Ce travail n'eſt pas de longue haleine, & il peut cependant être d'un grand uſage pour les jeunes maîtres dans la lecture des Auteurs, en les rendant attentifs à pluſieurs choſes, qui ſans cela pourroient leur échapper. On a un petit traité latin du P. Cantel Jéſuite, intitulé *De Romana Republica*, qui eſt fort propre pour les commençans. Il y en a un françois, *a* mais fort abrégé, qui a pour titre, *Abrégé des Antiquités Romaines*, qu'on pourroit mettre entre les mains des jeunes gens, juſqu'à ce qu'on en ait fait un exprès pour eux: & j'eſpére que quelque habile maître voudra bien ſe charger de ce petit ouvrage.

* *Il eſt imprimé chez Jean Luc Nion près le Collége Mazarin.*

On peut rapporter à ſept ou huit chefs une bonne partie de ce qui regarde les Antiquités: La réligion: le gouvernement politique; la guerre; la naviga-

tion ; les monumens & édifices publics ; les jeux ; les combats ; les ſpectacles ; les arts & les ſciences ; les uſages de la vie commune, comme les repas, les habits, les monnoies, &c.

Chacune de ces parties en renferme beaucoup d'autres. Par exemple, ſous le titre de religion ſont compris, les dieux, les prêtres, les temples, les vaſes, meubles, inſtrumens employés à divers actes de religion, les ſacrifices, les fêtes, les vœux & les oblations, les oracles & les préſages. Sous le titre de gouvernement politique, les Comices ou Aſſemblées, les différentes Magiſtratures, les Loix, les Jugemens. Et ainſi de tout le reſte.

Il y a mille choſes curieuſes, & dignes certainement d'être obſervées, qu'un maître un peu verſé dans cette étude fait remarquer à ſes diſciples ſelon que l'occaſion s'en préſente ; & à la longue il leur remplit l'eſprit d'un grand nombre de connoiſſances utiles & agréables, qui ne leur coutent preſque aucun travail. Quelques exemples en ſeront la preuve, & montreront combien l'étude des Antiquités peut ſervir ſoit pour exciter la curioſité des jeunes gens & leur inſpirer du goût pour la lecture, ſoit même pour leur inſinuer d'utiles principes par rapport aux mœurs & à la religion. Je me bornerai ici à un ſeul article qui regarde

les Arts, & je n'en traiterai qu'une très-médiocre partie.

Faits & réflexions sur ce qui regarde l'invention des Arts.

Il est important, en lisant les Auteurs, d'y remarquer soigneusement l'origine des arts, & des sciences, leurs différens progrès, leur décadence & leur chûte, les faits rares & curieux qu'on y trouve sur ce sujet, les hommes illustres qui y ont excellé, les Princes qui en ont fait fleurir l'étude en accordant leur protection aux personnes qui se distinguoient en quelque genre que ce fût; & l'on ne doit pas omettre les découvertes qui ont échappé aux recherches des Anciens, & qui étoient réservées pour les siécles postérieurs. Je ne toucherai que les deux derniers articles, & je me contenterai d'en indiquer seulement quelques exemples. J'y joindrai quelque chose sur les mesures & les monnoies.

§. 1. *Découvertes échapées aux Anciens.*

Les jeunes gens entendent souvent parler de cavalerie dans les descriptions des combats dont les Auteurs sont pleins, mais il est rare qu'ils fassent attention à une chose fort étonnante en elle-même, & qu'on a de la peine à comprendre : C'est qu'anciennement les cavaliers ne se servoient point d'étriers. Il falloit donc,

quand l'âge les appesantissoit, qu'ils se fissent mettre à cheval par leurs Ecuyers s'ils en avoient, ou qu'ils prissent l'avantage d'un terrein plus élevé, ou de quelque pierre, ou d'un tronc d'arbre. Plutarque observe que Gracchus fit mettre sur les grands chemins d'espace en espace des pierres pour aider les cavaliers à monter à cheval. *In vit. Gracch.*

On est surpris, avec raison, que les Anciens n'ayent point employé le verre pour leurs fenêtres. Le verre cependant étoit en usage chez eux. Sans parler des glaces & des miroirs dont les chambres étoient parées, on employoit le verre pour faire des vases, des tasses, des gobelets, qui imitoient parfaitement le crystal, & qui n'étoient pas un des moindres ornemens des buffets. Quoi de plus facile que d'en faire des vitres? Cependant les Anciens ne s'en étoient point avisés.

Ils n'usoient point non plus de lin pour les chemises, qui contribuent beaucoup pourtant à la propreté & à la santé: & c'est une des raisons qui rendoient chez eux le bain absolument nécessaire.

On fait de même observer aux jeunes gens que plusieurs inventions des plus nécessaires à la vie, telles que sont les moulins à eau, les moulins à vent, les lunettes, la bousole, l'imprimerie, & d'autres choses pareilles n'étoient point connues des Anciens; & que nous de-

vons la plûpart de ces rares & précieuſes inventions à des ſiécles de barbarie, où regnoient encore la groſſiereté & l'ignorance que l'irruption des peuples du Nord, ennemis & deſtructeurs de tous les ouvrages de l'art, avoit répandues dans toute l'Europe. Quelles découvertes n'a-t-on point fait dans l'aſtronomie par le moyen des lunettes d'approche! Quel changement la bouſſole n'a-t-elle point apporté dans la navigation!

On ne manque pas, à cette occaſion, de faire remarquer aux jeunes gens que l'invention des arts ne doit point être attribuée à l'induſtrie humaine ſeule, mais à une providence particuliere, qui ſe cachant pour l'ordinaire ſous des rencontres qui ne paroiſſoient que l'effet du hazard, a conduit les hommes par dégrés à des découvertes merveilleuſes, pour leur procurer dans les tems marqués les néceſſités & les commodités de la vie. C'eſt une vérité que les payens même ont reconnue; & Cicéron, parcourant ce qu'il y a de plus utile & de plus précieux dans la nature, avoue que tout cela ſeroit demeuré enſeveli dans l'oubli, & caché dans les entrailles de la terre, ſi Dieu n'en avoit donné la connoiſſance & l'uſage à l'homme.

Cic. lib. 2. de Divin 116.

Pour appuyer cette réflexion, & rendre cette vérité plus ſenſible, on explique en détail aux jeunes gens ce qui re-

garde la bouſſole, & un tel récit ne peut que leur faire beaucoup de plaiſir. La bouſſole, leur dit-on, eſt une boëtte où il y a une éguille aimantée, & ſoutenue de telle ſorte qu'elle peut tourner de tous côtés. Cette éguille, par la vertu de l'aimant dont on l'a frottée, ſe dirige toujours d'une maniere fixe à peu de choſe près ſur la ligne méridienne, tournant une de ſes extrêmités vers le nord, & l'autre vers le midi; & par ce moyen elle découvre au Pilote de quel côté eſt porté le vaiſſeau. Les Anciens, avant l'invention de la bouſſole, ne pouvoient naviger fort loin en pleine mer, parce qu'ils n'avoient pour ſe conduire que le ſoleil & les étoiles, & quand ce ſecours leur manquoit, ils alloient au hazard, & ne ſavoient de quel côté le vaiſſeau avançoit. C'eſt pour cela qu'ils ne s'éloignoient pas beaucoup des côtes, & qu'ils n'oſoient entreprendre des voyages de long cours. La bouſſole a levé ces difficultés, parce que quelque tems qu'il faſſe pendant le jour, & quelque obſcurité qu'il y ait pendant la nuit, elle montre toujours où eſt le nord & le midi, & par une ſuite néceſſaire, où eſt l'orient & l'occident, & fait connoître ſûrement la route que tient le vaiſſeau.

La découverte du nouveau monde; & par conſéquent le ſalut d'une infinité d'ames, dépendoit de l'invention de la

bouſſole : & il eſt étonnant qu'elle ait été ignorée ſi long-tems, car elle n'eſt connue en Europe que depuis environ trois cens ans. Des deux vertus ſpécifiques qu'a la pierre d'aimant, les Anciens en connoiſſoient une parfaitement, ſavoir celle d'attirer & de ſoutenir le fer. Comment ne ſont-ils point parvenus à découvrir l'autre, qui eſt de ſe tourner & de ſe fixer toujours vers le nord & le midi; découverte qui nous paroît maintenant ſi facile & ſi naturelle? Qui ne voit clairement que Dieu, qui rend les hommes attentifs ou diſtraits ſur les effets de la nature ſelon ſes vûes & ſon bon plaiſir, avoit réſervé dans ſes décrets éternels cette importante découverte pour les tems où il vouloit que l'Evangile fût porté dans ces terres inacceſſibles juſques-là à nos vaiſſeaux, parce qu'elles étoient ſéparées de nous par des eſpaces immenſes de mer qu'ils ne pouvoient traverſer, & que Dieu n'avoit point encore levé les barriéres qui nous en avoient fermé l'entrée.

En parlant aux jeunes gens des vaiſſeaux des Anciens, on les avertit qu'il y a une grande difficulté entre les Savans, pour expliquer comment les rangs de rames étoient diſpoſés. Il y en a, dit le P. de Montfaucon, qui veulent qu'ils fuſſent mis en long, & à peu près comme ſont aujourd'hui les rangs de rames dans les galéres. D'autres, & il eſt lui-même de

ce nombre, soutiennent que les rangs des birémes, des trirémes, des quinquérémes, ou pentéres, & d'autres, multipliés jusqu'au nombre de quarante en certains vaisseaux, étoient les uns sur les autres, non perpendiculairement, ce qui auroit été impossible, mais obliquement, & comme par dégrés; & ils le prouvent par une infinité de passages d'Auteurs. Mais ce qu'il y a de plus fort pour ce sentiment, c'est que les anciens monumens, sur-tout la colonne Trajane, nous représentent ces rangs les uns sur les autres. Cependant, ajoute le P. de Montfaucon, nos plus habiles gens de marine prétendent que cela est impossible. Tous ceux, dit-il, à qui j'en ai parlé, dont quelques-uns sont de la premiere distinction, & d'une habileté reconnue de tout le monde, parlent de même.

Sans être fort habile dans la marine, on conçoit aisément qu'il devoit y avoir une difficulté presque insurmontable dans la manœuvre des vaisseaux d'une grandeur extraordinaire, tels que ceux * de Ptolomée Philopator roi d'Egypte, & d'Hiéron roi de Syracuse. Le vaisseau d'Hiéron, fabriqué sous la direction d'Archiméde, avoit vingt rangs de rames, & l'autre quarante. Celui-ci étoit long de 280. coudées, large de 38. & en avoit de hauteur environ 50. Les rames de ceux qui tenoient le plus haut

* *On en peut voir la description dans Athénée, l. 5.*

rang, avoient de longueur 38 coudées. Il paroît par la colonne Trajane que dans les birémes & dans les trirémes, il n'y avoit qu'un rameur à chaque rame : il n'eſt pas aiſé de décider pour les autres. Auſſi Plutarque remarque-t-il que le vaiſſeau de Ptolomée, plus ſemblable à un bâtiment immobile qu'à un navire, n'étoit que pour la pompe & le ſpectacle, & non pour l'uſage. Tite Live dit à peu-près la même choſe du navire de Philippe Roi de Macédoine, qui avoit ſeize rangs de rames: *Juſſus Philippus naves omnes tectas tradere ; quin & regiam unum inhabilis propè magnitudinis quam ſexdecim verſus remarum agebant.* Végéce ne compte entre les vaiſſeaux de raiſonnable grandeur, & propres pour la guerre, que les quinquéremes, & ceux de moindre rang ; & il n'eſt gueres parlé que de ceux-là dans les Auteurs. Il paroît même que depuis Auguſte on n'a gueres employé d'autres vaiſſeaux à pluſieurs rangs de rames que les trirémes & les birémes.

In vit. Demetr.

Liv. lib. 32. n. 30.

Mais, pour bien juger de la manœuvre de ces vaiſſeaux d'une grandeur extraordinaire, il faudroit l'avoir vûe de ſes propres yeux. L'hiſtoire parle des navires de Démétrius ſurnommé le Poliorcére, qui étoient à ſeize rangs de rames : avant lui on n'en avoit point encore vû de tels. Leur agilité, dit Plutarque,

Plut. in vit. Demetr.

Diod. Sic. lib. 26.

leur vîteſſe, & leur adreſſe à tourner, étoient encore plus admirables que leur grandeur énorme. Tout cela étoit de l'invention de ce Prince, qui avoit un merveilleux génie pour les arts, & qui inventa bien des choſes inconnues aux Architectes. Ces navires faiſoient l'admiration des gens de ſon tems, qui n'auroient jamais pû croire que cela fût poſſible, s'ils ne l'avoient vû.

J'ai fait ces remarques, pour montrer combien il eſt important, en liſant les Auteurs grecs & latins, d'être attentif à y obſerver exactement dans les deſcriptions qu'on y trouve de flottes & de combats ſur mer, tout ce qui a rapport à la conſtruction des vaiſſeaux, à leurs formes, & à leurs eſpèces différentes, & aux différens changemens qui ſont arrivés dans la marine par rapport à la navigation.

Je dois pourtant avertir les jeunes gens en général qu'il y a certains faits merveilleux rapportés par les Anciens, ſur leſquels il eſt bon de ſuſpendre un peu ſa croyance, juſqu'à ce qu'on les ait examinés avec plus de ſoin. Pline dit que du tems de Tibére on avoit trouvé le ſecret de rendre le verre malléable, mais qu'on avoit étouffé entierement cette invention, de peur qu'elle ne fît perdre le prix & l'eſtime à l'or, à l'argent, & à toutes ſortes de métaux. Dion rapporte

Lib. 36. cap. 26.

Lib. 57. pag. 617.

l'hiſtoire d'un ouvrier, qui ayant laiſſé tomber à deſſein devant Tibére un vaſe de verre qu'il lui préſentoit, en ramaſſa ſur le champ les morceaux, & après les avoir un peu maniés, montra le vaſe entier & ſans aucune fracture. D'autres Auteurs, ſur la foi de Pline, ont raconté le même fait. Cependant les ſavans aſſurent que la prétendue *malléabilité* du verre eſt une chimére, que la ſaine phyſique dément abſolument. Auſſi Pline avoue que ce qu'on en diſoit, avoit plus de cours que de fondement : *Ea fama crebrior diù quàm certior fuit.*

Lib. 31. cap. 1. Je ne ſai ſi l'on peut faire plus de fond ſur ce que le même Pline raconte d'un petit poiſſon appellé par les Grecs *Echeneis*, & par les Latins *Remora*, qui s'étant attaché ſous le gouvernail de la galére qui portoit l'Empereur Caligula, l'arrêta tout court, ſans que quatre cens rameurs qui y étoient, la puſſent faire avancer.

§. 2. *Honneurs rendus aux Savans.*

Il y auroit beaucoup de choſes à obſerver dans l'Hiſtoire ancienne ſur ce qui regarde les honneurs rendus à ceux qui ont inventé ou perfectionné les arts, & en général aux Savans du premier ordre, qui ſe ſont diſtingués d'une maniere particuliere : mais mon deſſein ne me permet pas de m'étendre beaucoup

sur ce sujet, quelque intéressant qu'il fût pour nous.

On ne peut lire la lettre que Philippe Roi de Macédoine écrivit à Aristote, sans être ravi d'admiration en voyant que ce Prince préféroit à la joie que lui avoit causé la naissance d'un fils, celle qu'il auroit de lui donner pour maître le premier Philosophe de son tems, & le plus habile qui eût jamais été. *Aul. 9. cap. 3.*

L'estime singuliere que fit alexandre le Grand des poësies d'Homére, & les égards qu'il eut dans le sac de la ville de Thébes pour la mémoire de Pindare, ne lui ont gueres moins acquis de réputation que toutes ses conquêtes : & on l'admire presque autant, lorsque, déchargé du faste de la royauté, il aime à s'entretenir familierement avec les célébres Peintres & Sculpteurs de son tems, que lorsque marchant à la tête de ses armées il porte par-tout la terreur.

La protection éclatante que Mécéne accorda aux gens de lettres, employant pour leur faire du bien tout le crédit qu'il avoit auprès du Prince, a rendu son nom immortel, & a procuré au siécle d'Auguste la gloire d'être regardé à jamais comme l'âge d'or de la littérature; & la regle du bon goût en tout genre d'érudition.

Quand on lit que le Roi Catholique & le Cardinal Ximenès, allant un jour *Hist. de Ximen par M. Flechier. l. 6.*

à un Acte public qui se soutenoit dans l
nouvelle Université d'Alcala, vouluren
que le Recteur marchât au milieu d'eux
(prérogative que cette Université a tou
jours conservée depuis :) on sent bie
que ce n'étoit point à la personne d
Recteur qu'ils rendoient cet hommag
public, mais qu'en grand Roi & en gran
Ministre, ils vouloient par-là inspirer l
goût des lettres & des sciences, qui ren
dent toujours avec usure aux Princes l
gloire qu'elles en reçoivent.

Les priviléges singuliers que nos Roi
accorderent autrefois à l'Université d
Paris, la mere & le modéle de toute
les autres, partoient du même principe
& la réputation qu'elle s'est acquise
elle-même & au Royaume dans tout l
monde chrétien, montre que les Roi
nos fondateurs n'ont point été trompé
dans leurs vûes, qu'elle a remplies au
delà de toutes leurs espérances. Il en ser
ainsi dans tous les tems. Les arts & le
sciences fleuriront toujours dans les Etat
où elles seront honorées : & à leur tou
elles honoreront infiniment les Etats &
les Princes qui les auront fait fleurir.

Je ne puis m'empêcher d'inférer ici un
fait arrivé tout récemment & presque
sous nos yeux, qui mérite d'être célébré
dans toutes les langues, & inscrit en
caracteres éclatans dans tous les fastes
de la Littérature. C'est ce qui s'est fait en

Angleterre dans les obſéques du célébre M. Newton, l'Archiméde de notre ſiécle & par la ſublimité de ſes raiſonnemens dans la théorie, & par la force de ſon génie induſtrieux & inventif dans la pratique. Je ne ferai que tranſcrire ce qui ſe trouve dans le bel éloge qu'en fit M. le Fontenelle avec ſon éloquence ordinaire dans l'ouverture de l'Académie des Sciences de l'année 1727.

„ Son corps fut expoſé ſur un lit de „ parade dans la chambre de Jéruſalem, „ endroit d'où l'on porte au lieu de leur „ ſépulture les perſonnes du plus haut „ rang, & quelquefois les têtes couronnées. On le porta dans l'Abbaye de „ Veſtminſter, le poële étant ſoutenu par Milord Grand-Chancelier, par „ les Ducs de Montroſe, & Roxbugh; & par les Comtes de Pembrock, de „ Suſſex, & de Maſclesfield. Ces ſix Pairs d'Angleterre, qui firent cette fonction ſolemnelle, font aſſez juger quel nombre de perſonnes de diſtinction groſſirent la pompe funébre. L'Evêque de Rocheſter fit le ſervice, accompagné de tout le Clergé de l'Egliſe. „ Le corps fut enterré près de l'entrée du Chœur. Il faudroit preſque remonter „ chez les anciens Grecs, ſi l'on vouloit trouver des exemples d'une auſſi grande vénération pour le ſavoir. La famille de M. Newton imite encore la

„ Gréce de plus près par un monumen
„ qu'elle lui fait élever, & auquel elle
„ emploie une ſomme conſidérable. L
„ Doyen & le Chapître de Veſtminſte
„ ont permis qu'on le conſtruiſe dan
„ un endroit de l'Abbaye, qui a été
„ ſouvent refuſé à la plus haute Nobleſ
„ ſe. La patrie & la famille ont fait écla
„ ter pour lui la même reconnoiſſance
„ que s'il les avoit choiſies.

Je n'ai pas beſoin de prier qu'on me pardonne cette digreſſion. Pour peu qu'on ſoit ſenſible au bien public & à l'honneur des Lettres, il ne ſe peut qu'on ne ſoit vivement touché de cette eſpèce d'hommage ſolemnel que la Nobleſſe d'un puiſſant Royaume, au nom ce ſemble de toute la nation, rend à la ſcience & au mérite.

§. 3. *Des meſures de tems & de lieux, & des monnoies anciennes.*

J'ajoute cet article non pour entrer dans la diſcuſſion de ces matieres, la plûpart très-difficiles, mais pour en donner une légère connoiſſance aux jeunes gens, & pour mettre ſous leurs yeux un tarif des différentes ſommes qui ſe rencontrent ſouvent dans les Auteurs, & qui par elles-mêmes ne préſentent à l'eſprit aucune idée claire de leur valeur.

Lib. 7. ep. 19. Pline l'ancien dit que Roſcius, le plus célébre Acteur de ſon tems, gagnoit par

in cinq cens mille ſeſterces : *Apud maiores Roſcius Hiſtrio H-S quingenta annua meritaſſe proditur.* On lit dans Paterculus que Paul-Emile mit dans le tréſor public deux cens millions de ſeſterces : *Bis millies centies H-S ærario contulit.* De jeunes gens ne connoiſſent point nettement la valeur de ces ſommes. Le Tarif leur apprend en un coup d'œil que la premiere ſomme eſt de 62500. livres, & la ſeconde de vingt-cinq millions de notre monnoie. *Lib. II cap. 93.*

I. *Meſures de tems.*

Les Grecs comptoient par *Olympiades*, dont chacune comprenoit l'eſpace de quatre années entieres. Et ces Olympiades prenoient leur nom des Jeux Olympiques, qui ſe célébroient dans la Péloponèſe auprès de la ville de Piſa, autrement dite *Olympia.* La premiere Olympiade, où Coroebus remporta le prix, commence, ſelon Uſſérius, à l'été de l'année du monde 3228.

Varron place la fondation de Rome la 3e. année finiſſante de la VIe. Olympiade, qui eſt l'an du monde 3251. ſelon Uſſérius, & avant Jeſus-Chriſt 753. Caton la place deux ans plus tard. Uſſérius ne ſuit ni l'un ni l'autre, & la met cinq ans plus tard que Varron. Tite-Live, ſelon M. Dodwel, a ſuivi le ſentiment de Caton : c'eſt ce qui m'a déter-

miné à m'y attacher auſſi depuis que j'ai formé le deſſein de travailler à l'Hiſtoire Romaine. Ainſi je place, avec Caton, la fondation de Rome à la fin de la premiere année de la VIIe. Olympiade, qui eſt l'an du monde 3253. & avant Jeſus-Chriſt 751.

Voilà les deux époques les plus néceſſaires pour l'intelligence de l'Hiſtoire, les Olympiades & la fondation de Rome ; en y joignant celles du monde & l'Ere chrétienne.

II. *Meſures Itinéraires.*

Le point eſt la moindre partie qui ſe puiſſe décrire.

Douze points font une ligne.

Douze lignes font le pouce.

Douze pouces font le pié.

Deux piés & demi font le pas commun.

Deux pas communs, ou cinq piés font le pas géométrique.

Cela poſé, voici les meſures itinéraires les plus connues.

Le STADE étoit particulier aux Grecs, & eſt de 125. pas géométriques. Par conſéquent il en faut 20. pour faire une lieue commune de France, qui eſt de 2500. pas.

Le MILLE chez les Romains eſt de 8. ſtades, ou de 1000. pas géométriques : un peu moins d'une demie lieue.

La LIEUE des anciens Gaulois eſt de 500. pas.

La PARASANGE chez les Perſes eſt ordinairement de 30. ſtades, c'eſt-à-dire, d'une lieue & demie. Il y en a depuis 20. juſqu'à 60. ſtades.

Le SCHOENE le plus commun chez les Egyptiens eſt de 40. ſtades; & ainſi de deux lieues. Il y en a depuis 20. juſqu'à 120. ſtades.

La LIEUE commune de France eſt de 2500. pas. La petite de 2000. pas. La grande de 3000. pas. Quand on parle des lieues de France, on entend ordinairement les communes.

III. *Des Monnoies anciennes.*

La dragme Attique, à laquelle répond le Denier Romain, nous doit ſervir de regle pour connoître la valeur de toutes les autres monnoies. M. de Tillemont la fait monter à douze ſols de notre monnoie : le Pere Lamy à huits ſols à quelque choſe près : M. Dacier à dix ſols. C'eſt à ce dernier ſentiment que je m'en tiens, ſans examiner ici les raiſons de ces différences, ſeulement parce que cette maniere de compter eſt la plus facile, & par conſéquent la plus propre pour les jeunes gens. Je prens notre monnoie en taxant le marc à vingt-ſept livres tournois, ce qui eſt regardé par la plûpart des

nations de l'Europe comme le prix intrinséque de l'argent.

Monnoies Grecques.

L'OBOLE Attique est la sixieme partie d'une dragme Attique.

La DRAGME Attique est composée de six oboles. Elle répond au denier Romain, & vaut dix sols de France.

La MINE Attique vaut cent dragmes, & par conséquent 50. livres de France.

Le TALENT Attique vaut soixante mines, & par conséquent trois mille livres de France.

MYRIADE est un mot grec qui signifie dix mille. Ainsi une Myriade de dragmes signifie dix mille dragmes, & vaut 5000. livres.

Le STATER Attique étoit une monnoie d'or du poids de deux dragmes, qui valoient vingt dragmes d'argent, & par conséquent dix livres de France.

Le *Darique*, monnoie d'or des Perses, & celle qui portoit le nom de Philippe roi de Macédoine, *Philippei*, étoient de la même valeur que le Stater Attique.

Le SICLE, monnoie des Hébreux, valoit quatre dragmes attiques, c'est-à-dire, 40. sols.

Monnoies Romaines.

L'As Romain, autrement appellé *libra*

bra, ou *pondo*, valoit dans son origine la dixieme partie du denier Romain.

LE PETIT SESTERCE, *sestertius*, ou *nummus*, étoit la quatrieme partie du denier Romain, & valoit deux sols & demi de France. Il étoit d'abord marqué ainsi, L-I-S, parce qu'il valoit deux *as*, ou deux livres & demie : *sestertius* pour *semisestertius*, comme qui diroit un demi ôté de trois. Ensuite les Libraires ont mis une H pour les deux L-L, & ont ainsi marqué le Sesterce, H-S.

LE DENIER étoit une petite piéce d'argent qui valoit 10. as, 4. sesterces, & par conséquent dix sols de France.

LE GRAND SESTERCE, c'est-à-dire, *sestertium*, au neutre, signifie une somme qui valoit 1000, petits sesterces, 250. deniers Romains ; 125. livres de France.

Cette derniere somme se comptoit diversement. *Decem sestertia*, dix grands sesterces, ou dix mille petits. *Centena millia* H S, ou *nummûm :* cent mille petits sesterces. *Decies centena millia* H S : dix fois cent mille petits sesterces, ou un million de petits sesterces. Quelquefois on met l'adverbe seul ; *decies* : & pour lors on sous-entend *centena millia* H S.

Le nom de la monnoie d'or étoit *Aureus* ou *Solidus*. Il est estimé ordinairement dans les Auteurs 25. deniers d'argent.

La proportion de l'or à l'argent a fort

varié dans tous les tems. On peut s'en tenir à celle de dix à un pour l'antiquité. Ainſi un talent d'argent vaut trois mille livres, un talent d'or trente mille livres. Maintenant la proportion de l'or à l'argent eſt à peu-près de quinze à un.

Nombres Romains.

I.	1.
V.	5.
X.	10.
L.	50.
C.	100.
Ↄ.	500.
CIↃ.	1000.
IↃↃ.	5000.
CCIↃↃ.	10000.
IↃↃↃ.	50000.
CCCIↃↃↃ.	100000.

Tarif des Monnoies Grecques.

MYRIADES.

1 myrias drachmarum Atticarum.	5000 l
2 myriades	10000 l
	dix mille livres
3 myriades.	15000
4 myriades.	20000
5 myriades.	25000
10 myriades.	50000
20 myriades.	100000
	cent mille livres
50 myriades.	250000
100 myriades.	500000
200 myriades.	1000000
	un million de livres
1000 myriades.	5000000
	cinq millions

TALENTA.

1 talent.	3000 liv.
2 talents.	6000 liv.
5 talents.	15000 liv.
10 talents.	30000 liv,
50 talents.	150000 liv,
100 talents.	300000 liv.
	trois cens mille francs.
500 talents.	1500000 liv.
	un million cinq cens mille francs.
1000 talents.	3000000 liv.
	trois millions.
5000 talents.	15000000 liv.
	quinze millions.
10000 talents.	30000000 liv.
	trente millions.
20000 talents.	60000000 liv.
	soixante millions.
50000 talents.	150000000 liv.
	cent cinquante millions.
100000 talents.	300000000 liv.
	trois cens millions.

Tarif des Monnoies Romaines.

AS.

Millia singula æris, *ou* mille asses.	50 l.
Duo millia æris.	100 l.
Quatuor millia æris.	200 l.
5 millia æris.	250 l.
10 millia æris.	500 l.
20 millia æris.	1000 l.
50 millia æris.	2500 l.
100 millia æris.	5000 l.
500 millia æris.	25000 l.
1000 millia æris.	50000 l.
millies	
10000 millia æris.	500000 l.
decies millies.	cinq cens mille francs.
20000 millia æris	1000000 l.
vigesies millies.	un million.
100000 millia æris.	5000000 l.
centies millies.	cinq millions.

SESTERTIUS.

8. ſ. & de-mi de Fr.	1 ſeſtertius, ſive nummus.	
	8 ſeſtertii, ſeu nummi.	1 l.
	24 ſeſtertii.	3 l.
	80 ſeſtertii.	10 l.
	100 ſeſtertii.	12 l. 10 l.
	200 ſeſtertii.	25 l.
	400 ſeſtertii.	50 l.
	800 ſeſtertii.	100 l.
	1000 ſeſtertii.	125 l.
	4000 ſeſtertii.	500 l.
	8000 ſeſtertii.	1000 l. mille francs.
	80000 ſeſtertii.	10000 l. dix mille francs.
	100000 vel centena millia HS. ſeu nummûm.	12500 l.
	200000 vel bis centena millia HS.	25000 l.
	500000 vel quingenta millia HS.	61500 l.
	1000000 vel decies cent. millia HS. un million de HS.	125000 l. cent vingt-cinq mille francs.
	Quindecies centena millia HS.	187500 l.
	Vicies centena millia HS.	250000 l.
	Quinquagies centena millia HS.	625000 l.
	Centies centena millia HS. *ou*, dix millions de ſeſterces.	1 million 250000 l.
	Quingenties centena mil. HS. *ou* 30 millions de ſeſterces,	6 millions 250000 l.
	Millies centena millia HS *ou* cent millions de ſeſterces.	12 millions 500000 l.
	Bis millies cent. mil. HS. *ou* 200 millions de ſeſterces.	25 millions.
	Decies millies cent. mil. HS. *ou* mille millions de ſeſter.	125 millions.
	Vicies millies centena millia HS. *ou*, deux mille millions de ſeſterces.	250 millions.

Quadragies mil. centena millia HS. *ou* 4. mille millions de seſterces.	500 millions.
Quadragiesquater millies C. M HS. *ou* 4400 millions de seſterces.	550 millions.
Quadragies octies millies C. M. HS. *ou* 4800 millions de seſterces.	600 millions.
Quinquagies sexies millies C. M. HS. *ou* 5600 millions de seſterces.	700 millions.
Sexagies quater millies C. M. HS. *ou*, 6400 millions de seſterces.	800 millions.
Septuagies bis millies C. M. HS. *ou*, 7100 millions de seſterces.	900 millions.
Octuagies millies C. M. HS. *ou*, huit mille millions de seſterces.	1000 *ou*, mille millions.
Centies millies centena millia HS. *ou*, dix mille millions de seſterces.	1250 millions.

SESTERTIUM.

1 seſtertium.	250 drachmæ.	125 l.
2 seſtertia.	500	250 l.
4 seſtertia.	1000	500 l.
10 seſtertia.	2500	1250 l.
20 seſtertia.	5000	2500 l.
50 seſtertia.	12500	6250 l.
100 seſtertia.	25000	12500 l.

1000 seſtertia, ou *decies seſtertiúm*, eſt la même choſe que *decies centena millia* HS, marqué ci-devant, & ainſi des nombres ſuivans.

LIVRE CINQUIÉME.

DE LA PHILOSOPHIE.

SI j'entreprenois de traiter à fond de la Philosophie, je pourrois adresser aux jeunes gens pour qui j'écris, les paroles que Cicéron met dans la bouche d'Antoine, qu'on avoit engagé malgré lui à parler de Rhétorique. *a* „Ecoutez, „ disoit-il, écoutez un homme qui va „ vous instruire de ce qu'il n'a lui-mê- „ me jamais appris. „ Il y auroit seulement cette différence à remarquer, que du côté d'Antoine l'ignorance étoit feinte & simulée, au lieu que du mien elle est effective & réelle, ne m'étant appliqué que très-superficiellement à l'étude de la Philosophie de quoi j'ai souvent eu lieu de me repentir. Peut-être que, si je l'avois étudiée sous des maîtres aussi

a Audite verò, audite, inquit, hominem, &c. Docebo vos, discipuli; id quod ipse non didici, quid de omni genere dicendi sentiam. *Lib. 2. de Orat. n. 28. & 29.*

habiles qu'il y en a eu depuis dans l'Université, & qu'on y en voit encore un grand nombre, j'y aurois pris autant de goût qu'à l'étude des belles lettres, auſquelles ſeules j'ai donné tout mon tems. Mais du moins je connois aſſez l'utilité & les grands avantages qu'on peut tirer de la Philoſophie, pour exhorter les jeunes gens à ne pas manquer de donner à une ſcience ſi importante toute l'application dont ils ſont capables: & c'eſt à quoi je me bornerai dans cette petite diſſertation, qui ne ſera point un traité de Philoſophie, mais une ſimple exhortation aux jeunes gens à l'étudier avec ſoin.

Quand on n'auroit en vûe que l'éloquence, cette étude ſeroit abſolument néceſſaire, comme Cicéron le déclare en plus d'un endroit: & il ne craint point d'avouer, que s'il a fait quelque progrès dans l'art de parler, il en eſt moins redevable aux préceptes des Rhéteurs, qu'aux leçons des Philoſophes; *Fateor me oratorem, ſi modò ſim, non ex Rhetorum officinis, ſed ex Academiæ ſpatiis extitiſſe.* Orat. n. 12. Mais l'utilité de la Philoſophie ne ſe borne point à ce qui regarde l'éloquence: elle s'étend à toutes les conditions & à tous les tems de la vie.

En effet, cette étude, quand elle eſt bien conduite & faite avec ſoin, peut beaucoup contribuer à régler les mœurs,

à perfectionner la raison & le jugement, à orner l'esprit d'une infinité de connoissances également utiles & curieuses; &, ce que j'estime infiniment plus, à inspirer aux jeunes gens un grand respect pour la religion, & à les prémunir par des principes solides contre les faux & dangereux raisonnemens de l'incrédulité, qui ne fait tous les jours parmi nous que de trop grands progrès.

ARTICLE PREMIER.

La Philosophie peut beaucoup servir au réglement des mœurs.

UN des moyens les plus efficaces pour regler la conduite de l'homme, est de lui faire connoître ce qu'il est, à quelles conditions il a reçû l'être, quelles obligations & quels devoirs y sont attachés, où il doit tendre, & quelle est sa fin. Or c'est ce que se propose la Philosophie, je dis même la Philosophie payenne: & il me semble que ses leçons sur tous ces points, quoiqu'imparfaites & mêlées souvent de ténébres, doivent être d'un grand poids sur tout esprit raisonnable.

L'homme, sorti des mains de Dieu, dont il est non-seulement l'ouvrage le plus excellent, mais encore l'image la plus parfaite, se ressent, en tout ce qu'il est, de la noblesse de son extraction, & porte comme empreints dans sa nature

les traits & les caracteres de son origine.

Du côté de l'ame, une avidité d'apprendre insatiable, une pénétration & une sagacité qui s'étend à tout, un désir du bonheur que rien de borné ne peut satisfaire, le vif sentiment d'une liberté à qui tout est indifférent, excepté un seul * objet, l'intime conviction de sa destination à l'immortalité: tout cela, & beaucoup d'autres traits, montrent combien l'homme est grand, & *a* comment (c'est Cicéron qui parle ainsi) il ne peut, s'il est permis de s'exprimer de la sorte, être comparé qu'à Dieu seul.

* *Le bien pris en général, & le souverain bien clairement connu.*

A ne considérer même en lui que la structure *b* de son corps, on reconnoît qu'il n'y a eu qu'une main divine capable de former un ouvrage si parfait, & d'y metttre tant d'ordre, tant de beauté, tant de rapports & de proportions entre toutes les parties qui le composent, *c* en sorte que ce fût une demeure digne du maître qui l'habite; & l'on voit combien Sénéque a eu raison de dire que l'homme n'étoit point un ouvrage fait à la hâ-

a Animus humanus, decerptus ex mente divina, cum alio nullo, nisi cum ipso Deo, si hoc fas est dictu, comparari potest. *Tescul. Quæst. lib. 5. n. 38.*

b On peut voir dans Cicéron. Liv. 2. de la Nat. des dieux, n. 133. 153. *Et dans M. de Fénélon.* Lettres sur la Religion, pag. 163. *la description admirable qu'ils font de toutes les parties du corps, & de leurs différentes fonctions.*

c Figuram corporis habilem & aptam ingenio humano dedit. *Lib. 1, de Leg. n. 26.*

te & ſans deſſein, mais le chef-d'œuvre de la ſageſſe divine: *Scias non eſſe hominem tumultuarium & incogitatum opus.*

Liv. 6. de benef. cap. 23.

Or quel a été ce deſſein ? On peut le dire en un mot : *a* Dieu a formé le monde entier pour l'homme, & l'homme pour lui-même, afin que par lui la nature muette d'ailleurs & ſtupide, devînt en quelque ſorte ſpirituelle & reconnoiſſante à l'égard de ſon créateur ; & que l'homme, placé au milieu des créatures, toutes deſtinées à ſon uſage & à ſon ſervice, leur prêtât ſa voix, ſon intelligence, ſon admiration, & fût comme le prêtre de la nature entiere. De quels biens en effet Dieu n'a-t'il point comblé l'homme? Non content de pourvoir à ſes néceſſités, ſon attention & ſa tendreſſe lui ont fourni juſqu'aux délices même : *Neque enim neceſſitatibus tantummodò noſtris proviſum eſt : uſque in delicias amamur.* *b* Quelle foule d'arbres, de légumes, de fruits excellens pour les différentes ſaiſons de l'année ! Quel nombre infini d'animaux l'air,

Premier devoir de l'homme par rapport à la Divinité.

Senec. de benef. lib. 4. cap. 5.

a Omnia quæ ſunt in hoc mundo, quibus utuntur homines, hominum cauſa facta ſunt & parata. *Lib. 2. de nat. deor. n. 154.*

b Tot arbuſta non uno modo frugifera, tot herbæ ſalutares, tot varietates ciborum per totum annum digeſtæ, ut inerti quoque fortuita terræ alimenta præberent. Jam animalia omnis generis, alia in ſicco ſolidoque, alia in humido naſcentia, alia per ſublime dimiſſa, ut omnis rerum naturæ pars tributum nobis aliquod conferret. *Senec. de benef. l. 4. cap. 5.*

la terre, la mer lui fourniſſent-elles à l'envi ! Il n'y a aucune partie de la nature qui ne paye un tribut à l'homme, afin que l'homme de ſon côté paye à l'Auteur de tous ces biens le juſte hommage de reconnoiſſance & de louanges, qui ſont la principale partie du culte qui eſt dû à la Divinité, & le devoir le plus eſſentiel de la créature. Et il ne faut point que l'ingratitude diſe que c'eſt la nature qui nous fournit tous ces biens: car par ce mot auquel on n'attache ordinairement aucune idée diſtincte, on ne doit entendre autre choſe que la Divinité même, qui meut tout, qui produit tout, qui ſe montre à nous par tout, & ſe fait ſentir à chaque moment par ſes bienfaits & ſes libéralités. *Quocumque te flexeris, ibi illum videbis occurrentem tibi. Nihil ab illo vacat. Ergo nihil agis, ingratiſſime mortalium, qui te negas Deo debere, ſed naturæ..... Quid enim aliud eſt natura: quàm Deus?* *Senec. de benef. lib. 4. cap. 7. & 8.*

Si l'homme, dit *a* Epictète, avoit quelque ſentiment d'honneur & de gratitude, tout ce qu'il voit dans la nature, tout ce qu'il éprouve en lui-même, ſeroit pour lui un ſujet continuel de louange, de reconnoiſſance, d'action de graces. L'herbe des champs qui fournit aux animaux du lait pour ſa nourriture, la lai- *Arriani Epictetus, lib. 1. cap. 16.*

a *Epictete étoit un philoſophe Stoïcien qui vivoit dans le premier ſiécle. Il étoit eſclave d'Epaphrodite, Capitaine des gardes de Néron.*

ne de ces animaux qui lui fournit de quoi se vêtir, devroient le remplir d'admiration. Quand il voit le soc de la charrue briser & amollir les mottes de terre, & tracer un long sillon pour recevoir la semence, il devroit s'écrier ; Que Dieu est grand, qu'il est bon de nous avoir procuré tous les instrumens propres au labourage ! Quand lui-même se met à table pour manger, tout devroit le rappeller à Dieu, & renouveller sa reconnoissance. C'est lui, devroit-il dire, qui m'a donné des mains pour prendre la nourriture, des dents pour la couper & la broyer, un estomac pour la digérer : &, ce qui est le sujet d'une louange infiniment plus intéressante pour moi ; c'est lui qui, à tous les biens dont il me comble, y ajoute encore l'avantage inestimable d'en connoître l'auteur, & d'en faire un usage conforme à sa volonté. Quoi donc, continue le même Epictete, tous les hommes étant plongés dans un sommeil léthargique sur ce qui regarde la Providence, n'est-il pas juste que quelqu'un au nom de tous entonne publiquement des hymnes & des cantiques en son honneur ? Que peut faire autre chose un vieillard foible & boiteux *a* comme je suis, que de célé-

a Un jour que son maître qui étoit fort violent, lui donna un grand coup sur la jambe, il lui dit froidement de prendre garde de la lui rompre. Et le Maître ayant redoublé ses coups de telle sorte qu'il lui

brer les louanges divines. *a* Si j'étois cygne ou roſſignol, je chanterois, parce que telle ſeroit ma deſtination. Mais j'ai reçû en partage la raiſon. Je dois donc m'occuper à louer Dieu. C'eſt-là ma fonction & mon ouvrage. Je m'en acquitte régulierement, & je ne ceſſerai de m'en acquitter tant qu'il me reſtera un ſouffle de vie. Je vous exhorte à en faire autant. On s'imagine entendre ici parler, non un philoſophe Stoïque, mais un chrétien.

Second devoir de l'homme par rapport à lui-même.

Outre ce premier devoir, qui eſt le fondement de la religion, l'homme en a un ſecond, qui eſt de repréſenter & d'imiter par ſes vertus la divinité dont il eſt l'image vivante & animée. *b* Pour peu qu'il rentre en lui-même, dit Cicéron, il en reconnoît les traces précieuſes & l'empreinte gravée dans ſon ame, qui eſt comme le temple de la divinité : ce qui doit le porter à répondre par la nobleſſe de ſes ſentimens à celle de ſon origine. De-là viennent ces idées naturelles, & ces no-

caſſa l'os. *Epictete lui répondit ſans s'émouvoir:* Ne vous l'avois-je pas bien dit que vous vous jouiez à me rompre la jambe : *Il réduiſoit toute la Philoſophie à deux points* : ſouffrir, & s'abſtenir. Ἀνέχου καὶ ἀπέχου.

* Εἰ γὲν ἀηδὼν ἦμην, ἐποίουν τὰ τῆς ἀηδόνος· εἰ κύκνος, τὰ τῦ κύκνου· Νῦν δὲ λογικὸς εἰμι· ἐμοῖν με δεῖ τὸν θεὸν.

b Qui ſe ipſe norit, aliquid ſentiet ſe habere divinum, ingeniumque in ſe ſuum ſicut ſimulacrum aliquod dedicatum putabit : tantoque munere deorum ſemper dignum aliquid & faciet & ſentiet. *Lib. 1. de Leg. n. 59.*

tions primitives, que nous portons en nous-mêmes du bon & du mauvais, du juſte & de l'injuſte, de la vertu & du vice : *a* notions communes à tous les hommes, qui, ſans en être convenus entr'eux, attachent pareillement l'idée de turpitude au crime, & de gloire à la vertu. Car il n'y a point de nation qui n'eſtime & n'aime ceux qui ſont d'un caractere doux, humain, bienfaiſant, reconnoiſſant; & qui au contraire ne mépriſe & ne haïſſe les perſonnes fieres, ingrates, cruelles, & qui ſe plaiſent à faire du mal. *b* De-là vient auſſi ce témoignage intérieur & cette voix ſecrette de la conſcience qui fait goûter aux juſtes une paix ſi douce au milieu des plus grandes afflictions, & qui cauſe aux impies de ſi cruels tourmens dans le ſein même de la joie la plus vive & des plaiſirs les plus ſenſibles, & qui preſcrit aux uns & aux autres les regles qu'ils doivent ſuivre, & les devoirs qu'ils doivent remplir.

a Communis intelligentia nobis notas res efficit, eaſque in animis noſtris inchoavit, ut honeſtas in virtute ponantur, in vitiis turpia.... Quæ natio non comitatem, non benignitatem, non gratum animum & beneficiis memorem diligit? Quæ ſuperbos, quæ maleficos, quæ crudeles, quæ ingratos non aſpernatur & odit? *Lib. 1. de Leg. n. 44. & 32.*

b Magna vis eſt conſcientiæ in utramque partem : ut neque timeant quid nihil commiſerunt, & pœnam ſemper ante oculos verſari putent qui peccaverunt. *Cic. pro Mil. n. 63.*

a Ces regles, ces loix ne ſont point arbitraires, & ne dépendent point du caprice des hommes. Elles ſont imprimées dans le fond de l'ame par la main du Créateur. Elles ſont avant tous les ſiécles, & plus anciennes que le monde, puiſqu'elles ſont un écoulement de la Sageſſe divine, à qui il n'eſt pas libre de penſer autrement de la vertu & du vice. Elles ſont le modele & l'original des loix humaines, qui ceſſent en un ſens de l'être, dès qu'elles s'écartent de ce type primitif de juſtice & de vérité que les Légiſlateurs doivent ſe propoſer dans toutes leurs ordonnances.

Ces premieres notions de bien & de mal peuvent être affoiblies & obſcurcies par une mauvaiſe éducation, par le torrent de l'exemple, par la violence des

a Hanc video ſapientiſſimorum hominum fuiſſe ſententiam : Legem neque hominum ingeniis excogitatam, neque ſcitum aliquod eſſe populorum, ſed æternum quiddam, quod univerſum mundum regeret imperandi prohibendique ſapientia .... Quæ vis non modò ſenior eſt quàm ætas populorum & civitatum, ſed æqualis illius cœlum atque terras tuentis & regentis Dei. Neque enim eſſe mens divina ſine ratione poteſt : nec ratio divina non hanc vim in rectis pravisque ſanciendis habere..... Quamobrem lex vera atque princeps, apta ad jubendum & ad vitandum, ratio eſt recta ſummi Jovis.... Ergo eſt lex juſtorum injuſtorumque diſtinctio, ad illam antiquiſſimam & rerum omnium principem expreſſa naturam, ad quam leges hominum diriguntur, quæ ſupplicio improbos afficiunt & defendunt & tuentur bonos. *Lib. 2. de Leg. n. 8. 13.*

passions, & sur-tout par les attraits dangereux de la volupté, qui gâte & corrompt notre esprit par les fausses douceurs qu'elle nous fait sentir, & que nous ne trouvons point dans la pratique de la vertu. Mais il reste toujours en nous un sentiment intérieur de ces vérités primitives; & le soin de la Philosophie, est de ranimer par ses leçons salutaires ces précieuses étincelles; de nous détromper de toutes ces erreurs, en nous rapprochant des premiers principes; de nous guérir des opinions & des préjugés populaires; de nous faire entendre *a* que nous sommes nés pour la justice & la vertu: de nous convaincre par des preuves sensibles & évidentes *b* qu'il y a une Providence qui conduit tout & préside à tout, & qui prend soin non-seulement du monde en général, mais de chaque homme en particulier; que rien n'échappe à ses yeux clairvoyans, & que Dieu

a Nos ad justitiam esse natos, neque opinione, sed natura constitutum esse jus. *Lib. 1. de Leg. n. 18.*

b Dominos esse omnium rerum ac moderatores deos, eaque quæ gerantur, eorum geri judicio ac numine. Neque universo generi hominum solùm, sed etiam singulis à diis immortalibus consuli & provideri. *lib. 2. de nat deor. n. 164.* Eosdem qualis quisque sit, quid agat, quid in se admittat, qua mente, qua pietate religiones colat, intueri piorumque & impiorum habere rationem. His enim rebus imbutæ mentes, haud sanè abhorrebunt ab utili & à vera sententia. *lib. 2. de leg. n. 15*

onnoît à fond toutes nos actions, & oit à nud nos penſées & nos intentions es plus ſecrettes : car une telle conviction ſt bien propre à nous inſpirer du reſpect our la divinité, & de l'amour pour la ertu.

Quand un homme ſeroit ſeul ſur la erre, il ſeroit toujours tenu aux deux ortes de devoirs dont je viens de parler : 'eſt-à-dire, qu'il devroit toujours hono- er la divinité, & ſe reſpecter lui-même n vivant d'une maniere ſage & reglée. *a* Mais il a d'autres obligations par rapport la ſociété commune, dont il fait par- e. Dieu eſt le pere commun d'une gran- e famille, dont tous les hommes ſont s enfans, unis enſemble par le lien de humanité, formés les uns pour les au- es, obligés par conſéquent de concou- r au bien public, & de s'entr'aider mu- uellement pour toutes ſortes de ſervices. inſi l'homme ne doit point borner ſes ûes ni ſon zèle au ſeul lieu particulier où eſt né, mais ſe regarder comme un ci- oyen du monde entier, *b* qui dans ce

Troiſieme devoir de l'homme, parrapport à la ſociété.

a Quoniam (ut præclarè ſcriptum eſt à Platone) non nobis ſolùm nati ſumus, ortuſque noſtri partem patria vindicat, partem parentes, partem amici; hominesque homini cauſa generati ſunt, ut ipſi inter ſe alius alii prodeſſe poſſint : in hoc naturam debemus ducem ſequi, & communes utilitates in medium afferre mutatione officiorum. *lib. 1. de Off. n. 22.*

b Univerſus hic mundus, una civitas communis hominum exiſtimanda. *De leg. lib. 1. n. 21.*

ſens ne fait qu'une ſeule ville.

a Il eſt vrai que cette ſociété généra-
le, qui embraſſe d'abord tous les hom
mes, ſe partage enſuite par degrés en
d'autres ſociétés particulieres plus étroi
tes entre les hommes d'une même na
tion, d'une même ville, d'une même
famille. Et de-là naiſſent les différens de
voirs de la ſociété civile à l'égard de
amis, des alliés, des parens, des pere
& meres, de la patrie. Mais ils ont tous leu
ſource dans le premier principe dont nou
avons parlé, qui eſt que l'homme, ſelo
les vûes & la deſtination de Dieu, el
né pour l'homme.

Voilà un petit abrégé des maximes d
morale que le paganiſme nous fourni
Ces principes, il faut l'avouer, ſor
grands, ſolides, lumineux : mais ils n
vont pas juſqu'où ils devroient aller, &
quelque parfaits qu'ils paroiſſent, ils lai
ſent l'homme en chemin, ſans lui mon
trer ni le motif qui doit ſanctifier ſes ac
tions, ni la fin qu'il doit ſe propoſer
Il n'y a que l'Ecriture ſainte qui nou
donne une notion claire & certaine d
l'homme, en nous découvrant les avan

a Socrates quidem, cùm rogaretur Cujatem ſe eſſe diceret, Mundanum inquit; totius enim mundi ſe incolam & Civem arbitrabatur. *lib. 5. Tuſc. Quæſt. n. 108.*

b Gradus plures ſur
ſocietatis hominum... A
illa enim immenſa ſocie
tate generis humani, i
exiguum anguſtumq. cor
cluditur. *lib. 1. de Off.*
53.

ages de sa premiere origine : sa chûte ans le péché, & les suites funestes de ette chûte ; sa réparation par le Libéra- eur ; ses différens devoirs à l'égard de Dieu, du prochain, & de lui-même ; le ut où il doit tendre, & la route qui peut y conduire : & un Philosophe chrétien e manque pas d'instruire ses disciples de outes ces vérités. Mais il me semble que 'est un grand avantage pour eux que de ur montrer dans le Paganisme même es régles de mœurs si pures, & des prin- pes de conduite si sublimes, qui prou- ent invinciblement, que la vertu n'est oint, comme les libertins voudroient se persuader, un simple nom ; ni les devoirs e la religion & de la vie civile, de sim- les établissemens humains sagement in- entés par une politique adroite pour ontenir la multitude : mais que tous ces evoirs, toutes ces obligations, toutes ces ix, sont renfermées dans la nature mê- e de l'homme, & sont une suite néces- ire des desseins de Dieu sur lui.

C'est pour cela que je regarde com- e une pratique très-utile de faire lire en asse de tems-en-tems aux jeunes gens qui udient en philosophie, des endroits oisis des livres philosophiques de Cicé- on, & sur-tout de ceux où il traite des ffices & des Loix.

Outre cet avantage, les jeunes gens trouveront de quoi nourrir & entrete-

nir le goût des belles-lettres qu'ils auron pris dans les classes précédentes. Cett lecture pourra être aussi d'une grand utilité aux maîtres mêmes, pour leur don ner une latinité pure, nette, élégante, é propre aux matieres philosophiques, c qui n'est pas une chose de petite consé quence pour leur profession.

ARTICLE II.

La Philosophie peut beaucoup servir à per fectionner la raison.

a DE tous les dons naturels que l'hom me a reçus de Dieu, la raison est le plu excellent, celui qui le distingue davan tage du reste des animaux, & qui fai briller en lui les traits les plus lumineu de sa ressemblance avec Dieu. Par elle a l'idée du beau, du grand, du juste du vrai : il prononce & juge sur les qua lités & les propriétés de chaque chose il compare ensemble plusieurs objets, tir les conséquences des principes ; se ser d'une vérité pour passer & s'élever à un autre : enfin par elle il met dans ses con noissances & dans ses raisonnemens un ordre & une suite qui y répandent l

a In homine optimum quid est? ratio. Hac antecedit animalia. Ratio perfecta, proprium hominis bonum est : cetera illi cum animalibus satisque com munia. *Senec. Epist.* 76.

lmiere & la grace, qui les rendent tout
atrement intelligibles, & qui en font
en mieux ſentir toute la force & toute
vérité. Il eſt aiſé de comprendre com-
en eſt importante une ſcience qui aide
conduit l'eſprit dans toutes ces opéra-
ons.

On trouve d'excellentes réflexions ſur
ſujet dans le premier diſcours qui eſt à
tête de l'Art de penſer. J'en ferai ici
and uſage, ne connoiſſant rien qui ſoit
us propre à donner aux jeunes gens de
ſtime & du goût pour la Philoſophie,
qui puiſſe mieux leur en faire ſentir
us les avantages & même la néceſſité.

Il n'y a rien, dit l'Auteur de cette Lo-
que, de plus eſtimable que le bon ſens,
la juſteſſe de l'eſprit dans le diſcerne-
ent du vrai & du faux. Toutes les autres
alités de l'eſprit ont des uſages bornés:
ais l'exactitude de la raiſon eſt généra-
ment utile dans toutes les parties & dans
us les emplois de la vie. Ce n'eſt pas
ulement dans les ſciences qu'il eſt dif-
ile de diſtinguer la vérité de l'erreur,
ais auſſi dans la plûpart des ſujets dont
s hommes parlent, & des affaires qu'ils
uitent. Il y a preſque par-tout des routes
fférentes, les unes vraies, les autres
uſſes; & c'eſt à la raiſon d'en faire le
oix. Ceux qui choiſiſſent bien, ſont
eux qui ont l'eſprit juſte; ceux qui pren-
nt le mauvais parti, ſont ceux qui ont

l'esprit faux. Et c'est la premiere & la plus importante différence qu'on peut mettre entre les qualités de l'esprit des hommes.

Ainsi la principale application qu'on devroit avoir, seroit de former son jugement, & de le rendre aussi exact qu'il le peut être: & c'est à quoi devroit tendre la plus grande partie de nos études. On se sert de la raison comme d'un instrument pour acquérir les sciences: & on se devroit servir au contraire des sciences comme d'un instrument pour perfectionner sa raison; la justesse de l'esprit étant infiniment plus considérable que toutes les connoissances spéculatives, auxquelles on peut arriver par le moyen des sciences les plus véritables & les plus solides... Les hommes ne sont pas nés pour employer leur tems à mesurer des lignes, examiner le rapport des angles, à considérer les divers mouvemens de la matiere. Leur esprit est trop grand, leur vie trop courte, leur tems trop précieux, pour l'occuper à de si petits objets. Mais ils sont obligés d'être justes, équitables, judicieux dans tous leurs discours, dans toutes leurs actions, & dans toutes les affaires qu'ils manient: & c'est à quoi ils doivent particulierement s'exercer & se former.

Ce soin & cette étude est d'autant plus nécessaire, qu'il est étrange combien c'est une qualité rare que cette exactitude de

jgement. On ne rencontre par-tout que
ès esprits faux, qui n'ont presque aucun
cernement de la vérité, qui prennent
utes choses d'un mauvais biais, qui se
yent des plus mauvaises raisons, & qui
ulent en payer les autres, qui se laissent
nporter par les moindres apparences,
ui sont toujours dans l'excès & dans les
trêmités, qui décident hardiment de ce
u'ils ignorent & n'entendent point, &
ui s'arrêtent à leur sens avec tant d'opi-
âtreté, qu'ils n'écoutent rien de ce qui
ourroit les détromper....

Cette fausseté d'esprit n'est pas seule-
ent cause des erreurs que l'on mêle dans
s sciences, mais aussi de la plûpart des
utes que l'on commet dans la vie civi-
; des querelles injustes, des procès mal
ndés, des avis téméraires, des entre-
rises mal concertées. Il y en a peu qui
'ayent leur source dans quelque erreur
dans quelque faute de jugement; de
rte qu'il n'y a point de défaut dont on
it plus d'intérêt de se corriger....

Une grande partie des faux jugemens
es hommes est causée par la précipitation
e l'esprit, & par le défaut d'attention;
ui fait que l'on juge témérairement de
e que l'on ne connoît que confusément
& obscurement. Le peu d'amour que les
ommes ont pour la vérité, fait qu'ils ne
e mettent pas en peine la plûpart du
ems de distinguer ce qui est vrai de ce

qui eſt faux. Ils laiſſent entrer dans leu
ame toutes ſortes de diſcours & de max
mes. Ils aiment mieux les ſuppoſer pou
véritables, que de les examiner. S'ils n
les entendent pas, ils veulent croire qu
les autres les entendent bien. Et ainſi
ſe rempliſſent la mémoire d'une infini
de choſes fauſſes, obſcures & non en
tendues; & raiſonnent enſuite ſur c
principes, ſans preſque conſidérer ni
qu'ils diſent, ni ce qu'ils penſent. La v
nité & la préſomption contribuent bea
coup à ce défaut. On croit qu'il y a de
honte à douter & à ignorer; & l'on a
me mieux parler & décider au hazard,
que de reconnoître qu'on n'eſt pas aſſe
informé des choſes pour en porter juge
ment. Nous ſommes tous pleins d'ign
rances & d'erreurs; & cependant on a
toutes les peines du monde à tirer de
bouche des hommes cette confeſſion
juſte & ſi conforme à leur condition
turelle: Je me trompe, & je n'en ſa
rien.

Il s'en trouve d'autres au contraire, q
ayant aſſez de lumiere pour connoî
qu'il y a quantité de choſes obſcures
incertaines, & voulant par une autre ſo
te de vanité témoigner qu'ils ne ſe laiſſ
pas aller à la crédulité populaire, m
tent leur gloire à ſoutenir qu'il n'y a r
de certain. Ils ſe déchargent ainſi de
peine de les examiner; & ſur ce mauv
princ

principe ils mettent en doute les vérités les plus constantes, & la religion même. C'est la source du Pyrrhonisme, qui est une autre extravagance de l'esprit-humain qui paroissant contraire à la témérité de ceux qui croient & décident tout, vient néanmoins de la même source, qui est le défaut d'attention. Car comme les uns ne veulent pas se donner la peine de discerner les erreurs, les autres ne veulent pas prendre celle d'envisager la vérité avec le soin nécessaire pour en appercevoir l'évidence. La moindre lueur suffit aux uns pour les persuader de choses très-fausses, & elle suffit aux autres pour les faire douter des choses les plus certaines ; mais dans les uns & dans les autres, c'est le même défaut d'application qui produit les effets si différens.

La vraie raison place toutes choses dans le rang qui leur convient. Elle fait douter de celles qui sont douteuses, rejetter celles qui sont fausses, & reconnoître de bonne foi celles qui sont évidentes.

A ces réflexions, tirées de l'Art de penser, j'en ajouterai une de M. l'Abbé Fleury.

Tout le monde, dit-il, dans son Traité des études, voit l'utilité de raisonner juste, je ne dis pas seulement dans les sciences, mais dans les affaires & dans toute la conduite de la vie : mais *Pag. 142*

peut-être plusieurs ne voient pas la néces-sité de remonter jusques aux premiers principes, parce qu'en effet il y en a peu qui le fassent. La plûpart des hommes ne raisonnent que dans une certaine étendue, depuis une maxime que l'autorité des autres, ou leur passion, a imprimée dans leur esprit, jusques aux moyens nécessaires pour acquérir ce qu'ils désirent. Il faut s'enrichir : donc je prendrai un tel emploi, je ferai telle démarche, je souffrirai ceci & cela, & ainsi du reste. Mais que ferai-je de mon bien quand j'en aurai acquis ? mais est-il avantageux d'être riche ? c'est ce que l'on ne cherche point....

Le véritable savant, le véritable philosophe va plus loin, & commence de plus haut. Il ne s'arrête ni à l'autorité des autres, ni à ses préjugés. Il remonte toujours, jusques à ce qu'il ait trouvé un principe de lumiere naturelle, & une vérité si claire, qu'il ne la puisse révoquer en doute. Mais aussi, quand il l'a une fois trouvée, il en tire hardiment toutes les conséquences, & ne s'en écarte jamais. De-là vient qu'il est ferme dans sa doctrine & dans sa conduite, qu'il est inflexible dans ses résolutions, patient dans l'exécution, égal en son humeur, & constant dans la vertu.

On sent assez combien il est important de prémunir de bonne heure par ce

tels principes l'esprit des jeunes gens contre les faux jugemens & les faux raisonnemens, si communs dans les discours & dans la conduite des hommes ; & c'est ce que fait la Philosophie, dont le principal but est, comme je l'ai déjà dit, de perfectionner la raison.

Je sai bien que la raison est un don naturel, qui ne vient point de l'art, & qui ne peut être un pur effet du travail : mais l'art & le travail peuvent la cultiver, la rectifier, la perfectionner. On trouve maintenant dans les ouvrages d'esprit, dans les discours de la chaire & du barreau, dans les traités de science, un ordre, une exactitude, une justesse, une solidité, qui n'étoient pas autrefois si communes. Plusieurs croient, & ce n'est point sans fondement, qu'on doit cette maniere de penser & d'écrire au progrès extraordinaire qu'on a fait depuis un siécle dans l'étude de la Philosophie.

Quand je dis qu'elle est très-propre à perfectionner la raison, je n'entends pas parler seulement des regles que donne en particulier sur ce sujet la Logique. Elles sont très-utiles en elles-mêmes, non-seulement parce qu'elles servent à découvrir le défaut de certains argumens embarrassés, mais parce qu'elles nous aident à connoître la source de la plûpart des erreurs qui se glissent dans nos pensées & dans nos raisonnemens. Il en est de ces

regles, comme de celles de la Rhétorique. On ne peut pas nier que celles-ci ne ſoient d'un très-grand ſecours pour l'éloquence, mais c'eſt principalement par l'application qu'on en fait aux diſcours des anciens & des modernes, dont on fait découvrir aux jeunes gens les beautés & les défauts par la conformité ou l'oppoſition qu'ils ont avec ces préceptes.

J'en dis autant des regles de la Logique. Leur principale utilité conſiſte à les appliquer à toutes les quëſtions que l'on examine, à tous les raiſonnemens que l'on fait, ſur quelque ſujet que ce puiſſe être.

Comme les jeunes gens, lorſqu'ils entrent en Philoſophie, ont pour l'ordinaire l'eſprit encore peu formé & peu ouvert, on les exerce ſur des matieres faciles, intelligibles, & qui ſoient à leur portée. La maniere de raiſonner par ſyllogiſmes, qui paroît à quelques perſonnes longue & ennuyeuſe, eſt d'une abſolue néceſſité, ſur-tout dans les commencemens, & les jeunes gens demeureroient muets & comme ſtupides, ſi on vouloit les faire parler autrement.

On leur fait remarquer comment quelquefois l'omiſſion d'un mot, le changement d'un terme, un double ſens, un équivoque, rend un raiſonnement vicieux.

On leur apprend à ſe tenir fermes

leur principe, à y ramener tout, à ne s'en point laiſſer écarter, & à y trouver la ſolution des difficultés qu'on leur oppoſe.

Par cet exercice journalier, & cette application continuelle des regles, leur eſprit s'ouvre & ſe forme peu-à-peu, ſe développe de plus en plus chaque jour, s'accoutume à ſentir le faux, acquiert une facilité de s'exprimer, & devient capable d'entrer dans les queſtions les plus difficiles & les plus abſtruſes. J'étois étonné, quand j'aſſiſtois aux exercices de Philoſophie, de voir dans les écoliers un changement ſenſible de trois mois en trois mois, tant leur raiſon ſe perfectionnoit; & à la fin du cours ils n'étoient plus reconnoiſſables. Voilà ce qui arrive communément dans les claſſes de Philoſophie, quand les écoliers ne manquent ni d'eſprit, ni d'application; & l'on ne peut exprimer quels fruits ils retirent de cette étude.

Le paſſage ſubit de l'étude des Belles-Lettres à celle de la Philoſophie, c'eſt-à-dire, d'un pays agréable, riant, & tout rempli de fleurs, à une région pour l'ordinaire ſéche, épineuſe, & eſcarpée, rebute quelquefois les jeunes gens: & c'eſt pour cela, comme je l'ai déjà inſinué, qu'il ſeroit à ſouhaiter que la latinité des cahiers fût pure & élégante comme celle des œuvres philoſophiques de

Cicéron. Mais cet inconvénient-là même prouve combien l'étude de la Philoſophie eſt néceſſaire. Rien n'eſt plus contraire à la ſolidité de l'eſprit, auſſi-bien qu'à la ſanté du corps, que de les tenir dans des délices continuelles. Par-là ils contractent l'un & l'autre une foibleſſe, une molleſſe, qui les rend incapables de tout effort. Chercher par-tout de l'agrément & du plaiſir, c'eſt vouloir ſe nourrir toujours de lait, & demeurer dans une continuelle enfance.

La vérité peut s'offrir à nous ſous deux faces. Quelquefois elle ſe montre avec toute la pompe & tout l'éclat de l'éloquence, dont les ornemens lui appartiennent à juſte titre, & ſont partie de ſon cortége. Souvent auſſi elle paroît avec un habit ſimple, ſous un dehors négligé, ſans ſuite & ſans eſcorte; & cette derniere marche eſt celle qui lui plaît d'avantage, & qui eſt plus de ſon goût. Le bon eſprit conſiſte, dans le premier cas, à ſéparer la vérité des ornemens qui l'environnent, & qui peuvent lui être communs avec la fauſſeté & dans le ſecond, à ne ſe point rebuter d'un extérieur peu majeſtueux, & quelquefois même choquant, mais de l'enviſager en elle-même, & d'en faire tout le cas qu'elle mérite.

Les maîtres rendent ce double ſervice aux jeunes gens. Ceux qui leur enſei

gnent les Belles-Lettres & l'éloquence, les accoutument de bonne heure, & dès les premieres classes, à peser les raisons plus que les paroles ; à discerner par tout le vrai ; à dépouiller les raisonnemens de toute la parure que leur prête l'éloquence, pour en mieux sentir la force, ou la foiblesse ; & à ne se point laisser éblouir par un éclat trompeur de paroles & de figures, souvent vuide de choses & de pensées. Les Philosophes, de leur côté, travaillent principalement à rendre les jeunes gens attentifs à la vérité considérée en elle-même, à leur donner des regles sûres pour la bien discerner, à les accoutumer à une grande justesse & à une grande exactitude dans tous leurs raisonnemens, & à leur inspirer, s'il est permis de s'exprimer ainsi, un certain goût & un certain sentiment du vrai, qui le leur fasse reconnoître par tout où il se rencontre, & qui leur fasse aussi rejetter ce qui n'en a que le dehors & l'apparence.

Un autre inconvénient qui nuit encore beaucoup aux hommes, non-seulement dans l'étude des sciences, mais aussi dans la conduite ordinaire & dans les différens emplois de la vie ; c'est de ne pouvoir donner une forte attention à des choses difficiles & épineuses, ni suivre un raisonnement un peu long & embarrassé, ni enfin s'appliquer à des matie-

res subtiles, abstraites, & indépendantes des sens. C'est à quoi la Philosophie remédie d'une maniere merveilleuse, surtout par l'étude de la Métaphysique & des Mathématiques, dont les objets purement spirituels élévent l'ame au-dessus de la matiere, & la délivrent de la servitude où les sens s'efforcent de la retenir.

L'Auteur de l'Art de penser n'a pas manqué de faire observer les deux inconvéniens dont je parle, pour marquer combien il est avantageux de s'exercer de bonne heure à entendre les vérités difficiles. L'endroit est trop beau pour ne pas l'inférer ici tout entier.

Il y a, dit-il, des estomachs qui ne peuvent digérer que les viandes légeres & délicates : & il y a de même des esprits qui ne se peuvent appliquer à comprendre que les vérités faciles, & revêtues des ornemens de l'éloquence. L'un & l'autre est une délicatesse blâmable, ou plutôt une véritable foiblesse. Il faut rendre son esprit capable de découvrir la vérité lors même qu'elle est cachée & enveloppée, & de la respecter sous quelque forme qu'elle paroisse. Si on ne surmonte cet éloignement & ce dégoût qu'il est facile à tout le monde de concevoir de toutes les choses qui paroissent un peu subtiles & scholastiques, on étrécit insensiblement son esprit, & on le rend incapable de

comprendre ce qui ne se connoît que par l'enchaînement de plusieurs propositions. Et ainsi, quand une vérité dépend de trois ou quatre principes qu'il est nécessaire d'envisager tout à la fois, on s'éblouit, on se rebute, & l'on se prive par ce moyen de la connoissance de plusieurs choses utiles, ce qui est un défaut considérable. La capacité de l'esprit s'étend & se resserre par l'accoutumance : & c'est à quoi servent principalement les Mathématiques, & généralement toutes les questions épineuses & abstraites. Car elles donnent une certaine étendue à l'esprit, & elles l'exercent à s'appliquer d'avantage, & à se tenir plus ferme dans ce qu'il connoît.

On ne sçauroit croire combien cette sorte d'étude est propre à donner aux jeunes gens une force, une justesse, une pénétration d'esprit, qui les conduisent peu-à-peu à entendre par eux-mêmes & à débrouiller les questions les plus abstraites & les plus embarrassées. J'ai vû pratiquer au collége une coutume, qui a toujours eu beaucoup de succès : c'étoit pour les écoliers les plus forts. Outre les cahiers de la classe, on leur faisoit dire soit en public, soit en particulier, certaines parties de traités de Philosophie, comme les six livres de la Recherche de la vérité du P. Mallebranche, les Méditations de Descartes, ses Principes de Physique : & après qu'on avoit lu avec eux & qu'on

leur avoit expliqué ces traités, on leur en faisoit faire des extraits & des précis, chacun à leur maniere, mais toujours avec un certain ordre & une certaine méthode, en établissant d'abord bien clairement l'état de la question, posant les principes, apportant les différentes preuves sur lesquelles ils sont appuyés, rapportant exactement toutes les difficultés qu'on y peut opposer, & en donnant la solution. Le Maître voyoit ensuite ces extraits; & s'il y avoit quelque endroit qu'il fallût ou retrancher, ou ajouter, ou étendre, ou abréger, il le faisoit remarquer, & en apportoit les raisons.

Voilà certainement ce qui est bien capable de donner aux jeunes gens un esprit d'ordre, d'exactitude, de précision, de pénétration, qualités si nécessaires pour tous les emplois de la vie; ce qui les met en état de soutenir un travail, ou un examen d'affaires long & pénible, sans se laisser rebuter par l'obscurité des questions, ni par la multiplicité des piéces qu'il faut discuter; & ce qui leur apprend à saisir dans les affaires les plus embrouillées le point décisif, à ne le perdre jamais de vûe, à y rappeller tout le reste, & à en mettre les preuves dans un jour & dans un ordre, qui en fasse sentir toute la force.

Sans parler d'une infinité de connoissances rares & curieuses que donne la

Philosophie, croit-on que deux années employées à acquerir les talens dont je viens de parler (& j'ai vû plusieurs écoliers en tirer ce fruit) soient un tems perdu, & qu'on doive le regretter ? Des parens sensés & raisonnables peuvent-ils jamais se repentir d'avoir fait instruire leurs enfans de la sorte ? & si par une précipitation aveugle & inconsidérée, qui ne devient que trop commune, ils retranchent ou abrégent le tems destiné à la Philosophie, n'ont-ils pas lieu de se reprocher de leur avoir retranché la partie des études (j'ose l'assurer, & mon goût déclaré pour les Belles-Lettres ne peut pas ici me rendre suspect) la partie des études la plus importante, la plus nécessaire, la plus décisive pour les jeunes gens, & celle dont la perte se peut le moins couvrir, & est la plus irréparable.

Je conclus de tout ceci, que les parens qui aiment véritablement leurs enfans, doivent leur faire faire le cours entier de la Philosophie ; leur procurer pendant ce tems tous les secours nécessaires pour avancer dans cette étude, & pour la leur faciliter ; les engager à faire de tems en tems en leur présence des répétitions, où leurs maîtres président ; & sur-tout leur déclarer dès le commencement du cours, que leur intention est qu'ils soutiennent publiquement tous les actes qu'on a coutume de soutenir en Philosophie. Cette

dépense n'est pas grande sur le pié où sont maintenant les choses dans l'Université, & l'on ne sçauroit la réduire à une trop grande simplicité. Mais quand elle seroit plus considérable, elle est d'une si grande importance pour leurs enfans, & elle met une si notable différence dans leur étude par l'obligation indispensable qu'elle leur impose de s'appliquer sérieusement à un travail suivi, qu'ils ne devroient pas certainement l'épargner.

ARTICLES III & IV.

La Philosophie sert à orner l'esprit d'une infinité de connoissances curieuses.

Elle sert aussi à inspirer un grand respect pour la religion.

JE joins ici ces deux choses ensemble, parce qu'en effet elles ont une liaison naturelle, & que l'une doit conduire à l'autre, comme on le verra par ce que j'ai à dire sur ce sujet.

Il est étonnant que l'homme placé au milieu de la nature qui lui offre le plus grand spectacle qu'il soit possible d'imaginer, & environné de tous côtés d'une infinité de merveilles qui sont faites pour lui, ne songe presque jamais ni à considérer ces merveilles si dignes de son attention & de sa curiosité, ni à se considérer soi-même. Il vit au milieu du mon-

de, dont il est le Roi, comme un étranger, pour qui tout ce qui se passe seroit indifférent, & qui n'y prendroit aucun intérêt. L'univers dans toutes ces parties, annonce & montre son Auteur : mais, pour le plus grand nombre, c'est à des sourds & à des aveugles, qui ont des oreilles sans entendre, & des yeux sans voir.

Un des plus grands services que la Philosophie puisse nous rendre, c'est de nous réveiller de cet assoupissement, & de nous tirer de cette léthargie, qui déshonore l'humanité, & qui nous rabaisse en quelque sorte au-dessous des bêtes, dont la stupidité n'est que la suite de leur nature, & non l'effet de l'oubli ou de l'indifférence. Elle pique notre curiosité, elle excite notre attention, & nous conduit comme par la main dans toutes les parties de la nature, pour nous en faire étudier & approfondir les merveilles.

Elle présente à nos yeux l'univers comme un grand tableau, dont chaque partie a son usage, chaque trait sa grace & sa beauté : mais dont le tout ensemble est encore plus merveilleux. En nous montrant un si beau spectacle, elle nous fait observer avec quel ordre, quelle symétrie, quelle proportion tout y est placé ; avec quelle égalité cet ordre général & particulier s'observe & se maintient : & par là elle nous fait reconnoître l'intelligence & la main invisible qui réglent tout,

La Philosophie, en conduisant ainsi l'homme de merveilles en merveilles, & le promenant pour ainsi dire dans tout l'univers, ne souffre pas qu'il demeure étranger par rapport à lui-même, ni qu'il ignore le fond de son propre être, où Dieu s'est peint lui-même d'une maniere infiniment plus sensible & plus parfaite que dans le reste des créatures.

On voit bien que je parle ici principalement de cette partie de la Philosophie qu'on appelle *Physique*, parce qu'elle s'occupe à considérer la nature. Je l'examinerai sous deux faces. J'appellerai l'une la Physique des sçavans, & l'autre la Physique des enfans. Celle-ci n'est attentive qu'aux objets mêmes, & à ce qui frappe les sens; au lieu que la premiere en examine à fond la nature, & tâche d'en découvrir les causes.

PHYSIQUE DES SÇAVANS.

LA considération du monde, & des différentes parties qui le composent, a toujours fait l'étude des Philosophes: & rien certainement ne mérite plus notre attention. Il n'est pas possible de voir rouler continuellement sur nos têtes les cieux & les astres, sans être tenté d'en étudier les mouvemens, & d'observer l'ordre & la régularité qui y regnent. Trois systêmes principaux ont partagé les Philosophes: je les rapporterai en abrégé.

Systêmes du monde.

Le premier systême est de Ptolomée : j'y comprens ce que ses sectateurs y ont ajouté. Ce Philosophe vivoit dans le second siécle, sous l'empire d'Adrien & de Marc-Auréle-Antonin, vers l'an 138 de J. C. *Systême de Ptolomée.*

Il plaçoit la terre au centre de l'univers. Selon lui, la lune étoit de toutes les planettes la plus prochaine de la terre. Au-dessus de la lune étoient Mercure, Venus, le Soleil, Mars, Jupiter, & Saturne : & au-dessus de toutes ces planettes le firmament dans lequel il supposoit toutes les étoiles attachées comme dans une voûte concentrique à la terre. Il supposoit en conséquence que le soleil, toutes les planettes, & mêmes les étoiles fixes étoient emportées en vingt-quatre heures d'orient en occident autour de la terre par un ciel qu'il plaçoit au-dessus du firmament, & qui ayant ce mouvement le communiquoit à tous les cieux inférieurs, & conséquemment aux planettes qui étoient attachées à ces cieux.

Outre ce mouvement, commun à tous les astres, il en attribuoit un particulier au soleil, aux planettes, aux étoiles fixes, d'occident en orient, mais de telle sorte que chacun de ces astres faisoit sa révolution autour de la terre en des tems différens. Ainsi le soleil employoit un an

à faire cette révolution d'occident en orient, Saturne trente ans, &c.

Système de Copernic.

COPERNIC nâquit vers la fin du 15e. siécle. Croyant que les apparences céleſtes ne pouvoient être bien expliquées dans l'hypothèſe de Ptolomée, il en chercha un autre: & après plus de trente ans de travail, il la donna enfin au public, preſſé par les reproches & les ſollicitations de ſes amis. Cette hypothèſe n'étoit pas entierement inconnue aux anciens. En voici quelques parties.

Le Soleil eſt au centre des cercles que Mercure, Venus, Mars, Jupiter & Saturne décrivent par leur mouvement propre d'occident en orient. La terre, ſelon lui, a des mouvemens ſemblables à ceux des planettes, leſquelles ſont ſituées ainſi. Il place au-deſſus du Soleil, mais à différentes diſtances, Mercure, Venus, la Terre, Mars, Jupiter, Saturne: & au-deſſus de toutes ces planettes les étoiles fixes, qui ſont à une diſtance ſi conſidérable de la terre, que trente millions de lieues comparées avec cette diſtance ſont une grandeur inſenſible.

Au lieu de dire, comme Ptolomée, que tous les cieux, & conſéquemment tous les aſtres, tournent en 24 heures autour de la terre d'orient en occident, il ſuppoſe que la terre tourne en 24 heures ſur ſon axe d'occident en orient, & qu'en conſéquence de ce mouvement tous les

aſtres doivent paroître tourner en 24 heures d'orient en occident autour de la terre. De même pour expliquer le mouvement apparent du ſoleil d'occident en orient qui eſt annuel, il ſuppoſe que la terre tourne en un an d'occident en orient autour du ſoleil.

Il ſuppoſe auſſi que la lune tourne en vingt-ſept jours & demi autour de la terre, pendant que la terre tourne autour du ſoleil.

Quant aux autres planettes, ils ſuppoſe qu'elles tournent autour du ſoleil dans un tems plus ou moins long, ſelon qu'elles en ſont plus ou moins éloignées.

On a découvert des lunes ou des ſatellites autour de Jupiter & de Saturne, leſquelles tournent autour de ces planettes pendant que ces planettes ſont emportées autour du ſoleil, comme la lune tourne autour de la terre.

Syſtême de Tichobrahé.

Le troiſieme ſyſtême eſt celui de Tiho-Brahé, Philoſophe né vers le milieu du 16e. ſiécle. Ce ſyſtême, qui eſt à proprement parler un mêlange des deux premiers, a eu peu de cours ; & je ne crois pas néceſſaire d'en rien rapporter ici. Le plus ſuivi à préſent eſt celui de Copernic : il eſt fondé ſur des principes qui le rendent bien plauſible.

Ces ſyſtêmes ne ſont que de ſimples conjectures, parce qu'il n'a point plû à Dieu, qui ſeul connoît parfaitement ſon

ouvrage, de nous en découvrir en termes clairs l'ordre & l'arrangement : & c'eſt pour cela que l'Ecriture dit qu'il a livré le monde à la diſpute des hommes: *Mundum tradidit diſputationi eorum.* Mais cette étude, quoiqu'elle ne ſoit pas certaine & évidente en elle-même, ne laiſſe pas de ſatisfaire extrêmement l'eſprit, en lui préſentant un ſyſtême ſelon lequel tous les effets de la nature s'expliquent d'une maniere ſenſée & raiſonnable : & en même tems elle nous fait ſentir & comme toucher au doigt la grandeur, la puiſſance & la ſageſſe infinies de Dieu.

Eccleſ. 3. 11.

Par le moyen des téleſcopes, ou lunettes d'approche, les Aſtronomes modernes ont fait dans le ciel des découvertes, qui toutes certaines qu'elles ſont, paroîtront toujours chimériques à la plûpart des hommes.

Selon ces Aſtronomes, Saturne eſt quatre mille fois plus gros que la terre, Jupiter huit mille fois le Soleil un million de fois plus gros.

La diſtance de la terre & des planettes au Soleil n'eſt pas moins incroyable. Un boulet de canon qui iroit de la terre au Soleil, & qui conſerveroit toujours ſa premiere vîteſſe, employeroit vingt-cinq ans pour y arriver : & s'il partoit de Saturne il n'y arriveroit que dans deux cens cinquante ans. Or un boulet de canon parcourt cent toiſes en une ſeconde. Suppo-

sé donc qu'il conservât toujours la même vîtesse avec laquelle il fait les cent premieres toises depuis qu'il est sorti du canon, il feroit en une heure 180 * lieues. Et par conséquent, pour arriver de la terre au soleil, il feroit trente-neuf millions quatre cens vingt mille lieues; qui est, dans ces suppositions, la distance de la terre au soleil. Il faut juger à proportion de la distance de Saturne au Soleil.

* *On suppose chaque lieue de 2000. toises.*

La grosseur des étoiles fixes, & leur éloignement du Soleil, sont encore plus inconcevables.

Chacune de ces étoiles fixes est un soleil, & il y a lieu de croire qu'elles ne sont pas d'un moindre volume que celui qui nous éclaire. Celles de ces étoiles qui sont les plus proches de nous, sont cependant si éloignées du soleil, qu'un boulet de canon, mû comme nous l'avons supposé, employeroit plus de six cens mille ans pour parcourir les espaces qui sont entre ces étoiles & le soleil.

Qu'est-ce qu'un homme, une ville, un royaume, la terre même dans toute son étendue, par rapport à ces vastes corps, dont la grandeur immense passe toute imagination? Un point imperceptible. Mais le monde lui-même tout entier qu'est-il donc à l'égard de celui qui l'a créé d'un seul mot; *Dixit, & facta sunt*? Les Prophêtes n'ont-ils pas raison de nous dire que toutes les nations ne sont devant Dieu

Isai. 40. 12. 13. 17.

que comme une goutte d'eau, & la ter
qu'elles habitent que comme un grain d
pouſſiere? que tout l'univers eſt deva
lui comme n'étant point, & que ſa pui
ſance & ſa ſageſſe le conduiſent & en r
glent tous les mouvemens avec la mêm
facilité qu'une main ſoutient un poids l
ger dont elle ſe joue plutôt qu'elle n'
eſt chargée? La phyſique peut beaucou
ſervir à nous fortifier dans ces nobl
idées de l'Etre ſouverain.

Elle nous fait preſque encore plus a
mirer ſa grandeur dans le plus petit d
inſectes. Quoiqu'il n'y ait qu'un ſiéc
que les microſcopes ont été inventés, c
les a pouſſés à un ſi grand point de pe
fection, qu'ils nous font appercevoir d
animaux d'une petiteſſe ſi extraordina
re, que pluſieurs milliers de ces anima
n'égaleroient pas en groſſeur un grain
ſable: & quoiqu'ils ſoient d'une ſi gran
petiteſſe, on en voit qui en contienne
d'autres, leſquels ne ſont pas plutôt né
qu'ils nagent avec une agilité & une v
teſſe ſurprenante.

L'eſprit ſe perd dans la diviſibilité
la matiere. Le ſentiment le plus reçû
que quelque diviſion qui ait été faite
la matiere, quelques petites que ſoient c
parties, elles peuvent encore être diviſé
à l'infini. On trouve dans l'art & dans
nature des diviſions qui vont infinime
plus loin qu'on ne peut l'imaginer. R

ault assûre qu'un cube d'or de cinq li-
nes & $\frac{1}{7}$ est divisé par des ouvriers en
x cens cinquante & un mille cinq cens
uatre-vingt dix parties égales à la base.
)n connoît par les observations des Phy-
ciens, qu'un pouce cubique de matiere
ontient un million de particules visibles :
u'un pouce cubique d'eau rarefiée dans
n Eolipile produit plus de treize mille
ois cens millions de particules : qu'il
eut s'attacher à la pointe d'une éguille
lus de treize mille particules d'eau.

Je ne puis m'empêcher de transcrire ici
n endroit admirable des pensées de M.
ascal qui a rapport à la matiere que je
aite. C'est le chapitre XXII, qui a pour
tre, *Connoissance générale de l'homme.*

La premiere chose, dit-il, qui s'offre
l'homme quand il se regarde, c'est son
)rps, c'est-à-dire, une certaine portion
e matiere qui lui est propre. Mais, pour
)mprendre ce qu'elle est, il faut qu'il
compare avec tout ce qui est au-des-
s de lui, & tout ce qui est au-dessous,
in de reconnoître ses justes bornes.

Qu'il ne s'arrête donc pas à regarder
mplement les objets qui l'environnent.
u'il contemple la nature entiere dans
haute & pleine majesté. Qu'il consi-
ére cette éclatante lumiere, mise com-
e une lampe éternelle pour éclairer
nivers. Que la terre lui paroisse com-
e un point au prix du vaste tour que

cet aſtre décrit. Et qu'il s'étonne de ce que ce vaſte tour lui-même n'eſt qu'un point très-délicat à l'égard de celui que les aſtres qui roulent dans le firmament embraſſent. Mais ſi notre vûe s'arrête-là, que l'imagination paſſe outre. Elle ſe laſſera plutôt de concevoir, que la nature de fournir. Tout ce que nous voyons du monde n'eſt qu'un trait imperceptible dans l'ample ſein de la nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de ſes eſpaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atômes au prix de la réalité des choſes. C'eſt une ſphére infinie, dont le centre eſt par-tout, la circonférence nulle part. Enfin c'eſt un des plus grands caracteres ſenſibles de la toute puiſſance de Dieu, que notre imagination ſe perde dans cette penſée.

Que l'homme étant revenu à ſoi, conſidére ce qu'il eſt au prix de ce qui eſt. Qu'il ſe regarde comme égaré dans ce canton détourné de la nature: & que de ce que lui paroîtra ce petit cachot où il ſe trouve logé, c'eſt-à-dire, ce monde viſible, il apprenne à eſtimer la terre, les roïaumes, les villes, & ſoi-même, ſon juſte prix.

Qu'eſt-ce qu'un homme dans l'infini? qui le peut comprendre? Mais pour lui préſenter un autre prodige auſſi étonnant, qu'il recherche dans ce qu'il connoît les choſes les plus délicates. Qu'un

iron, par exemple, lui offre dans la petiteſſe de ſon corps des parties incomparablement plus petites : des jambes avec des jointures, des veines dans ces jambes, du ſang dans ces veines, des humeurs dans ce ſang, des gouttes dans ces humeurs, des vapeurs dans ces gouttes. Que diviſant encore ces dernieres choſes, il épuiſe ſes forces & ſes conceptions ; & que le dernier objet où il peut arriver ſoit maintenant celui de notre diſcours. Il penſera peut-être que c'eſt-là l'extrême petiteſſe de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je veux lui peindre, non-ſeulement l'univers viſible, mais encore tout ce qu'il eſt capable de concevoir de l'immenſité de la nature, dans l'enceinte de cet atome imperceptible.

Qu'il *a* voie une infinité de mondes, dont chacun a ſon firmament, ſes planetes, ſa terre, en la même proportion que le monde viſible : dans cette terre, des animaux, & enfin des cirons, dans leſquels il retrouvera ce que les premiers ont donné : trouvant encore dans les autres la même choſe, ſans fin & ſans repos. Qu'il ſe perde dans ces merveilles auſſi étonnantes par leur petiteſſe, que

a M. Paſcal veut que dans cette petite partie l'on s'imagineroit être la premiere, on y conçoive d'autres parties qui ayent entre-elles les mêmes proportions qu'ont entre-elles actuellement les parties de l'univers viſibles.

les autres par leur étendue. Car qui n'admirera que notre corps, qui tantôt n'étoit pas perceptible dans l'univers, imperceptible lui-même dans le sein du tout, soit maintenant un colosse, un monde, ou plutôt un tout à l'égard de la derniere petitesse où l'on ne peut arriver?

Qui se considérera de la sorte, s'effrayera sans doute de se voir comme suspendu, dans la masse que la nature lui a donnée, entre ces deux abîmes de l'infini & du néant, dont il est également éloigné. Il tremblera dans la vûe de ces merveilles; & je crois que sa curiosité se changeant en admiration, il sera plus disposé à les contempler en silence, qu'à les rechercher avec présomption.

Car enfin qu'est-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien & tout. Il est infiniment éloigné des deux extrêmes, & son être n'est pas moins distant du néant d'où il est tiré, que de l'infini où il est englouti.

Son intelligence tient dans l'ordre des choses intelligibles le même rang que son corps dans l'étendue de la nature; & tout ce qu'elle peut faire est d'appercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel d'en connoître ni le principe, ni la fin. Toutes choses sont sorties du néant, & portées jusqu'à l'infini. Qui peut suivre ces étonnante

nantes démarches ? L'Auteur de ces merveilles les comprend : nul autre ne le peut faire.

J'ai rapporté exprès ce long passage de M. Pascal, pour faire voir combien l'étude de la nature peut fournir de solides réflexions : & il en est ainsi de tout ce qui s'enseigne dans la Physique.

N'est-ce pas une curiosité digne d'un homme d'esprit, d'examiner la nature, les causes, & les effets du mouvement ; la pesanteur de l'air, la cause des tremblemens de terre, des foudres & des tonnerres ?

Il n'est pas indifférent de connoître quelle est l'origine des fontaines & des rivières. Plusieurs croient qu'elles viennent de la mer, qui se répand fort avant sous les terres, d'où elle s'éleve par des canaux imperceptibles jusqu'à la surface de la terre. D'autres prétendent que la pluie & les neiges seules sont la cause des rivières & des fontaines. On a calculé plusieurs années de suite la quantité d'eau & de neige qui tombe en un an sur un certain endroit déterminé de la surface de la terre, & en même tems ce qui coule d'eau en une année, par exemple, dans la Seine : & par ce calcul on a reconnu que le tiers d'eau & de neige qui tombe sur la terre est plus que suffisant pour fournir aux fontaines & aux rivières.

Tout le monde eſt témoin des Eclipſes du ſoleil & de la lune : il y a quelque honte d'en ignorer abſolument la cauſe. On ſait que les Eclipſes du ſoleil n'arrivent que parce que la lune, qui eſt un corps opaque, étant placée entre la terre & le ſoleil, intercepte la lumière qui devroit venir du ſoleil à la terre ; & que celle de lune n'arrive que parce que la terre, étant placée directement entre la lune & le ſoleil, empêche le ſoleil d'éclairer la lune. C'eſt pourquoi les éclipſes du ſoleil n'arrivent que quand la lune eſt nouvelle, & celles de lune que quand elle eſt pleine. Ce qu'il y a ici de plus ſurprenant, c'eſt que les Aſtronomes les prédiſent avec tant de juſteſſe qu'une erreur de quelques minutes paſſe parmi eux pour une erreur conſidérable.

Eſt-il une matière qui mérite plus notre attention que le flux & le reflux de la mer : Les Philoſophes ont preſque toujours cru que la lune en étoit la cauſe en comprimant l'air intermédiaire, & par ſon moyen les eaux qui y répondent ; mais le rapport qu'il y a entre le flux & le reflux de la mer & le mouvement de cette planette, n'avoit jamais été ſi bien connu que dans le dernier ſiécle. La lune employe douze heures vingt-quatre minutes à paſſer de la partie ſupérieure de notre méridien à la partie inférieure, & vingt-quatre heures quarante-huit min

tes à revenir à la partie supérieure de notre méridien. Il y a pareillement douze heures vingt-quatre minutes entre la marée qui arrive le matin sur nos côtes, & celle qui y arrive le soir ; & vingt-quatre heures quarante-huit minutes entre la marée qui arrive sur nos rivages un matin ; & celle qui y arrive le lendemain au matin. On a encore observé d'autres proportions de ce genre qui étonnent quand on les considére de près.

Il n'y a rien certainement dans la nature de plus merveilleux que ce mouvement général & régulier de toutes les eaux du monde, plus sensible dans l'océan, mais qui n'est pas absolument inconnu à la méditerrannée, sur-tout dans les golfes. Est-il possible de ne pas reconnoître le doigt de Dieu dans les bornes qu'il a marquées à la mer & dans cet ordre qu'il semble avoir écrit sur le sable : „ Il t'est permis de venir jusqu'ici, mais il t'est défendu de passer outre ? *Usque huc venies, non procedes amplius, & hîc confringas tumentes fluctus tuos.* Job. 38. 11.

Peut-on raisonnablement laisser ignorer aux jeunes gens de telles merveilles, ne point les instruire des autres matiéres qui se traitent en Physique, & qui occupent pour l'ordinaire une bonne partie de la seconde année de la Philosophie ? Quand on en a négligé l'étude dans ce

tems, il eſt rare qu'on y revienne dans la ſuite. Au lieu de les négliger alors il faudroit y préparer de loin les jeunes gens en les leur montrant preſque dès l'enfance, mais de la maniere qui convient à cet âge. C'eſt de quoi il me reſte à parler dans l'article ſuivant.

PHYSIQUE DES ENFANS.

J'APPELLE ainſi une étude de la nature qui ne demande preſque que des yeux & qui, par cette raiſon, eſt à la portée de toutes ſortes de perſonnes, & même des enfans. Elle conſiſte à ſe rendre attentif aux objets que la nature nous préſente à les conſidérer avec ſoin, à en admirer les différentes beautés, mais ſans en approfondir les cauſes ſecrettes, ce qui eſt du reſſort de la Phyſique des ſavans.

Je dis que les enfans même en ſont capables. Car ils ont des yeux, & ils ne manquent pas de curioſité. Ils veulent ſavoir, ils interrogent. Il ne faut que réveiller & entretenir en eux le déſir d'apprendre & de connoître, qui eſt naturel à tous les hommes. Cette étude d'ailleurs, ſi l'on doit l'appeller ainſi, loin d'être pénible & ennuyeuſe, n'offre que du plaiſir & de l'agrément: elle peut tenir lieu de récréation, & ne doit ordinairement ſe faire qu'en jouant. Il eſt inconcevable combien les enfans pourroient apprendre de choſes, ſi l'on ſavoit les

siterde toutes les occasions qu'eux-mêmes nous en fourniſſent.

Un jardin, une campagne, un palais, tout cela eſt un livre ouvert pour eux : mais il faut qu'ils ayent appris & qu'on les ait accoutumés à y lire. Rien n'eſt plus commun parmi nous que l'uſage du pain & du linge : rien n'eſt plus rare que de trouver des enfans qui ſachent comment l'un & l'autre ſe prépare : par combien de façons & de mains le blé & le chanvre doivent paſſer, avant que de devenir du pain & du linge. Il en faut dire autant des étoffes de laine, qui ne reſſemblent guéres à la toiſon des brebis dont on les forme ; non plus que le papier à ces chiffons de linge qu'on ramaſſe dans les rues. Pourquoi ne pas inſtruire les enfans de ces ouvrages merveilleux de la nature & de l'art, dont ils font uſage tous les jours ſans y faire réflexion ?

On lit avec un grand plaiſir dans le livre de la vieilleſſe, l'élégante deſcription que Cicéron y fait de la maniere dont vient le blé. *a* On admire comment

a Me quidem non fructus modo, ſed etiam ipſius terræ visac natura delectat. Quæ cùm gremio mollito ac ſubacto ſemen parſumexcepit.. tepefactum vapore & compreſſuo diffundit,& elicit herbeſcentem ex eo viriditatem ; quæ nixa fibris ſtirpium ſenſim adoleſcit, culmoque erecta geniculato,vaginis jam quaſi pubeſcens includitur; è quibus cùm emerſerit, fundit frugem ſpici ordine ſtructam, & contra avium minorum morſus munitur vallo ariſtarum. *De Senect. n. 51.*

la ſemence, échauffée & attendrie par la chaleur & par l'humidité de la terre qui la tient reſſerrée dans ſon ſein, en fait d'abord ſortir une pointe verdoyante, qui nourrie & ſoutenue par ſes racines s'éléve peu-à-peu, & pouſſe un tuyau fortifié par des nœuds : comment l'épi, enfermé dans une eſpéce d'étui, y croît inſenſiblement, & en ſort enfin avec une ſtructure admirable, muni de pointes hériſſées, qui lui ſervent comme de défenſe contre les inſultes des petits oiſeaux. Mais voir cette merveille même de ſes propres yeux, en ſuivre attentivement les différens progrès, & la conduire juſqu'à ſa perfection, c'eſt bien un autre ſpectacle.

Un Maître attentif trouve par là le moyen d'enrichir l'eſprit de ſon élève d'un grand nombre de connoiſſances utiles & agréables ; & y mêlant à propos de courtes réflexions, il ſonge en même tems à lui former le cœur, & à le conduire par la nature à la religion. Je vais en apporter quelques exemples, qui feront mieux ſentir que tout ce que je pourrois dire, combien cette ſorte d'exercice peut être utile. Ils ne ſont pas de moi : on s'en appercevra bien. Je les tirerai la plûpart d'un excellent manuſcrit ſur la Généſe qui eſt entre les mains de pluſieurs perſonnes. Ces exemples ſerviront à montrer comment on doit étudier la nature

dans tout ce qui se présente à nos yeux, & par elle remonter jusqu'au Créateur. Je me bornerai à ce qui regarde les plantes & les animaux.

§. I PLANTES. FLEURS. FRUITS. ARBRES.

Ps. 18.

LE PREMIER prédicateur qui a annoncé la gloire du Dieu souverain, est le firmament, où brillent avec tant d'éclat le soleil, la lune, & les étoiles; & il ne faut, pour rendre tous les hommes inexcusables, que ce livre écrit en caractères de lumiere. Mais la Sagesse divine n'est pas moins admirable dans ses plus petits ouvrages, où elle a voulu, pour ainsi dire, se rendre plus accessible, & où elle semble nous inviter à la considérer de plus près sans craindre d'en être éblouis.

PLANTES.

IL Y A dans la plus mépriſable en apparence de quoi étonner les plus sublimes esprits, qui n'en sauroient voir néanmoins que les organes les plus grossiers, & à qui tout le secret de la vie, de la nourriture, de la multiplication demeure inconnu. Aucune feuille n'y est négligée : l'ordre & la symmétrie y sont sensibles en tout, & cela avec une si prodigieuse fécondité de découpures, d'or-

nemens, de beautés, qu'aucune ne reſſemble parfaitement à l'autre.

Que ne découvre-t-on point, par le ſecours des microſcopes, dans les plus petites graines? Mais combien Dieu y a-t-il mis de vertu & d'efficace par une ſeule parole, par laquelle il ſemble avoir donné aux plantes une eſpèce d'immortalité? *Germinet terra herbam virentem, & facientem ſemen ſuum.*

Geneſ. 1. 11. Y a-t-il rien de plus digne de notre admiration que le choix que Dieu a fait de la couleur générale qui embellit toutes les plantes? S'il eût teint en blanc ou en rouge toutes les campagnes, qui auroit pu en ſoutenir ou l'éclat, ou la dureté? S'il les eût obſcurcies par des couleurs plus ſombres, qui auroit pu faire ſes délices d'une vûe ſi triſte & ſi lugubre? Une agréable verdure tient le milieu entre ces deux extrêmités, & elle a un tel rapport avec la ſtructure de l'œil, qu'elle le délaſſe, au lieu de le tendre; & qu'elle le ſoutient & le nourrit, au lieu de l'épuiſer. Mais ce qu'on croyoit d'abord n'être qu'une couleur, eſt une diverſité de teintures qui étonne. C'eſt du verd par-tout, mais ce n'eſt nulle part le même. Aucune plante n'eſt colorée comme une autre: & cette ſurprenante variété, qu'aucun art ne peut imiter, ſe diverſifie encore dans chaque plante, qui eſt dans ſon origine, dans ſon progrès, &

dans sa mâturité, d'une espèce de verd différent.

On en peut dire autant de la figure, de l'odeur, du goût, des usages des plantes, ou pour la nourriture, ou pour les remédes. Je ne ferai ici qu'une seule réflexion.

Si Dieu n'avoit donné à du foin, même séché & gardé depuis long-tems, la force de nourrir les chevaux, les bœufs, & les autres animaux de service, comment eût fait le laboureur, ou même l'homme le plus riche, pour rassasier des animaux d'une si grande taille, & qui ne sont utiles qu'autant qu'ils ont de force? Si l'on entreprenoit de nourrir un homme de cette sorte; ou, parce qu'il ne peut mâcher l'herbe séche, si on lui faisoit des bouillons ou des extraits d'un grand tas de foin & de paille, pourroit-on lui conserver la vie? Cette même herbe séche suffit à d'autres animaux pour leur fournir deux fois chaque jour une source de lait, qui peut tenir lieu à une famille entiére de tout autre nourriture. Qu'on examine cette merveille, à laquelle on est accoutumé sans l'avoir jamais approfondie, se lassera-t-on d'admirer la sagesse & la bonté de Dieu? *Producens fœnum jumentis, & herbam servituti hominum.* Ps. 103. 14.

FLEURS.

JE ME tranſporte par la penſée dans une campagne fleurie, ou dans un jardin bien cultivé. Quel émail ? quelles couleurs ! quelles richeſſes ! mais quelle harmonie & quelle douceur dans leur mêlange, & dans les nuances qui les tempérent ! Quel tableau, & par quel maître ! avec quelle profuſion les ornemens ſont-ils ici prodigués ! De quelle ſource de beautés celles que nous voyons ſont-elles parties ! Quel eſt en lui-même le principe de tant d'éclat, & d'une parure ſi riche & ſi diverſifiée !

Mais paſſons de cette vûe générale à la conſidération de quelques fleurs en particulier ; & cueillons au hazard la premiere qui nous tombera ſous la main, ſans nous mettre en peine du choix.

Elle ne vient que d'éclore, & elle a encore toute ſa fraîcheur, & tout ſon éclat. Y a-t-il parmi les hommes de teintures ſi vives, & en même tems ſi douces ? L'art a-t-il pu inventer des étoffes auſſi déliées, & d'un tiſſu ſi uni & ſi délicat ? Approchez des feuilles que je tiens la pourpre même de Salomon : Quel cilice groſſier en comparaiſon ! quelle rudeſſe, quelle interruption dans le riſſu, quelle différence dans le coloris !

Matt. 6. 29.

Mais quand cette fleur ſeroit moins belle dans chaque partie qu'elle n'eſt,

peut-on imaginer une plus aimable symmétrie dans son tout, une plus régulière ordonnance dans ses feuilles, une plus grande justesse dans ses proportions?

On croiroit, à n'examiner que la sagesse de Dieu, & (si j'ose le dire (sa complaisance dans une fleur si parfaite, qu'elle doit toujours durer. Mais du matin au soir elle sera flétrie. Le lendemain elle sera rotie du soleil: & un autre jour on la coupera. Que devons-nous donc penser de l'immense océan de beautés, qui en répand si abondamment sur une herbe qu'il ne conserve que quelques heures? Que fera-t-il, quand il embellira les esprits, lui qui fait briller si noblement le foin destiné aux animaux? Et quel est l'aveuglement du monde, qui compte la beauté, la jeunesse, l'autorité, la gloire humaine, pour des biens solides, sans se souvenir qu'elles ne sont que la fleur passagére d'une herbe qui ne sera plus le lendemain! *Omnis caro fœnum, & omnis gloria ejus quasi flos agri.* Isai. 40. 6.

FRUITS.

JUSQU'ICI nous n'avons regardé la terre que comme une prairie, ou comme un jardin potager. Maintenant elle se montre à nous comme un riche verger, rempli de toutes sortes de fruits, dont les uns succédent aux autres selon les saisons.

Je considére l'un de ces arbres, portant ses branches courbées jusqu'en terre sous le poids de fruits excellens, dont la couleur & l'odeur annoncent le goût, & dont l'abondance m'étonne. Il me semble que cet arbre me dit par cette pompe qu'il étale à mes yeux : Apprenez de moi quelle est la bonté & la magnificence du Dieu qui m'a formé pour vous. Ce n'est ni pour lui, ni pour moi, que je suis si riche. Il n'a besoin de rien, & je ne saurois user de ce qu'il m'a donné. Bénissez-le, & déchargez-moi. Rendez-lui graces : & puisqu'il m'a rendu le ministre de vos délices, devenez-le de ma reconnoissance.

De toutes parts il me semble entendre les mêmes invitations : & à mesure que je m'avance, je découvre toujours de nouveaux sujets de louanges & d'admiration. Car à chaque pas c'est une espèce nouvelle. Ici le fruit est caché au dedans : là c'est l'amende qui est intérieure, & une chair délicate brille au dehors des plus vives couleurs. Ce fruit est venu d'une fleur, comme presque tous : mais cet autre si délicieux n'est point précédé par la fleur, & il naît de l'écorce même du figuier. L'un commence l'été, l'autre le finit. Si l'on ne cueille promptement l'un, il tombe & se flétrit : si l'on n'attend l'autre, il n'aura jamais de maturité. L'un se garde long-

tems, l'autre passe avec rapidité. L'un rafraîchit, l'autre fortifie. Tout ce que je vois m'enléve & me ravit; & je ne puis m'empêcher de m'écrier avec le Prophête : *Tous, Seigneur, ont les yeux tournés vers vous ; & ils attendent de vous que vous leur donniez leur nourriture dans le tems propre. Vous ouvrez votre main, & vous rempliſſez tous les animaux des effets de votre bonté.* *Pſ. 144. 15. & 16.*

ARBRES.

Le figuier. Les Orangers, &c.

IL en a déjà été parlé en parlant des fruits, mais ils méritent quelques réflexions particulières.

Entre les arbres fertiles, il y en a qui portent des fruits en deux saisons de l'année; & d'autres uniſſent enſemble & les saiſons différentes, & les années même, en portant tout à la fois des fleurs naiſſantes, des fruits verds, & des fruits mûrs: afin de montrer la ſouveraine liberté du Créateur, qui en diverſifiant les loix de la nature, fait voir qu'il en eſt le maître, & qu'il peut en tout tems, & de toutes choſes, faire également ce qu'il lui plaît.

J'obſerve que ce ſont les arbres foibles, ou de médiocre taille, qui portent les fruits les plus exquis. Plus ils s'élevent, moins ils me paroiſſent riches, & moins leurs fruits me conviennent. J'entends cette leçon; & le bois foible de la vi-

gne, de qui j'admire les grappes, me dit en ſon langage que les plus merveilleux fruits ſont ſouvent près de terre.

Les autres arbres qui n'ont que des feuilles, ou des fruits amers, & très-petits, ne ſont pas néanmoins inutiles ; & la providence a mis de ſi heureuſes compenſations entre les arbres fertiles & les autres, que dans des occaſions il eſt juſte de préférer les ſtériles aux plus féconds, qui ne ſont preſque d'aucun uſage ni pour les édifices, ni pour la navigation, ni pour d'autres beſoins indiſpenſables.

Si nous n'avions point vû d'arbres de la hauteur & de la groſſeur de ceux qui ſont dans de certaines forêts, nous ne pourrions croire que quelques gouttes de pluie qui tombent du ciel fuſſent capables de les nourrir. Car il faut un ſuc, non-ſeulement très-abondant, mais plein d'eſprits & de ſels de toute eſpece, pour donner à la racine, au tronc, aux branches la force & la vigueur que nous y admirons. Il eſt même remarquable que plus ces arbres ſont négligés, plus ils deviennent beaux, & que ſi les hommes s'appliquoient à les cultiver comme les petits arbres de leurs jardins, ils ne feroient que leur nuire. Vous conſervez par-là, Seigneur, une preuve que c'eſt vous ſeul qui les avez formés : & vous apprenez à l'homme que ſes ſoins & ſon

induſtrie vous ſont inutiles ; & que ſi vous les exigez pour certains arbriſſeaux, c'eſt pour l'occuper, pour l'avertir de ſa propre foibleſſe en ne lui confiant que des choſes foibles.

Enfin, parmi les arbres j'en vois quelques-uns qui conſervent toujours leur verdure, & je m'imagine y voir une figure de l'immortalité : comme les autres, qui ſe dépouillent l'hiver pour ſe revêtir au printems, ſemblent me préſenter une image de la réſurrection.

§. II. ANIMAUX.

Je ſuivrai dans la deſcription des animaux l'ordre que Dieu a ſuivi dans leur création.

POISSONS.

Quelle foule de poiſſons de toute grandeur les eaux enfantent !

J'examine tous ces animaux, & je ne leur vois, ce me ſemble, qu'une tête & une queue. Ils ſont ſans piés & ſans bras. Leur tête même n'a point de mouvement libre ; & ſi je n'étois attentif qu'à leur figure, je les croirois privés de tout ce qui eſt néceſſaire à la conſervation de leur vie. Mais avec ſi peu d'organes extérieurs, ils ſont plus agiles, plus prompts, plus remplis d'artifices, que s'ils avoient pluſieurs mains & pluſieurs piés : & l'uſage qu'ils font de leur queue & de leurs na-

geoires les pouſſe comme des traits, & ſemble les faire voler.

Les poiſſons ſe dévorant les uns les autres, comment ce peuple aquatique peut-il ſubſiſter ? Dieu y a pourvû en le multipliant d'une maniere ſi prodigieuſe, que ſa fécondité ſurpaſſe infiniment ſon ardeur mutuelle à ſe dévorer, & que ce qui ſe détruit eſt toujours fort au-deſſous de ce qui ſert à le renouveller.

Je ſuis ſeulement en peine comment les petits échapperont aux grands qui les regardent comme leur proie, & qui leur donnent continuellement la chaſſe. Mais ce peuple foible, eſt plus prompt à la courſe. Il s'approche des lieux où l'eau baſſe ne convient pas aux grands poiſſons ; & il ſemble que Dieu lui ait donné une prévoyance proportionnée à ſa foibleſſe & à ſes dangers.

Comment arrive-t'il qu'au milieu des eaux, ſi chargées de ſel que je ne puis en ſouffrir une goutte dans la bouche, les poiſſons y vivent, & y jouiſſent d'une vigueur & d'une ſanté parfaite ? Et comment au milieu du ſel conſervent-ils une chair qui n'en a point le goût ?

Pourquoi les meilleurs, & les plus propres à l'uſage de l'homme, s'approchent-ils des côtes pour s'offrir, ce ſemble, à lui, pendant que beaucoup d'autres qui lui ſont inutiles affectent de s'éloigner ?

Pourquoi ceux * qui se sont tenus dans des lieux inconnus pendant qu'ils se multiplioient, & qu'ils acquéroient une certaine grandeur, viennent-ils en foule dans un tems marqué inviter les pécheurs, & se jetter d'eux-mêmes, pour ainsi dire, dans leurs filets & dans leurs barques?

* *Harangs, Sardine. Macreau. Morue.*

Pourquoi plusieurs d'entr'eux, & des meilleures espéces, s'empressent-ils d'entrer dans l'embouchure des fleuves, & les remontent-ils jusqu'à leur source, pour communiquer les avantages de la mer aux pays qui en sont éloignés? Et quelle main les conduit avec tant d'attention & de bonté pour les hommes, si ce n'est la vôtre, Seigneur; quoiqu'une providence si visible attire rarement leur reconnoissance!

Saumon; Alause.

Elle paroît à tout cette providence, & les coquillages sans nombre qui bordent la mer, cachent des poissons de diverses espéces, qui avec une très-petite apparence de vie, ont soin d'ouvrir en des tems reglés leurs coquilles, d'en renouveller l'eau, & de prendre entre leurs écailles promptement rejointes l'imprudente proie qui donne dans ce piége.

OISEAUX.

ON voit dans plusieurs animaux une imitation de la raison qui étonne, mais elle ne paroît nulle part d'une maniere plus sensible que dans l'industrie des oiseaux à faire leurs nids.

En premier lieu, quel maître leur a appris qu'ils en avoient besoin ? Qui a pris soin de les avertir de les préparer à tems, & de ne point se laisser prévenir par la nécessité ? Qui leur a dit comment il falloit les construire ? Quel Mathématicien leur en a donné la figure ? Quel Architecte leur a enseigné à choisir un lieu ferme, & à bâtir sur un fondement solide ? Quelle mere tendre leur a conseillé d'en couvrir le fond de matieres molles & délicates, telles que le duvet & le coton ? Et lorsque ces matieres manquent, qui leur a suggéré cette ingénieuse charité qui les porte à s'arracher avec le bec autant de plumes de l'estomac qu'il en faut pour préparer un berceau commode à leurs petits ?

En second lieu, quelle sagesse a marqué à chaque espece une maniere particuliere de construire les nids, où les mêmes précautions fussent observées, mais en mille façons différentes ? Qui a commandé à l'hirondelle, la plus adroite de tous les oiseaux, de s'approcher de l'homme, & de choisir sa maison pour y édifier son nid à ses yeux, sans craindre de l'avoir pour témoin, & paroissant au contraire l'inviter à considérer son travail ? Ce n'est point, comme les autres, avec de petits branchages & du foin qu'elle bâtit. Elle emploie le ciment & le mortier, & d'une maniere si solide, qu'il faut une espece d'effort pour démolir son ou-

vrage. Elle n'a cependant pour tout instrument que le bec. Réduisez, s'il est possible, le plus habile Architecte au petit volume de cette hirondelle : conservez lui toutes ses connoissances, en ne lui laissant que le bec, & voyez s'il aura la même adresse, & le même succès.

En troisieme lieu, qui a fait comprendre à tous les oiseaux qu'ils devoient faire éclore leurs œufs en les couvant : que cette nécessité étoit indispensable ; que le pere & la mere ne pouvoient quitter en même-tems ; & que si l'un alloit chercher de la nourriture, l'autre devoit attendre son retour ? Qui leur a marqué dans le calendrier le nombre précis des jours de cette rigoureuse assiduité ? Qui les a avertis d'aider aux petits déjà formés à sortir de l'œuf, en rompant les premiers la coque ? Et qui les a si exactement instruits du moment, qu'ils ne le préviennent jamais ?

Enfin, qui a fait des leçons à tous les oiseaux sur le soin qu'ils devoient prendre de leurs petits jusqu'à ce qu'ils fussent élevés, & en état de se servir eux-mêmes ? Qui leur a fait discerner entre tant de choses, dont les unes conviennent à une espece, mais sont pernicieuses pour une autre, & entre celles qui sont propres aux peres, mais qui feroient tort à leurs petits, qui leur a fait discerner celles qui sont salutaires ? Nous connoissons la tendresse

des meres parmi les hommes, & la sollicitude des nourrices : mais je ne sçai si l'on voit rien d'aussi parfait.

Qui a enseigné à plusieurs d'entre les oiseaux cette merveilleuse industrie, de retenir dans leur gorge ou l'aliment, ou l'eau, sans avaler ni l'un, ni l'autre, & de les conserver pour leurs petits, à qui cette premiere préparation tient lieu de lait ?

Est-ce pour les oiseaux, Seigneur, que vous avez uni ensemble tant de miracles qu'ils ne connoissent point ? Est-ce pour des hommes qui n'y pensent pas ? Est ce pour des curieux qui se contentent de les admirer, sans remonter jusqu'à vous? Et n'est-il pas visible que votre dessein a été de nous rappeller à vous par un tel spectacle, de nous rendre sensibles
Matt. 10. votre providence & votre sagesse infinie,
29. & de nous remplir de confiance en votre bonté, si attentive & si tendre pour des oiseaux, dont une couple ne vaut qu'une obole.

Mais donnons des bornes aux observations sur les industries des oiseaux, car une telle matiere est infinie ; & écoutons un moment le concert de leur musique, la premiere louange que Dieu ait reçue de la nature, & le premier cantique d'action de graces qu'elle lui ait offert avant la formation de l'homme. Tous les sons sont différens, mais tous harmonieux

& tous enſemble compoſent un chœur que les hommes ont mal imité. Une voix plus forte & plus moileuſe ſe fait pourtant diſtinguer : & je trouve, en cherchant de quelle part elle vient, que c'eſt un très-petit oiſeau qui en eſt l'organe. Cela me fait conſidérer tous les autres qui ſçavent le chant, & ils ſont tous auſſi petits ; les grands, ou ignorant la muſique, ou ayant la voix diſcordante. Ainſi par tout je trouve que ce qui paroît foible & petit, eſt mieux partagé, & a plus de reconnoiſſance.

Quelques-uns de ces petits ont une grande beauté, & rien n'eſt plus riche ni mieux diverſifié que leur plumage. Mais il faut avouer que toute parure doit céder à celle du paon, ſur qui Dieu a verſé comme à pleines mains toutes les richeſſes qui embelliſſent les autres, & auquel il a prodigué avec l'or & l'azur toutes les nuances de toutes les couleurs. Cet oiſeau paroît ſentir ſon avantage ; & c'eſt ce ſemble pour étaler à nos yeux toutes ſes beautés, qu'il fait cette pompeuſe roue qui les met en évidence. Mais le plus magnifique de tous les oiſeaux n'a qu'un cri déſagréable : & il eſt une preuve, qu'avec un extérieur très-brillant on peut n'avoir qu'un mauvais fonds, peu de reconnoiſſance, & beaucoup de vanité.

En examinant la plume des autres, je trouve une choſe bien ſinguliere dans cel-

le des cygnes, & des autres oiſeaux de riviere : car elle eſt à l'épreuve de l'eau, où elle demeure toujours ſéche ; & nos yeux cependant n'en découvrent point l'artifice, ni la différence.

Je conſidére les piés des mêmes oiſeaux, & j'y vois des nageoires qui marquent diſtinctement leur deſtination. Mais je ſuis très-étonné de ce que ces oiſeaux ſont ſûrs qu'ils ne riſquent rien en ſe jettant à l'eau ; au lieu que les autres à qui Dieu n'a pas donné des plumes ni des piés ſemblables, n'ont jamais la témérité de s'y expoſer. Qui a dit aux premiers qu'ils ne courent aucun danger ? & qui retient les autres, afin qu'ils n'imitent par leur exemple ? On fait quelquefois couver des œufs de cane à une poule, qui eſt enſuite trompée par ſon affection, & qui prend pour ſa famille naturelle des enfans étrangers, qui courent à l'eau au ſortir de la coque, ſans que leur prétendue mere puiſſe les en empêcher par ſes avis. Elle demeure ſur le bord très-étonnée de leur témérité, & plus encore de ce qu'elle leur réuſſit. Elle ſe ſent violemment tentée de les ſuivre, elle en témoigne ſa vive impatience : mais rien n'eſt capable de la porter à une indiſcrétion que Dieu lui a défendue. Les ſpectateurs en ſont ſurpris à proportion de ce qu'ils ont d'intelligence : car c'eſt faute d'eſprit & de lumiere, quand de tels prodiges excitent peu d'ad-

miration. Mais il eſt rare que les ſpectateurs apprennent de cet exemple qu'il faut être deſtiné par la providence aux fonctions d'un état dangéreux, & avoir reçu d'elle tout ce qui peut mettre le ſalut en ſûreté : & que c'eſt une témérité funeſte pour les autres qui n'ont ni la même vocation, ni les mêmes qualités.

Je ſerois infini, ſi je m'attachois à conſidérer beaucoup de miracles pareils à ceux que j'ai rapportés juſqu'ici. Je me contente d'une derniere obſervation, qui en comprend pluſieurs autres, & qui regarde les oiſeaux de paſſage.

Ils ont tous leur tems marqué, & ils ne le paſſent point. Mais ce tems n'eſt pas le même pour chaque eſpèce. Les uns attendent l'hyver, les autres le printems, d'autres l'été, & d'autres l'automne. Il y a dans chaque peuple une police publique & générale, qui regle & qui tient dans le devoir tous les particuliers. Avant l'édit général, aucun ne penſe à partir : depuis ſa publication ; aucun ne demeure. Une eſpèce de Conſeil décide du jour, & il accorde un intervalle pour s'y préparer : après quoi tout déloge, & il ne paroît le lendemain ni traîneurs, ni déſerteurs, tant la diſcipline eſt exacte. Pluſieurs ne connoiſſent que l'hirondelle qui faſſe ainſi, mais la choſe eſt certaine pour beaucoup d'autres eſpeces. Et je demande, quand nous

n'aurions que l'exemple de l'hirondelle, qu'elle nouvelle elle a reçue des pays où elle va en grande troupe, pour s'assûrer qu'elle y trouvera toutes choses préparées. Je demande pourquoi elle ne s'attache pas, comme les autres oiseaux, au pays où elle a élevé sa famille, qui y a été si bien traitée. Je demande par quel esprit de voyager cette nouvelle famille qui ne connoît que son pays natal, conspire toute entiere à le quitter. Je demande en quel langage se publie l'ordonnance qui défend à tous, soit anciens soit nouveaux sujets de la République, de demeurer par-delà un certain jour. Et enfin je demande à quels signes les principaux Magistrats connoissent que ce seroit tout risquer, que de s'exposer à être prévenus par une saison rigoureuse. Quelle autre réponse peu-on faire à ces demandes, que celle du Prophête? *Que vos ouvrages, Seigneur, sont grands & merveilleux! Vous les avez tous formés avec sagesse.* *Ps. 103. 24.*

ANIMAUX DE LA TERRE.

Je suis obligé d'abréger cette matiere, pour mettre fin à ce petit traité, qui insensiblement est devenu fort long.

L'exemple seul du chien nous montre jusqu'où Dieu est capable de donner à la matiere tous les dehors de l'esprit, de la fidélité, de l'amitié, de la reconnoissance

noissance, sans en donner le principe. Mais comme cet exemple est connu de tout le monde, je ne m'y arrête point.

Ce que fait l'abeille n'est pas moins admirable. Au lieu de se contenter de sucer le miel qui se conserve mieux dans le calice des fleurs que par-tout ailleurs, & de s'en nourrir jour à jour, elle en fait provision pour toute l'année, & principalement pour l'hyver. Elle charge les petits crochets dont ses jambes sont garnies de tout ce qu'elle peut emporter de cire & de gomme : mais en pompant le miel avec la trompe qui est à l'extrêmité de sa tête, elle évite d'engluer ses aîles, dont elle a besoin pour voltiger çà & là, & pour le retour.

Si l'on n'a pas pris soin de lui préparer une ruche, elle s'en fait une elle-même dans le creux de quelqu'arbre, ou de quelque rocher. Là son premier soin est d'apporter de la cire, dont elle compose de petites cellules égales, & à plusieurs angles, afin qu'elles puissent s'unir, & ne laisser aucun intervalle. Puis elle fait couler dans ces petits réservoirs le miel pur & sans mêlange. Et de quelque abondance qu'elle voie ses magasins remplis, elle ne se repose que lorsque le tems du travail & de la récolte est passé. On ne connoît dans cette République ni la paresse, ni l'avarice, ni l'amour-propre. Tout est commun. Le

néceſſaire y eſt accordé à tous : le ſuperflu n'eſt à perſonne, & c'eſt pour le bien public qu'il eſt conſervé. Les colonies nouvelles qui chargeroient l'Etat, ſont miſes dehors. Elles ſavent travailler, & on les y oblige en les congédiant.

Avons-nous parmi les nations les plus policées une imitation d'un ſi parfait modele ? Attribuera-t'on au hazard ou à une cauſe aveugle, une ſi étonnante ſageſſe ? Croit-on avoir expliqué ces merveilles, en diſant que c'eſt l'inſtinct, le naturel, je ne ſai quoi, qui en eſt le principe ? Et n'eſt-ce pas dans ces images, d'un côté ſi parfaites, & de l'autre ſi éloignées de la matiere que Dieu a pris plaiſir de manifeſter ce qu'il eſt, & d'apprendre à l'homme ce qu'il doit être ?

Paſſons de l'abeille à la fourmi, qui lui reſſemble en bien de choſes, excepté que l'abeille enrichit l'homme & qu'il ne tient pas à la fourmi qu'elle ne l'appauvriſſe en le volant.

Ce petit animal eſt averti que l'hyver eſt long, & que le blé mûr n'eſt pas long-tems expoſé dans les champs. Auſſi durant la moiſſon la fourmi ne dort plus. Elle traîne avec de petites ſerres qu'elle a à la tête, des grains qui péſent trois fois plus qu'elle, & elle avance comme elle peut à reculons. Quelquefois elle trouve en chemin quelque amie qui lui

prête secours, mais elle ne s'y attend pas.

Le grenier où tout doit être porté, est public, & aucune ne pense à faire sa provision à part. Ce grenier est composé de plusieurs chambres qui s'entrecommuniquent par des galeries, & qui sont toutes creusées si avant, que les pluies & les neiges de l'hyver ne pénétrent point jusqu'à leur voute. Les souterreins des citadelles sont des inventions moins anciennes & moins parfaites ; & ceux qui ont essayé de détruire des fourmilieres qui avoient eu le loisir de se perfectionner, n'y ont presque jamais réussi, parce que les rameaux s'en étendent au large, & qu'ils ne se sentent point de tout le ravage qu'on fait à l'entrée.

Lorsque les greniers sont pleins, & que l'hyver approche, on commence à mettre en sûreté le grain en le rongeant *a* par les deux bouts, & l'empêchant par-là de germer. Ainsi la premiere nourriture n'est qu'une précaution pour l'avenir ; & c'est la prudence plutôt que le besoin qui y détermine.

Voilà le fonds incompréhensible d'industrie que Dieu a mis dans ce petit ani-

a *Pline le Naturaliste fait la même remarque sur l'industrie des fourmis qui amassent du blé pour l'hyver, & l'empêchent de germer en le rongeant.* Liv. Chap. 30. *Cependant plusieurs maintenant contestent ce fait, & nient absolument que les fourmis fassent des amas de blé.*

mal. Voilà cette espece d'intelligence prophétique qu'il lui a donnée pour nous forcer à remonter jusqu'à lui, à qui seul appartient de faire de tels prodiges, & qui ne pouvoit, ce semble, nous montrer plus sensiblement, qu'il est la source de la sagesse, qu'en en réunissant tant de traits dans un si petit volume de matiere qui n'en a que l'apparence.

Peut-on assez admirer l'industrie de certains animaux qui filent avec un art & une délicatesse inimitables, où tout paroît être l'effet de la pensée & d'une méditation géométrique? Qui a enseigné à l'araignée, animal si mépriſable d'ailleurs, à former des fils si déliés, si égaux, si adroitement suspendus? Qui lui a appris à commencer par les attacher à des points fixes; à les réunir tous dans un centre commun; à les tirer d'abord en droite ligne, & à les affermir ensuite par des cercles exactement paralléles? Qui lui a dit que ces filets seroient les piéges où se prendroient d'autres animaux qui ont des aîles, & qu'elle ne sauroit atteindre que par la ruse? Qui lui a marqué sa place dans le centre, où aboutissent toutes les lignes, & où elle est nécessairement avertie par le plus leger ébranlement, que quelque proie est tombée dans ses filets? Enfin qui lui a dit que son premier soin devoit être alors d'embarrasser les aîles de cette imprudente proie par de nou-

veaux fils, de peur qu'elle ne conservât quelque liberté ou pour se dégager, ou pour se défendre?

Tout le monde a vû le travail des vers à soie. Les plus habiles ouvriers ont-ils pu jusqu'ici l'imiter? Ont-ils trouvé le secret de former un fil si fin, si ferme, si égal, si brillant, si continu? Ont-ils une matiere plus précieuse que ce fil pour faire les plus riches étoffes? Savent-ils comment ce vers convertit le suc d'une feuille en des filets d'or? Peuvent-ils rendre raison de ce qu'une matiere liquide avant qu'elle ait pris l'air, s'affermit & s'allonge à l'infini dès qu'elle l'a senti? Aucun d'eux peut-il expliquer comment ce ver est averti de se former une retraite sous les contours sans nombre de la soie dont il est le principe, & comment il trouve dans ce riche tombeau une espece de résurrection qui lui donne des aîles, que sa premiere naissance lui avoit refusées.

Tout ce qui est ver, & qui a rampé, devient une espece de mouche, de moucheron, de papillon: & tout ce qui vole, a rampé dans sa premiere origine, & a été une espece de ver, de chenille, d'insecte, avant que d'avoir eu des aîles. Et l'état mitoyen entre ces deux extrêmités d'élévation & de bassesse, est le tems où l'animal devient féve ou cocon, ce qui se fait en une infinité de façons, mais toujours d'une maniere uniforme pour chaque espece.

Je terminerai ce traité par quelques obſervations ſur un petit animal qui mérite toute notre admiration. Son nom eſt *Formicaleo*. Sa figure eſt laide, & ne paroît qu'ébauchée. Son inclination eſt cruelle, car il ne vit que du ſang de ſa proie, & ſon occupation unique eſt de lui tendre des piéges. On en voit mieux l'artifice, quand on peut avoir dans ſon cabinet un tel animal.

On le met dans un vaſe de terre plein d'un ſable aſſez menu, où il ſe cache auſſitôt. Quand il y eſt, il forme dans le ſable la figure d'un cône renverſé avec une proportion exacte & géométrique ; & il va ſe loger dans le ſommet du cône qui tient lieu de centre, mais en demeurant couvert. Si quelque fourmi, ou quelque mouche à qui on a ôté les aîles, eſt placée à l'entrée du cône, ce petit animal, qu'on ne jugeroit pas capable du moindre effort, jette avec ſa tête à coups redoublés du ſable ſur la proie qu'il a ſentie, afin de l'étourdir, & de l'entraîner dans le fond où il ſe tient caché. Alors il ſort de ſa retraite, & après s'être déſaltéré du ſang, il rejette le cadavre qui pourroit faire ſoupçonner ſa cruauté.

Quand on veut avoir une ſeconde fois le plaiſir de le voir travailler, on comble ſon cône en agitant le vaſe ; & l'on eſt étonné avec quelle diligence

cette petite bête rétablit une nouvelle figure auſſi vaſte & auſſi réguliere que la premiere.

Quels raiſonnemens ne faudroit-il pas qu'elle fît, ſi ſon travail étoit fondé ſur le raiſonnement, peut-on penſer plus finement en mathématique, & connoître mieux la nature du cône, celle du ſable, celle des mouvemens, & leur retentiſſement du centre à toutes les parties de la circonférence ? Il eſt certain que c'eſt cette bête qui raiſonne, ou quelqu'un pour elle. Mais la merveille n'eſt pas, ni qu'elle raiſonne, ni qu'un principe étranger raiſonne pour elle : mais que ce principe faſſe exécuter tout cela par des organes qui ſe meuvent eux-mêmes, & qui paroiſſent n'agir que par un principe intérieur.

Je ne dois pas omettre que le Formicaleo, dont je viens de parler, ſe transforme en une grande & belle mouche, appellée demoiſelle, de laid & de petit qu'il étoit auparavant ; & il ne ſe ſouvient plus de ſon humeur ſanguinaire, quand il a quitté ſa premiere dépouille.

Utilité de ces obſervations phyſiques.

IL n'eſt pas néceſſaire que je faſſe remarquer combien ces obſervations phyſiques, & une infinité d'autres pareilles, ſont capables d'orner & d'enrichir l'eſprit d'un jeune homme ; de le rendre

attentif aux effets de la nature qui ſont ſous nos yeux, & qui ſe préſentent à nous preſque à chaque moment, ſans que nous y faſſions réflexion ; de lui apprendre mille choſes curieuſes qui regardent les ſciences, les arts, les métiers, comme la chymie, l'anatomie, la botanique, la peinture, la navigation, l'imprimerie, &c. ; de lui donner du goût pour le jardinage, pour les arbres, pour la campagne, pour la promenade, ce qui n'eſt pas une choſe indifférente ; de le mettre en état de fournir agréablement à la converſation, & de n'être pas réduit ou à y garder le ſilence, ou à ne ſavoir y parler que de bagatelles.

J'ai appellé cette Phyſique, la Phyſique des enfans, parce qu'en effet on peut commencer à la leur apprendre dès l'âge le plus tendre, mais en ſe proportionnant à leur foibleſſe, & ne leur propoſant rien qui ne ſoit à leur portée, ſoit pour les faits, ſoit pour les réflexions qu'on y joint. Il eſt incroyable combien ce petit exercice, continué régulierement depuis l'âge de 6 ou 7 ans juſqu'à l'âge de 12 ou 15 ans, mais continué ſous l'idée & le nom de divertiſſement & non d'étude, rempliroit l'eſprit des jeunes gens de connoiſſances utiles & agréables, & les prépareroit à l'étude de la Phyſique, qui eſt propre aux ſavans.

Mais, me dira-t'on, où trouver des

maîtres capables de donner à un enfant ces instructions, inconnues souvent à ceux même qui sont les plus habiles, & qui demandent une étendue infinie de connoissances? La chose n'est pas si difficile qu'on pourroit se l'imaginer. Cicéron disoit en riant, dans un plaidoyer où il avoit entrepris de rabaisser l'étude de la Jurisprudence, *a* que si on le mettoit en colere, tout occupé qu'il étoit, il deviendroit Jurisconsulte en trois jours. J'en pourrois dire à peu-près autant, non de la Physique des Savans, qui est une science très-profonde, mais de celle dont je parle ici. Il ne s'agit que de parcourir les livres où se trouvent ces sortes d'observations, tels que sont par exemple les Mémoires de l'Académie des Sciences où l'on trouve sur toutes les matieres une infinité de remarques extrêmement curieuses. J'ai vû de jeunes gens qui répondoient publiquement sur le quatrieme livre des Géorgiques de Virgile, faire un merveilleux usage de ce qui est dit dans ces Mémoires sur la petite, mais admirable république des abeilles. Un maître curieux & studieux s'adresse à d'habiles gens pour savoir quels livres il doit consulter sur chaque matiere; il emprunte ces livres, ou les va chercher

a Itaque, si mihi, homini vehementer occupato, stomachum moveritis, triduo me jurisconsultum esse profitebor. *Pro Muren. n. 28.*

dans les bibliothéques publiques ; il les parcourt, il en fait des extraits, & par-là se met en état de pouvoir apprendre mille choses curieuses à ses disciples : & il a, pour faire ce petit amas, sept ou huit ans devant lui. Pour y réussir, il ne faut que le vouloir.

ARTICLE IV.

La Philosophie sert à inspirer un grand respect pour la religion.

TOUT ce que j'ai dit jusqu'ici de la Physique des savans & de celle des enfans, montre bien clairement qu'un des grands effets, & le fruit le plus essentiel de la Philosophie, c'est d'élever l'homme à la connoissance de la grandeur de Dieu, de sa puissance, de sa sagesse, de sa bonté ; de le rendre attentif à sa providence ; de lui apprendre à remonter jusqu'à lui par la considération des merveilles de la nature ; de faire qu'il devienne sensible à ses bienfaits, & qu'il trouve par-tout des sujets de le louer & de lui rendre graces.

C'est Dieu lui-même qui nous apprend dans l'un & l'autre Testament que c'est là l'usage que nous devons faire de la vûe des créatures, qui nous enseignent tous nos devoirs. Il renvoie dans ses Ecritures les paresseux à la fourmi, pour apprendre

Prov. 6.

d'elle à ne pas demeurer oisif ; l'ingrat au bœuf & à l'âne, qui sont reconnoissans des soins que prend d'eux leur maître ; l'imprudent aux oiseaux de passage, qui savent discerner les tems. Jesus-Christ veut que la considération des lis de la campagne, & des petits oiseaux du ciel, soit une instruction pour tous les hommes, & qu'elle leur apprenne à se reposer pleinement sur les soins d'une providence qui est en même-tems attentive à tout, pleine de bonté, & toute-puissante. Ce seroit donc ne pas répondre aux intentions de la sagesse divine, & manquer au devoir le plus essentiel d'un maître, que de ne pas faire remarquer aux jeunes gens dans toutes les créatures les vestiges sensibles de la divinité, qui a voulu s'y peindre, & nous y tracer nos devoirs.

Isai. 1, 3. *Jerem.* 8, 7. *Matt.* 6, 26, 30.

Dans le récit que nous fait l'Ecriture de la création du monde, *a* il est dit souvent que Dieu fut l'approbateur, & si l'on ose le dire, l'admirateur de ses ouvrages, pour nous apprendre quelle admiration ils devroient nous causer, quelle étude nous en devrions faire, & de quelles réflexions ils sont dignes: & pour nous reprocher en même tems notre stupidité qui ne pense à rien, notre ingratitude qui ne rend graces de rien, & qui demeure toujours ignorante & imbécille, quoi-

a Vidit Deus cuncta quæ fecerat, & erant valdè bona. *Gen.* 1, 32.

que nous vivions au milieu des prodiges les plus étonnans, & que nous en soyons nous mêmes l'un des plus incompréhensibles.

Ce n'est pas la Physique seule qui nous aide à connoître Dieu. Le peu que j'ai rapporté des principes de morale, tirés du paganisme même, suffit pour nous montrer combien cette partie de la Philosophie est propre à nous inspirer un grand respect pour la religion.

Y a-t'il rien de plus propre à l'enraciner dans l'esprit des jeunes gens, & à y en jetter de solides fondemens, capables de tenir contre le torrent de l'incrédulité & du libertinage, que les deux célébres questions qui se traitent dans la Métaphysique, l'existence d'un Dieu, & l'immortalité de l'ame?

Mais le grand & l'important service que la bonne Philosophie rend à l'homme, c'est de le disposer à recevoir avec docilité & respect tout ce que lui enseigne la révélation divine. Elle s'applique surtout à lui faire bien comprendre que devant Dieu tout doit se taire, la raison aussi-bien que les sens, parce que rien n'est plus raisonnable que de n'écouter que lui quand il parle? *Ipsi, de se, Deo credendum est.* Que la raison ne doit pas trouver étrange qu'on la soumette à l'autorité dans des sciences qui traitant des choses qui sont au-dessus de la raison,

Hilar. lib. 4. de Trinit.

doivent ſuivre une autre lumiere, qui ne peut être que celle de l'autorité divine : Que, puiſque dans l'ordre même de la nature il y a mille choſes que l'eſprit de l'homme ne peut comprendre, quoique ſes yeux en ſoient témoins, à plus forte raiſon il doit reſpecter les voiles dont il à plû à Dieu de couvrir les myſteres de la religion. Qu'enfin Dieu ne ſeroit pas ce qu'il eſt, s'il n'étoit incompréhenſible, & que ſes merveilles ne mériteroient plus ce nom ſi l'intelligence humaine pouvoit y atteindre.

Voilà les leçons que donne la Philoſophie aux jeunes gens ; non une Philoſophie inquiette, hardie & téméraire, dont *a* ſaint Paul avertit les fidéles de ſe donner de garde, & qui, pour expliquer ce qu'elle croit, anéantit ſouvent ce qu'elle doit croire; mais une Philoſophie ſage, ſolide, & fondée ſur les principes mêmes & ſur les lumieres les plus pures de la raiſon naturelle.

a Videte ne quis vos decipiat per philoſophiam, & inanem fallaciam, ſecundùm traditionem hominum, ſecundùm elementa mundi, & non ſecundùm Chriſtum, *Coloſſ. 2. 8.*

LIVRE SIXIÉME.

DU GOUVERNEMENT INTÉRIEUR DES CLASSES. ET DU COLLÉGE.

AVANT-PROPOS.

CEt Avant-propos renfermera deux Articles. Dans le premier je montrerai de quelle importance eſt la bonne éducation de la jeuneſſe : dans le ſecond j'examinerai ſi l'inſtruction publique doit être préférée à l'inſtruction domeſtique & particuliere.

ARTICLE PREMIER.

Importance de la bonne éducation de la Jeuneſſe.

L'ÉDUCATION de la Jeuneſſe a tou-

jours été regardée par les plus grands Philosophes & par les plus fameux Législateurs comme la source la plus certaine du repos & du bonheur, non-seulement des familles, mais des Etats même & des Empires. En effet, qu'est-ce qu'une République ou un Royaume, sinon un vaste corps dont la vigueur & la santé dépendent de celles des familles particulieres, qui en sont comme les membres & les parties, & dont aucune ne peut manquer à ses fonctions, que le corps entier ne s'en ressente. Or n'est-ce pas la bonne éducation qui met tous les citoyens, & encore plus les Grands & les Princes que tous les autres, en état de remplir dignement leurs différentes fonctions ? n'est-il pas évident que la jeunesse est comme la pépiniere de l'Etat ? que c'est par elle qu'il se renouvelle & se perpétue ? que c'est d'elle que viennent tous les Peres de famille, tous les Magistrats, tous les Ministres, en un mot, toutes les personnes constituées en autorité & en dignité ? & ne peut-on pas assurer que ce qu'il y a de bon ou de défectueux dans l'éducation de ceux qui rempliront un jour ces places, influe dans tout le corps de l'Etat, & devient comme l'esprit & le caractere général de la nation entiere ?

Les Loix, à la vérité, sont le fondement des Empires, & en y conservant la regle & le bon ordre, elles y maintien-

nent la paix & la tranquillité. Mais *a* d'où les Loix elles-mêmes tirent-elles leur force & leur vigueur, ſinon de la bonne éducation, qui y accoutume & y aſſujettit les eſprits ; ſans quoi elles ſont une foible barriere contre les paſſions des hommes.

Horat. Od. 25. l. 3.

Quid leges ſine moribus vanæ proficiunt ?

In vit. Lycurg.

Plutarque fait à ce ſujet une réflexion bien ſenſée, & qui mérite d'être peſée avec attention : c'eſt en parlant de Lycurgue. „ Ce ſage Légiſlateur, dit-il, ne „ jugea pas à propos de coucher ſes loix „ par écrit, perſuadé que ce qu'il y a de „ plus fort & de plus efficace pour ren„ dre les villes heureuſes & les peuples „ vertueux, c'eſt ce qui eſt empreint dans „ les mœurs des citoyens, & ce que la „ pratique & l'habitude leur ont rendu „ comme familier & naturel. Car les „ principes que l'éducation a gravés „ dans leurs eſprits, demeurent fermes „ & inébranlables, comme étant fondés „ ſur la conviction intérieure & ſur la „ volonté même, qui eſt un lien toujours „ plus fort & plus durable que celui de „ la contrainte ; de ſorte que cette édu„ cation devient la regle des jeunes gens, „ & leur tient lieu de Légiſlateur.

* Ὄφελος ἄθέν τῶν ὠφελιμωτάτων νόμων, ἢ συνδεδοξασμένων ὑπὸ πάντων τῶν πολιτευομένων, εἰ μὴ ἔσονται εἰθισμένοι ἢ πεπαιδευμένοι ἐν τῇ πολιτείᾳ. *Ariſt. lib. 3. Polit. cap. 9.*

Voilà, ce me ſemble, l'idée la plus juſte qu'on puiſſe donner de la différence qu'il y a entre les Loix & l'éducation.

La Loi, quand elle eſt ſeule, eſt une maîtreſſe dure & impérieuſe, ἀνάγκη qui gêne l'homme dans ce qu'il a de plus cher, & dont il eſt le plus jaloux, je veux dire ſa liberté, qui l'attriſte, qui le contrarie en tout, *a* qui eſt ſourde à ſes remontrances & à ſes déſirs, qui ne ſçait jamais ſe relâcher, *b* qui ne lui parle que d'un ton menaçant, & ne lui montre que des châtimens. Ainſi il n'eſt pas étonnant que l'homme ſecoue ce joug dès qu'il le peut impunément, & que n'écoutant plus des leçons importunes, il ſe livre à ſes penchans naturels que la Loi avoit ſeulement réprimés, ſans les changer ni les détruire.

Il n'en eſt pas ainſi de l'éducation. C'eſt une maîtreſſe douce & inſinuante, ennemie de la violence & de la contrainte, qui aime à n'agir que par voie de perſuaſion, qui s'applique à faire goûter ſes inſtructions en parlant toujours raiſon & vérité, & qui ne tend qu'à rendre la vertu plus facile, en la rendant plus ai-

a Leges, rem ſurdam, inexorabilem eſſe... nihil laxamenti nec veniæ habere ſi modum exceſſeris. *Liv. lib. 2. n. 3.*

b Pœna metuſque abe-rant, nec verba minantia fixo Ære legebantur. *Ovid. lib. 2. 1. Métam. C'eſt une belle définition des loix.* Verba minantia.

mable. Ses leçons qui commencent presque avec la naissance de l'enfant, croissent & se fortifient avec lui, jettent avec le tems de profondes racines, passent bien-tôt de la mémoire & de l'esprit dans le cœur, s'impriment de jour en jour dans ses mœurs par la pratique & l'habitude, deviennent en lui une seconde nature qui ne peut presque plus changer, & font auprès de lui dans toute la suite de sa vie la fonction d'un Législateur toujours présent, qui dans chaque occasion lui montre son devoir, & le lui fait pratiquer. ἡ παίδευσις νομοθέτᾳ διάθεσιν ἀπεργάζεται περὶ ἕκαστον αὐτῶν.

Il ne faut pas après cela s'étonner que les anciens aient recommandé avec tant de soin la bonne éducation de la jeunesse, & l'aient regardée comme le moyen le plus sûr de rendre un Empire stable & florissant: Leur maxime capitale, étoit que les enfans appartiennent plus à la République, qu'à leurs parens; & qu'ainsi ce n'est point au caprice de ceux-ci qu'il faut abandonner leur éducation, mais que la République doit se charger de ce soin. Que par cette raison les enfans doivent être élevés, non en particulier & dans la maison paternelle, mais en public, par des maîtres communs, & sous une même discipline, afin qu'on leur inspire de bonne heure l'amour de la patrie, le respect pour les loix du pays, le goût

Arist. Polit. lib. 7. cap. 1.

des principes & des maximes de l'Etat dans lequel ils ont à vivre. Car chaque espece de gouvernement a son génie particulier. Autre est l'esprit & le caractere d'un Etat républicain, autre celui d'un Etat monarchique. Or c'est par l'éducation qu'on prend cet esprit & ce caractere.

C'est en conséquence des principes que j'ai établis jusqu'ici que Lycurgue, Platon, Aristote, en un mot, tous ceux qui nous ont laissé des regles de gouvernement, déclarent que le principal & le plus essentiel devoir d'un Magistrat, d'un Ministre, d'un Législateur, d'un Prince, est de veiller à la bonne éducation, premierement de leurs propres enfans qui souvent succédent à leur place, & ensuite des citoyens en général qui forment le corps de la République : & ils remarquent que tout le désordre des Etats ne vient que de la négligence de ce double devoir.

Platon en cite un illustre exemple dans la personne du Prince le plus accompli dont parle l'Histoire ancienne, c'est le fameux Cyrus. Aucune des qualités qui font les grands hommes ne lui manquoit, excepté celle dont il s'agit ici. Occupé de ses conquêtes, il abandonna aux * femmes le soin de l'éducation de ses enfans. Ces jeunes Princes furent donc élevés, non selon la discipline dure & austere

Plat. lib. 3. de Leg.

* *La femme de Cyrus étoit fille du roi des Médes.*

des Perſes, qui avoit ſi bien réuſſi par rapport à Cyrus leur pere, mais à la maniere des Médes, c'eſt-à-dire, dans le luxe, la molleſſe, & les délices. Perſonne n'oſoit les contredire en rien. Leurs oreilles n'étoient ouvertes qu'aux louanges & aux flatteries. Tout fléchiſſoit le genou & étoit rampant devant eux ; & l'on croyoit qu'il étoit de leur grandeur de mettre une diſtance infinie entre eux & le reſte des hommes, comme s'ils euſſent été d'une autre eſpece qu'eux. *a* Une telle éducation, dont toute remontrance & toute réprimande étoient ſévérement écartées, eut, dit Platon, le ſuccès qu'on en devoit attendre. Les deux Princes, auſſi-tot *b* après la mort de Cyrus, armerent leurs mains l'un contre l'autre, ne pouvant ſouffrir ni ſupérieur, ni égal; & Cambyſe, devenu le maître abſolu par la mort de ſon frere, s'abandonna comme un inſenſé & un furieux à toutes ſortes d'excès, & mit l'Empire des Perſes à deux doigts de ſa perte. Cyrus lui avoit laiſſé une vaſte étendue de provinces, des revenus immenſes, des

* Οὐδὲν ἐγένοντο οἷοι ἦν πατὴρ αὐτὸς γενέσθαι. τρεῖς δὲ περιπλήσας τραφόντας

b Platon ſuppoſe que ces deux freres prirent les armes l'un contre l'autre, auſſitôt après la mort de Cyrus, & que Cambyſe fit tuer Smerdis. Hérodote ne dit rien de tel. Smerdis fut toujours fort ſoumis à ſon frere qui ne le fit mourir que vers la fin de ſon régne, après l'expédition contre l'Ethiopie.

armées innombrables : mais tout cela tourna à sa ruine, faute d'un autre bien infiniment plus estimable qu'il négligea de lui laisser, je veux dire une bonne éducation.

Cette remarque judicieuse de Platon à l'égard de Cyrus, m'avoit entierement échappé en lisant son histoire dans Xénophon, & je n'avois pas fait réflexion qu'effectivement cet Historien garde un profond silence sur l'éducation des enfans de ce Prince, au lieu qu'il décrit fort au long l'excellente maniere dont les jeunes Perses étoient élevés, & dont Cyrus lui-même l'avoit été. Il n'y a point de faute plus capitale pour un Prince.

Philippe, Roi de Macédoine, se conduisit d'une maniere bien différente. Dès qu'il fut devenu pere, (c'étoit au milieu de ses conquêtes, & dans le tems de ses plus grands exploits,) il écrivit à Aristote la lettre qui suit. *Je vous donne avis qu'il m'est né un fils. Je ne remercie pas tant les dieux de sa naissance, que du bonheur qu'il a d'être venu au monde pendant qu'il y a un Aristote sur la terre. Car j'espere qu'elevé de votre main & par vos soins, il deviendra digne de la gloire de son pere, & de l'Empire que je lui laisserai.* Voilà parler & penser en grand Prince, qui connoît l'importance d'une bonne éducation. Alexandre eut les mêmes sentimens. Un His-

Aul. Gel. lib. 9. c. 3.

torien remarque qu'il *a* n'aima pas moins Ariſtote que ſon propre pere ; *parce*, diſoit-il, *qu'il étoit redevable à l'un de vivre ; & à l'autre de bien vivre.*

Si c'eſt une grande faute à un Prince de ne pas donner ſes ſoins à l'éducation de ſes propres enfans, ce n'en eſt pas une moindre de négliger celle des citoyens en géneral. Plutarque, dans le paralléle qu'il fait de Lycurgue & de Numa, obſerve très-judicieuſement que ce fut une pareille négligence qui rendit inutiles tous les bons deſſeins & tous les grands établiſſemens de ce dernier. L'endroit eſt fort remarquable. „ Tout le travail de Numa, dit-il, qui n'avoit viſé „ qu'à maintenir Rome paiſible & tranquille, s'évanouit avec lui ; & dès „ qu'il fut mort, le temple aux doubles „ portes qu'il avoit toujours tenu fermé, „ comme ſi véritablement il y eût enchaîné le démon de la guerre, fut rouvert „ tout-à-coup, & toute l'Italie remplie „ de ſang & de carnage. Ainſi le plus „ beau & le plus juſte de ſes établiſſemens ne dura preſque point, parce „ qu'il manquoit du ſeul lien capable „ de le maintenir, qui étoit l'éducation „ de la Jeuneſſe.

Ce fut une conduite toute oppoſée qui

* Ἀριστέλη ἀχ ἥ ττον ἀγαπῶν ἦν (ὡς αὐτος ἔγελεν) τὸ πατρὸς, ὡς δι' ἐκεῖνον μὲν ζῶν, διὰ τοῦτον δὲ καλῶς ζῶν. *Plut. in vit. Alex.*

maintint si long-tems les loix de Lycurgue dans leur entier. „ Car, comme observe le même Plutarque, la religion „ du serment qu'il exigea des Lacédémoniens, auroit été une foible ressource „ après sa mort, si par l'éducation il „ n'eût imprimé les loix dans leurs mœurs, „ & ne leur eût fait succer presque avec „ le lait l'amour de sa police en la leur „ rendant comme familiere & naturelle. „ Aussi vit-on que ses principales ordonnances se conserverent plus de cinq cens „ ans, comme une bonne & forte teinture qui avoit pénétré jusqu'au fond de „ l'ame.

Tous ces grands hommes de l'antiquité étoient donc persuadés, comme Plutarque le dit en particulier de Lycurgue, que le devoir le plus essentiel d'un Législateur, & il en faut dire autant d'un Prince, étoit d'établir de bonnes regles pour l'éducation de la jeunesse, & de les faire exactement pratiquer. Il est étonnant jusqu'où ils portoient sur ce point l'attention & la prévoyance. C'est dès la naissance même des enfans qu'ils recommandoient qu'on prît de sages précautions par rapport à toutes les personnes qui devoient en prendre soin, & l'on voit bien que Quintilien a puisé dans Platon & dans Aristote ce qu'il dit à ce sujet, sur-tout pour ce qui regarde les nourrices. *a* Il

a Et morum quidem in his haud dubiè prior ra-

vouloit comme ces ſages Philoſophes, que dans le choix qu'on en feroit, non-ſeulement on prît garde qu'elles n'euſſent point un langage vicieux, mais que ſurtout on eût égard aux mœurs & au caractere d'eſprit. Et la raiſon qu'il en apporte eſt admirable. „ C'eſt, dit-il, que „ ce qu'on apprend à cet âge, s'imprime „ facilement dans l'eſprit, & y laiſſe de „ profondes traces qui ne s'effacent pas „ aiſément. Il en eſt comme d'un vaſe „ neuf, qui conſerve long-tems l'odeur de „ la premiere liqueur qu'on y a verſé: & „ comme des laines qui ne recouvrent „ jamais leur premiere blancheur, quand „ elles ont été une fois à la teinture. Et le „ malheur eſt que les mauvaiſes habitu- „ des durent encore plus que les bonnes.

Ariſt. Polit. lib. 7. c. 17. C'eſt par la même raiſon que ces Philoſophes regardent comme un des plus eſſentiels devoirs de ceux qui ſont chargés de l'éducation des enfans, d'écarter d'auprès d'eux, autant qu'il eſt poſſible, les eſclaves & les domeſtiques, dont les diſcours, & encore plus les exemples, pourroient leur être nuiſibles.

Ils ajoutent à cela un avis qui ſera la

tio eſt: rectè tamen etiam loquantur . . . . Naturâ enim tenaciſſimi ſumus eorumque rudibus annis percepimus: ut ſapor quo nova imbuas durat, nec lanarum colores, quibus ſimplex ille candor mutatus eſt, elui poſſunt. Et hæc ipſa magis pertinaciter hærent, quæ deteriora ſunt. *Quintil. lib. 1. cap. 1.*

condamnation

condamnation d'un grand nombre de peres & de maîtres chrétiens. Ils veulent que non-seulement on interdise aux jeunes gens jusqu'à un certain âge toute lecture de comédie & tout spectacle ; mais que toute peinture, toute sculpture, toute tapisserie, qui pourroient offrir aux yeux des enfans quelque image indécente ou dangereuse, soient absolument bannies des villes. Ils désirent que les Magistrats veillent avec soin à l'exécution de ce réglement, & qu'ils obligent les ouvriers, même les plus industrieux, qui ne voudront pas s'y soumettre, à porter ailleurs leur funeste habileté. *a* Ils étoient persuadés que de cet amas d'objets propres à flatter les passions, & à nourrir la cupidité, il sort comme un air contagieux & pestilentiel, capable d'infecter à la longue & insensiblement les maîtres mêmes qui le respirent à chaque moment sans crainte & sans précaution ; & que ces objets sont comme autant de fleurs empoisonnées, qui exhalent une odeur de mort d'autant

* Ἵνα μὴ ἐν κακίας εἰκόσι τρεφόμενοι ἡμῖν οἱ φύλακες, ὥσπερ ἐν κακῇ βοτανῇ, πολλὰ ἑκάστης ἡμέρας κατὰ σμικρὸν ἐπὸ πολλῶν δρεπόμενοί τε καὶ τεμόμενοι, ἕν τι ξυνισάντες λανθάνωσι κακὸν μέγα ἐν τῇ αὐτῶν ψυχῇ. Ἀλλ' ἐκείνης ζητητέον τὴς δημιεργὸς, τὴς ἐυφυῶς δυναμένης ἰχνευειν τὴν τοῦ καλοῦ τε καὶ εὐσχήμονος φύσιν ἵν' ὥσπερ ἐν ὑγιεινῷ τοπῳ οἰκοῦντες οἱ νέοι ὠφελῶνται ἀπὸ παντὸς ὁπόθεν ἂν αὐτοῖς ἀπὸ τῶν καλῶν ἔργων ἢ πρὸς ὄψιν ἢ πρὸς ἀκοήν τι προσβαλῃ ὥσπερ αὔρα φέρουσα ἀπὸ χρηστῶν τόπων ὑγίειαν καὶ εὐθὺς ἐκ παίδων λιτβάνῃ εἰς ὁμοιότητα τε καὶ φιλίαν καὶ ξυμφωνίαν τῷ καλῷ λόγῳ ἄγουσα. *Plat. lib. 3 de Rep.*

plus à craindre qu'on s'en défie moins, & que même elle paroît agréable. Ces ſages Philoſophes veulent au contraire que dans une ville tout enſeigne & inſpire la vertu, inſcriptions, tableaux, ſtatues, jeux, converſations; & que de tout ce qui ſe préſente aux ſens, & qui frappe les yeux ou les oreilles, il ſe forme comme un air & un ſouffle ſalutaire, qui s'inſinue imperceptiblement dans l'ame des enfans, & qui aidé & ſoutenu par l'inſtruction des maîtres, y porte dès l'âge le plus tendre l'amour du bien, & le goût des choſes honnêtes. Il y a dans le texte original une fineſſe, une délicateſſe d'expreſſion, dont nulle autre langue n'eſt ſuſceptible. Quoique ce paſſage ſoit un peu long, j'ai cru devoir en citer une grande partie, pour donner quelque idée du ſtile de Platon.

Je reviens à mon ſujet, & je finis ce premier article en priant le Lecteur de conſidérer comment le paganiſme même a toujours regardé comme le devoir le plus eſſentiel des peres, des Magiſtrats, des Princes, de veiller à l'éducation des enfans, parce qu'il eſt de la derniere importance pour tout le reſte de la vie de leur donner d'abord de bons principes. En effet, lorſque les eſprits ſont encore tendres & flexibles, on les manie & on les tourne à ſon gré; au lieu que l'âge & une longue habitude rendent les défauts

presque incorrigibles: *Frangas enim citius quàm corrigas, quæ in pravum induruerunt.* Quint. lib. 1. cap. 3.

ARTICLE SECOND.

On examine si l'éducation publique doit être préférée à l'instruction domestique & particulière.

PENDANT tout le tems que j'ai été chargé de l'éducation de la Jeunesse, parfaitement instruit des dangers qui se rencontrent & dans les maisons particulières & dans les Colléges, je n'ai jamais osé prendre sur moi de donner conseil sur cette matiere, & je me suis contenté de m'appliquer avec le plus de soin qu'il m'a été possible à l'instruction des jeunes gens que la divine Providence m'adressoit. Je crois devoir encore garder la même neutralité, & laisser à la prudence des parens à décider une question, qui souffre certainement de grandes difficultés de part & d'autre.

Quintilien a traité cette question avec beaucoup d'étendue & d'éloquence. L'endroit est un des plus beaux de son ouvrage, & mérite d'être lu dans l'original. J'en donnerai ici un extrait. Quint. lib. 1. cap. 2.

Il commence par répondre à deux objections qu'on a coutume de former contre les Ecoles publiques.

La premiere regarde la pureté des

mœurs, qu'on prétend y être exposée à de plus grands dangers. Si cela étoit, il juge qu'il ne faudroit pas hésiter un moment, *a* le soin de bien vivre étant infiniment préférable à celui de bien parler. Mais il prétend que le péril est égal de part & d'autre, que le tout dépend du naturel des enfans, & du soin qu'on prend de leur éducation : que pour l'ordinaire, c'est des parens mêmes que vient le mal, par le mauvais exemple qu'ils donnent à leurs enfans. Ceux-ci, dit-il, voyent tous les jours & entendent des choses qu'ils devroient ignorer toute leur vie. *b* Tout cela passe en habitude, & bien-tôt après en nature. Les pauvres enfans se trouvent vicieux, avant que de sçavoir ce que c'est que le vice. Ainsi ne respirant que luxe & que mollesse, ils ne prennent pas le désordre dans nos écoles, mais ils l'y apportent.

La seconde objection concerne l'avancement dans les études, qui doit être plus grand à la maison où le précepteur n'a qu'un écolier à instruire. Quintilien n'en convient pas pour plusieurs raisons qu'il expose. Mais il ajoute que cet inconvénient, quand même il seroit réel, est abondamment réparé par les grands avan-

a Potior mihi ratio vivendi honestè, quàm vel optimè dicendi videretur.

b Fit ex his consuetudo, deinde natura. Discunt hæc miseri, antequam sciant vitia esse. Inde soluti ac fluentes, non accipiunt è scholis mala ista, sed in scholas afferunt.

tages qui se trouvent dans l'éducation publique.

1. *a* L'éducation publique enhardit un jeune homme, lui donne du courage, l'accoutume de bonne heure à ne point craindre le grand jour, & le guérit d'une certaine pusillanimité qu'inspire naturellement une vie sombre & retirée: au lieu que dans le secret & en particulier il languit pour l'ordinaire, il s'abbat, il se rouille, pour ainsi dire; ou bien il tombe dans une extrêmité opposée, qui est de s'enfler d'un sot orgueil, & de se mettre au-dessus des autres, parce qu'il n'a personne avec qui il puisse se mesurer.

2. & 3. Au Collége on fait des connoissances & des liaisons, qui durent souvent autant que la vie; & l'on y prend un certain usage du monde, que la société seule peut donner. Quintilien n'insiste pas sur ces deux avantages, & semble les compter pour peu.

4. Le grand avantage des écoles, c'est l'émulation. Un enfant y profite & de ce qu'on lui dit à lui-même, & de ce

a Ante omnia futurus orator, cui in maxima celebritate & in media Reip. luce vivendum est, assuescat jam à tenero non reformidare homines, neque illa solitaria & velut umbratili vita pallescere. Excitanda mens & attollenda semper est, quæ in hujusmodi secretis aut languescit, & quemdam velut in opaco situm ducit, aut contrà tumescit inani persuasione. Necesse est enim sibi nimium tribuat, qui se nemini comparat.

qu'on dit aux autres. Il verra tous les jours ſon maître approuver une choſe, corriger l'autre ; blâmer la pareſſe de celui-ci, louer la diligence de celui-là : il mettra tout à profit. L'amour de la gloire lui ſervira d'éguillon pour le travail. Il aura honte de céder à ſes égaux : il ſe piquera même de ſurpaſſer les plus avancés. Quels efforts ne fait point un bon écolier, pour primer dans ſa claſſe, & pour remporter les prix ! *a* Voilà ce qui donne de l'ardeur à de jeunes eſprits: & une noble émulation bien ménagée, dont on aura ſoin de bannir la malignité, l'envie, la fierté, eſt un des meilleurs moyens pour les conduire aux plus grandes vertus, & aux plus difficiles entrepriſes.

5. Un autre avantage qui ſe rencontre encore dans les écoles, c'eſt qu'un jeune homme trouve dans ſes compagnons des modéles qui ſont à ſa portée, qu'il ſe flate de pouvoir atteindre, & qu'il ne deſeſpére pas même de pouvoir un jour ſurpaſſer : au lieu que, s'il étoit ſeul, il y auroit pour lui de la témérité d'oſer ſe meſurer avec ſon maître.

6. Enfin, c'eſt qu'un maître, qui a un nombreux auditoire, s'anime tout autrement que celui qui étant tête à tête avec un unique diſciple, ne peut lui parler

a Accendunt omnia hæc animos : & , licet ipſa vitium ſit ambitio, frequenter tamen cauſa virtutum eſt.

que froidement, & d'un ton de converſation. Or il eſt incroyable combien ce feu & cette vivacité d'un maître, qui en expliquant les beaux endroits d'un Auteur ſe tranſporte lui-même & ſe paſſionne, eſt propre, non-ſeulement à rendre les jeunes gens attentifs, mais encore à leur inſpirer le même goût & les mêmes ſentimens dont celui qui leur parle eſt pénétré.

Quintilien ne manque pas de faire remarquer que l'opinion qu'il ſoutient eſt appuyée ſur un uſage preſque univerſel, & ſur l'autorité des auteurs les plus eſtimés & des Légiſlateurs les plus célébres.

Je pourrois ajouter que cette coutume n'a pas été obſervée moins réguliérement depuis Quintilien, & ſous le chriſtianiſme même. L'Hiſtoire Eccléſiaſtique nous en fournit une infinité d'exemples. Celui de ſaint Baſile & de ſaint Grégoire de Nazianze eſt connu de tout le monde. J'en rapporterai le détail à la fin de ce volume. Il me ſuffit maintenant de remarquer que les familles de ces deux illuſtres amis étoient des plus chrétiennes qui fuſſent alors dans l'Egliſe. Elles crurent néanmoins pouvoir confier aux écoles publiques ce qu'elles avoient de plus cher au monde : & Dieu benit leurs pieuſes intentions par un ſuccès qui paſſa toutes leurs eſpérances. Oſeroit-on taxer cette conduite d'imprudence & de témérité ?

D'un autre côté, oseroit-on condamner la sainte timidité de parens chrétiens, qui à la vûe des dangers qui se rencontrent dans les Colléges, (& il faut avouer aussi qu'ils sont grands) moins attentifs à faire avancer leurs enfans dans les sciences, qu'à conserver en eux le précieux & l'inestimable trésor de l'innocence, prennent le parti de les élever sous leurs yeux dans une maison où ils n'entendent que de sages discours, où ils ne voyent que de bons exemples, & d'où l'on a soin d'écarter autant qu'il se peut, tout ce qui seroit capable d'altérer la pureté de leurs mœurs? Il y a encore certainement de telles maisons: mais le nombre en est-il bien grand?

Entre les deux manieres ordinaires d'élever la Jeunesse, qui sont de les mettre pensionnaires au Collége, ou de les instruire en particulier, il y en a une troisieme, qui tient le milieu, & semble les réunir: c'est d'envoyer les enfans au Collége pour y profiter de l'émulation des classes, en les retenant le reste du tems dans la maison paternelle. Par-là on évite peut-être une partie des dangers, comme aussi l'on se prive d'une partie des avantages du Collége: parmi lesquels on doit compter pour beaucoup l'ordre, la regle, la discipline, qui par un coup de cloche marquent d'une maniere uniforme tous les

exercices de la journée ; & la vie ſimple & frugale qu'on y méne, éloignée des douceurs & des careſſes de la maiſon paternelle, qui ne ſont propres qu'à amollir les enfans. C'eſt ce que remarque un illuſtre Magiſtrat des ſiécles paſſés dans un extrait que j'ai cité au premier tome de cet ouvrage. „ Mon pere (c'eſt ce „ Magiſtrat qui parle) diſoit qu'en cette „ nourriture du Collége il avoit eu deux „ regards : l'un à la converſation de la „ Jeuneſſe gaye & innocente ; l'autre à la „ diſcipline ſcholaſtique, pour nous faire „ oublier les mignardiſes de la maiſon, „ & comme pour nous dégorger en eau „ courante. Je trouve que ces dix-huit „ mois de Collége me firent aſſez bien.... „ J'appris la vie frugale de la ſcholarité, „ & à regler mes heures.

Henri de Meſmes, tom. 1. pag. 110.

Un autre avantage des Colléges, (je les ſuppoſe tels qu'ils doivent être) & le plus grand de tous, c'eſt d'apprendre à fond la religion, d'en puiſer la connoiſſance dans les ſources mêmes, d'en connoître le véritable eſprit & la véritable grandeur, & de ſe prémunir par de ſolides principes contre les dangers que la foi & la piété ne rencontrent que trop dans le monde. Il n'eſt pas impoſſible, mais certainement il eſt rare, de trouver cet avantage dans les maiſons particuliéres.

Que doit-on conclure de tous ces principes & de tous ces faits ? Il n'y a point

de Collége qui ne puiſſe citer des exemples, & en très grand nombre, de jeunes gens qui y ont reçu une excellente éducation, & qui y ont infiniment profité ſoit pour les ſciences, ſoit pour la piété. Il n'y en a point auſſi qui n'en ait vû avec douleur un très grand nombre y faire un triſte naufrage. Il en eſt de même des maiſons particuliéres.

La concluſion qu'il me ſemble qu'on en doit tirer, c'eſt que les dangers pour la Jeuneſſe étant grands de tous côtés, c'eſt aux parens à bien examiner devant Dieu quel parti ils doivent prendre, à balancer équitablement les avantages & les inconvéniens qui ſe rencontrent de part & d'autre, à ne ſe déterminer dans une délibération ſi importante que par des motifs de religion, & ſur-tout à faire un choix de Maîtres & de Colléges, ſuppoſé qu'ils prennent ce parti, qui puiſſe, ſinon diſſiper entiérement, du moins diminuer leurs juſtes craintes.

DU GOUVERNEMENT INTERIEUR DES CLASSES ET DU COLLEGE.

POUR entrer utilement dans le détail de ce qui regarde le gouvernement intérieur des Claſſes & du Collége, il eſt

néceſſaire de conſidérer ſéparément le devoir des différentes perſonnes qui ſont employées à l'éducation de la Jeuneſſe, & qui y ont quelque rapport. Mais comme il y a des avis généraux qui leur conviennent preſque à tous également, c'eſt par où je commencerai ce Traité, pour éviter les redites qui ſans cela ſeroient inévitables.

PREMIERE PARTIE.

Avis généraux ſur l'éducation de la Jeuneſſe.

JE COMMENCE par prier le lecteur, lorſque je parlerai d'avis, de regles, de préceptes, de devoirs, termes que je ne puis me diſpenſer d'employer ſouvent dans la matière que je traite, de me rendre la juſtice de croire que je ne prétens preſcrire de loix à perſonne, ni m'ériger en maître ou en cenſeur de mes confreres. Mon unique deſſein eſt d'aider, ſi je puis, des perſonnes qu'on charge de l'éducation des enfans dans un âge peu avancé, où, faute d'expérience, elles ſont expoſées à commettre beaucoup de fautes, comme je reconnois en avoir commis moi-même beaucoup; & je me trouverai heureux de pouvoir contribuer à les leur faire éviter,

en leur prêtant mes réflexions, ou plutôt celles des plus habiles maîtres en matière d'éducation. Car je ne dirai ici presque rien de moi-même, sur-tout dans cette premiere Partie qui est la plus importante, & qui doit servir comme de base & de fondement à tout le reste. Athènes & Rome me fourniront encore leurs richesses. Je ferai aussi grand usage de deux Auteurs modernes, souvent même sans les citer. Ces Auteurs sont, M. * de Fénelon Archevêque de Cambrai, & ** M. Locke Anglois, dont les écrits sur cette matière sont fort estimés & avec raison. Le dernier a quelques sentimens particuliers, que je ne voudrois pas toujours adopter. Je ne sai d'ailleurs s'il étoit bien versé dans la connoissance de la langue grecque, & dans l'étude des Belles-Lettres : il ne paroît pas au moins en faire assez de cas. Mais l'un & l'autre, par rapport aux mœurs & à la conduite, peuvent être d'un grand secours, non seulement pour les jeunes maîtres, mais pour ceux qui ont le plus d'habileté. Je me suis mis en possession de profiter impunément du travail d'autrui ; & il me semble que le Public, content qu'on lui dise de bonnes choses sans se mettre en peine d'où on les tire, ne m'en a pas su mauvais gré jusqu'ici. Je réduirai à douze ou treize articles les Avis généraux qui regardent l'éducation de la Jeunesse.

* *Education des filles.*

** *De l'éducation des enfans, traduit de l'Anglois de M. Locke.*

ARTICLE PREMIER.

Quel but on doit se proposer dans l'éducation.

a POUR réussir dans l'éducation de la Jeunesse, le premier pas, ce semble, qu'il y ait à faire, est de bien établir quel but l'on se propose, d'examiner par quelle route on y peut arriver, & de choisir un guide habile & expérimenté qui soit en état de nous y conduire sûrement. Quoique pour l'ordinaire ce soit une regle très-sage & très-judicieuse, d'éviter toute singularité, & de suivre les coutumes établies, je ne sai si dans la matiere que nous traitons, cette maxime ne souffre pas quelque exception, & si l'on ne doit pas craindre les dangers & les inconvéniens d'une espece de servitude, qui fait que nous suivons aveuglement les traces de ceux qui nous ont précédés,

a Decernatur primum, & quò tendamus, & qua; non sine perito aliquo, cui explorata sint ea, in quæ procedimus..... Hîc tritissima quæquæ via & celeberrima maximè decipit. Nihil ergo magis præstandum, quàm ne, pecorum ritu, sequamur antecedentium gregem, pergentes, non qua eundum est, sed qua itur..... non ad rationem, sed ad similitudinem vivimus.... Ita, dùm unusquisque mavult credere, quàm judicare, versat nos & præcipitat traditus per manus error..... Non tam bene cum rebus humanis agitur, ut meliora pluribus placeant: argumentum pessimi turba est. *Senec. lib. de vit. beat. cap. 1, & 2.*

que nous consultons moins la raison que la coutume, & que nous nous reglons plutôt sur ce qui se fait que sur ce qui se doit faire: d'où il arrive souvent qu'une erreur une fois établie, se communique de main en main & d'âge en âge, & devient une loi presque imprescriptible, parce qu'on croit devoir faire comme les autres, & suivre le grand nombre. Mais le genre-humain est-il assez heureux, pour que le grand nombre approuve toujours ce qu'il y a de meilleur; & n'est-ce pas le contraire qu'on voit arriver le plus souvent?

Pour peu donc qu'on fasse usage de sa raison, on reconnoît aisément que le but des maîtres n'est point d'apprendre à leurs disciples seulement du grec & du latin, ni de leur enseigner à faire des thêmes, des vers, des amplifications; à charger leur mémoire de faits & de dates historiques; à dresser des syllogismes, en forme, à tracer sur le papier des lignes & des figures. *a* Ces connoissances, je ne le nie point, sont utiles & estimables, mais comme moyens, &

a Liberalia studia hactenus utilia sunt, si præparant ingenium, non detinent..... Rudimenta sunt nostra, non opera. Non discere debemus ista, sed didicisse... Quid cum his artibus metum demit, cupiditatem eximit, libidinem frenat?... Nihil apud illas invenies quod vetet timere, vetet cupere: quæ quisquis ignorat, alia frustra scit. *Senec. Ep. 88.*

non comme fin ; quand elles nous conduiſent ailleurs, & non quand on s'y arrête ; quand elles nous ſervent de préparatifs & d'inſtrumens pour de meilleures choſes, dont l'ignorance rend tout le reſte inutile. Les jeunes gens ſeroient bien à plaindre, s'ils étoient condamnés à paſſer les huit ou dix plus belles années de leur vie à apprendre à grands frais & avec des peines incroyables une ou deux langues, & d'autres choſes pareilles, dont ils n'auront peut-être que rarement occaſion de faire uſage. Le but des maîtres, dans la longue carriere des études, eſt d'accoutumer leurs diſciples à un travail ſérieux ; de leur faire eſtimer & aimer les ſciences ; d'en exciter en eux une faim & une ſoif, qui au ſortir du Collége les leur faſſent rechercher ; de leur en montrer la route ; de leur en bien faire ſentir l'uſage & le prix ; & par-là de les diſpoſer aux différens emplois où la providence divine les appellera. Le but des maîtres, encore plus que cela, eſt de leur former l'eſprit & le cœur ; de mettre leur innocence à couvert ; de leur inſpirer des principes d'honneur & de probité ; de leur faire prendre de bonnes habitudes ; de corriger & de vaincre en eux par les voies douces les mauvaiſes inclinations qu'on y remarque, telles *a* que ſont

a imprimis inſolentiam & nimiam æſtimationem

la fierté, l'insolence, l'estime de soi-même, un sot orgueil toujours occupé à rabaisser les autres, un amour propre aveugle & uniquement attentif à ses commodités; un esprit de raillerie, qui se plaît à piquer & à insulter, une paresse & une indolence qui rend inutiles toutes les bonnes qualités de l'esprit.

ARTICLE II.

Etudier le caractere des enfans, pour se mettre en état de les bien conduire.

L'ÉDUCATION, à proprement parler, est l'art de manier & de façonner les esprits. C'est de toutes les sciences la plus difficile, la plus rare, & en même-tems la plus importante, mais qu'on n'étudie point assez. A en juger par l'expérience commune, on diroit que de tous les animaux l'homme est le plus intraitable. C'est la réflexion judicieuse que fait Xénophon dans sa belle préface de la Cyropédie. Après avoir remarqué qu'on ne voit jamais des troupeaux de moutons ou de bœufs se révolter contre leurs conducteurs, au lieu que rien n'est plus ordinaire parmi les peuples, il semble,

sui, tumoremque elatum suprà ceteros, & amorem rerum suarum cœcum & improvidum, dicacitatem & superbiam contumeliis gaudentem, desidiam dissolutionemque segnis animi indormientis sibi. *Senec. lib. de beat. vit. cap. 10.*

dit-il, qu'on en devroit conclure qu'il eſt plus difficile de commander aux hommes qu'aux bêtes. Mais en jettant les yeux ſur Cyrus, qui étoit venu à bout de gouverner en paix tant de provinces, & de ſe faire également aimer des peuples conquis & de ſes ſujets naturels ; * il conclut que la faute vient, non de ceux qui ont peine à obéir, mais des ſupérieurs qui ne ſavent pas gouverner.

On en peut dire autant à proportion de ceux qui ſont chargés de l'éducation des enfans. *a* Il faut avouer que l'eſprit de l'homme, même dans l'âge le plus tendre, ſouffre impatiemment le joug, & ſe porte naturellement à ce qui lui eſt défendu. *b* Mais ce qu'il en faut conclure, c'eſt que pour cette raiſon-là même il demande plus de précautions & de ménagemens, & qu'il céde plus volontiers à la douceur qu'à la violence : *Sequitur faciliùs, quàm ducitur.* On voit quelquefois un cheval fougueux, qui ſe cabre, qui ſecoue le mords, qui réſiſte à l'éperon : c'eſt que celui qui le monte, qui a la main dure & peſante, ne ſait pas

* Οὔτε τῶν ἀδυνάτων, οὔτε τῶν χαλεπῶν ἔργων ἐστὶν ἀνθρώπων ἄρχειν, ἢν τις ἐπισαμένως τοῦτο πράττῃ.

a Natura contumax eſt humanus animus, & in contrarium atque arduum nitens, ſequiturque faciliùs quàm ducitur. *Senec. de Clem. lib. 1. cap. 24.*

b Nullum animal morioſius eſt, nullum majore arte tractandum, quàm homo : nulli magis parcendum. *Ibid. cap. 17.*

le conduire, & le gourmande mal-à-propos. Donnez à ce cheval, qui a la bouche extrêmement fine, un Ecuyer habile & intelligent, il arrêtera toutes ses saillies, & d'une main légere le gouvernera à son gré : *Generosi atque nobiles equi meliùs facili freno reguntur.*

Senec. ibid. cap. 24.

Pour parvenir à ce but, le premier soin du maître est de bien étudier & d'approfondir le génie & le caractere des enfans : car c'est sur quoi il doit regler sa conduite. *a* Il y en a qui se relâchent & languissent, si on ne les presse : d'autres ne peuvent souffrir qu'on les traite avec empire & hauteur. Il en est tel que la crainte retient, & tel au contraire qu'elle abbat & décourage. On en voit dont on ne peut rien tirer qu'à force de travail & d'application; d'autres qui n'étudient que par boutade & par saillie. Vouloir les mettre tous de niveau, & les assujettir à une même regle, c'est vouloir forcer la nature. La prudence du maître consiste à garder un milieu qui s'éloigne également des deux extrêmités : car ici le mal est tout près du bien, & il est aisé de prendre l'un pour l'autre, & de s'y tromper, *b* & c'est ce qui rend la

a Sunt quidam, nisi institeris, remissi; quidam imperia indignantur : quosdam continet metus, quosdam debilitat : alios continuatio extundit, in aliis plus impetus facit. *Quintil. lib. 1. cap. 3.*

b Difficile regimen est, & diligenti observatione res indiget. Utrumque enim, & quod extollen-

conduite des jeunes gens si difficile. Trop de liberté donne lieu à la licence : trop de contrainte abrutit l'esprit. La louange excite & encourage, mais aussi elle inspire de la vanité & de la présomption. Il faut donc garder un juste tempérament qui balance & évite ces deux inconvéniens, & imiter la conduite d'Isocrate à l'égard d'Ephore & de Théopompe, qui étoient d'un caractere tout différent. *a* Ce grand maître, qui n'a pas moins réussi à instruire qu'à écrire, comme ses disciples & ses livres en font foi, employant le frein pour réprimer la vivacité de l'un, & l'éperon pour réveiller la lenteur de l'autre, ne prétendoit pas les réduire tous deux au même point. Son but, en retranchant de l'un, & ajoutant

dum, & quod deprimendum, similibus alitur : facilè autem etiam attendentem similia decipiunt, Crescit licentiâ spiritus, servitute comminuitur ; assurgit, si laudatur, & in spem sui bonam adducitur : sed eadem ista insolentiam generant. Sic itaque inter utrumque regendus est, ut modò frenis utamur, modò stimulis. *Senec. de Ira. lib. 2. cap. 21.*

a Clarissimus ille præceptor Socrates, quem non magis libri bene dixisse, quàm discipuli bene docuisse, testantur, dicebat se calcaribus in Ephoro, contrà autem in Theopompo frenis uti solere. Alterum enim exultantem verborum audacia reprimebat, alterum cunctantem & quasi verecundantem incitabat. Neque eos similes effecit inter se, sed tantùm alteri affinxit, de altero limavit, ut id confirmaret in utroque, quod utriusque natura pateretur. *Quintil. lib. 2. cap. 8. Cic. liv. 3. de Orat. n. 36.*

à l'autre, étoit de conduire chacun d'eux à la perfection dont leur naturel étoit capable.

Voilà le modéle qu'il faut ſuivre dans l'éducation des enfans. Ils portent en eux les principes & comme les ſemences de toutes les vertus & de tous les vices. L'adreſſe eſt de bien étudier d'abord leur génie & leur caractere ; de s'appliquer à connoître leur humeur, leur pente, leurs talens ; & ſur-tout de découvrir leurs paſſions & leurs inclinations dominantes, non dans la vûe ni dans l'eſpérance de changer tou-à-fait leur tempérament ; de rendre gai par exemple celui qui eſt naturellement grave & poſé, ou ſérieux celui qui eſt d'un naturel vif & enjoué. Il en eſt de certains caracteres, comme des défauts de la taille, qui peuvent bien être un peu redreſſés, mais non changés entierement. Or le moyen de connoître ainſi les enfans, c'eſt de les mettre dès l'âge le plus tendre dans une grande liberté de découvrir leurs inclinations ; de laiſſer agir leur naturel, pour le mieux diſcerner ; de compatir à leurs petites infirmités, pour leur donner le courage de les laiſſer voir ; de les obſerver, ſans qu'ils s'en apperçoivent, ſur-tout dans le *a* jeu, où ils ſe montrent tels qu'ils ſont. Car

a Mores ſe inter ludendum ſimpliciùs detegunt. *Quintil. lib. 1, cap. 3.*

les enfans ſont naturellement ſimples & ouverts : mais dès qu'ils ſe croient obſervés, ils ſe ferment, & la gêne les met ſur leurs gardes.

Il eſt bien important auſſi de diſtinguer la nature des défauts qui dominent dans les jeunes gens. En général on peut eſpérer que ceux où l'âge, la mauvaiſe éducation, l'ignorance, la ſéduction, & le mauvais exemple ont quelque part, ne ſont pas ſans reméde : & l'on doit croire au contrarie que les défauts qui ont des racines dans le caractere naturel de l'eſprit, & dans la corruption du cœur, ſeront très-difficiles à traiter, comme la duplicité & le déguiſement ; la flatterie ; la pente aux rapports, aux diviſions, à l'envie, à la médiſance ; un eſprit moqueur, & ſur-tout à l'égard des avis qu'on lui donne, & des choſes ſaintes ; une oppoſition naturelle à la raiſon, &, ce qui en eſt une ſuite, une facilité à prendre les choſes de travers. *Lettres de piété. Tom. I.*

ARTICLE III.

Prendre d'abord de l'autorité ſur les enfans.

CETTE maxime eſt de la derniere importance pour tous les tems de l'éducation, & pour toutes les perſonnes qui en

sont chargées. J'appelle autorité un certain air & un certain ascendant, qui imprime le respect, & se fait obéir. Ce n'est ni l'âge, ni la grandeur de la taille, ni le ton de la voix, ni les menaces, qui donnent cette autorité : mais un caractere d'esprit égal, ferme, modéré, qui se posséde toujours, qui n'a pour guide que la raison, & qui n'agit jamais par caprice ni par emportement.

C'est cette qualité & ce talent qui tient tout dans l'ordre, qui établit une exacte discipline, qui fait observer les réglemens, qui épargne les réprimandes, & qui prévient presque toutes les punitions. Or c'est dès le premier abord, dès le commencement, que les parens & les maîtres doivent prendre cet ascendant. S'ils ne saisissent ce moment favorable, & ne se mettent dès les premiers jours en possession de l'autorité, ils auront toutes les peines du monde à y revenir, & l'enfant sera le maître. *Animum*, & l'on peut dire aussi, *Puerum rege : qui nisi paret, imperat.* Cela est vrai à la lettre, & l'on auroit de la peine à le croire, si une expérience constante ne le montroit tous les jours. Il y a dans le fonds de l'homme un amour de l'indépendance, qui se montre & se développe des l'âge le plus tendre, & dès la mammelle. *a*

Horat. Sat. 2. l. 1

a Flendo petere, etiam quod noxiè daretur : indignari acriter..... non ad nutum voluntatis ou

Que signifient ces cris ; ces pleurs, ces gestes menaçans, ces yeux étincelans de colére, dans un enfant qui veut à toute force obtenir ce qu'il demande, ou qui est piqué de jalousie contre un autre ? „ J'ai vû ; dit S. Augustin, un enfant „ jaloux. Il ne savoit pas encore parler ; „ & avec un visage pâle, il lançoit des „ regards furieux contre un autre enfant „ qui tétoit avec lui. „ *Vidi ego & expertus sum zelantem parvulum. Nondum loquebatur, & intuebatur pallidus amaro aspectu collactaneum suum.* *Conf. lib. 1. cap. 7.*

Voilà le tems & le moment de rompre cette mauvaise inclination dans un enfant, en l'accoutumant dès le berceau à dompter ses désirs, à n'avoir point de fantaisies, en un mot à céder & à obéir. Si on ne leur donnoit jamais ce qu'ils auroient demandé en pleurant, ils apprendroient à s'en passer ; ils n'auroient garde de criailler & de se dépiter pour se faire obéir : & ils ne seroient pas par conséquent si incommodes à eux-mêmes ni aux autres qu'ils le sont, pour n'avoir pas été conduits de cette maniere dès leur premiere enfance.

Quand je parle ainsi, ce n'est pas que je prétende qu'il ne faille avoir aucune

temperantibus : feriendo nocere niti, quantum potest, quia non obeditur imperiis, quibus pernicioſè obediretur. Ita imbecillitas membrorum infantilium innocens est, non animus infantium. *S. Augusti. Conf. lib. 1. cap. 7.*

indulgence pour les enfans : je suis bien éloigné d'une telle disposition. Je dis seulement que ce n'est point à leurs pleurs qu'il faut accorder ce qu'ils demandent : & s'ils redoublent leur importunité pour l'obtenir, il faut leur faire entendre qu'on le leur refuse précisément pour cette raison-là même. Et ici l'on doit tenir pour une maxime indubitable, qu'après qu'on leur a refusé une fois quelque chose, il faut se résoudre à ne point l'accorder à leurs cris ou à leurs importunités, à moins qu'on n'ait envie de leur apprendre à devenir impatiens & chagrins, en les récompensant de ce qu'ils s'abandonnent au chagrin & à l'impatience.

On voit chez certains parens des enfans qui jamais à table ne demandent rien, quelque mets qu'il y ait devant eux, mais qui reçoivent avec plaisir & en remerciant ce qu'on leur donne. Dans d'autres maisons il y en a qui demandent de tout ce qu'ils voient, & qu'il faut servir avant tout le monde. D'où vient une différence si notable ? de la différente éducation qu'ils ont reçue. Plus les enfans sont jeunes, moins on doit satisfaire leurs désirs déréglés. Moins ils ont de raison ; plus il est nécessaire qu'ils soient soumis à l'absolue puissance & à la direction de ceux entre les mains de qui ils se trouvent. Quand une fois ils ont

ont pris ce pli, & que l'habitude a rompu leur volonté, ç'en eſt fait pour le reſte de la vie, & l'obéiſſance ne leur coute plus rien.

Adeo in teneris conſuefcere multum eſt.

Ce que j'ai dit des enfans au berceau, il faut l'appliquer à tous ceux qui ſont dans un autre âge. Le premier ſoin d'un Ecolier qui a un nouveau maître, c'eſt de l'étudier & de le ſonder. Il n'y a rien qu'il n'eſſaye, point d'induſtrie & d'artifice qu'il n'employe, pour prendre s'il peut le deſſus. Quand il voit toutes ſes peines & toutes ſes ruſes inutiles, que le maître paiſible & tranquille y oppoſe une fermeté douce & raiſonnable, mais qui finit toujours par ſe faire obéir; pour lors il céde & ſe rend de bonne grace; & cette eſpèce de petite guerre, ou plûtot d'eſcarmouche, où de part & d'autre on a tâté ſes forces, ſe termine heureuſement par une paix & une bonne intelligence, qui répandent la douceur dans le reſte du tems qu'on a à vivre enſemble. *Georg. lib. 2. v. 272.*

ARTICLE IV.

Se faire aimer & craindre.

Le RESPECT, ſur lequel eſt fondé l'autorité dont je viens de parler, ren-

ferme deux choſes, la crainte & l'amour qui ſe prêtent une ſecours mutuel, & qui ſont les deux grands mobiles; les deux grands reſſorts de tout gouvernement en général, & en particulier de la conduite des enfans. Comme ils ſont dans un âge où la raiſon n'eſt pas encore bien développée, loin d'être dominante, ils ont beſoin que la crainte vienne quelquefois à ſon ſecours, & prenne ſa place. Mais ſi elle eſt ſeule, & que l'attrait du plaiſir ne la ſuive pas de près, *a* elle n'eſt pas long-tems écoutée, & ſes leçons ne produiſent qu'un effet paſſager, que l'eſpérance de l'impunité fait bien-tôt diſparoître. De-là vient qu'en matière d'éducation la ſouveraine habileté conſiſte à ſçavoir allier par un ſage tempérament une force qui retienne les enfans ſans les rebuter, & une douceur qui les gagne ſans les amollir: *Sit rigor, ſed non exaſperans: ſit amor, ſed non emolliens.* D'un côté, la douceur du maître ôte au commandement ce qu'il a de dur & d'auſtère, & en émouſſe la pointe, *hebetat aciem imperii*, c'eſt une belle penſée de Sénéque: d'un autre côté, ſa prudente ſévérité fixe & arrête la légereté & l'inconſtance d'un âge encore peu ſuſceptible de réflexion, &

S. Greg. Pape.

a Timor, non diuturnus magiſter officii. *Cic. Philip. 2. n. 90.* Imbecillus eſt pudoris magiſter timor, qui ſi quando paululùm aberraverit, ſtatim ſpes impunitatis exultat. *Id. in Hor. tenſ.*

incapable de se gouverner par lui-même. C'est donc cet heureux mêlange de douceur & de sévérité, d'amour & de crainte, qui procure au maître l'autorité, qui est l'ame du gouvernement, & qui inspire aux disciples le respect, qui est le lien le plus ferme de l'obéissance & de la soumission : de sorte pourtant que ce qui doit dominer de part & d'autre, & prendre le dessus, c'est la douceur & l'amour.

Mais, dit-on, cette manière de conduire les enfans par la douceur, & en s'en faisant aimer, plus facile peut-être pour un précepteur particulier, est-elle pratiquable à l'égard d'un Principal dans le Collége, d'un Régent dans la Classe, d'un Maître chargé de plusieurs écoliers dans une Chambre commune ; & est-il possible, dans toutes ces places, de garder une exacte discipline, sans quoi il n'y a nul bien à espérer, & en même-tems de se faire aimer par ses disciples ? J'avoue que rien n'est plus difficile que de garder, dans la circonstance dont il s'agit, ce sage milieu & ce salutaire tempérament entre une sévérité outrée & une douceur excessive. Mais la chose n'est pas impossible, puisqu'on la voit pratiqué par des personnes qui ont le rare talent de se faire craindre, & de se faire encore plus aimer. Le tout dépend des caractères des maîtres. S'ils sont tels qu'ils doivent être, le succès répondra à leur désir. Quintilien

va nous expliquer quelles ſont les qualités d'un bon maître, & comment il peut gagner l'affection des ſes diſciples. L'endroit eſt très-beau, & renferme d'excellents avis. Je ne ferai preſque que le copier.

Comme c'eſt un principe général que l'amour ne s'achette que par l'amour, *Si vis amari, ama* : la premiere choſe que demande Quintilien, c'eſt * „ qu'un maître avant tout & par-deſſus tout prenne „ des ſentimens de pere pour ſes diſciples, & qu'il ſe regarde comme tenant la place de ceux qui les lui ont „ confiés : „ dont par conſéquent il doit emprunter la douceur, la patience, & ces entrailles de bonté & de tendreſſe qui leur ſont naturelles.

„ *b* Qu'il n'ait point de vices dans ſa „ perſonne, & qu'il n'en ſouffre point „ dans les autres. Que ſon auſtérité n'ait „ rien de rude, & ſa facilité rien de mou, „ de crainte de ſe faire haïr, ou mépriſer.

„ § Qu'il ne ſoit ni colere, ni emporté : mais auſſi qu'il ne ferme pas les „ yeux ſur les fautes qui mériteront qu'on „ y faſſe attention. „

a Sumat ante omnia parentis erga diſcipulos ſuos animum, ac ſuccedere ſe in eorum locum, à quibus ſibi liberi traduntur, exiſtimet.

b Ipſe nec habeat vitia, nec ferat. Non auſteritas ejus triſtis, non diſſoluta ſit comitas : ne inde odium, hinc contemptus oriatur.

§ Minimè iracundus, nec tamen eorum, quæ emendanda erunt, diſſimulator.

„ *a* Que dans sa manière d'enseigner „ il soit simple, patient, exact ; & qu'il „ compte plus sur une regle suivie & sur „ son assiduité, que sur un excès de tra- „ vail du côté de ses disciples. Qu'il se „ fasse un plaisir de répondre à toutes les „ questions qu'ils lui feront : qu'il aille „ même au-devant, & qu'il les interroge „ lui-même, s'ils ne lui en font point.

„ *b* Qu'il ne leur refuse point dans l'oc- „ casion la louange qu'ils méritent, mais „ aussi qu'il ne la prodigue pas mal-à- „ propos : car l'un cause le décourage- „ ment, & l'autre donne une sécurité „ dangereuse.

„ § Quand il sera obligé de les repren- „ dre, qu'il ne soit ni amer, ni offensant. „ Car ce qui donne à plusieurs de l'aver- „ sion pour l'étude, c'est que certains „ maîtres les réprimandent avec un air „ chagrin, comme s'ils les avoient pris „ en haine.

„ * Qu'il leur parle souvent de la ver- „ tu, & qu'il le fasse toujours avec de

a Simplex in docendo, patiens laboris, assiduus potius quàm immodicus. Interrogantibus libenter respondeat : non interrogantes percunctetur ultro.

b In laudandis discipulorum dictionibus nec malignus, nec effusus : quia res altera tædium laboris, altera securitatem parit.

§ In emendando, quæ corrigenda erunt, non acerbus, minimèque contumelioſus. Nam id quidem multos à proposito studendi fugat, quòd quidam sic objurgant, quasi oderint.

* Plurimus ei de honesto ac bono sit sermo. Nam quo sæpius monue-

grands éloges. Qu'il la leur montre toujours sous une idée avantageuse & agréable, comme le plus excellent de tous les biens, le plus digne d'un homme raisonnable, & qui lui fait le plus d'honneur; comme une qualité absolument nécessaire pour s'attirer l'affection & l'estime de tout le monde, & comme le moyen unique d'être véritablement heureux. „ Plus „ il les avertira de leurs devoirs, moins „ il sera obligé de les punir... Que chaque jour il leur dise quelque chose „ qu'ils remportent avec eux, & dont ils „ fassent leur profit. Quoique la lecture leur „ fournisse d'assez bons exemples, ce qui se „ dit de vive voix a toute une autre force, & produit tout un autre effet, „ sur-tout de la part d'un maître que „ des enfans bien nés aiment & honorent. Car on ne sçauroit croire combien nous imitons plus volontiers les „ personnes pour qui nous sommes favorablement prévenus.

Voilà ce que Quintilien demande pour un maître de Rhétorique; (& cela convient également à tous ceux qui sont

rit, hoc rariùs castigabit... Ipse aliquid, imò multa quotidie dicat, quæ secum audita referant. Licet enim satis exemplorum ad imitandum ex lectione suppeditet, tamen viva illa, ut dicitur, vox altiùs pleniùs, præcipue que Præceptoris, quem discipuli, si modò rectè sunt instituti, & amant, & verentur. Vix autem dici potest, quantò libentiùs imitemur eos, quibus favemus. *On peut appliquer cet endroit à ce qui regarde les mœurs.*

chargés d'instruire la jeunesse,) afin, dit-il, que comme dans cette Classe *a* il y a ordinairement un grand nombre d'écoliers, *b* „ la sagesse du maître pré- „ serve de la corruption ceux qui sont „ dans un âge plus tendre, & que sa „ gravité arrête la licence de ceux qu'un „ âge plus avancé rend plus difficiles à „ gouverner. Car il ne suffit pas qu'il „ soit homme de bien, s'il ne sait en- „ core tenir ses disciples dans l'ordre par „ une exacte discipline. „ N'en doutons point : un maître de ce caractère saura se faire craindre & se faire aimer. Mais plusieurs croyent prendre une route plus courte & plus sûre, qui est celle des châtimens & des réprimandes. Il faut avouer qu'elle paroît plus facile, & qu'elle coute moins aux maîtres que celle de la douceur & de l'insinuation : mais aussi elle réussit bien moins. Car on n'arrive presque jamais par les châtimens au seul vrai but de l'éducation, qui est de persuader les esprits, & d'inspirer l'amour sincère de la vertu. C'est de quoi je vais parler dans les articles suivans.

a On étudioit plusieurs années en réthorique: ainsi les écoliers, qui s'y trouvoient ensemble, pouvoient être d'âge fort différent.

b Major adhibenda tum cura est, ut & teneriores annos ab injuria sanctitas docentis custodiat, & ferociores à licentia gravitas deterreat. Neque verò satis est summam præstare abstinentiam, nisi disciplinæ severitate convenientium quoque ad se mores astrinxerit.

ARTICLE V.

Des Châtimens.

COMME cet article eſt de la derniere importance pour l'éducation, je m'y arrêterai un peu plus que ſur les autres, & je le diviſerai en deux parties. Dans la premiere je montrerai les inconvéniens & les dangers du châtiment des verges : dans la ſeconde je marquerai les regles qu'on doit ſuivre dans ces ſortes de châtimens.

§. I. *Inconvéniens & dangers des châtimens.*

LA VOIE commune & abrégée pour corriger les enfans, ce ſont les châtimens & la verge, reſſource preſque unique que connoiſſent ou employent pluſieurs de ceux qui ſont chargés de l'éducation de la Jeuneſſe. Mais ce remède devient ſouvent un mal plus dangereux que ceux qu'on veut guérir, s'il eſt employé hors de ſaiſon ou ſans meſure. Car outre que les châtimens dont nous parlons ici, c'eſt-à-dire de la verge & du fouet, ont quelque choſe d'indécent, de bas, & de ſervile, ils ne ſont point propres par eux-mêmes à remédier aux fautes, & il n'y a nulle appa-

rence qu'une correction devienne utile à un enfant, si la honte de souffrir pour avoir mal fait n'a plus de pouvoir sur son esprit, que la peine même. D'ailleurs ces châtimens lui donnent une aversion incurable pour des choses qu'on doit tâcher de lui faire aimer. Ils ne changent point l'humeur, & ne réforment point le naturel, mais le répriment seulement pour un tems, & ne servent qu'à faire éclater les passions avec plus de violence quand elles sont en liberté. Ils abrutissent souvent l'esprit, & l'endurcissent dans le mal : *a* car un enfant qui a assez peu d'honneur pour n'être point sensible à la réprimande, s'accoutume aux coups comme un esclave, & se roidit contre la punition.

Faut-il conclure de ce que je viens de dire qu'on ne doive jamais employer cette sorte de châtimens ? Ce n'est pas là ma pensée. Je n'ai garde de condamner en général le châtiment des verges, après tout ce qui en est dit dans plusieurs endroits de l'Ecriture, & sur-tout dans les proverbes. *Celui qui épargne la verge, hait son fils ; mais celui qui l'aime, s'applique à le corriger... La folie est liée au cœur de l'enfant, & la verge de la* *Prov.* 13. 24. *Ibid.* 22. 15.

a Si cui tam est mens illiberalis, ut objurgatione non corrigatur ; is etiam ad plagas, ut pessima quæque mancipia, durabitur. *Quintil. lib. 1. cap. 3.*

discipline l'en chassera. L'Ecriture sainte par ces paroles, & par d'autres pareilles, désigne peut-être la punition en général, & condamne la fausse tendresse & l'aveugle indulgence des parens, qui ferment les yeux sur les vices de leurs enfans, & par là les rendent incorrigibles. En supposant qu'il faille prendre le mot de *verge* à la lettre, il y a bien de l'apparence qu'elle conseille ce châtiment pour des caractères durs, grossiers, indociles, intraitables, insensibles à la réprimande & à l'honneur. Mais peut-on penser que l'Ecriture, si remplie de charité & de douceur, si pleine de compassion pour les foiblesses même d'un âge plus avancé, veuille qu'on traite durement des enfans, dont les fautes souvent viennent plutôt de légéreté que de méchanceté?

Je conclus donc que les punitions, dont il s'agit ici, peuvent être employées, mais qu'elles ne doivent l'être que rarement, & pour des fautes importantes. Il en est de ces châtimens, comme des remédes violens qu'on employe dans les maladies extrêmes. Ils purgent; mais ils altérent le tempérament, & usent les organes. Une ame menée par la crainte, en est toujours plus foible. *a* Tout hom-

a Sénéque, après avoir décrit fort au long la conduite d'un sage médecin à l'égard d'un malade, en fait l'application à ceux qui gouvernent. Ità legum præsidem civitatisque rectorem decet, quamdiu po-

me donc qui est prépose à la conduite des autres, doit pour guérir les esprits, user d'abord de douces remontrances, tenter la voie de la persuasion, faire goûter s'il peut l'honnêteté & la justice, inspirer de la haine pour le vice, & de l'estime pour la vertu. Si cette premiere tentative ne réussit pas, il peut passer à des avis plus forts, & à des reproches plus piquans. Enfin, quand tout aura été employé inutilement, il en viendra aux châtimens, mais par degrés, laissant encore entrevoir l'espérance du pardon, & réservant les derniers pour des fautes extrêmes, & pour des maux désespérés.

Que l'on compare un homme de cette sagesse & de cette modération avec un maître brusque, emporté, violent, tel qu'étoit un Orbilius, auquel Horace son disciple donne le surnom de *Plagosus* *; & celui à qui Cicéron avoit confié l'éducation de ses enfans qui poussoit l'emportement jusqu'à la fureur. C'étoit un affranchi, dont Cicéron faisoit grand cas d'ailleurs, & à qui il avoit donné toute sa confiance. *Dionysius quidem mihi in*

Epist. 1. lib. 1.

* *Un fouetteur. Un homme sujet à battre & à frapper.*

Ad Att. Ep. 1. lib. 6.

test verbis, & his mollioribus, ingenia curare: ut facienda suadeat, cupiditatemque honesti & æqui conciliet animis, faciatque vitiorum odium, pretium virtutum: transeat deinde ad tristiorem orationem, qua moneat adhuc & exprobret: novissimè ad pœnas, & has adhuc leves & revocabiles decurrat: ultima supplicia sceleribus ultimis ponat, ut nemo pereat, nisi quem perire etiam pereuntis interfit. *De Ira, lib. 1. cap 5.*

amoribus est. Pueri autem aiunt eum FURENTER IRASCI. *Sed homo nec doctior, nec sanctior fieri potest.* J'avoue que je ne reconnois point ici le bon sens ni la prudence de Cicéron. Prévenu en faveur de cet affranchi, il paroît peu sensible au reproche qu'on lui faisoit, comme si un tel défaut pouvoit se couvrir par la science, & subsister avec la qualité d'un très-homme de bien : *Sed homo nec doctior, nec sanctior fieri potest.* Il fut bien détrompé dans la suite, lorsque ce lâche & perfide esclave l'eut trahi.

a Lequel des deux maîtres, dit Sénéque, estimera-t'on le plus : celui qui par de sages avis & par des motifs d'honneur s'applique à corriger ses disciples, & un autre qui les déchire à coups de fouet pour quelques leçons mal récitées, & pour d'autres fautes pareilles ? S'y prit-on jamais de la sorte pour dresser un cheval, & est-ce à force de coups qu'on le dompte ? Ne seroit-ce pas un moyen sûr de le rendre ombrageux, fougueux, rétif ? Un habile

a Uter præceptor liberalibus studiis dignior, qui excarnificabit discipulos, si memoria illis non constiterit, aut si parum agilis in legendo oculos hæserit : an qui monitionibus & verecundia emendare ac docere malit ? Numquidnam æquum est, gravius homini & durius imperari, quàm imperatur animalibus mutis ? Atqui equum non crebris verberibus exterret domandi peritus magister. Fiet enim formidolosus & contumax, nisi eum tactu blandiente permulseris. *Senec. de Clem. lib. 1. cap. 16.*

écuyer ſçait le réduire, en le careſſant d'une main flatteuſe. Pourquoi faut-il que des hommes ſoient traités plus durement que des bêtes.

§. II. *Régles à obſerver dans les châtimens.*

1. Il eſt certain que ſi les enfans ſont accoutumés de bonne heure à la ſoumiſſion & à l'obéiſſance par la conduite ferme des parens & des maîtres, & qu'on ait ſoin de ne ſe relâcher jamais de cette fermeté, juſqu'à ce que la crainte & le reſpect leur ſoient devenus comme familiers, & qu'il ne paroiſſe plus dans leur ſoumiſſion & dans leur obéiſſance aucune ombre de contrainte; cette heureuſe habitude qu'ils auront priſe dès l'âge le plus tendre leur épargnera preſque toutes les punitions. Ce qui oblige pour l'ordinaire de recourir à cette extrêmité, c'eſt l'indulgence aveugle qu'on a eue d'abord pour les enfans, qui rend preſque incorrigibles leurs défauts, parce qu'on a négligé de s'y oppoſer dans leur naiſſance.

2. Rien n'eſt plus important que de bien diſcerner les fautes qui méritent d'être punies, & celles qui doivent être pardonnées. Je mets du nombre de ces dernieres toutes celles qui arrivent par inadvertance, ou par ignorance, & qui ne peuvent paſſer pour des effets de malice, & d'une mauvaiſe intention, n'y ayant

que celles qui viennent de la volonté qui nous rendent coupables. Un Officier d'Auguſte ſe promenant un jour avec lui, fut ſi fort troublé de crainte à la vûe d'un ſanglier qui vint tout d'un coup vers eux, qu'il ſe mit à couvert du danger en y expoſant l'Empereur lui-même. La faute étoit conſidérable: mais Auguſte, ne l'examinant que du côté de l'intention, ſe contenta de tourner la choſe en raillerie : *fraus non minimi periculi, quia tamen Rem aberat, in jocum vertit.*

Sueton. in vit. Auguſt. cap. 67.

Je mets dans le même rang toutes les fautes de légereté & d'enfance, dont le tems & l'âge les corrigeront infailliblement.

Je ne crois pas non plus qu'on doive employer le châtiment des verges pour les manquemens où les enfans peuvent tomber en apprenant à lire, à écrire, à danſer; en apprenant même les langues, le latin, le grec, &c. ſinon dans de certains cas dont je parlerai. Il doit y avoir d'autres punitions pour des fautes où il ne paroît ni mauvaiſe diſpoſition de cœur, ni envie de ſecouer le joug de l'autorité.

3. C'eſt une grande partie du mérite des maîtres, de ſavoir imaginer différentes eſpeces & différens dégrés de punitions pour corriger leurs diſciples. Il dépend d'eux d'attacher une idée de honte & d'opprobre à mille choſes, qui d'elles-mêmes ſont indifférentes, & qui ne deviennent châtimens que par l'idée qu'on

y a attachée. Je connois une école de pauvres, où l'une des plus grandes & des plus sensibles punitions contre les enfans dont on n'est pas content, est de les faire demeurer assis sur un banc séparé, & le chapeau sur la tête, lorsqu'il vient quelque personne considérable dans l'école. C'est un tourment pour eux de demeurer dans cette situation humiliante, pendant que tous les autres sont debout & découverts. On peut inventer mille choses pareilles, & je ne cite cet exemple que pour montrer que tout dépend de l'industrie du maître. Il y a eu des enfans de qualité que l'on tenoit aussi bien dans le respect en leur faisant appréhender d'aller sans souliers, que d'autres en les menaçant du fouet.

4. Le seul vice, ce me semble, qui mérite un traitement sévère, c'est l'opiniâtreté dans le mal, mais une opiniâtreté volontaire, déterminée, & bien marquée. Il ne faut point donner ce nom à des fautes de légereté & d'inconstance, dans lesquelles les enfans naturellement oublieux & volages, ne peuvent retomber fréquemment, sans qu'on ait lieu de juger qu'elles partent d'un mauvais fonds. Je suppose qu'un enfant a fait un mensonge. Si c'est une violente crainte, qui l'y ait fait tomber, la faute est bien moindre, & ne demande qu'une douce réprimande. S'il est volontaire, délibéré, sou-

tenu avec hardieſſe, voilà une véritable faute, & certainement bien puniſſable. Cependant je ne crois pas que pour la premiere fois il faille encore employer le châtiment des verges, qui eſt la derniere extrêmité par rapport à des enfans. *a* Un pere de bon ſens, dit Sénéque, déshérite-t'il ſon fils pour une premiere faute, quelque conſidérable qu'elle puiſſe être ? Non ſans doute. Il met tout en uſage auparavant, pour faire rentrer ſon fils en lui-même, & pour corriger, s'il le peut, ſon mauvais naturel ; & ce n'eſt que lorſque tout eſt déſeſpéré, & que ſa patience eſt pouſſée à bout, qu'il en vient à une extrêmité ſi fâcheuſe. Un maître doit à proportion ſuivre la même conduite.

5. J'en dis autant de l'indocilité & de la déſobéiſſance, quand elle eſt ſoutenue opiniâtrement, & accompagnée d'un air de mépris & de révolte.

6. Il y a une autre ſorte d'opiniâtreté, qui regarde l'étude, & qu'on peut appeller opiniâtreté de pareſſe, qui cauſe ordinairement beaucoup de peine aux maîtres, lorſque des enfans ne veulent rien apprendre ſi on ne les y contraint par

a Numquid aliquis ſanus filium ex prima offenſa exheredat? Niſi magnæ & multæ injuriæ patientiam evicerint, niſi plus eſt quod timet quam quod damnat, non accedit ad decretorium ſtilum. Multa antè tentat, quibus dubiam indolem, & pejore loco jam poſitam, revocet. Simul deplorata eſt, ultima experitur. *Senec. de Clem. lib. 1. cap. 14.*

la force. J'avoue qu'il n'y a rien de plus embarrassant, ni de plus difficile à manier que de tels caracteres, sur-tout quand l'insensibilité & l'indifférence se trouvent jointes à la paresse, comme cela est assez ordinaire. C'est pour lors qu'un maître a besoin de toute sa prudence & de toute son industrie, pour rendre à son disciple l'étude, sinon aimable, du moins supportable, en mêlant la force à la douceur, les menaces aux promesses, les punitions aux récompenses. Quand tout a été employé sans fruit, on peut bien en venir au châtiment, mais non le rendre ordinaire & journalier: car c'est pour lors que le reméde est pire que le mal.

7. Quand le châtiment a été jugé nécessaire, il y a tems & maniere de l'exercer. Les *a* maladies de l'ame demandent d'être traitées au moins avec autant de dextérité & d'adresse, que celles du corps. Rien n'est plus dangereux pour celui-ci qu'un reméde donné mal-à-propos & à contretems. Un sage Médecin attend que le malade soit en état de le soutenir, & épie dans cette vûe les momens favorables.

La premiere regle est donc de ne point punir un enfant dans l'instant même de sa faute, de peur de l'aigrir, & de lui en faire commettre de nouvelles en le

a Ut corporum, ita animorum, molliter vitia tractanda sunt. *Senec. de Benef. lib. 7. cap. 30.*

pouſſant à bout : mais de lui laiſſer le tems de ſe reconnoître, de rentrer en lui-même, de ſentir ſon tort, & en même-tems la juſtice & la neceſſité de la punition, & par-là de le mettre en état d'en profiter.

Le maître de ſon côté ne doit jamais punir avec paſſion, ni par colere, ſur-tout ſi la faute qu'il punit le regarde perſonnellement, comme ſeroit un manque de reſpect, & quelque parole choquante. *a* Il doit ſe ſouvenir d'un bon mot que dit Socrate à un eſclave dont il avoit ſujet de ſe plaindre : *Je te traiterois comme tu le mérites, ſi je ne me ſentois en colere.* *b* Il ſeroit à ſouhaiter que toutes les perſonnes qui ont autorité ſur les autres, fuſſent ſemblables aux Loix, qui puniſſent ſans trouble & ſans emportement, & par le ſeul motif du bien public & de la juſtice. Pour peu qu'il paroiſſe d'émotion ſur le viſage du maître, ou dans ſon ton, l'écolier s'en apperçoit auſſi-tôt, & il ſent bien que ce n'eſt pas le zèle du devoir, mais l'ardeur de la paſſion, qui a allumé ce feu ; & il n'en faut pas d'avantage pour faire perdre tout le fruit de la punition ; parce

a. Ad coercitionem errantium, irato caſtigatore non eſt opus..... Inde eſt quod Socrates ſervo ait : Cæderem te, niſi iraſcerer. *Senec. lib. 1. de Ira. cap. 15.*

b. Prohibenda maximè eſt ira in puniendo.. optandumque ut ii, qui præſunt aliis, Legum ſimiles ſint, quæ ad puniendum æquitate ducuntur, non iracundia. *Cic. de Offic. lib. 1, n. 89.*

que les enfans, tout jeunes qu'ils ſont, ſentent qu'il n'y a que la raiſon qui ait droit de corriger.

Comme la punition doit être rare, il faut tout employer pour la rendre utile. Montrez, par exemple, à un enfant tout ce que vous avez fait pour éviter cette extrêmité. Paroiſſez-lui affligé de vous y voir réduit malgré vous. Parlez devant lui avec d'autres perſonnes du malheur de ceux qui manquent de raiſon & d'honneur, juſqu'à ſe faire châtier. Retranchez les marques d'amitié ordinaires, juſqu'à ce que vous voyez qu'il ait beſoin de conſolation. Rendez ce châtiment public, & tenez le ſecret, ſelon que vous jugerez qu'il ſera plus utile à l'enfant ou de lui cauſer une grande honte, ou de lui montrer qu'on la lui épargne. Réſervez cette honte publique pour ſervir de dernier remède. Servez-vous quelquefois d'une perſonne raiſonnable qui conſole l'enfant, qui lui diſe ce que vous ne devez pas encore lui dire vous-même : qui le guériſſe de la mauvaiſe honte, qui le diſpoſe à revenir à vous, & auquel l'enfant dans ſon émotion puiſſe ouvrir ſon cœur, plus librement qu'il n'oſeroit le faire devant vous. Mais ſur-tout qu'il ne paroiſſe jamais que vous demandiez de l'enfant d'autres ſoumiſſions que celles qui ſont raiſonnables & néceſſaires. Tâchez de

faire enſorte qu'il s'y condamne lui-même, & qu'il ne vous reſte qu'à adoucir la peine qu'il aura acceptée. Chacun doit employer les regles générales ſelon les beſoins particuliers.

Mais ſi l'enfant qu'on punit n'eſt pas ſenſible ni à l'honneur, ni à la honte, il faut faire enſorte que le premier châtiment qu'on employera faſſe ſur lui par la douleur une vive & durable impreſſion, afin qu'au défaut d'un plus noble motif, la crainte au moins puiſſe le retenir.

Je n'ai pas beſoin d'avertir que les ſoufflets, les coups, & les autres traitemens pareils, ſont abſolument interdits aux maîtres. Ils ne doivent punir que pour corriger; & la paſſion ne corrige point. Qu'on ſe demande à ſoi-même ſi c'eſt de ſang froid & ſans émotion qu'on donne un ſoufflet à un enfant. *a* La colere qui eſt elle-même un vice, peut-elle être un reméde bien propre pour guérir les vices des autres?

ARTICLE VI.

Des Réprimandes.

CETTE matiere n'eſt guères moins importante que celle des punitions, parce

a Cùm ira delictum animi ſit, non oportet peccata corrigere peccando. *Senec. lib. 1. de Ira cap 15.*

que l'uſage en eſt plus fréquent, & que les ſuites peuvent en être auſſi dangereuſes.

Pour rendre les réprimandes utiles, il me ſemble qu'il y a trois choſes principalement à conſidérer : le ſujet, le tems, la maniere de les faire.

1. *Sujet de réprimander.*

C'EST un défaut aſſez ordinaire d'employer la réprimande pour les fautes les plus légères, & qui ſont preſque inévitables aux enfans : & c'eſt ce qui lui ôte toute ſa force, & en fait perdre tout le fruit. Car ils s'y accoutument, n'en ſont plus touchés, & s'en font un jeu. Je n'ai pas oublié ce que j'ai rapporté ci-devant de Quintilien, qu'un moyen pour un maître de punir rarement les enfans, c'eſt de les avertir ſouvent : *Quo ſæpiùs monuerit, hoc rariùs caſtigabit.* Mais je mets une grande différence entre les avertiſſemens & les réprimandes. Les premiers ſentent moins l'autorité d'un maître, que la bonté d'un ami. Ils ſont toujours accompagnés d'un air & d'un ton de douceur, qui les font recevoir plus agréablement : & par cette raiſon on en peut faire ſouvent uſage. Mais comme les réprimandes piquent toujours l'amour propre, & que ſouvent elles empruntent un air & un langage ſévère, il faut les réſerver pour des fautes plus conſidéra-

bles, & par conſéquent en uſer plus rarement.

2. *Tems où il faut placer la réprimande.*

La Prudence du maître conſiſte à étudier avec ſoin, & à attendre le moment favorable où l'eſprit de l'enfant ſera diſpoſé à profiter de la correction. C'eſt ce que Virgile appelle ſi élégamment, *molles aditus, molliſſima fandi tempora*, & en quoi il fait conſiſter l'adreſſe d'un négociateur : *Quis rebus dexter modus.*

Æn. lib. 4. v. 393. & 423.

Ne reprenez donc jamais un enfant, dit M. de Fénelon, ni dans ſon premier mouvement, ni dans le vôtre. Si vous le faites dans le vôtre, il s'apperçoit que vous agiſſez par humeur & par promptitude, non par raiſon & par amitié : & vous perdez ſans reſſource votre autorité. Si vous le reprenez dans ſon premier mouvement, il n'a pas l'eſprit aſſez libre pour avouer ſa faute, pour vaincre ſa paſſion, & pour ſentir l'importance de vos avis. C'eſt même expoſer l'enfant à perdre le reſpect qu'il vous doit. Montrez-lui toujours que vous vous poſſédez : rien ne le lui fera mieux voir que votre patience. Obſervez tous les momens pendant pluſieurs jours, s'il le faut, pour bien placer une correction.

Evang. du Mardi de la troiſieme ſem. de Car.

Que diroit-on, remarque M. Nicole en parlant du devoir de la correction fraternelle, que diroit-on d'un Chirur-

gien, qui, pour traiter une apoſtume, iroit ſurprendre celui qui l'auroit, en lui donnant un coup de poing ſur ſon mal, & cela ſans que cette apoſtume eut été miſe par des remèdes préparatifs en état d'être percée, & ſans que le malade fût diſpoſé à une opération ſi douloureuſe? On diroit ſans doute que cet homme ſeroit très imprudent & très mal habile. Il eſt aiſé d'appliquer cette comparaiſon à la matière que je traite.

3. *Manière de faire des réprimandes.*

LE MEME M. Nicole, & au même endroit, montre combien il eſt difficile de faire des corrections & des réprimandes. La cauſe de cette difficulté, dit-il, eſt qu'il s'y agit de faire voir à des gens ce qu'ils ne veulent pas voir, & d'attaquer l'amour propre dans ce qu'il a de plus cher & de plus ſenſible, en quoi il ne céde jamais ſans beaucoup de combat & de réſiſtance. On s'aime tel que l'on eſt, & l'on veut avoir raiſon de s'aimer. Ainſi l'on a ſoin de ſe juſtifier dans ſes défauts par diverſes couleurs trompeuſes. Et il ne doit pas paroître étonnant que les hommes trouvent mauvais d'être contredits & condamnés, puiſqu'on attaque en même tems la raiſon qui eſt trompée, & le cœur qui eſt corrompu.

C'eſt-là le fondement des précautions

& des ménagemens que demande la correction & la réprimande. Il ne faut rien laiſſer entrevoir en nous à un enfant qui en puiſſe empêcher l'effet. *a* Il faut éviter d'exciter ſon aigreur par la dureté de nos paroles, ſa colere par des exagérations, ſon orgueil par des marques de mépris.

Il ne faut pas l'accabler par une multitude de répréhenſions qui lui ôtent l'eſpérance de ſe pouvoir corriger des fautes qu'on lui reproche. Il ſeroit bon même de ne point dire à un enfant ſon défaut, ſans ajouter quelque moyen de le ſurmonter : car la correction, quand elle eſt ſéche, inſpire le chagrin & le découragement.

Il faut éviter de lui faire penſer qu'on eſt prévenu, de peur qu'on ne lui donne lieu de ſe défendre par-là des défauts qu'on lui marque, & de n'attribuer nos avertiſſemens qu'à notre prévention.

Il ne faut pas qu'il ait lieu de croire qu'on les lui donne par quelque intérêt, ou par quelque paſſion particuliere, & enfin par un autre motif que par celui de ſon bien.

Offic. lib. 1. n. 136. 137. On ſe trouve quelquefois obligé, dit Cicéron, d'uſer dans les corrections d'un ton de voix plus élevé, & de paroles plus fortes : mais cela doit être rare,

a Omnis animadverſio & caſtigatio contumeliâ vacare debet. *Cic. lib. 1. Offic. n. 88.*

comme

comme les médecins n'emploient certains remedes qu'à l'extrêmité. Encore faut-il que ces reproches, quelque forts qu'ils soient, n'aient rien de dur ni d'outrageant; que la colere n'y entre pour rien, car elle n'est bonne qu'à tout gâter, & que l'enfant sente, que si l'on se sert de termes un peu forts, c'est à regret, & uniquement pour son bien.

On peut juger que les réprimandes ont eu tout le succès qu'on en devoit attendre, quand elles portent un jeune homme à avouer de bonne foi ses fautes; à désirer qu'on lui fasse connoître ses défauts, & à recevoir avec docilité les avis qu'on lui donne. *a* C'est déjà avoir fait un grand progrès, que de souhaiter d'en faire. C'est une marque assurée d'un changement solide, quand on ouvre les yeux sur des imperfections qu'on n'avoit point encore connues: comme c'est une raison de bien espérer d'un malade, quand il commence à sentir son mal. *Senec. Ep.* 6. & 22.

b Il y a des enfans si bien nés, d'un naturel si heureux & si docile, qu'il suffit de leur montrer ce qu'il faut faire, & qui, sans avoir besoin des longues leçons d'un maître, au premier signal

a Magna pars est profectus, velle proficere. *Senec. Epist.* 71.

b Felix ingenium illis fuit, & salutaria in transitu rapuit.... In ea quæ tradi solent, perveniunt sine longo magisterio; & honesta complexi sunt, cùm primùm audierunt. *Senec. Epist.* 95.

saisissent le bon & l'honnête, & s'y livrent pleinement: *rapacia virtutis ingenia.* *a* Vous diriez qu'il y a en eux de secrettes étincelles de toutes les vertus, qui pour se développer, & pour prendre feu, ne demandent qu'un souffle leger, & un simple avertissement. *b* Ces caractères sont rares, & ils n'ont presque pas besoin de guides.

c Il en est d'autres, qui ont à la vérité un assez bon fonds; mais dont l'esprit paroît d'abord bouché à l'instruction, soit parce qu'ils ont peu d'ouverture & d'intelligence, soit parce qu'élevés d'une maniere molle, & nourris dans une ignorance entière de leurs devoirs, ils ont contracté un grand nombre de mauvaises habitudes, qui sont comme une rouille difficile à enlever. C'est pour ces sortes de caractères qu'un maître est nécessaire, & il vient presque toujours à bout de vaincre ces défauts, quand il emploie pour cela beaucoup de douceur & de patience.

a Omnium honestarum rerum semina animi gerunt, quæ admonitione excitantur: non aliter quàm scintilla flatu levi adjuta, ignem suum explicat. *Senec. Ep. 94.*

b Huc illuc frenis leniter motis flectendus est paucis animus sui rector optimus *Senec. lib. 5. de Benef. cap. 25.*

c Inest interim animis voluntas bona, sed torpet, modò deliciis ac situ, modò officii inscientia. *Senec. lib. 5. de Benef. cap. 25.*

Illis aut hebetibus & obtusis, aut mala consuetudine obsessis, diu rubigo animorum effricanda est. *Id. Epist. 95.*

ARTICLE VII.

Parler raiſon aux enfans. Les piquer d'honneur. Faire uſage des louanges, des récompenſes, des careſſes.

J'AI déjà inſinué ces moyens qui doivent être les plus ordinaires, & qui ſont toujours les plus efficaces.

J'appelle parler raiſon aux enfans, agir toujours ſans paſſion & ſans humeur, leur rendre raiſon de la conduite qu'on garde à leur égard. Il faut, dit M. de Fénélon, chercher tous les moyens de rendre agréables aux enfans les choſes que vous exigez d'eux. En avez-vous quelqu'une de fâcheuſe à propoſer, faites-leur entendre que la peine ſera bientôt ſuivie du plaiſir : montrez-leur toujours l'utilité des choſes que vous leur enſeignez : faites-leur en voir l'uſage par rapport au commerce du monde, & aux devoirs des conditions. C'eſt, leur direz-vous, pour vous mettre en état de bien faire ce que vous ferez un jour : c'eſt pour vous former le jugement : c'eſt pour vous accoutumer à bien raiſonner ſur toutes les affaires de la vie. Il faut toujours leur montrer un but ſolide & agréable, qui les ſoutienne dans le travail, & ne prétendre jamais les aſſujettir par une autorité ſéche & abſolue.

S'il s'agit de punition ou de réprimande, il faut les en rendre eux-mêmes les juges, leur faire sentir & toucher au doigt la nécessité, où l'on est d'en user de la sorte, & leur demander s'ils croient qu'il soit possible d'agir d'une autre maniere. J'ai été quelquefois étonné dans des conjonctures où la juste, mais fâcheuse sévérité du châtiment, ou d'une réprimande publique, pouvoit aigrir & révolter des Ecoliers, de voir l'impression que faisoit sur eux le compte que je leur rendois de ma conduite, & comment ils se condamnoient eux-mêmes, & convenoient que je ne pouvois pas les traiter autrement. Car je dois cette justice à la plûpart des jeunes gens que j'ai conduits, de reconnoître ici que je les ai presque toujours trouvés raisonnables, quoiqu'ils ne fussent pas exemts de défauts. Les enfans sont capables d'entendre raison plutôt qu'on ne pense, & ils aiment à être traités en gens raisonnables dès l'âge le plus tendre. Il faut entretenir en eux cette bonne opinion & ce sentiment d'honneur dont ils se piquent, & s'en servir autant qu'il est possible, comme d'un moyen universel pour les amener où l'on veut.

Ils sont aussi fort sensibles à la louange. Il faut profiter de ce foible, & tâcher d'en faire en eux une vertu. On courroit risque de les décourager, si on ne

les louoit jamais lorſqu'ils font bien. Quoique les louanges ſoient à craindre à cauſe de la vanité, il faut tâcher de s'en ſervir pour animer les enfans, ſans les enivrer. Car de tous les motifs propres à toucher une ame raiſonnable, il n'y en a point de plus puiſſant que l'honneur & la honte, & quand on a sû y rendre les enfans ſenſibles, on a tout gagné. Ils trouvent du plaiſir à être loués & eſtimés, ſur-tout de leurs parens, & de ceux dont ils dépendent. Si donc on les careſſe, & qu'on leur donne des louanges lorſqu'ils font bien; ſi on les regarde froidement & avec mépris lorſqu'ils font mal, & qu'on ſe faſſe une loi d'en uſer toujours de la ſorte avec eux, ce double traitement fera ſur leur eſprit infiniment plus d'effet que ni les menaces, ni les punitions.

Mais pour rendre cette pratique utile, il y a deux choſes à obſerver. Premierement, quand les parens ou les maîtres ſont mal contens d'un enfant, & lui témoignent du froid, il faut que tous ceux qui ſont auprès de lui le traitent de la même maniere, & que jamais il ne trouve à ſe conſoler dans les careſſes des gouvernantes ou des domeſtiques. Car pour lors il eſt forcé de ſe rendre, & il conçoit naturellement de l'averſion pour des fautes qui lui attirent un mépris général. En ſecond lieu, quand le mécon-

tentement des parens ou des maîtres a éclaté, il faut bien se donner de garde, ce qui arrive pourtant assez souvent, de remettre sur son visage bien-tôt après la même sérénité, & de caresser l'enfant à l'ordinaire. Car il se fait à ce manége, & sait que les réprimandes sont un orage de courte durée, qu'il n'a qu'à laisser passer. On doit donc ne les remettre dans ses bonnes graces qu'avec peine, & différer de leur pardonner jusqu'à ce que leur application à mieux faire ait prouvé la sincérité de leur repentir.

Les récompenses ne sont point à négliger pour les enfans ; & quoiqu'elles ne soient pas, non plus que les louanges, le principal motif qui les doive faire agir, cependant les unes & les autres peuvent devenir utiles à la vertu, & être pour elle un puissant éguillon. N'est-il pas avantageux qu'ils connoissent qu'en tout sens il n'y a qu'à gagner pour eux à bien faire, & que leur intérêt, aussi-bien que leur devoir, les porte à exécuter fidélement ce qu'on demande d'eux, soit pour l'étude, soit pour la conduite.

Mais il y a un choix à faire pour les récompenses. Une regle certaine sur ce point, à laquelle on ne fait pas ordinairement assez d'attention, c'est qu'on ne doit point proposer sur cette idée ni des

parures & un bel habit, ni des friandises & de bons morceaux, ni d'autres choses de ce genre. La raison en est claire. C'est qu'en leur promettant ces choses en forme de récompenses, on les fait passer dans leur esprit pour des choses bonnes en elles-mêmes & désirables; & ainsi on leur inspire de l'estime pour ce qu'ils doivent mépriser. J'en dirois autant de l'argent, dont le désir est d'autant plus dangereux, qu'il est plus général, & qu'il ne fait que croître avec l'âge; si ce n'est que pouvant être employé à de bons usages, il peut aussi être regardé comme un instrument de vertu, & comme un moyen de faire du bien: & c'est sous cette idée qu'il faut le leur faire envisager. J'ai vû beaucoup d'écoliers qui d'eux-mêmes partageoient leur argent en trois parts, dont l'une étoit destinée pour les pauvres, une autre pour acheter des livres, la derniere pour leurs menus plaisirs.

On peut récompenser les enfans par des jeux innocens, & mêlés de quelque industrie; par des promenades, où la conversation ne soit pas sans fruit; par de petits présens qui seront des especes de prix, comme des tableaux ou des estampes; par des livres reliés proprement; par la vûe des choses rares & curieuses dans les arts & dans les métiers, comme est par exemple la maniere de faire

les tapisseries aux Gobelins, celle de fondre les glaces, l'imprimerie, & mille autres choses de ce genre. L'industrie des parens & des maîtres consiste à inventer de telles récompenses, à les varier, à les faire désirer & attendre, en gardant toujours un certain ordre, & commençant toujours par les plus simples, qu'il faut faire durer le plus long-tems qu'il est possible. Mais en général il faut tenir exactement ce qu'on a promis, & s'en faire un point d'honneur & un devoir indispensable avec les enfans.

ARTICLE VIII.

Accoutumer les enfans à être vrais.

UN des vices qu'on doit avec le plus de soin tâcher de corriger dans les enfans, c'est le mensonge, dont on ne sauroit leur donner trop d'éloignement & d'horreur. Il en faut toujours parler devant eux comme d'une chose basse, indigne, honteuse; qui deshonore entierement un homme, qui le dégrade, qui le met au rang de ce qu'il y a de plus méprisable, & qu'on ne peut souffrir même dans des esclaves. J'ai parlé ailleurs de la maniere dont on devoit punir les enfans sujets à ce défaut.

La dissimulation, les finesses, les mauvaises excuses en approchent fort,

& y conduiſent infailliblement. Il faut qu'un enfant ſache qu'on lui pardonnera plutôt vingt fautes, qu'un ſimple déguiſement de la vérité pour en couvrir une ſeule par de mauvaiſes excuſes. Quand il confeſſe ſans détour ce qu'il a fait, ne manquez pas de le louer de ſon ingénuité, & de lui pardonner ſa faute ſans la lui reprocher, ni lui en parler jamais dans la ſuite. Si cet aveu devenoit fréquent, & tournoit en habitude, ſeulement pour obtenir l'impunité, le maître y auroit moins d'égard, parce qu'il ne ſeroit plus qu'un jeu, & ne partiroit point d'un fonds de ſimplicité & de ſincérité.

Il faut que tout ce que les enfans voient & tout ce qu'ils entendent de la part des parens & des maîtres, ſerve à leur faire aimer la vérité, & à leur inſpirer le mépris de toute duplicité. Ainſi on ne doit jamais ſe ſervir d'aucune feinte pour les appaiſer, ou pour leur perſuader ce qu'on veut, ni leur faire des promeſſes ou des menaces, dont ils ſentent bien que l'exécution ne s'en ſuivra jamais. Par-là on leur enſeigne la fineſſe à laquelle ils n'ont déjà que trop de penchant.

Pour la prévenir, il faut les mettre en état de n'en avoir jamais beſoin, & les accoutumer à dire ingénuement ce qui leur fait plaiſir, ou ce qui leur

fait de la peine. Leur faire entendre que la fineſſe vient toujours d'un mauvais fonds ; car on n'eſt fin qu'à cauſe qu'on ſe veut cacher, n'étant pas tel qu'on devroit être ; ou parce qu'on déſire des choſes qui ne ſont pas permiſes, ou, ſi elles le ſont, parce qu'on prend pour y arriver, des moyens qui ne ſont pas honnêtes. Faites remarquer aux enfans le ridicule de certaines fineſſes qu'ils voient pratiquer aux autres, qui ont preſque toujours un mauvais ſuccès, & qui ne ſervent qu'à les rendre mépriſables. Faites-leur honte à eux-mêmes, quand vous les ſurprendrez dans quelque diſſimulation. De tems en tems privez-les de ce qu'ils aiment, parce qu'ils ont voulu y arriver par la fineſſe, & déclarez qu'ils l'obtiendront, quand ils le demanderont ſimplement & ſans détour.

C'eſt ſur ce point ſur-tout qu'il faut les piquer d'honneur. Leur faire comprendre la différence qu'il y a entre un enfant vrai & ſincere, ſur la parole de qui l'on peut compter, à qui l'on ſe fie pleinement, & que l'on regarde comme incapable non-ſeulement de menſonge & de fourberie, mais du plus leger déguiſement ; & un autre enfant à l'égard de qui on eſt toujours en ſoupçon, de qui l'on croit avoir toujours raiſon de ſe défier ; *a* & aux paroles duquel on n'ajoû-

a Mendaci homini, nè verum quidem dicenti credere ſolemus. *Cic. lib. 2. de Divin. n. 149.*

te pas foi lors même qu'il dit la vérité. On a soin de leur mettre souvent devant les yeux ce que Cornélius Népos remarque au sujet d'Epaminondas, (& Plutarque en dit autant d'Aristide) qu'il aimoit tellement la vérité, que jamais il ne mentoit même en riant: *Adeò veritatis diligens, ut ne joco quidem mentiretur.* *Cornel. Nep. in Epam.*

ARTICLE IX.

Accoûtumer les jeunes gens à la politesse, à la propreté, à l'exactitude.

La Politesse extérieure est une des qualités que les parens désirent le plus dans leurs enfans, & à laquelle ils sont pour l'ordinaire plus sensibles qu'à toutes les autres. Le cas qu'ils en font est fondé sur l'usage qu'ils ont du monde, où ils savent qu'on juge presque de tout par le dehors. En effet le manque de politesse rabat beaucoup du mérite le plus solide, & fait que la vertu même paroît moins estimable & moins aimable. Un diamant brut ne sauroit servir d'ornement: il faut le polir pour le faire paroître avec avantage. On ne peut donc s'appliquer de trop bonne heure à rendre les enfans civils & polis.

Quand je parle ainsi, je n'entens pas qu'on doive beaucoup exercer les enfans.

ſur tous les rafinemens de la civilité, ni qu'on doive les dreſſer par meſure & par méthode à toutes ces cérémonies compaſſées qui régnent dans le monde. Ce petit manége n'eſt bon qu'à leur jetter du faux dans l'eſprit, & à les remplir d'une ſotte vanité. D'ailleurs cette civilité méthodique qui ne conſiſte qu'en des formules de complimens fades, & cette affectation de tout faire par regle & par meſure, eſt ſouvent plus choquante qu'une ruſticité toute naturelle. Il ne faut donc pas les tourmenter beaucoup, ni les chagriner pour des fautes qui leur échapperont ſur cette matiere. Un abord peu gracieux, une révérence mal faite, un chapeau ôté de mauvaiſe grace, un compliment mal tourné, tout cela mérite qu'on leur donne quelques avis aſſaiſonnés de douceur & de bonté, mais non qu'on les gronde vivement, ou qu'on leur en faſſe honte devant les compagnies, & encore moins qu'on les en puniſſe avec ſévérité. L'uſage du monde aura bien-tôt corrigé ces défauts.

L'important eſt d'aller au principe, à la racine du mal, & de combattre dans les jeunes gens certaines diſpoſitions directement oppoſées aux devoirs communs de la ſociété & du commerce: une groſſiéreté féroce & ruſtique, qui empêche de faire réflexion à ce qui peut

plaire ou déplaire à ceux avec qui l'on ſe trouve ; un amour de ſoi-même, qui n'eſt attentif qu'à ſes commodités & à ſes avantages ; une hauteur & une fierté, qui nous perſuadent que tout nous eſt dû, & que nous ne devons rien aux autres ; un eſprit de contradiction, de critique, de raillerie, qui condamne tout, & ne cherche qu'à faire peine. Voilà les défauts auſquels il faut déclarer une guerre ouverte. De jeunes gens qui auront été accoutumés à avoir de la complaiſance pour leurs compagnons, à leur faire plaiſir, à leur céder dans l'occaſion, à ne dire jamais rien de choquant contre eux, & à ne ſe point bleſſer eux-mêmes facilement des diſcours des autres : de jeunes gens de ce caractere auront bien-tôt appris, quand ils entreront dans le monde, les regles de la politeſſe & de la civilité.

Il eſt à ſouhaiter auſſi que les enfans s'accoutument à la propreté, à l'ordre, à l'exactitude : qu'ils prennent ſoin de leur extérieur, ſur-tout les Dimanches & les Fêtes, & les jours qu'ils ont à ſortir ; que dans leur chambre & ſur leur table tout ſoit rangé, & qu'ils prennent l'habitude de remettre chaque choſe, chaque livre, à leur place, quand ils s'en ſont ſervi : qu'ils ſe rendent à leurs différens devoirs au moment précis & marqué. Cette exactitude eſt d'une grande

importance pour tous les tems & toutes les conditions de la vie.

Tout cela eſt à ſouhaiter, mais ne doit point, ce me ſemble, être exigé avec dureté, ni ſous peine du châtiment. Car il faut toujours bien diſtinguer les fautes qui viennent de la légereté de l'âge, de celles qui partent d'un fonds d'indocilité & de mauvaiſe volonté. Je prie le lecteur de vouloir bien me pardonner, ſi quelquefois je prens la liberté de citer en exemple ce que j'ai pratiqué moi-même pendant que j'étois chargé de la conduite de la Jeuneſſe. Ce n'eſt point, ce me ſemble, par un motif de vanité que je le fais, mais pour mieux faire ſentir l'utilité des avis que je donne. J'étois venu à bout au Collége de rendre les écoliers fort honnêtes à l'égard des perſonnes de dehors qui entroient dans la cour pendant leur récréation, & exacts preſque juſqu'au ſcrupule à ſe rendre à chaque exercice au premier ſon de la cloche : mais ce n'étoit point par menaces, ni par châtimens. Je les louois, en public & les remerciois de l'honnêteté qu'ils témoignoient aux étrangers, dont chacun me faiſoit compliment, & de la promptitude avec laquelle ils quittoient leur jeu, parce qu'ils ſavoient que cela me faiſoit plaiſir. J'ajoutois quelquefois qu'il y en avoit certains qui manquoient à ces

petits devoirs, par inadvertance sans doute, ce qui n'étoit pas étonnant dans l'ardeur du jeu : je les priois cependant d'y faire attention & de suivre l'exemple du plus grand nombre de leurs camarades. Ces manieres honnêtes me réussissoient beaucoup mieux, que n'auroient pû faire toutes les réprimandes & toutes les menaces.

ARTICLE X.

Rendre l'Etude aimable.

C'Est ici l'un des points les plus importans en matiere d'éducation, & en même-tems l'un des plus difficiles. La preuve en est que parmi un très-grand nombre de maîtres, qui d'ailleurs ont beaucoup de mérite ; il s'en trouve très-peu qui soient assez heureux pour venir à bout de rendre l'étude aimable à leurs disciples.

Le succès, en ce point, dépend beaucoup, des premieres impressions ; *a* & la grande attention des maîtres chargés d'enseigner les premiers élémens, doit être de faire ensorte qu'un enfant qui n'est point encore capable d'aimer l'étude, ne la prenne point dès-lors en

a Id imprimis cavere oportebit, ne, studia qui amare nondum potest, oderit ; & amaritudinem semel præceptam, etiam ultra rudes annos reformidet. *Quint, lib. 1, cap. 1.*

averſion, de peur que l'amertume qu'il y aura d'abord ſentie ne le ſuive dans un âge plus avancé. Pour cela, dit Quintilien, il faut que l'étude ſoit pour lui comme un jeu ; qu'on lui faſſe de petites interrogations ; qu'on l'anime par la louange ; qu'on lui donne lieu d'être content de lui-même, & de ſe ſavoir bon gré d'avoir appris quelque choſe. Quelquefois, ce qu'il refuſera d'apprendre, on l'enſeignera à un autre, pour le piquer de jalouſie : on propoſera de petites diſputes, où on lui laiſſera croire qu'il a ſouvent le deſſus : on l'amorcera auſſi par de petites récompenſes, auſquelles cet âge eſt ſenſible.

a Mais le grand ſecret, dit encore Quintilien, pour faire aimer l'étude aux enfans, c'eſt que le maître ſache lui-même s'en faire aimer. A ce prix, ils l'écoutent volontiers, ils ſe rendent dociles, ils tâchent de lui plaire, ils ſe font un plaiſir de prendre ſes leçons : ils reçoivent ſes avis & ſes corrections de bonne grace, ils ſont ſenſibles à ſes louanges, ils s'efforcent de mériter ſon amitié en s'acquittant bien de leur devoir.

Il y a dans les enfans, comme dans tous les hommes, un fond naturel de cu-

a Diſcipulos id unum moneo, ut præceptores ſuos non minùs quàm ipſa ſtudia ament... multùm hæc pietas confert ſtudio. *Quint. l. 2. c. 9.*

riosité, c'est-à-dire, un désir de connoître & d'apprendre, dont on peut profiter pour leur rendre l'étude aimable. Comme tout est nouveau pour eux, ils font des questions, ils interrogent, ils demandent le nom & l'usage de tout ce qui se présente à leurs yeux. Il faut leur répondre sans témoigner, ni peine ni chagrin, louer leur curiosité, la satisfaire par des réponses nettes & précises, ne leur en jamais donner de trompeuses & d'illusoires; car bien-tôt ils s'en apperçoivent & s'en rebutent.

Et tout art, & en toute science, les élémens & les principes ont toujours quelque chose de sec & de rebutant. C'est pour cela qu'il est bien important d'abréger & de faciliter ceux des langues qu'on apprend aux enfans, & d'en adoucir l'amertume par tout ce qu'on y peut répandre d'agrément.

Pueris dant crustula blandi
Doctores, elementa velint ut discere prima.

Par la même raison je crois la méthode de commencer par faire expliquer des Auteurs préférable à celle de faire composer des thêmes: parce que celle-ci est plus pénible, plus ennuyeuse, & qu'elle attire aux enfans plus de réprimandes & de châtimens.

Quand ils sont élevés en particulier; un maître habile & attentif met tout en

uſage pour leur rendre l'étude agréable. Il prend leur tems : il étudie leur goût : il conſulte leur humeur : il mêle le jeu au travail : il paroît leur en laiſſer le choix : il ne fait point une regle de l'étude : il en excite quelquefois le déſir par le refus même, & par la ceſſation, ou plutôt par l'interruption ; en un mot il ſe tourne en mille formes, & invente mille adreſſes pour arriver à ſon but.

Au Collége ce moyen n'eſt preſque point praticable. Dans une chambre commune, dans une claſſe nombreuſe, la diſcipline & le bon ordre demandent qu'on ſuive une regle uniforme, & que tous la ſuivent exactement : & c'eſt ce qui en rend la conduite très-difficile. Il faut bien de la tête, bien de l'adreſſe à un maître, pour tenir en main & conduire les rênes de tant d'eſprits d'un caractere tout différent ; les uns vifs & impétueux, les autres lents & phlegmatiques ; ceux-ci qu'il faut arrêter ; ceux-là auſquels il faut lâcher la bride : pour manier, dis-je en même-tems tous ces eſprits, de ſorte pourtant que, malgré cette différence de tempéramens, il les faſſe tous marcher de concert, & les amene tous au même point. Il faut avouer qu'en fait d'éducation, c'eſt-là ce qui demande le plus d'habileté & de prudence.

On ne parvient-là que par beaucoup

de douceur, de raiſon, de modération, de ſang froid, de patience. Il ne faut jamais perdre de vûe ce grand principe, que l'étude dépend de la volonté, qui ne ſouffre point de contrainte : *Studium diſcendi, voluntate, quæ cogi non poteſt, conſtat.* On peut bien contraindre le corps, faire demeurer un écolier à ſa table malgré lui, doubler ſon travail par punition, le forcer de remplir une certaine tâche qui lui eſt impoſée, le priver pour cela du jeu & de la récréation. Eſt-ce étudier, que de travailler ainſi comme un forçat ; & que reſte-t-il de cette ſorte d'étude, ſinon la haine & des livres, & de la ſcience, & des maîtres, ſouvent pour tout le reſte de la vie ? C'eſt donc la volonté qu'il faut gagner : & elle ſe gagne par la douceur, l'amitié, la perſuaſion, & ſur-tout par l'attrait du plaiſir. *Quintil. lib. 1. cap. 3.*

Comme nous naiſſons pareſſeux, ennemis du travail, & encore plus de la contrainte, il n'eſt pas étonnant que tout le plaiſir ſe trouvant d'un côté, & tout l'ennui de l'autre, tout l'ennui dans l'étude, tout le plaiſir dans le divertiſſement, un enfant ſupporte l'une impatiemment, & courre ardemment après l'autre. L'habileté du maître conſiſte à jetter de l'agrément dans l'étude, & à y faire trouver de la douceur. Le jeu & la récréation y peuvent beaucoup contribuer. C'eſt de quoi nous avons à parler dans l'article ſuivant.

ARTICLE XI.

Accorder du repos & de la récréation aux enfans.

BIEN des raisons obligent d'accorder du repos & de la récréation aux enfans. Premierement le soin de leur santé, qui doit marcher avant celui de la science. Or rien n'y est plus contraire qu'une application trop longue & trop suivie, qui use insensiblement & affoiblit les organes encore tendres dans cet âge, & incapables de soutenir de grands efforts. Ce qui me donne occasion d'avertir & de prier les parens de ne pas trop pousser leurs enfans pour l'étude dans les premieres années, & de se défier d'un plaisir flatteur qu'ils trouvent à les voir briller avant le tems. Car, outre que ces fruits précoces parviennent rarement à mâturité, & que ces progrès avancés ressemblent à ces semences qu'on jette sur la surface de la terre, & qui lévent incontinent, mais n'ont point de racines : rien n'est plus pernicieux à la santé des enfans que ces efforts prématurés, quoiqu'on n'en apperçoive pas d'abord le mauvais effet.

Quintil. lib. 1. cap. 3.

S'ils sont nuisibles au corps, ils ne sont pas moins dangéreux pour l'esprit, *a* qui

a Ea quoque, quæ sensu carent, ut servare vim suam possint, alterna quiete retenduntur. *Ibid.*

s'épuiſſe & s'émouſſe par une application continue, & qui, auſſi bien que la terre, a beſoin pour conſerver ſa force & ſa vigueur, d'une alternative reglée du travail & de repos.

D'ailleurs, & nous avons déjà touché cette troiſieme raiſon, les jeunes gens, après s'être un peu délaſſés, ſe remettent plus gaiement & de meilleur cœur à l'étude, & ce petit relâche les anime d'un nouveau courage ; au lieu que la contrainte les ſouléve & les rebute.

J'ajoute avec Quintilien, & les jeunes gens ſans doute ne me déſavoueront point, qu'une inclination modérée pour le jeu ne doit point déplaire en eux, puiſque ſouvent elle eſt une marque de vivacité. En effet peut-on attendre beaucoup d'ardeur pour l'étude de la part d'un enfant, qui dans cet âge naturellement vif & gai, eſt toujours triſte, morne, & indifférent, même pour le jeu. *Quintil.*

a Mais en cela, comme en tout, il y a un ſage milieu à garder, qui conſiſte à ne pas leur refuſer le divertiſſement, de

Ut fertilibus agris non eſt imperandum : cito enim exhauriet illos nunquam intermiſſa fecunditas : ita animorum impetus aſſiduus labor frangit. . . . Naſcitur ex aſſiduitate laborum, animorum hebetatio quædam & languor. *Senec. de tranq. an. cap. 15.*

b Modus tamen ſit remiſſionibus, ne aut odium ſtudiorum faciant negatæ, aut otii conſuetudinem nimiæ. *Ibid.*

peur qu'ils ne prennent l'étude en averſion ; & à ne pas auſſi leur en accorder trop, de peur qu'ils ne s'accoutument à l'oiſiveté.

Le choix, ſur ce point, demande quelque attention. Ce n'eſt pas qu'il faille ſe mettre beaucoup en peine pour leur procurer des plaiſirs : ils en inventent aſſez eux-mêmes. Il ſuffit de les laiſſer faire, & de les obſerver ſans contrainte, pour les modérer quand ils s'échauffent trop.

Les divertiſſemens qu'ils aiment le mieux, & qui leur conviennent auſſi davantage, ſont ceux où le corps eſt en mouvement. Ils ſont contens, pourvû qu'ils changent ſouvent de place. Une bale, un volant, un ſabot, ſont fort de leur goût ; auſſi bien que la promenade & la courſe.

Il y a des jeux d'induſtrie, où l'inſtruction eſt mêlée au divertiſſement, qui peuvent quelquefois trouver leur place, lorſque le corps eſt moins diſpoſé à ſe remuer, ou que le tems & la ſaiſon obligent de ſe renfermer.

Comme le jeu eſt deſtiné à délaſſer, je ne ſai ſi l'on devroit communément permettre aux enfans ceux qui appliquent preſque autant que l'étude. Jacques I. Roi de la grande-Bretagne, dans l'inſtruction qu'il a laiſſée à ſon fils pour bien regner, entre autre avis qu'il lui

donne sur le jeu, lui interdit celui des échets, par la raison que c'est plutôt une étude qu'un délassement.

Les jeux de hazard, tels que sont ceux des cartes & des dés, devenus si forts à la mode dans le monde, méritent bien plus d'être interdits aux jeunes gens. C'est une honte pour notre siécle, que des personnes raisonnables ne puissent passer ensemble quelques heures, si elles n'ont les cartes à la main. Les écoliers seront heureux, s'ils remportent du Collége, & s'ils conservent long-tems, l'ignorance & le mépris de toutes ces sortes de jeux.

En fait d'éducation c'est un principe, qu'on ne peut trop inculquer aux parens ni aux maîtres, de tenir les enfans généralement pour tout dans le goût des choses simples. Il ne faut ni de grands apprêts de viandes pour les nourrir; ni de grands divertissemens pour les réjouir. Le tempérament de l'ame se gâte, aussi bien que le goût, par la recherche des plaisirs vifs & piquans. Et comme l'usage des ragoûts fait que les viandes communes, & assaisonnées simplement, deviennent fades & insipides : aussi les grands ébranlemens de l'ame préparent l'ennui & le dégoût par rapport aux divertissemens ordinaires de la Jeunesse.

On voit, dit M. de Fénélon, des parens, assez bien intentionnés d'ailleurs, mener eux-mêmes leurs enfans aux spec-

tacles publics. Ils prétendent, en mêlant ainsi le poison avec l'aliment salutaire, leur donner une bonne éducation ; & ils la regarderoient comme triste & austère, si elle ne souffroit ce mélange du bien & du mal. Il faut avoir bien peu de connoissance de l'esprit humain, pour ne pas voir que ces sortes de divertissemens ne peuvent manquer de dégoûter les jeunes gens de la vie sérieuse & occupée, à laquelle pourtant on les destine, & de leur faire trouver fades & insupportables les plaisirs simples & innocens.

ARTICLE XII.

Former les jeunes gens au bien par ses discours & par ses exemples.

Ce que je viens de dire, marque combien ce devoir est indispensable pour les maîtres, puisque souvent c'est contre les discours & les exemples des peres & des meres qu'il faut prémunir les enfans, aussi bien que contre les faux préjugés & les mauvais principes qui se débitent ordinairement dans les conversations, & qui sont autorisés par une pratique presque générale. *a* Ils doivent leur tenir lieu

a Non licet ire recta via : trahunt in pravum parentes, trahunt servi... Sit ergo aliquis custos, & aurem subinde pervellat, abigatque rumores, & reclamet populis laudantibus..... Itaque monitio-

de

de ce gardien & de ce moniteur, dont Sénéque parle si souvent, pour les préserver ou pour les délivrer des erreurs populaires, & pour leur inspirer des principes conformes à la droite & saine raison. Il faut donc qu'eux-mêmes en soient bien pénétrés : qu'ils pensent & parlent toujours avec sagesse & vérité. *a* Car rien ne se dit impunément devant les enfans, & c'est sur les discours qu'ils entendent qu'ils reglent leurs désirs & leurs craintes.

C'est pour cette raison que Quintilien, comme nous l'avons déjà remarqué, recommande aux maîtres de parler souvent à leurs disciples de l'honnêteté & de la justice: & Sénéque nous apprend les merveilleux effets que produisoient sur lui les vives exhortations du sien. L'endroit est parfaitement beau. „ *b* A peine, dit-„ il, peut-on s'imaginer l'impression que „ de tels discours sont capables de faire. „ Car l'esprit encore tendre des jeunes „ gens se laisse volontiers tourner du côté „ de la vertu. Comme ils sont dociles,

nibus crebris, opiniones, quæ nos circumsonant, compescamus. *Sen. Ep. 94.*

a Nulla ad aures puerorum vox impunè perfertur. Nocent qui optant; nocent, qui execrantur. Nam & horum imprecatio falsos nobis metus inserit, & illorum amor malè docet benè optando. *Ibid.*

b Verisimile non est, quantum proficiat talis oratio... Facillimè enim tenera conciliantur ingenia ad honesti rectique amorem. Adhuc docilibus leviterque corruptis injicit manum veritas, si advocatum idoneum nacta est. *Senec. Epist. 108.*

„ & que la corruption ne les a pas enco-
„ re beaucoup infectés, la vérité les
„ saisit aisément, pourvû qu'un Avocat
„ intelligent plaide sa cause devant eux,
„ & leur parle en sa faveur. Pour moi,
„ quand j'entendois Attalus invectiver
„ contre les vices, contre les erreurs,
„ contre les désordres de la vie, le genre
„ humain me faisoit pitié, & je ne trou-
„ vois de grand & d'estimable qu'un
„ homme capable de penser de la sorte,
„ Quand il s'attachoit à faire valoir les
„ avantages de la pauvreté, & à prou-
„ ver que tout ce qui est au-delà du né-
„ cessaire ne peut être regardé que com-
„ me une charge inutile & un fardeau
„ incommode, il me donnoit envie de
„ sortir pauvre de son école. S'il se met-
„ toit à décrier nos voluptés, à louer
„ la chasteté du corps, la frugalité de
„ la table, la pureté de l'ame; je me
„ sentois disposé à renoncer aux plaisirs
„ les plus permis & les plus légitimes.

Il est encore une autre voie plus courte & plus sûre pour conduire les jeunes gens à la vertu : c'est celle de l'exemple. Car le langage des actions est tout autrement fort & persuasif, que celui des paroles: *Longum iter est per præcepta, breve & efficax per exemplum.* C'est un grand bonheur pour des jeunes gens de trouver des maîtres dont la vie soit pour eux une instruction continuelle; dont les actions

Senec. Epist. 6. *Senec. Epist. 52.*

ne démentent jamais les leçons ; qui faſſent ce qu'ils conſeillent, & évitent ce qu'ils blâment ; & qu'on admire encore plus lorſqu'on les voit, que lorſqu'on les entend.

Paroît-il manquer quelque choſe à ce que j'ai dit dans ce chapitre ſur les différens devoirs d'un maître, & les parens ne ſe croiroient-ils pas fort heureux d'en trouver de tels pour leurs enfans? Cependant je prie le Lecteur d'obſerver que tout ce que j'ai dit juſqu'ici, je l'ai puiſé uniquement dans le paganiſme : que ce ſont Lycurgue, Platon, Cicéron, Sénéque, Quintilien, qui m'ont prêté leurs penſées, & fourni les regles que j'ai preſcrites : que ce que j'ai emprunté des autres Auteurs, ne ſort point de la ſphére des premiers, & ne s'éléve point au-deſſus des maximes & des idées payennes. Il manque donc encore quelque choſe aux devoirs du maître : & c'eſt de quoi il me reſte à parler dans le dernier article.

ARTICLE XIII.

Piété : religion : zéle pour le ſalut des enfans.

SAINT AUGUSTIN *a* dit que quelques

a Ille liber mutavit affectum meum, & vota mea ac deſideria fecit alia..... Immortalitatem ſapientiæ concupiſcebam æſtu cordis incredibili : & ſurgere jam cœperam, ut ad te redirem... For-

charmes qu'eût pour lui un livre de Cicéron qui avoit pour titre Hortensius, dont la lecture avoit préparé la voie à sa conversion, en lui inspirant un vif désir de la sagesse, il sentoit pourtant qu'il y manquoit quelque chose, parce qu'il n'y trouvoit point le nom de Jesus-Christ; & que tout ce qui ne portoit point ce nom divin, quelque bien pensé, quelque bien écrit, & quelque vrai qu'il pût être, n'enlevoit point entierement son cœur. Il me semble aussi que mes Lecteurs ont dû n'être pas tout-à-fait contens, & trouver quelque chose à dire dans ce que j'ai rapporté du devoir des maîtres, en n'y rencontrant nulle part le nom de Jesus-Christ, & ne découvrant nulles traces de christianisme dans des préceptes qui regardent l'éducation des enfans chrétiens.

C'est de dessein formé que j'en ai usé de la sorte pour mieux faire sentir combien nous serions condamnables si nous nous contentions de ce qu'on auroit lieu d'exiger des maîtres payens, & si même nous n'allions pas aussi loin qu'eux. En effet le christianisme est l'ame & le complément de tous les devoirs dont j'ai parlé jusqu'i-

titer excitabar sermone illo & accendebar, & ardebam: & hoc solum me in tanta flagrantia refrangebat, quod nomen Christi non erat ibi..... Quicquid sine hoc nomine fuisset, quamvis literatum & expolitum & veridicum, non me totum rapiebat. *Conf. lib. 3. cap. 4.*

ci. C'eſt le chriſtianiſme qui les anime, qui les éléve, qui les annoblit, qui les perfectionne, & qui leur donne un mérite, dont Dieu ſeul eſt le principe & le motif, & dont Dieu ſeul peut être la digne récompenſe.

Qu'eſt-ce qu'un maître chrétien, chargé de l'éducation de jeunes gens ? C'eſt un homme, entre les mains de qui J. C. a remis un certain nombre d'enfans, qu'il a rachetés de ſon ſang, & pour leſquels il a donné ſa vie ; en qui il habite comme dans ſa maiſon & dans ſon temple ; qu'il regarde comme ſes membres, comme ſes freres & ſes cohéritiers, dont il veut faire autant de rois & de prêtres, qui regneront & ſerviront Dieu avec lui & par lui pendant toute l'éternité. Et pour quelle fin les leur a-t'il confiés ? Eſt-ce préciſément pour en faire des poëtes, des orateurs, des philoſophes, des ſavans ? Qui oſeroit le dire, ou même le penſer ? Il les leur a confiés, pour conſerver en eux le précieux & l'ineſtimable dépôt de l'innocence qu'il a imprimée dans leur ame par le baptême, pour en faire de véritables chrétiens. Voilà donc ce qui eſt la fin & le but de l'éducation des enfans: tout le reſte ne tient lieu que de moyens. Or quelle grandeur, quelle nobleſſe une commiſſion ſi honorable n'ajoute-t-elle point à toutes les fonctions des maîtres ! Mais quel ſoin, quelle attention, quelle vigilance, &

ſur-tout quelle dépendance de Jeſus-Chriſt ne demande-t-elle point ?

C'eſt cette derniere qualité qui fait tout le mérite, & en même-tems toute la conſolation des maîtres. Ils ont beſoin, pour conduire les enfans, de capacité, de prudence, de patience, de douceur, de fermeté, d'autorité. Quelle conſolation pour un maître d'être intimement perſuadé que c'eſt Jeſus-Chriſt qui donne toutes ces qualités, & que c'eſt à une priere humble & perſévérante qu'il les accorde ; & de lui pouvoir dire avec les Prophêtes : *C'eſt vous, Seigneur, qui êtes ma patience & ma force ; c'eſt vous qui êtes ma lumiere & mon conſeil ; c'eſt vous qui me ſoumettez le petit peuple que vous avez confié à mes ſoins. Ne m'abandonnez pas à moi-même un ſeul moment. Accordez-moi, pour la conduite des autres, & pour mon propre ſalut, l'eſprit de ſageſſe & d'intelligence, l'eſprit de conſeil & de force, l'eſprit de ſcience & de piété, & ſur-tout l'eſprit de la crainte du Seigneur.*

Quand un maître a reçû cet eſprit, il n'y a plus rien à lui dire : cet eſprit eſt un maître intérieur, qui lui dicte & lui enſeigne tout, & qui dans chaque occaſion lui montre & lui fait pratiquer ſes devoirs. Une grande marque qu'on l'a reçu, c'eſt lorſqu'on ſe ſent un grand zèle pour le ſalut des enfans, qu'on eſt touché de leurs dangers, qu'on eſt ſenſible à leurs fautes, qu'on fait ſouvent réflexion de

quel prix eſt l'innocence qu'ils ont reçûe dans le baptême, combien il eſt difficile de la réparer quand une fois on l'a perdue ; quel compte nous en demandera J. C. qui nous a comme placés en ſentinelle pour la garder, ſi l'homme ennemi pendant notre ſommeil leur enléve un ſi précieux tréſor. Un bon maître doit s'appliquer ces paroles, que Dieu faiſoit continuellement retentir aux oreilles de Moyſe le conducteur de ſon peuple : „ Portez- *Num. 11.*
„ les dans votre ſein, comme une nourrice *12.*
„ a accoutumé de porter ſon petit enfant. *Porta eos in ſinu tuo, ſicut portare ſolet nutrix infantulum.* Il doit éprouver quelque choſe de la tendreſſe & de l'inquiétude de ſaint Paul à l'égard des Galates pour qui il ſentoit les douleurs de l'enfantement, juſqu'à ce que J. C. fût formé en eux. *Filioli mei, quos iterùm parturio, donec formetur Chriſtus in vobis.* *Gal. 4. 19.*

Je ne puis m'empêcher d'adreſſer ici aux maîtres quelques-uns des avis qu'on trouve dans une *Lettre à une Supérieure ſur ſes obligations*, ni trop les exhorter à lire avec attention cette lettre, qui leur convient parfaitement. *Lettres de morale & de piété, chez la Veuve Eſtienne Tome I.*

1. Le premier moyen de conſerver le dépôt qui vous a été confié, & de le multiplier, eſt de travailler avec un zèle nouveau à votre propre ſanctification. Vous êtes l'inſtrument dont Dieu veut ſe ſervir pour les enfans : il faut donc que vous lui

ſoyez étroitement uni. Vous êtes le canal : il faut donc que vous ſoyez rempli. Vous devez attirer les bénédictions ſur les autres : il ne faut donc pas les détourner de deſſus votre tête.

2. Le ſecond moyen eſt de ne point eſpérer de fruit, ſi vous ne travaillez au nom de Jeſus-Chriſt, c'eſt-à-dire, comme il a travaillé lui-même à la ſanctification des hommes. *a* Il a commencé par l'exemple de toutes les vertus qu'il leur a commandées.... Son humilité & ſa douceur ont été étonnantes.... Il a donné ſa vie & ſon ſang pour ſes brebis. Voilà l'exemple des Paſteurs : voilà le vôtre. Ne détachez jamais vos yeux de deſſus ce divin modéle. Enfantez ainſi, nourriſſez ainſi vos éleves, devenus vos enfans. Songez moins à les reprendre, qu'à vous en faire aimer, & ne penſez à vous en faire aimer que pour mettre l'amour de Jeſus-Chriſt dans leurs cœurs, & à vous effacer après cela s'il ſe peut de leur eſprit.

3. Le troiſieme moyen eſt de ne rien attendre de vos ſoins, de votre prudence, de vos lumieres, de votre travail ; mais de la ſeule grace de Dieu. Il bénit rarement ceux qui ne ſont pas humbles..... Nous parlons envain aux oreilles, s'il ne parle au cœur. Nous arroſons & plantons envain, s'il ne donne l'accroiſſement.

* Cœpit facere & docere. *Act. 1. 1.*
Potens in opere & ſermone. *Luç. 24. 19.*

On croit faire merveille en multipliant les paroles : on croit amollir la dureté du cœur par de vifs reproches, par des humiliations, par des châtimens. Cela peut être utile quelquefois : mais il faut que la grace le rende utile ; & quand on attend tout de ces moyens, on met un obſtacle ſecret à la grace, qui eſt juſtement refuſée à la préſomption humaine, & à une confiance orgueilleuſe.

4. Si vos diſcours & vos ſoins ſont benis de Dieu, ne vous en attribuez point le ſuccès : n'écoutez point la voix ſecrette de votre cœur qui s'applaudit : n'écoutez point celle des hommes qui vous ſéduiſent. Si votre travail paroît inutile, ne vous découragez point : ne déſeſpérez ni de vous, ni des autres : ne vous relâchez point. Les momens que Dieu s'eſt réſervés ne ſont connus que de lui. Il vous rendra le matin la récompenſe de votre travail pendant la nuit. Il a paru inutile : mais il ne l'étoit pas pour vous. Le ſoin vous étoit recommandé, & non le ſuccès.

SECONDE PARTIE.

DEVOIRS PARTICULIERS

Par rapport à l'éducation de la Jeuneſſe.

LEs différens devoirs que j'ai à examiner dans cette ſeconde partie, re-

gardent le Principal du Collége, les Régens, les Parens, les Précepteurs, les Ecoliers.

CHAPITRE PREMIER.

Des devoirs du Principal.

LE Principal d'un Collége en eſt comme l'ame, qui met tout en mouvement, & qui préſide à tout. C'eſt ſur lui que roule le ſoin d'établir le bon ordre, de maintenir la diſcipline, de veiller en général ſur les études & ſur les mœurs. On comprend aiſément combien un tel poſte eſt important pour le bien public, & combien en même-tems il eſt difficile à remplir. Il ſeroit à ſouhaiter, ce ſemble, que celui qui ſe trouve à la tête des Profeſſeurs fût en tout le premier; qu'il pût en tout ſervir de conſeil & de modéle; & qu'il poſſédât parfaitement tout ce qu'on enſeigne aux jeunes gens, grammaire, belles-lettres, rhétorique, philoſophie, pour être en état de bien juger & de l'habileté des maîtres, & du progrès des diſciples. Mais on peut ſuppléer au défaut de quelques-unes de ces connoiſſances par d'autres qualités encore plus eſſentielles & plus néceſſaires. Une maiſon eſt heureuſe, quand Dieu lui donne pour chef un homme qui a l'eſprit de gouvernement, un caractère liant & ſociable, un

jugement solide, une humble & prudente docilité, un désintéressement parfait : & qui n'entre dans cette place que par des vûes de religion, & nullement par des motifs humains. Alors le succès est immanquable. Car on peut dire, sans crainte de se tromper, & l'expérience en est un bon garand, que c'est le mérite du Principal qui contribue le plus à la réputation d'un Collége.

Il y a quatre ou cinq choses sur-tout qui font l'objet des soins & de l'attention du Principal : la nourriture, les études, la discipline, l'éducation, la religion. J'expliquerai en détail chacune de ces parties le plus brièvement qu'il me sera possible.

ARTICLE PREMIER.

De la nourriture des Pensionnaires.

Ce qu'un pere est dans sa famille, le Principal l'est dans un Collége. Il doit donc avoir l'attention & la tendresse d'un pere, & donner ses premiers soins à la santé des enfans, qui est la base & le fondement de tout le reste. Elle dépend beaucoup de la nourriture, qui jointe au mouvement & à l'exercice, sert à faire croître les enfans, à les fortifier, à leur donner une bonne constitution, & à les mettre en état de soutenir les fatigues des différens états où la providence les appellera un jour. Pour cela il faut que la nour-

riture ſoit ſimple, mais bonne, ſolide, & reglée.

Le moyen que la nourriture ſoit telle qu'elle doit être, & ceci me paroît un principe eſſentiel en matiere d'économie, c'eſt de prendre ce qu'il y a de meilleur en tout genre : le meilleur pain, la meilleure viande, la meilleure huile, le meilleur beurre, &c. & j'ai connu par expérience qu'il n'en coutoit pas beaucoup plus, ſur-tout ſi l'on a ſoin de payer réguliérement ceux qui font les fournitures, moyennant quoi l'on eſt aſſûré d'être toujours bien ſervi.

Un obſtacle à la regle que j'établis ici, ſeroit de la part du Principal un grand déſir d'amaſſer du bien. Mais je ne dois ſoupçonner perſonne d'une diſpoſition d'ame ſi éloignée du caractere d'un homme de lettres & d'un homme d'honneur, *a* qui ſait mieux que tout autre que ce ſeroit dégrader ſon miniſtère que de l'exercer par des vûes baſſes d'intérêt, & de mettre à prix le ſoin qu'il prend d'élever la jeuneſſe. Il eſt bien juſte que les peines qu'on ſe donne en ce genre, qui ſont la partie la plus onéreuſe & la plus inquiétante du gouvernement d'un Collége, ſoient récompenſées même temporellement. Un

a Quis ignorat quin id longe ſit honeſtiſſimum, ac liberalibus diſciplinis & illo quem exigimus animo digniſſimum, non vendere operam, nec elevare tanti beneficii auctoritatem ? *Quintil. lib. 12. cap. 7.*

Principal, pour bien faire toutes choſes, & agir en tout généreuſement, doit être à ſon aiſe & au large. Mais le moyen d'y parvenir, & (pluſieurs en ont fait une heureuſe expérience) c'eſt de ne rien épargner pour la nourriture des Penſionnaires.

Il *a* ne ſuffit pas que le Principal ſoit lui-même déſintéreſſé & généreux : il faut qu'il inſpire les mêmes ſentimens à ceux qui ſous ſon nom & à ſa place ſeront chargés de l'économie, & qu'il veille exactement ſur leur conduite, dont il eſt reſponſable au public. Une marque ſûre qu'il déſire ſincérement de remplir en cela ſon devoir, c'eſt de donner aux maîtres ſur cet article, comme dans tout le reſte, une entiere liberté de lui porter leurs plaintes, de les y exhorter publiquement, de déclarer que ce ſera lui faire plaiſir que d'en uſer avec lui de la ſorte, de recevoir leurs remontrances d'une maniere qui le prouve, & ſur-tout d'en faire l'uſage que la juſtice & la prudence exigeront de lui. Pour épargner aux maîtres la peine qu'une telle démarche cauſe naturellement, il pourroit leur indiquer dans le Collége quelque perſonne, comme le ſous-Princi-

a His in rebus jam te uſus ipſe profecto erudivit, nequaquam ſatis eſſe ipſum haſce habere virtutes, ſed circumſpiciendum diligenter ut in hac cuſtodia provinciæ non te unumſed omnes miniſtros imperii tui ſociis & civibus, & reip præſtare videare. *Cic. Epiſt. 1. lib. 1. ad Q. fratr.*

pal, ou quelque autre, avec qui ils s'expliqueront plus volontiers & plus librement. Il doit compter que c'eſt-là l'unique moyen d'arrêter les diſcours.

Les maîtres, de leur côté, doivent ſur cet article marquer beaucoup de modération, & ne jamais ſe plaindre à table des mets qu'on y ſert, pour ne point accoutumer les écoliers à une trop grande délicateſſe ſur le boire & ſur le manger, & pour ne point autoriſer par leur exemple un eſprit de plainte & de murmure, qui n'eſt propre qu'à ſemer la diviſion, & à fomenter le mécontentement dans un Collége. Il faut ſe ſouvenir que quelque attention & quelque bonne volonté qu'ait un Principal, il eſt impoſſible que dans une grande économie il n'échappe quelques fautes & quelques négligences, que la prudence & la charité des maîtres doivent couvrir & diſſimuler.

A la bonne nourriture on doit joindre la propreté, qui en reléve le prix & en fait l'aſſaiſonnement. Il faut que le linge ſoit blanc, la vaiſſelle bien écurée, les ſalles où l'on mange balayées réguliérement tous les jours après le repas, & chaque choſe toujours rangée à ſa place. L'Univerſité, dans ſes ſtatuts, entre ſur cela dans un détail, qui montre combien elle juge cette attention importante. Un Principal ne la peut donc pas regarder comme indigne de ſes

Stat. 28. Append.

soins, & il faut qu'il puisse dire de lui-même ce que nous lisons dans Horace.

Hæc ego procurare & idoneus imperor, & non Invitus : ne turpe toral, ne sordida mappa Corruget nares : ne non & cantharus & lanx Ostendat tibi te. *Ep. lib. 1.*

Le même Poëte, dans un autre endroit, remarque que cette propreté ne demandant point de dépense, mais seulement un peu de soin & d'exactitude, la négligence en ce point n'est pas pardonnable.

Vilibus in scopis, in mappis ; in scobe, quantus Constitit sumptus ? neglectis flagitium ingens. *Satyr. l. 2.*

ARTICLE II.

Des Etudes.

Comme le choix des Régens dépend uniquement du Principal, on peut dire pour cette raison que c'est de lui que dépend le succès des études. Ce choix est une des parties les plus importantes de son ministère, & qui a de plus grandes suites, soit par rapport au bien public, soit par rapport à la personne du Principal même.

Quel avantage n'est-ce point pour la Jeunesse, quel honneur pour l'Université, quand un Principal met en place des Régens qui se distinguent par

beaucoup d'érudition, qui brillent au dehors par des compositions ou par des actions publiques, & qui à ces qualités éclatantes en joignent d'autres non moins nécessaires, le talent d'enseigner & de conduire, l'autorité, la probité, la piété! Mais quel poids accablant pour lui, si par des vûes humaines il nomme des Régens peu capables de s'acquitter de leurs fonctions! Tout le bien qu'un meilleur choix eût produit, lui sera reproché, & tout le mal qui suivra un choix imprudent & téméraire, sera sur son compte.

Pour éviter ce malheur, il faut tâcher de faire tomber son choix sur ceux que Dieu destine aux emplois; c'est-à-dire sur ceux à qui il a donné les qualités nécessaires pour les remplir: autrement, c'est mépriser ses dons, & rejetter ce qu'il a choisi. L'Université, en donnant aux Principaux le droit d'élire les Régens, leur enjoint de s'assûrer auparavant de leur capacité, & encore plus de leur probité, afin qu'ils soient en état d'instruire les jeunes gens dans les Belles Lettres, & de les former aux bonnes mœurs. *Gymnasiarchæ ad docendam & regendam juventutem pædagogos & magistros probatæ vitæ & doctrinæ recipiant & admittant.... quorum mores imprimis spectandi, ut pueri ab his & literas simul discant, & bonis moribus imbuantur.*

Stat. Facult. Art.

Ce n'eſt ni la chair, ni le ſang, ni le pays & la patrie, qu'il faut conſulter dans un tel choix, mais l'utilité publique. S'il étoit permis de comparer les petites choſes aux grandes, on exhorteroit le Principal à ſe ſouvenir d'une belle parole d'un Empereur Romain, & d'imiter ſa conduite. C'eſt Galba, lorſqu'il adopta Piſon. „ Auguſte, dit-il, s'eſt cher- „ ché un ſucceſſeur dans ſa famille : pour „ moi j'en ai cherché un dans toute l'é- „ tendue de l'Empire. *Auguſtus in domo ſucceſſorem quæſivit, ego in Republica.* Nous *a* devons regarder comme notre plus proche parent & notre meilleur ami, celui qui a le plus de mérite, ſelon la belle remarque de Pline. La brigue & la recommandation des puiſſances ne doivent avoir ici aucune part ; & c'eſt dans ces ſortes d'occaſions qu'il doit faire paroître une fermeté inébranlable, en ſe repréſentant à lui-même de quelle injuſtice & de quelle infidélité il ſe rendroit coupable, en ſacrifiant à la complaiſance pour un particulier les intérêts eſſentiels de tant de familles qui lui ont confié de bonne foi ce qu'elles avoient de plus cher.

Tacit. Hiſt. lib. 1. cap. 15.

On ſait combien d'excellens ſujets M. Gobinet avoit placés dans le Collége du

a An tu ſummæ poteſtatis heredem tantùm intrà domum tuam quæras ? non per totam civitatem circumferas oculos, & hunc tibi proximum, hunc conjunctiſſimum exiſtimes, quem optimum inveneris. *Plin. in Paneg. Traj.*

Pleſſis. Il alloit les chercher lui-même, & n'avoit égard qu'au mérite, & jamais à la recommandation ſeule. Le célébre M. Lenglet ayant lû une piéce de vers qu'il rencontra par hazard ſur la table de M. Gobinet, lui dit que l'Auteur qu'il ne connoiſſoit point, pourroit devenir un excellent Poëte, s'il ajoutoit à ſon génie naturel la lecture de Virgile qui lui manquoit. C'en fut aſſez à ce digne Principal, quand il eut connu d'ailleurs les autres qualités de ce jeune homme, pour le faire Régent : c'étoit M. Herſan, qui a fait tant d'honneur à l'Univerſité.

L'important pour un Principal ſeroit de former lui-même de bons ſujets dans ſon Collége, & de les préparer de loin à la Régence. Quand on les a vû croître ainſi ſous ſes yeux, on les connoît tout autrement, non-ſeulement par rapport à la capacité, mais ce qui eſt encore plus eſſentiel, par rapport aux mœurs & au caractere d'eſprit. Je reviendrai à cette matiere & j'y inſiſterai davantage, en finiſſant cet article.

Il ne ſuffit pas d'avoir fait un bon choix : il faut le ſoutenir par tout le reſte de ſa conduite. La grande habileté d'un Principal conſiſte à gagner l'eſprit des Régens, à s'en faire eſtimer & aimer, à s'attirer leur confiance ; à quoi il ne peut parvenir que par des manieres douces, prévenantes, éloignées de tout air de

hauteur & d'empire. Car il doit se souvenir que le caractere qui domine dans les gens de lettres, c'est l'amour de la liberté ; j'entends une liberté honnête, & reglée par la raison.

Outre ce qui dépend des Régens ; le Principal peut contribuer beaucoup par lui-même à l'avancement des études, en s'appliquant à jetter de l'émulation dans les Classes par les fréquentes visites qu'il y fera, pour se faire rendre compte du progrès des études, pour y animer les bons écoliers par des louanges, pour leur distribuer de tems en tems des récompenses & des prix ; pour exciter les médiocres & les foibles à faire des efforts ; & pour appuyer en tout l'autorité & les bonnes vûes des Régens.

La distribution des prix qui se fait à la fin de l'année avec solemnité, est un des moyens les plus efficaces pour exciter & entretenir l'émulation dont je parle. Ce soin regarde le Principal, & de toutes les dépenses qu'il fait, celle-ci est la mieux employée. Il seroit à souhaiter, comme je l'ai déjà observé, que leur revenu les mît en état d'y fournir sans s'incommoder ; & j'admire la générosité de ceux qui n'ayant point de pensionnaires, ou n'en ayant qu'un très-petit nombre, ne laissent pas de distribuer des prix à la fin de l'année comme s'ils étoient fort riches.

Afin que cette distribution de prix produise tout son effet, elle doit se faire avec une grande équité, sans que jamais la faveur y ait aucune part. Il dépend du Principal de donner des prix, ou de n'en pas donner ; mais quand ils sont une fois proposés, il n'en est plus le maître, ils sont dûs, & appartiennent de droit au mérite, & ils ne peuvent, sous quelque prétexte que ce soit, lui être refusé sans une injustice criante. Ici les rangs sont reglés, non par la naissance ou par les richesses, mais par l'esprit & le savoir. Le roturier se trouve de niveau avec le Prince, & pour l'ordinaire le devance de beaucoup : & rien n'est plus important pour faire fleurir les études dans un Collége, que d'y bien établir la réputation d'une justice exacte & rigoureuse dans la distribution des places & des prix.

Je reviens, comme je l'ai promis, à ce qui regarde le choix des Régens. Le moyen le plus sûr d'y réussir, & je sai que plusieurs Principaux l'ont employé avec succès, c'est de choisir dans les Classes de pauvres écoliers en qui l'on remarque de l'esprit & de la bonne volonté, de les nourrir à ses dépens, d'avoir une attention particuliere sur leur conduite & sur leurs études, quand ils les ont achevées de leur confier le soin de quelques écoliers, afin qu'ils se forment eux-mêmes en les instruisant, de leur faire faire de tems en

tems quelques compoſitions ſoit en vers, ſoit en proſe, & par-là de les mettre en état d'entrer dans la Régence quand l'occaſion s'en préſentera.

Cette dépenſe ne va pas loin, & peut avoir d'heureuſes ſuites. Le grand avantage qu'un Principal en doit eſpérer, c'eſt d'attirer ſur ſon Collége la bénédiction de Dieu, & il en a un extrême beſoin. Car, il ne faut pas le diſſimuler, il y a généralement parlant ſur les riches & ſur les richeſſes une ſorte de malédiction, qu'il faut tâcher d'en détourner en mêlant parmi les enfans des riches quelques pauvres écoliers, qui attirent ſur eux les regards & la protection de celui qui ſe déclare par-tout dans l'Ecriture le protecteur & le pere des pauvres.

Je ne ſai s'il y a, pour un homme de lettres & pour un homme de bien, une joie plus pure que celle d'avoir contribué par ſes ſoins & par ſes liberalités à former de jeunes gens, qui dans la ſuite deviennent d'habiles Profeſſeurs, & par leurs rares talens font honneur à l'Univerſité. Cette joie, ce me ſemble, devient encore infiniment plus ſenſible, quand c'eſt à titre de gratitude qu'on leur a rendu ces ſervices, pour reconnoître & pour payer en quelque ſorte ceux qu'on a reçû ſoi-même lorſqu'on étoit dans une pareille ſituation. Car ſouvent, & l'on ne doit pas en rougir, c'eſt du ſein de la

pauvreté que sortent les plus excellens sujets ; comme Horace le remarque en parlant des plus grands hommes de la République Romaine.

* Fabricium. *Horat. Od. 12. l. 1.*

Hunc *, & incomptis Curium Capillis
Utilem bello tulit, & Camillum
Sæva paupertas.

ARTICLE III.

De la Discipline du Collége.

Les Principaux sont chargés par leur place & par leur titre de veiller à la discipline générale des Colléges. C'est à eux qu'il appartient de faire examiner les écoliers, pour les placer dans les classes qui leur conviennent. Ils doivent se faire rendre compte chaque semaine de la conduite qu'ils y gardent. Ils doivent agir de concert avec les Professeurs, pour regler quels Auteurs on expliquera dans les classes. Ils sont tenus de faire observer exactement les Statuts de l'Université, & les Réglemens de la faculté des Arts qui regardent la discipline des colléges & des classes, tel par exemple qu'est celui qui fixe les jours de congés, & le tems de l'entrée & de la sortie des classes, qui a été renouvellé depuis peu, & autorisé par le Parlement : & c'est pour cela que l'Université leur enjoint de faire lire deux fois chaque année ces Statuts & ces Ré-

Stat. 13. Facult. Art.

Stat. 17.

Stat. 14.

Stat. 76.

glemens en préſence de tous les maîtres & de tous les écoliers.

Cette derniere Ordonnance eſt fort ſage, mais n'eſt pas aſſez exactement obſervée. Pour en rendre l'exécution plus facile, on fait imprimer ſéparément ceux de ces Statuts & de ces Réglemens qu'on a jugé les plus eſſentiels pour la diſcipline ; & il y a des Profeſſeurs qui ne manquent point chaque année de les lire dans leurs claſſes. On pourroit y en ajouter quelques-uns qui ont été faits depuis, & les faire imprimer de nouveau.

Je commence cet article par ce qui regarde les devoirs du Principal à l'égard des Bourſiers. Tout ce que je dois dire dans la ſuite leur convient juſqu'à un certain point, & leur eſt commun avec les autres écoliers : mais le Principal leur doit un ſoin particulier. Ils ſont les enfans de la maiſon ; & les Colléges, dans leur origine, ont été fondés pour eux. Un Principal doit toujours s'en ſouvenir, & ne perdre jamais de vûe les pieux motifs des Fondateurs, qui ont conſacré une partie de leurs biens à une œuvre ſi ſainte. C'étoient pour l'ordinaire, de hauts & puiſſans Seigneurs dans leur tems : des Cardinaux, des Archevêques, des Evêques, des Chanceliers, des Princes, & quelquefois même des Têtes couronnées. Leur mémoire doit encore être auſſi chère & auſſi précieuſe à un Prin-

cipal, que leur seroit leur personne, s'ils étoient actuellement en place & en crédit. Il doit, pour respect & par reconnoissance par ces illustres Fondateurs qui sont toujours vivans pour lui, avoir pour les Boursiers une bonté & une tendresse de pere, leur procurer tous les secours temporels & spirituels qui dépendent de lui, leur donner tous ses soins pour les mettre en état de remplir dignement les places où la divine providence les appellera, empêcher sur-tout que les enfans des riches n'ayent du mépris pour eux, & pour cela leur témoigner lui-même de l'estime & de la considération. Je n'ai jamais remarqué, que les Pensionnaires fussent choqués qu'en certaines occasions on leur préférât les Boursiers, & que par honneur on leur donnât le premier rang. Ceux-ci ne doivent pas s'en prévaloir, ni oublier que c'est à titre de pauvres qu'ils sont Boursiers; & qu'ainsi leur caractere doit être la douceur, l'obéissance, la docilité, & sur-tout l'humilité : car rien n'est plus insupportable qu'un pauvre orgueilleux : *Odivit anima mea... pauperem superbum.* A ces conditions on ne peut témoigner trop d'amitié aux Boursiers. Quand un Principal l'a été lui-même, comme cela arrive assez fréquemment, il est bien plus porté à les favoriser, & il s'applique volontiers ce vers de Virgile :

Eccl. 25. 4.

Non

Non ignora mali miseris succurrere disco. *Æneï. lib 1. 634.*

Ou plutôt il s'applique le commandement que Dieu fait souvent dans l'Ecriture aux Israëlites, de prendre soin des étrangers, parce qu'eux-mêmes l'avoient été : *Amate peregrinos, quia & ipsi fuistis advenæ in terra Ægypti.*

Une des choses qui contribuent le plus à établir la réputation d'un Collége, c'est l'exactitude & la fermeté de la discipline. Il y a à la verité bien des parens qui se déterminent presque à l'aveugle sur le choix d'un Collége, mais il y en a beaucoup aussi qui se conduisent autrement, & qui regardant comme le premier & le plus essentiel de leurs devoirs de procurer une éducation chrétienne à leurs enfans, y donnent tous leurs soins & toute leur application. Or ce qui détermine de tels parens en faveur d'un Collége, c'est la connoissance qu'ils ont de la bonne discipline qui y régne. *Deut. c. 10. v. 9.*

Tout le soin d'un Principal est donc de s'acquitter fidélement de son devoir, sans être inquiet du succès. Un peu d'honneur lui suffit pour ne jamais briguer aucun Pensionnaire. Ce seroit avilir & dégrader sa profession, & la confondre avec l'emploi des mercénaires & des ouvriers, dont plusieurs même rougiroient d'une telle démarche. Il faut qu'on regarde comme un avantage d'être admis

dans son Collége, & c'en est un en effet d'avoir place dans une maison où la jeunesse est élevée avec soin : tout pere bien sensé ne pensera jamais autrement.

Il seroit aussi, ce me semble, du bon ordre & de la prudence de ne point recevoir aveuglément tous les écoliers qui se présenteroient, mais de s'informer auparavant de leurs mœurs & de leurs caracteres, sur-tout quand ils sont déjà un peu avancés en âge, & qu'ils sortent d'un autre Collége, ou de quelque Pension.

Mais le point important & décisif pour la discipline, c'est de ne jamais souffrir dans le Collége aucun écolier capable de nuire aux autres, soit en corrompant la pureté de leurs mœurs, soit en leur inspirant un esprit de mécontentement & de révolte. Dans ces deux cas, on ne craint point de l'assurer, la regle dont je parle doit être gardée inviolablement. Pour s'en convaincre, il ne faut que changer d'objet, & se demander à soi-même si on laisseroit avec les autres un enfant malade d'une maladie contagieuse. Est-ce donc que la contagion des mœurs est moins dangereuse, & qu'elle a des suites moins funestes ? Un Principal qui a de la religion, peut-il soutenir cette pensée effrayante, mais véritable, qu'un jour Dieu lui demandera compte de toutes les ames qui se seront perdues dans son Collége, parce que pour des vûes d'in-

térêt, ou par trop de complaisance & de mollesse, il n'en aura pas éloigné les corrupteurs? *Sanguinem ejus de manu tua requiram.* *Ezech. 3. 18.*

Quand je parle ainsi, je ne prétends pas que tout défaut considérable, ni même tout dérangement de mœurs, soit une raison de se défaire d'un écolier. La maladie, comme telle, n'est point une raison de faire sortir le malade de l'infirmerie, mais seulement quand elle est connue pour contagieuse, & capable d'infecter les autres. Ainsi l'on souffre quelque-tems un écolier: mais quand on voit que les avis, les réprimandes, les punitions sont inutiles, & qu'il y a lieu de craindre que le mal ne se communique, c'est pour lors que l'éloignement & la séparation deviennent absolument nécessaires.

J'avoue qu'il n'y a point d'occasion où le Principal ait plus besoin de prudence & de discernement que dans celle dont il s'agit ici. Il n'y a que l'esprit de Dieu qui puisse le tenir dans un juste milieu, & lui inspirer un sage tempérament entre une molle douceur & une sévérité outrée; & il ne peut trop, dans de telles conjonctures implorer son secours & sa lumiere.

Un autre moyen de conserver la discipline & le bon ordre dans un Collége, c'est de soutenir avec fermeté & sa-

geſſe les maîtres ſubalternes, de bien établir leur autorité, de les appuyer fortement dans l'occaſion, & de ne jamais leur donner le tort en préſence des écoliers, mais de ſe réſerver à leur dire en particulier ce qu'on jugera à propos, & à leur donner les avis néceſſaires. Pour cela le principal doit les voir ſouvent; les recevoir toujours avec bonté & honnêteté, s'informer par eux de la conduite & du caractere des écoliers, écouter leurs plaintes & leurs avis; leur laiſſer une entiere liberté, afin de s'attirer leur confiance. C'eſt cette union, ce concert, cette unanimité, qui eſt l'ame du gouvernement. Alors tout retentit aux oreilles du principal. Son eſprit régne par-tout. Les maîtres, qui ſont comme ſes bras, ſes oreilles, ſes yeux, reçoivent de lui tout leur mouvement; & il les ménage auſſi de ſon côté comme la prunelle de ſes yeux, & comme ne faiſant qu'un même tout avec lui.

Le Sous-Principal, ſur qui roule en général le ſoin de la diſcipline, & qui tient preſque par-tout la place du Principal, & ſupplée à ſon abſence, doit ſuivre en tout ſes impreſſions. L'eſprit de vigilance, d'attention, d'exactitude, fait ſon caractere eſſentiel. Rien ne doit lui échapper. Pendant les récréations, lorſqu'il ſe proméne & s'entretient avec les autres, ſes yeux & ſon eſprit ſont ailleurs. Il obſer-

ve tout, sans presque que cela paroisse ; les mouvemens, les conversations, les liaisons particulieres : & il sait faire profit de tout. J'en dis autant de tous les autres maîtres, pour qui cette attention n'est pas moins nécessaire, mais est beaucoup plus facile, parce qu'ils n'ont qu'un petit nombre d'écoliers à observer. Il y a des Précepteurs qui croient pouvoir en conscience se reposer de ce soin sur la personne qui est chargée de la discipline publique, c'est une erreur. Chaque maître répond de ses écoliers, & est obligé de veiller sur eux dans tous les tems où il lui est libre de le faire.

On ne peut trop recommander l'exactitude à faire chaque chose dans son tems & dans le moment marqué. Elle ne coûte que dans les commencemens : quand la coutume en est une fois établie, les écoliers l'observent comme naturellement, & presque sans y songer. On aime à voir une nombreuse Jeunesse disparoître tout d'un coup au premier son de la cloche, & laisser la cour vuide : & l'on n'augure pas bien de la discipline d'un Collége, quand, au lieu de ce prompt départ, on délibere pour se mettre en marche, & que des traîneurs se succédent les uns aux autres. On en peut dire autant de tout le reste ; de l'entrée dans les classes, au réfectoire, à l'Eglise. Pour établir cet ordre, le Principal

& le Sous-Principal doivent en donner l'exemple, & se trouver par-tout les premiers.

Cet esprit d'exactitude est d'un grand secours pour tous les emplois de la vie: c'est une qualité absolument nécessaire à tous ceux qui gouvernent. Pour cela il faut entrer dans un grand détail; être attentif à tout, sans presque le paroître; prévoir de loin, & préparer tout ce qui doit se faire; ne se pas contenter de donner des ordres, s'informer régulierement s'ils sont exécutés, & comment; veiller à l'observation des plus légers réglemens, afin de prévenir par-là le violement de ceux qui sont plus essentiels. Il y a des maîtres qui mépriſent l'exactitude dans les petites choses, parce qu'ils les regardent comme des minuties & des bagatelles. Ils ne font pas attention que quoique chacune de ces régles paroisse peut-être en particulier peu importante, réunies toutes ensemble elles forment ce qu'on appelle discipline & bon ordre dans un Collége; & que la négligence par rapport aux unes, entraîne ordinairement la ruine des autres. J'appliquerois ici volontiers ce que Tite-Live remarque au sujet de la religion. „Ces „cérémonies, dit-il, nous paroissent „maintenant petites & mépriſables, „mais c'est en ne les mépriſant point, „que nos ancêtres ont porté la Répu-

Liv. lib. 6. n. 14.

„ blique à ce point de grandeur où nous „ la voyons. *Parva sunt hæc : sed parva ista non contemnendo majores nostri maximam hanc rem fecerunt.*

Ce n'est pas que je croie qu'on doive faire consister le bon ordre d'un Collége dans le grand nombre des regles. La multiplicité des loix n'est pas toujours la marque d'un bon gouvernement : *Ut antehac flagitiis, ita tunc legibus laborabatur*, dit Tacite. Elles sont plutôt pour les maîtres qui en connoissent la nécessité & les avantages, que pour les écoliers, que le seul nom de loix est capable de révolter. L'exemple des premiers, & du côté des autres, l'habitude contractée par la pratique même des regles, est une loi vivante, préférable à celles qui sont écrites. Il est à souhaiter qu'on puisse dire d'un Collége ce que dit le même Tacite des Germains : „ Que les bonnes „ mœurs y ont plus de pouvoir, qu'ailleurs les bonnes loix : „ *Plus ibi boni mores valent, quàm alibi bonæ leges.*

Tacit. Annal. lib. 3. cap. 25.

De mor. Germ. cap. 20.

ARTICLE IV.

De l'Education.

J'ENTENS ici par ce mot le soin particulier qu'on prend de former les manieres & le caractere des jeunes gens :

en quoi je fais consister une grande partie de l'éducation.

Ce soin regarde le corps & l'esprit. Le Principal doit veiller à la culture & à la perfection de l'un & de l'autre.

On peut rapporter à la propreté & à la bonne grace tout ce qui concerne le corps.

Je ne puis mieux faire par rapport à la propreté, que de citer ici les termes mêmes du Statut & du Réglement de l'Université sur ce sujet. „ *a* Les maî-„ tres doivent prendre soin que leurs „ disciples n'aient rien dans leur exté-„ rieur de mal-propre, de rebutant, ni „ de grossier ; que dans leur vêtement „ ils ne fassent point paroître une négli-„ gence marquée ; qu'on ne leur voie „ point des habits déchirés, des che-„ veux mal peignés, des mains sales. „ Car on doit s'appliquer, non-seule-„ ment à leur donner le bon goût de la „ littérature & des sciences, mais aussi à „ leur apprendre la politesse & le savoir-„ vivre, qui sont si nécessaires pour la „ société & le commerce de la vie. D'un

a Provideant Pædagogi & Magistri, ut sui discipuli abhorreant à cultu, immundo lutulentu, & agresti : ne sint insigniter negligentes in vestitu, ne discincti impexi, illoti : ut non solum in litteratura, sed etiam in communi vitæ usu civilem humanitatem politioremque urbanitatem edisc ant. Sed hi, neque lasciviant immodestiùs, neque tortos arte & studio capillos concinnosve ferant. *Stat. 14. Append.*

„ autre côté, il ne faut pas souffrir que „ les jeunes gens donnent dans le luxe „ & le faste des habits, ni qu'ils affec- „ tent de porter des cheveux frisés avec „ trop de soin & trop d'art comme dans „ le monde. „ Rien n'est plus sage que ce Réglement, qui commande d'éviter les deux extrêmités, qui sont également vicieuses. Il ne faut point souffrir dans les écoliers aucune affectation de parure, & encore moins ces airs de petits maîtres par lesquels ils prétendent quelquefois se distinguer.

La bonne grace par rapport aux jeunes gens, consiste à se bien présenter, à avoir une contenance assurée & modeste, à marcher d'un air aisé & naturel, à se tenir droits, à faire bien une révérence, à ne point être dans des postures peu décentes, à ne point s'abandonner à une certaine nonchalance. Les maîtres à danser sont utiles pour cela jusqu'à un certain point, & Quintilien approuve qu'on en fasse quelqu'usage: *Ne illos quidem reprehendendos putem qui paulum etiam palæstricis vacaverint.* Mais il étoit bien éloigné de permettre qu'on employât pour ce ministere des hommes décriés & infâmes par leur profession même: *Hos abesse ab eo, quem instituimus, quàm longissimè velim.* Il borne cette étude à fort peu de choses, & au simple nécessaire, tel que nous venons de l'exposer: *Ut rec-* *Quinc. lib. 1. cap. 11.*

ta sint brachia, ne indoctæ rusticæve manus, ne status indecorus, ne qua in proferendis pedibus insciitia, ne caput oculique ab alia corporis inclinatione dissideant.

J'ai parlé ailleurs de la politesse, qui tient quelque chose du corps & de l'esprit. Car l'essentiel de cette qualité consiste à ne point trop s'aimer soi-même, à ne point tout rapporter à soi, à éviter de rien faire ou de rien dire qui puisse blesser les autres, à chercher les occasions de leur faire plaisir, & à préférer leurs commodités & leurs volontés aux siennes. C'est à quoi les maîtres doivent sur-tout veiller. Quand les jeunes gens sont exercés à la pratique de ces maximes, la politesse ne leur coûte plus rien, & trois mois d'usage du monde achévent de leur apprendre tout ce qu'ils en doivent savoir.

Mais la grande & capitale application d'un Principal, (& l'on en peut dire autant à proportion de tous les autres maîtres,) c'est de travailler sur l'esprit & sur l'humeur des jeunes gens, & il peut, par cet endroit, leur rendre un service infini. Ce n'est point par les instructions publiques qu'il peut beaucoup avancer de ce côté-là, mais par des conversations particulieres, où les jeunes gens puissent s'ouvrir à lui, lui parler avec liberté, lui marquer leurs peines; où on leur apprenne à se connoître eux-

mêmes, à n'être pas fâchés qu'on leur parle de leurs défauts, à les découvrir les premiers & les avouer de bonne foi, à chercher les moyens de s'en corriger, à demander pour cela les avis du maître, & à lui venir rendre compte de tems en tems du profit qu'ils en auront fait.

Je suppose, par exemple, que le caractere dominant d'un écolier est la fierté & la vanité. Il parle souvent de lui-même, & toujours avec estime & avec complaisance. Il vante à toute occasion la noblesse de sa famille, les dignités de ses parens, leurs richesses, la magnificence de leur équipage, de leur ameublement, de leur table; & il n'a que du mépris pour tous les autres. Ce défaut n'est pas rare parmi les jeunes gens, & il se trouve quelquefois dans ceux même dont les parens n'ont d'autre mérite que d'avoir amassé beaucoup de bien.

Un Principal, pour peu qu'il soit attentif sur son Collége, connoîtra parfaitement le caractere de ce jeune homme. Dans une visite que celui-ci lui rendra, après les discours préliminaires, qui durent quelquefois long-tems pour préparer la voie à quelque chose de meilleur & de plus sérieux, il fera tomber la conversation sur ce qui regarde le jeune homme. Si, sur les interrogations qu'on lui fera, il reconnoît de lui-mê-

me son défaut dominant, s'il l'avoue ingénûment, on doit lui témoigner beaucoup de contentement, louer fort sa sincérité, lui marquer qu'un défaut avoué & reconnu est déjà à demi corrigé. S'il n'en convient pas, ce qui peut arriver ou par dissimulation, ou de bonne foi, on tâche insensiblement de le lui faire connoître par des faits particuliers qu'on lui cite, mais sans reproches & sans aigreur, par le sentiment de ses maîtres, par le témoignage même de ses compagnons. On y laisse quelquefois du tems pour y réfléchir plus mûrement. Quand enfin il commence à reconnoître en lui ce défaut, on tâche de lui en faire sentir la difformité & le ridicule: comment le seul amour propre bien entendu devroit nous en donner de l'éloignement, puisqu'au lieu de l'estime que nous cherchons par de sottes vanteries, nous ne nous attirons que du mépris & de la haine. On lui propose l'exemple de quelque camarade humble & modeste avec beaucoup de naissance & de mérite, qui est estimé & aimé de tout le monde. Après lui avoir fait connoître sa maladie, on lui en propose les remedes: ne plus parler de soi-même, ni de sa famille, ni de ses parens, ni de leurs richesses, ou de leurs dignités; ne se mettre point dans son propre esprit au-dessus des autres: n'avoir du mépris pour per-

ſonne : parler de ſes compagnons avantageuſement. On le fait revenir une quinzaine après. On s'eſt informé auparavant par le rapport des maîtres de tout ce qui le regarde, mais on l'apprend de ſa bouche comme ſi on l'ignoroit entierement : & pour peu qu'il y ait de progrès & de changement, on le loue, on l'encourage, on l'exhorte à faire toujours de mieux en mieux.

Je ſuppoſe pour ſecond exemple un jeune homme qui aura manqué de docilité & de reſpect à ſon maître, qui aura refuſé de lui obéir, qui aura même ajouté quelque parole inſolente, & qui perſiſte dans ſon opiniâtreté. Le maître, au lieu de le punir ſur le champ, comme il en avoit droit, s'eſt contenté par ſageſſe de lui témoigner ſon mécontentement, & a remis la punition à un autre tems. Cependant l'écolier ne revient point à lui, & ne reconnoît point ſa faute. Le Principal, averti de tout, le fait venir. Il lui fait raconter la choſe comme elle s'eſt paſſée, & il examine s'il parle vrai. Il le rend lui-même témoin & juge dans ſa propre cauſe. Il lui demande ſi un écolier ne doit pas être ſoumis à ſon maître : s'il ne doit pas lui répondre avec reſpect, quand même il croiroit n'avoir pas tort : mais combien eſt-il plus condamnable, lorſque le maître a pleinement raiſon en tout ? Un Col-

lége peut-il subsister, si un tel exemple est souffert ? Dépend-il ou du maître ou du Principal de le laisser impuni, & le peut-il raisonnablement ? On conduit ainsi par degrés un jeune homme à se condamner lui-même, à reconnoître qu'il a mérité d'être puni, à faire satisfaction au maître, & à se soumettre à tout ce qu'il exigera de lui. Mais le maître alors, content de la soumission, se fait un plaisir de remettre la peine. Par une conduite si sage, la faute de l'écolier lui devient salutaire, & se termine par lui faire aimer & respecter ses maîtres plus que jamais; au lieu qu'un châtiment fait sur le champ l'en auroit peut-être éloigné pour toujours.

Il y a dans ces occasions une habileté bien nécessaire à un maître, qui consiste à savoir manier les esprits, à les tâter doucement, à ne s'avancer qu'autant qu'il le faut, & à les conduire par différentes interrogations au point où l'on veut les amener. C'étoit l'art merveilleux de Socrate, comme on le voit dans tous les dialogues où Platon le fait parler. On en trouve aussi un exemple admirable dans la Cyropédie de Xénophon, autre disciple de Socrate, qui peut servir de modéle aux maîtres pour ce genre de conversation dont nous parlons ici. Le Roi d'Arménie s'étant révolté contre Astyage roi des Médes, Cyrus marcha promptement

Cyrop. lib. 3.

contre lui, se saisit de sa personne, & l'ayant fait venir dans l'assemblée avec ses femmes & ses enfans, il commença par exiger de lui qu'avant tout il lui répondît selon la vérité. Alors le Roi d'Arménie conduit de proposition en proposition, avoua en tremblant qu'il avoit rompu mal-à-propos le traité : qu'il méritoit d'être dépouillé de ses biens, de son royaume, de la vie même. Mais Cyrus, l'ayant, contre toute espérance, rétabli dans tous ses droits, s'en fit un ami, dont la fidélité & la reconnoissance furent inviolables. L'endroit est fort long, mais très-beau & il mérite d'être lû avec attention.

Je reviens au Principal. Il peut faire des biens infinis par ces entretiens familiers, où les écoliers s'ouvrent à lui, & lui parlent comme à un bon ami. On peut employer quelquefois le tems des récréations à ces sortes d'entretiens. Quand les écoliers estiment & aiment le Principal, ils n'ont pas de peine à s'ouvrir à lui; mais il faut faire ensorte, par le secret inviolable qu'on leur gardera, qu'ils n'aient jamais lieu de s'en repentir. On doit s'appliquer sur-tout aux grands, parce qu'ils sont plus en état de profiter des avis, & qu'ils en ont plus de besoin. Les deux années de philosophie, après lesquelles c'est assez la coutume de choisir un genre de vie, semblent naturellement destinées à examiner leur vocation. C'est

l'action de la vie la plus importante, qui décide souvent du bonheur temporel & du salut éternel, & qui est presque toujours abandonnée à un âge incapable de se conduire lui-même, & peu disposé à prendre conseil.

Avant que de finir cet article, je dois ajouter que les Principaux sont en état, & peut-être aussi dans l'obligation de rendre aux écoliers externes une partie des mêmes services qu'ils rendent aux pensionnaires: car toute la Jeunesse du College est confiée à leurs soins. Quand un Régent s'apperçoit qu'un écolier commence à se déranger, il pourroit en avertir le principal qui le feroit venir dans sa chambre, & lui donneroit les avis nécessaires pour le faire rentrer dans son devoir.

ARTICLE V.

De la Religion.

JE n'ai pas besoin de prouver que cet article est le plus important de tous, & que la négligence des maîtres sur ce point seroit très-criminelle, parce qu'elle auroit des suites d'une conséquence infinie. On peut réduire à trois points ce qui regarde cette matiere: les instructions, l'usage des sacremens, la pratique de certains exercices de piété.

§. I. *Des Instructions.*

Il est aisé de comprendre que de jeunes gens qui sortent du Collége sans être instruits de la religion, courent risque de l'ignorer tout le reste de leur vie ; & l'on ne sait que trop que cette ignorance est la funeste source des désordres & de l'irréligion qui régnent presque généralement dans le monde.

Le remede à un si grand mal, est de profiter d'un tems où les jeunes gens sont encore dociles, & naturellement ouverts à toutes les vérités de la religion. On doit poser pour principe de l'éducation chrétienne (& ceci regarde tous les maîtres en général, Principaux, Régens, Précepteurs,) que les enfans sont confiés aux maîtres de la main de Jesus-Christ même, pour veiller à la conservation du précieux tréſor de l'innocence qu'il a rétablie en eux par le baptême, pour les rendre dignes de l'adoption divine & de la glorieuse qualité d'enfans de Dieu, à laquelle il les a élevés, pour les instruire de tous les mysteres de sa vie & de sa mort, de toutes les merveilles qu'il a opérées en leur faveur, & de tous les préceptes, à l'observation desquels il a attaché leur salut. Voilà dequoi Jesus-Christ nous demandera un jour compte, & non si nous avons fait de bons poëtes ou de bons orateurs.

Or dans quelle source peut-on puiser

ces divines connoiſſances, ſinon dans les Livres ſacrés & du nouveau Teſtament ? Je ſupplie les maîtres de lire avec attention ce que dit ſur cet article M. de Fénélon dans le livre que j'ai déjà cité, qui eſt ſur l'éducation des filles, mais qui ne convient pas moins aux jeunes gens de l'autre ſexe. J'en rapporterai ici quelques endroits.

„ Les hiſtoires de l'ancien Teſtament „ ne ſont pas ſeulement propres à réveil- „ ler la curioſité des enfans ; mais, en leur „ découvrant l'origine de la religion, el- „ les en poſent les fondemens dans leur „ eſprit. Il faut ignorer profondément „ l'eſprit de la religion, pour ne pas voir „ qu'elle eſt toute hiſtorique. C'eſt par „ un tiſſu de faits merveilleux que nous „ trouvons ſon établiſſement, ſa perpé- „ tuité, & tout ce qui doit nous la faire „ croire & pratiquer.

„ Il ne faut pas s'imaginer qu'on veuil- „ le engager les jeunes gens à s'enfoncer „ dans la ſcience, quand on leur propoſe „ toutes ces hiſtoires. Elles ſont courtes, „ variées, propres à plaire aux gens les „ plus groſſiers. Dieu qui connoît mieux „ que perſonne l'eſprit de l'homme qu'il „ a formé, a mis la religion dans des „ faits populaires, qui bien loin de ſur- „ charger les ſimples, leur aident à conce- „ voir & à retenir les myſteres. M. de Fénélon en apporte un exemple qui regarde

le myſtere de la Trinité, après quoi il ajoute : „ Cet exemple ſuffit pour montrer l'utilité des hiſtoires. Quoiqu'elles „ ſemblent allonger l'inſtruction, elles „ l'abrégent beaucoup, & lui ôtent la ſéchereſſe des catéchiſmes, où les myſteres ſont détachés des faits. Auſſi „ voyons-nous qu'anciennement on inſtruiſoit par les hiſtoires. La maniere admirable dont ſaint Auguſtin veut qu'on „ inſtruiſe tous les ignorans, n'étoit point „ une méthode que ce Pere eût ſeul introduite ; c'étoit la méthode & la pratique „ univerſelle de l'Egliſe. Elle conſiſtoit à „ montrer par la ſuite de l'hiſtoire la religion auſſi ancienne que le monde ; „ Jeſus-Chriſt attendu dans l'ancien Teſtament, & Jeſus-Chriſt régnant dans le „ nouveau : c'eſt le fond de l'inſtruction „ chrétienne.

„ Cela demande un peu plus de tems „ & de ſoin, que l'inſtruction à laquelle „ beaucoup de gens ſe bornent : mais auſſi „ on ſait véritablement la religion, quand „ on ſait ce détail ; au lieu que quand „ on l'ignore, on n'a que des idées confuſes ſur Jeſus-Chriſt, ſur l'Evangile, „ ſur l'Egliſe, ſur la néceſſité de ſe ſoumettre abſolument à ſes déciſions, & „ ſur le fond des vertus que le nom chrétien nous doit inſpirer. Le Catéchiſme * hiſtorique, imprimé depuis peu „ de tems, qui eſt un livre ſimple, court,

* *C'eſt celui de M. l'Abbé Fleury.*

„ & bien plus clair que les catéchiſmes or-
„ dinaires, renferme tout ce qu'il faut ſa-
„ voir là-deſſus. Ainſi on ne peut pas dire
„ qu'on demande beaucoup d'étude.

M. de Fénélon, après avoir parcouru & indiqué les hiſtoires les plus remarquables de l'ancien & du nouveau Teſtament, ajoute ce qui ſuit. „ Choiſiſſez les plus
„ merveilleuſes des hiſtoires des Martyrs,
„ & quelque choſe en gros de la vie cé-
„ leſte des premiers chrétiens. Mêlez-y
„ le courage des jeunes Vierges, les plus
„ étonnantes auſtérités des Solitaires, la
„ converſion des Empereurs & de l'Em-
„ pire, l'aveuglement des Juifs, & leur
„ punition terrible qui dure encore.

„ Toutes ces hiſtoires ménagées diſ-
„ crétement, feroient entrer avec plai-
„ ſir dans l'imagination des enfans vive
„ & tendre toute une ſuite de religion
„ depuis la création du monde juſqu'à
„ nous, qui leur en donneroit de très-
„ nobles idées, & qui ne s'effaceroit ja-
„ mais. Ils verroient même dans cette
„ hiſtoire la main de Dieu toujours le-
„ vée pour délivrer les juſtes, & pour
„ confondre les impies. Ils s'accoutume-
„ roient à voir Dieu, faiſant tout en tou-
„ tes choſes, & menant ſecrettement à
„ ſes deſſeins les créatures qui paroiſſent le
„ plus s'en éloigner. Mais il faudroit re-
„ cueillir dans ces hiſtoires tout ce qui
„ donne les images les plus riantes & les

„ plus magnifiques, parce qu'il faut em-
„ ployer tout pour faire enſorte que les
„ enfans trouvent la religion belle, aima-
„ ble, & auguſte; au lieu qu'ils ſe la re-
„ préſentent d'ordinaire comme quelque
„ choſe de triſte & de languiſſant.

Une inſtruction ſolide, comme celle dont on vient de parler, eſt un puiſſant remede contre la ſuperſtition. „ Il ne faut „ jamais, dit le même M. de Fénélon, „ laiſſer mêler dans la foi, ou dans les „ pratiques de piété, rien qui ne ſoit tiré „ de l'Evangile, ou autoriſé par une ap-
„ probation conſtante de l'Egliſe. Il faut
„ prémunir diſcrétement les enfans con-
„ tre certains abus, qu'on eſt quelquefois
„ tenté de regarder comme des points de
„ diſcipline, quand on n'eſt pas bien
„ inſtruit. On ne peut entierement s'en
„ garantir, ſi on ne remonte à la ſource,
„ ſi on ne connoît l'inſtitution des choſes,
„ & l'uſage que les Saints en ont fait.

„ Accoutumez donc les enfans naturel-
„ lement trop crédules, à n'admettre pas
„ légérement certaines hiſtoires ſans au-
„ torité, & à ne s'attacher pas à de cer-
„ taines dévotions qu'un zèle indiſcret
„ introduit, ſans attendre que l'Egliſe
„ les approuve.

On voit, par tout ce que je viens de rapporter, la maniere d'inſtruire ſolidement les jeunes geus, & la néceſſité d'employer le tems du Collége „ à leur bien

Instruct. sur la man. d'éleverles Nov. Tom. 1. des Lettres de piété.

„ faire connoître Jesus-Christ, ses pré-
„ ceptes, ses maximes, ses remedes ; à
„ bien expliquer son Evangile ; à faire
„ connoître la grandeur de l'homme, que
„ Dieu seul peut rendre heureux ; sa chû-
„ te & sa misére, dont l'incarnation &
„ la mort d'un Dieu ont pû seules être le
„ remede ; la corruption de son cœur,
„ dont l'amour de lui-même & des cho-
„ ses sensibles est devenu le maître ; l'im-
„ puissance où il est de faire aucun bien
„ par lui-même, & sans la grace de Je-
„ sus-Christ, & le danger continuel où le
„ met la cupidité, qui subsiste toujours
„ quoique vaincue.... Il est aussi très-im-
„ portant de leur inculquer les grandes &
„ efficaces vérités de la religion : com-
„ bien Dieu est terrible dans ses jugemens:
„ combien ce que nous trouverons après
„ notre mort sera différent de nos idées:
„ quel malheur c'est que de perdre Dieu
„ sans retour ; de quelle noirceur sont les
„ péchés après le baptême ; de quel poids
„ est pour nous la vie & la mort de Je-
„ sus-Christ, dont nous devons rendre
„ compte : quelle folie c'est que de mé-
„ priser une éternelle félicité ; quelle sain-
„ teté exige la grace de la loi nouvelle de
„ ceux qui sont morts & ensevelis en Jesus-
„ Christ, blanchis dans son sang, con-
„ sacrés par l'infusion de son Esprit,
„ nourris de sa chair, & associés d'une
„ maniere si intime à sa divinité.

Il n'y a perſonne, je crois, qui ſur la ſimple lecture de ce que je viens d'expoſer, ne convienne que c'eſt-là ſans doute l'unique maniere d'inſtruire ſolidement les jeunes gens par rapport à la religion. Cette méthode demande du tems & du ſoin : mais on eſt bien dédommagé de toutes ſes peines par le fruit qu'on a lieu d'en attendre. Il s'agit de ſavoir où l'on peut placer ces inſtructions.

Les dimanches & les fêtes en ſont le tems naturel. Ces jours, par leur inſtitution, ſont deſtinés au culte divin, dont la parole de Dieu & l'inſtruction ſont une grande partie. On ſait qu'ils tiennent lieu parmi nous de ce qu'étoit le Sabbat chez les Juifs: & l'on ſait auſſi ſous quelles peines Dieu en avoit commandé la ſanctification. *Omnis qui fecerit opus in hâc die, morietur.* Il avoit abandonné aux Juifs les ſix autres jours pour leurs propres ouvrages, mais il s'étoit réſervé le ſeptieme. *Sex diebus operaberis, & facies omnia opera tua : ſeptimâ autem die ſabbatum Domini tui eſt.* C'étoit pour lui un jour privilégié & favori, conſacré uniquement à ſon culte, & dont il étoit jaloux comme d'un jour qui lui appartenoit d'une maniere particuliere. *Cuſtodite ſabbatum meum.* Il ne vouloit pas que ce jour-là on ſortît dehors, mais qu'on demeurât dans la maiſon, pour y méditer plus librement ſa loi. *Maneat unuſquiſ-*

Exod. 31. 15.

Exod. 20. 9. 10.

Exod. 31. 14.

Exod. 16. 29.

que apud ſemetipſum ; nullus egrediatur de loco ſuo die ſeptimo. a Enfin on eſt étonné de voir combien de fois, & avec quelles menaces, Dieu, dans un petit nombre de verſets, répéte & inculque ce précepte, & avec quelle force il en recommande l'obſervation.

On comprend aſſez que Dieu n'exige pas moins de nous la ſanctification des dimanches & des fêtes ; & l'on voit par conſéquent de quelle importance il eſt d'y accoutumer de bonne heure les jeunes gens : d'autant plus que ce précepte eſt preſque généralement violé dans toutes les conditions ; & ſur-tout parmi les perſonnes de qualité. Ainſi c'eſt une regle bien ſage, établie dans pluſieurs Colléges, de ne point laiſſer ſortir les penſionnaires les dimanches & les fêtes, mais d'employer la plus grande partie de ces jours à les inſtruire de la réligion. Les parens ne doivent point ſavoir mauvais gré à un Principal qui ſera exact & inflexible ſur ce point ; du moins ils ne pourront le ſoupçonner d'être attentif à ſes propres intérêts.

a Videte ut ſabbatum meum cuſtodiatis..... ut ſciatis quia ego Dominus. Cuſtodite ſabbatum meum, ſanctum eſt enim vobis. Qui polluerit illud morte morietur. Sex diebus facietis opus : in die ſeptimo ſabbatum eſt, requies ſancta Domino. Omnis qui fecerit opus in hac die, morietur. Cuſtodiant filii Iſrael ſabbatum, & celebrent illud in generationibus ſuis : pactum eſt ſempiternum inter me & filios Iſrael. *Exod. 31. 13, 17.*

J'ai

J'ai reconnu par mon expérience combien la maxime de M. de Fénélon, d'apprendre la religion aux jeunes gens par des faits historiques, étoit utile, & en même-tems agréable pour cet âge. La plûpart des instructions que je faisois au Collége, rouloient sur l'ancien Testament. Toutes les grandes vérités, soit pour le dogme, soit pour la morale, s'y trouvent : & proposées de la sorte, elles font sur l'esprit des jeunes gens une impression d'autant plus forte & plus durable, qu'elles se trouvent jointes à des faits historiques, dont le souvenir ne s'efface pas si aisément.

A ces instructions, que je faisois régulièrement après la Messe & après Vêpres, j'en joignois une autre, qui étoit encore plus utile. Quand la récréation étoit finie, & ces jours-là elle doit-être assez longue, car les enfans ont besoin de repos & de délassement, tout le monde se retiroit à sa chambre. Alors les plus grands employoient une heure à lire dans leur particulier trois ou quatre chapîtres historiques de l'ancien Testament, dont ils venoient ensuite me rendre compte vers le soir dans la chapelle. Je demandois aux écoliers, sans garder l'ordre, ce qu'ils avoient observé dans leur lecture. J'étois souvent étonné de leurs réflexions sensées & judicieuses, dont je faisois d'autant plus de cas, qu'elles venoient de leur propre

fond, & qu'elles ne leur étoient point suggérées. Il est aisé de comprendre combien cette sorte d'exercice peut être utile aux jeunes gens, non-seulement pour les instruire de la religion, mais encore pour leur former l'esprit & le jugement.

Outre ces instructions, il doit y avoir un jour particulier dans la semaine, où l'on explique le catéchisme, & cela se pratique ordinairement dans tous les Colléges. J'ai parlé ailleurs, en traitant de l'éloquence de la chaire, de la maniere de faire les catéchismes, qui doit être différente selon la différence des âges. J'ajoute seulement ici une chose, que j'ai vû pratiquer avec beaucoup de succès.

Tome II.

Ces sortes d'instructions qui se font aux écoliers plus avancés en âge, comme sont les Rhétoriciens & les Philosophes, doivent être plus fortes & plus relevées, & roulent ordinairement sur un plan suivi de religion. On oblige dans quelques Colléges les écoliers à mettre par écrit ce qu'ils ont entendu, & à faire un précis du catéchisme qu'on leur a expliqué : & plusieurs le font avec une justesse, une précision, une exactitude qui surprennent les maîtres. La même chose se pratique dans plusieurs Paroisses de Paris ; & j'ai vû de jeunes filles y réussir parfaitement.

Il ne me reste qu'un mot à dire sur les instructions qui regardent les domesti-

ques. C'eſt un des devoirs eſſentiels du Principal. Il leur doit cette récompenſe des ſervices qu'ils rendent au Collége, & il doit cet exemple aux jeunes gens, pour leur apprendre ce qu'un jour Dieu exigera d'eux. Les gens riches & de qualité ignorent pour la plûpart juſqu'où vont leurs obligations ſur ce point. Ils oublient que leurs domeſtiques ont un autre maître qu'eux, qu'ils doivent ſervir, & par conſéquent le connoître : que par cette raiſon ils ſont indiſpenſablement chargés de les faire inſtruire ſur la religion, de veiller ſur leur conduite, de leur laiſſer le tems & de leur procurer le moyen de remplir les devoirs du chriſtianiſme : qu'ils leur doivent ces ſecours ſpirituels encore plus que la nourriture & le vêtement : qu'ils répondront à Dieu du ſalut de ceux qui les ſervent, comme du leur propre ; & que les domeſtiques ſont partie de ceux dont ſaint Paul recommande le ſoin en des termes qui doivent faire trembler tous les maîtres chrétiens. *Si quelqu'un*, dit-il, *n'a pas ſoin des ſiens, & particuliérement de ceux de ſa maiſon, il renonce à la foi, & eſt pire qu'un infidéle.* Il eſt donc d'une abſolue néceſſité d'inſtruire les jeunes gens de ce devoir, & de leur en donner l'exemple par le ſoin exact qu'on prendra de faire inſtruire les domeſtiques. 1. Tim. 5. 8.

Il ſeroit à propos de donner de tems

en tems aux domeſtiques quelques livres propres à leur apprendre la religion, & à nourrir leur piété : un nouveau Teſtament, l'Imitation de Jeſus-Chriſt, des Heures, le livre des hiſtoires choiſies, & d'autres livres pareils. Cette dépenſe n'eſt pas grande, & elle peut attirer beaucoup de bénédictions ſur un Collége. Le Principal, les maîtres, les parens, peuvent y contribuer chacun de leur côté : & il ne ſeroit pas indifférent ni difficile d'accoutumer les jeunes gens à prendre quelque choſe ſur leurs menus plaiſis pour fournir à ces pieuſes libéralités.

§. II. *De l'Uſage des Sacremens.*

COMME les Sacremens ſont le canal ordinaire par lequel Dieu nous communique les ſecours dont nous avons beſoin pour vivre & mourir en chrétiens, il eſt bien important d'inſpirer aux jeunes gens pour ces ſources ſacrées de grace & de ſalut un profond reſpect, qui les ſuive dans tout le reſte de leur vie, & qui leur apprenne de bonne heure à en faire un ſaint & ſalutaire uſage.

1. *Du Baptême.*

On reçoit maintenant le baptême dans un âge qui ne permet pas de faire attention ni aux auguſtes cérémonies qui s'y obſervent, ni aux engagemens que l'on y prend. Il eſt donc néceſſaire d'en rappeller

le ſouvenir dans un tems où l'on eſt en état d'en profiter. On ne doit jamais manquer à faire renouveller aux enfans les vœux de leur baptême, ſoit à l'anniverſaire du jour où ils l'ont reçu, ſoit aux veilles de Pâques & de la Pentecôte, qui étoient autrefois les ſeuls jours où l'on adminiſtroit ce ſacrement d'une maniere publique & ſolemnelle, coutume dont on voit encore des traces précieuſes dans la proceſſion qui ſe fait ces jours-là aux fonts baptiſmaux.

Pour tirer un plus grand fruit de cette pieuſe pratique, il eſt bon de faire aſſiſter les jeunes gens au baptême de quelque enfant, afin qu'ils en voient de leurs propres yeux toutes les cérémonies, dont après cela on leur expliquera la ſignification. „ C'eſt, dit M. de Fénélon, ce qui „ en fera mieux ſentir l'eſprit & la fin. „ Par-là vous ferez entendre combien il „ eſt grand d'être chrétien : combien il „ eſt honteux & funeſte de l'être comme „ on l'eſt dans le monde. Rappellez ſou- „ vent les exorciſmes & les promeſſes du „ baptême, pour montrer que les exem- „ ples & les maximes du monde, bien „ loin d'avoir quelque autorité ſur nous „ doivent nous rendre ſuſpect tout ce qui „ vient d'une ſource ſi odieuſe, & ſi em- „ poiſonnée. Ne craignez pas même de „ repréſenter, comme S. Paul, le démon „ régnant dans le monde, & agitant les

„ cœurs des hommes par toutes les paſ-
„ ſions violentes qui leur font chercher
„ les richeſſes, la gloire, & les plaiſirs.
„ C'eſt cette pompe, direz-vous, qui eſt
„ encore plus celle du démon que du
„ monde : c'eſt ce ſpectacle de vanité au-
„ quel un chrétien ne doit ouvrir ni ſon
„ cœur, ni ſes yeux. Le premier pas qu'on
„ fait par le baptême dans le chriſtianiſ-
„ me, eſt un renoncement à toute la pom-
„ pe mondaine. Rappeller le monde mal-
„ gré des promeſſes ſi ſolemnelles faites à
„ Dieu, c'eſt tomber dans une eſpéce d'a-
„ poſtaſie, comme un Religieux, qui
„ malgré ſes vœux, quitteroit ſon cloître
„ & ſon habit de pénitence pour rentrer
„ dans le ſiécle.

2. *De la Pénitence.*

C'EST ici, après le baptême, le premier des ſacremens qu'on fait recevoir aux enfans ; & il demande beaucoup de ſoin & de préparation. Il ne faut les y admettre que quand ils commencent à être raiſonnables, & qu'ils témoignent vouloir ſe corriger de leurs petits défauts.

Le ſoin du Principal eſt de leur procurer des Confeſſeurs, dont la prudence, la capacité, & le zèle lui ſoient connus : après quoi il peut laiſſer aux enfans le choix de celui qui leur plaira d'avantage. Si dans la ſuite ils demandent à en changer, quoique peut être ils le faſſent ſans de trop bonnes raiſons, il faut après

leur avoir donné les avis néceſſaires, le leur permettre : car ſur cet article on ne doit point les gêner, mais leur laiſſer une pleine & entiere liberté.

Il faut leur bien faire ſentir l'extrême importance qu'il y a pour eux de faire de bonnes confeſſions, qui ſoient ſincères & ſans déguiſement : pour cela les avertir qu'ils doivent dire les fautes qui les humilient le plus, & les circonſtances qui les rendent plus grandes. Il eſt bon de leur repréſenter ſouvent l'horrible état où ſe trouve une ame à l'heure de la mort, lorſqu'elle ſe voit ſéparée de Dieu, dans une confuſion éternelle, pour en avoir voulu éviter une petite & paſſagère qui ne dure qu'un moment : que la honte, attachée à l'aveu de ſes fautes, peut en devenir le reméde & l'expiation ; qu'elle eſt couverte par la charité du Confeſſeur, & par le ſecret inviolable auquel il eſt obligé, & qu'elle nous épargne une autre honte ; qui ſeule, à proprement parler, mérite ce nom, lorſque nos crimes, s'ils n'ont point été expiés par une humble & ſincere pénitence, nous ſeront reprochés par la bouche de la vérité même à la face de tout l'univers.

Mais ſur quoi il faut le plus inſiſter, comme le remarque M. de Fénélon, c'eſt ſur le malheur qu'il y auroit „ de faire „ un cercle continuel & ſcandaleux du „ péché à la pénitence, & de la péniten-

„ ce au péché. Il n'eſt donc queſtion de „ ſe confeſſer, que pour ſe convertir & „ ſe corriger : autrement, les paroles de „ l'abſolution, quelques puiſſantes qu'el- „ les ſoient par l'inſtitution de Jeſus- „ Chriſt, ne ſeroient par notre indiſpo- „ ſition que des paroles, mais des paro- „ les funeſtes, qui ſeroient notre condam- „ nation devant Dieu. Une Confeſſion, „ ſans changement intérieur, bien loin „ de décharger une conſcience du far- „ deau de ſes péchés ne fait qu'ajouter „ aux autres péchés, celui d'un monſ- „ trueux ſacrilége.

Ce doit être une regle inviolable parmi les écoliers de ne parler jamais entre eux de ce que le Confeſſeur leur a dit, des avis qu'il leur a donnés, de la pénitence qu'il leur a impoſée, ni s'il leur a accordé ou différé l'abſolution. Il faut leur impoſer ſur tout cela un rigoureux ſilence, & les accoutumer par-là à reſpecter, comme ils le doivent, la ſainteté & le ſecret inviolable du Sacrement de Pénitence.

On ne peut pas fixer préciſément le tems où les jeunes gens doivent s'en approcher. Cela dépend du beſoin des pénitens, & de la prudence des Confeſſeurs. La regle de ſe confeſſer tous les mois eſt aſſez généralement obſervée dans tous les Colléges, & elle paroît fort raiſonnable.

3. *De la Confirmation.*

LA vertu propre de ce Sacrement eſt de communiquer à ceux qui le reçoivent dignement la force néceſſaire pour ſurmonter les tentations, & pour réſiſter aux ennemis de notre ſalut : & c'eſt ce que les cérémonies mêmes qu'on emploie dans ce Sacrement nous enſeignent. Faites bien comprendre aux jeunes gens, dit M. de Fénélon, „ combien nous devons fouler „ aux piés les mépris mal fondés, les „ railleries impies, & les violences mê- „ me du monde, puiſque la Confirmation „ nous rend ſoldats de Jeſus-Chriſt pour „ combattre cet ennemi. L'Evêque, di- „ rez-vous, vous a frappé * pour vous „ endurcir contre les coups les plus vio- „ lens de la perſécution. Il a fait ſur vous „ une action ſacrée, afin de repréſenter „ les anciens qui s'oignoient d'huile pour „ rendre leurs membres plus ſouples & „ plus vigoureux quand ils alloient au „ combat. Enfin il a fait ſur vous le ſigne „ de la croix, pour vous montrer que „ vous devez être crucifié avec Jeſus- „ Chriſt. Nous ne ſommes plus, conti- „ nuerez-vous, dans le tems des perſécu- „ tions, où l'on faiſoit mourir ceux qui „ ne vouloient pas renoncer à l'Evangi- „ le : mais le monde, qui ne peut ceſſer „ d'être monde, c'eſt-à-dire, corrompu, „ fait toujours une perſécution indirecte à

* *Il parle du petit ſoufflet que l'Evêque donne à ceux qu'il confirme.*

„ la piété. Il lui tend des piéges, pour „ la faire tomber, il la décrie, il s'en „ moque, & il en rend la pratique si dif- „ ficile dans la plûpart des conditions, „ qu'au milieu même des nations chré- „ tiennes, & où l'autorité souveraine ap- „ puye le christianisme, on est en danger „ de rougir du nom de Jesus-Christ, & „ de l'imitation de sa vie.

On ne peut trop inculquer cette importante vérité aux jeunes gens, dont la plus grande & la plus ordinaire tentation dans le Collége est de craindre les discours & les railleries de leurs compagnons: ce qui montre en même tems la nécessité indispensable de leur faire recevoir ce Sacrement. Il peut servir comme de préparation à l'Eucharistie, & par conséquent la précéder de quelque-tems.

Il seroit bon que les Principaux eussent un régistre pour marquer ceux qui ont reçu la Confirmation dans leur Collége, afin qu'on pût y avoir recours dans le besoin, lorsque les écoliers dans un âge plus avancé doutent s'ils ont été confirmés. Ce cas est quelquefois arrivé.

4. *De l'Eucharistie.*

On doit regarder la premiere communion des enfans comme l'action de leur vie la plus importante, & qui souvent décide de leur salut; & l'on ne peut par conséquent y apporter trop de préparation. Il

faut les y disposer de loin, leur en parler de très-bonne heure, la leur représenter comme le plus grand bonheur qui puisse leur arriver sur la terre, tâcher d'en exciter en eux un vif désir, & sur-tout leur bien faire sentir quelle pureté de mœurs demande une action si sainte.

Il est difficile de fixer le tems de la premiere communion, parce qu'il ne doit pas être reglé sur le nombre des années, mais sur le caractere d'esprit des enfans, & encore plus sur l'état de leur conscience. Il n'y a rien de plus embarrassant nide plus inquiétant pour un Principal dans la conduite d'un Collége que ce qui regarde la matiere dont je parle ici : parce que les dangers sont extrêmes de part & d'autre, soit pour trop avancer, soit pour trop reculer la premiere communion. C'est ici surtout qu'il a besoin de demander à Dieu & pour lui-même, & pour les confesseurs, la prudence & la lumiere qui leur sont nécessaires pour une décision si importante.

Le sentiment de M. de Cambrai sur cet article me paroît fort sage, & sans vouloir prescrire de regle à personne, je crois pouvoir ici le proposer. „ La premiere „ communion, dit-il, me semble devoir „ être faite dans le tems où l'enfant „ parvenu à l'usage de raison, paroîtra „ plus docile, & plus exempt de tout dé- „ faut considérable. C'est parmi ces pré- „ mices de foi & d'amour de Dieu, que

„ Jesus-Christ se fera mieux sentir & goû-„ter à lui par les graces de la communion. Quand donc on trouve réunies dans des enfans les qualités dont il est parlé ici, un fonds de docilité, une exemption de tout défaut considérable, & par conséquent une grande pureté de mœurs, des prémices, c'est-à-dire, des commencemens quoique foibles encore & imparfaits, de foi & d'amour de Dieu; on a lieu d'espérer que Dieu bénira une premiere communion faite en cet état, & qu'elle servira à faire croître & à fortifier de plus en plus de si heureuses dispositions.

Quand au contraire l'on observe dans les enfans des dispositions tout opposées, une indocilité marquée qui souffre avec peine les avis & les remontrances, des habitudes vicieuses auxquelles des rechûtes fréquentes prouvent qu'ils sont fort attachés, nul sentiment de foi, nul indice d'amour de Dieu : pour lors n'est-il pas évident qu'un Confesseur prudent & éclairé doit prendre du tems, pour s'assûrer par de sages délais d'un changement sincère & d'une conversion véritable ?

C'est dans ces occasions que les maîtres & les parens, s'ils sont véritablement chrétiens, doivent laisser aux Confesseurs une pleine & entiere liberté, & ne point gêner la conscience de leurs en-

fans par des interrogations, des plaintes, des reproches, qui peuvent avoir de très-funeſtes ſuites, & qui ſouvent donnent lieu à l'hypocriſie & à des ſacrilèges. Ils peuvent & ils doivent les exhorter avec douceur & ſageſſe à ſe diſpoſer dignement à une action ſi ſainte, mais ſe repoſer du reſte ſur la lumiere & la prudence du Confeſſeur, qui connoît l'intérieur de l'enfant, & n'en peut rendre compte à perſonne.

J'en dis autant des autres communions pendant le cours de l'année. On doit inſpirer aux jeunes gens un grand déſir de communier ſouvent; leur faire entendre que le corps de Jeſus-Chriſt devroit être notre pain quotidien; que les premiers chrétiens approchoient très-fréquemment de l'Euchariſtie, & puiſoient cette force & ce courage qui leur étoient alors ſi néceſſaires, & qui ne le ſont pas moins pour nous; & que la grande, ou plutôt l'unique douleur d'un chrétien doit être de ſe voir privé de la communion par ſa faute; *Unus ſit nobis dolor hac eſca privari.* S. Chryſ.

Il faut en même-tems leur bien marquer les diſpoſitions néceſſaires pour approcher dignement de l'Euchariſtie; & ſur-tout leur bien faire ſentir quel horrible crime c'eſt que de recevoir dans une conſcience ſouillée par quelque péché mortel, l'Auteur même de la ſainteté, de

trahir encore Jesus-Christ par un baiser comme le perfide Judas, de le crucifier de nouveau en soi, de fouler aux piés le fils de Dieu, de tenir pour une chose vile & profane le sang de l'alliance par lequel il nous a sanctifiés, & de faire outrage à l'esprit de la grace. Il n'y a rien qu'on ne doive employer pour inspirer aux jeunes gens toute l'horreur possible pour une communion indigne; & je trouve qu'ils sont bien heureux, quand ils remportent du Collége un sincère & solide respect pour les Sacremens.

Le grand danger des Communautés & des Colléges, c'est la crainte des jugemens humains quand on ne communie point avec les autres dans certains jours de fêtes. Un écolier, prêt de sortir du Collége, me vint voir la veille de Pâques au matin, & dans la conversation il me dit, sans que je lui eusse fait aucune question sur ce sujet, qu'il auroit le bonheur de communier le lendemain. Je l'en félicitai, & lui marquai ma joie, ajoutant que j'étois persuadé que nul motif humain ne l'y portoit. Il me fit sentir qu'il n'en étoit pas tout-à-fait exempt. Sur cette premiere ouverture, je louai extrêmement sa sincérité, & la confiance qu'il marquoit à un maître à qui il n'étoit point obligé de se découvrir, ce qui ne pouvoit venir que d'un fonds de

religion dont je faisois grand cas. L'amitié que je lui témoignois ayant achevé de lui ouvrir le cœur, il m'avoua nettement que la seule crainte des discours & des jugemens humains le déterminoit à la communion du lendemain, ne pouvant soutenir de s'en voir privé un jour de Pâques, pendant que plusieurs de ses compagnons, moins âgés & moins avancés que lui, en approcheroient. Je lui promis de lui épargner cette confusion. Il me remercia les larmes aux yeux, & me dit que je lui épargnerois un sacrilége. Je ne manquai pas en effet, dans l'instruction de l'après midi, de prier les maîtres & les écoliers de vouloir bien ne pas communier tous ensemble à la grande Messe, mais de se partager, comme il leur plairoit, aux basses Messes qui se diroient dans les chapelles, où personne n'observoit ce qui s'y passoit. Et cette pratique devint pour moi une regle dans la suite.

5. *Des Pratiques de Dévotion.*

Il y a certaines pratiques de dévotion courtes & faciles, qui ne sont point à charge aux jeunes gens, mais qui les avertissent de plusieurs devoirs qu'on néglige pour l'ordinaire, & qui les accoutument à faire entrer la piété dans la plûpart de leurs actions.

La dévotion à Jesus-Christ doit l'em-

porter infiniment sur toutes les autres ; & l'on ne peut inculquer aux jeunes gens trop fortement ni trop fréquemment ces
Joan. 17. 3. paroles de l'Evangile : *la vie éternelle consiste à vous connoître vous qui êtes le seul Dieu véritable, & Jesus-Christ que vous avez envoyé.* Elles nous apprennent que la vraie piété est fondée sur la connoissance de Dieu, & sur celle de Jesus-Christ, c'est-à-dire de ses mystères, de ses maximes, & de ses exemples. Ce que les Evangélistes rapportent de sa divine enfance doit leur être parfaitement connu & familier, sur-tout ce qu'il fit à l'âge
Luc. 2. 41. 52. de douze ans dans le Temple : circonstance précieuse, que Jesus-Christ a voulu qui fût conservée dans l'Evangile,
Matt. 19. & 14. afin que les jeunes gens y trouvassent un parfait modéle de toutes les vertus qui
Luc. 9. 48. conviennent à leur âge. Il faut souvent le leur représenter plein de tendresse pour les enfans, leur imposant les mains, & les béniſſant avec bonté, leur donnant un libre accès auprès de lui, déclarant que le Royaume des Cieux leur appartient, & voulant bien regarder comme fait pour lui tout ce qu'on fera pour eux.

Il faut aussi recommander beaucoup aux enfans la dévotion à la sainte Vierge, les exhorter à la prendre pour leur mere & leur protectrice dans tous leurs besoins, de solemniser avec une piété particuliere toutes ses fêtes, & de la prier

inſtamment d'obtenir pour eux deux grandes vertus, qui ont fait ſon caractere propre, & qui ſont ſi néceſſaires aux jeunes gens, la pureté & l'humilité.

On doit auſſi leur recommander la dévotion aux ſaints Anges, & particuliérement à leur Ange Gardien, qui leur eſt donné pour veiller continuellement ſur eux, & ſur tous leurs beſoins tant corporels que ſpirituels; & au Saint dont ils portent le nom, & qu'ils doivent regarder comme leur patron particulier. De petites Litanies où l'on fait entrer tous ces noms, n'allongent pas de beaucoup la priere. Quand on célébre dans le cours de la ſemaine la fête de quelque Saint plus conſidérable, on en inſére le nom dans la Litanie du ſoir précédent: & il eſt à ſouhaiter que le Principal, dans l'inſtruction du Dimanche, annonce ces fêtes, & en diſe un mot.

Dès que les enfans ſe réveillent, il eſt bon qu'ils s'accoutument à faire le ſigne de la croix; & comme ſi Dieu dans ce moment leur diſoit: *Mon fils, donnez-moi votre cœur*, qu'ils lui répondent: Je m'offre à vous, ô mon Dieu, de toute l'étendue de mon cœur: *corde magno, & animo volenti.* Præbe fili mi cor tuum mihi. *Prov. 23. 26. 2. Macab. 1. 3.*

Chaque étude doit commencer par une courte priere. Quand les enfans parlent en public, & font quelque exercice, le ſigne de la croix doit en être le ſignal

& le commencement. J'en dis autant pour les maîtres. On ſait que les premiers chrétiens employoient ce ſigne ſalutaire en toute occaſion.

Les prieres avant & après le repas ſont régulièrement obſervées dans tous les Colléges. Quoi de plus juſte & de plus raiſonnable en effet, que de rendre cet hommage public à la bonté & à la libéralité de Dieu, de qui l'on tient tout, & que l'on doit par conſéquent remercier de tout. Maintenant, à la honte de notre ſiécle, cette ſainte coutume, conſacrée par l'uſage de tous les tems, même chez les payens, s'abolit de plus en plus chaque jour parmi nous, ſur-tout chez les riches & chez les grands, où il n'en reſte preſque aucune trace, & où il ſemble qu'on rougiroit de paroître chrétiens. Il faut prémunir les enfans contre cet abus, en les accoutumant, même au déjeûner & au goûter, à faire le ſigne de la croix ſur la nourriture qu'ils doivent prendre. On prend occaſion de les inſtruire ſur ce ſujet, en leur expliquant ce qui eſt dit de Jeſus-Chriſt, que *s'étant mis à table* avec les deux diſciples qui alloient à Emmaüs, *il prit le pain*, LE BENIT, *& l'ayant rompu le leur donna.*

Luc. 24. 30.

Je n'ai pas beſoin d'avertir de l'obligation indiſpenſable où nous ſommes de prier tous les jours pour la perſonne ſacrée du Roi; Le Statut de l'Univerſité

y eſt formel, & il s'obſerve par-tout exactement.

Il faut auſſi ſe ſouvenir des beſoins, tant publics de la Religion & de l'Etat, que particuliers par rapport aux parens & aux amis.

On ne doit pas oublier aux Quatre-tems d'avertir les jeunes gens de ſe joindre aux prieres communes de l'Egliſe, & de demander avec elle à Dieu qu'il lui plaiſe de nous accorder le repentir & le pardon de nos péchés, de répandre ſa bénédiction ſur les fruits de la terre, & de donner à ſon Egliſe de bons paſteurs & de bons miniſtres : qui ſont les trois motifs pour leſquels ces prieres ont été établies. Chacun des trois jours après la Meſſe on pourroit s'acquitter de ce devoir. *a Ut remiſſionem peccatorum noſtrorum nobis dones : Ut fructus terræ dare & conſervare digneris: Ut ſacerdotes tui induantur juſtitiam* A chaque article les écoliers répondront, *Te rogamus, audi nos.* Le ſamedi, jour de l'ordination, on peut ajouter cette priere, compoſée des paroles de l'Ecriture : *b*

a *Nous vous prions de nous accorder le pardon de nos péchés : De nous donner & de nous conſerver les fruits de la terre ; De revêtir vos miniſtres de juſtice & de ſainteté.*

b *Seigneur Jeſus, qui êtes la porte des brebis, & par qui il faut entrer pour être ſauvé : bon Paſteur, qui avez donné votre vie pour vos brebis, ayez pitié des peuples qui ſont languiſſans, & diſperſés comme des brebis qui n'ont point de paſteur. La moiſſon eſt grande, Seigneur ; mais il y a peu*

Joan. 10. Matt. 9. Act. 1. *Domine Jesu, ostium ovium, per quem si quis introierit salvabitur; bone Pastor, qui animam tuam posuisti pro ovibus tuis: miserere populorum, qui sunt afflicti & jacentes sicut oves non habentes pastorem. Messis quidem multa, operarii autem pauci. Rogamus ergo te dominum messis, ut mittas operarios in messem tuam. Tu, qui cordis nosti omnium, ostende quos elegeris. Amen.*

Lorsque quelqu'un des parens ou de amis, quelque Evêque ou quelque Magistrat, est dangereusement malade, on peut dire tous les jours à la fin du repas

Joan. 11. 3. *a Domine, ecce quem amas, infirmatur.*

Quand il est sorti du danger, on en remercie Dieu: *b Agimus tibi gratias, Domine, pro famulo tuo, cujus infirmitas non fuit ad mortem, sed pro gloria tua.*

V. 4. S'il meurt, on prie Dieu pour lui après sa mort.

Quand la sonnette avertit qu'on porte le Corps de Notre-Seigneur Jesus-Christ à quelque malade, on se met à genoux & l'on fait les trois prieres suivantes: dont la premiere est un acte de foi pour ado

d'ouvriers : nous vous prions donc, vous qui êtes le maître de la moisson, d'y envoyer des ouvriers. Vous qui connoissez les cœurs de tous les hommes, montrez qui sont ceux que vous avez choisis. Nous vous en prions, ô Dieu qui vivez & régnez éternellement. Amen.

a *Seigneur, celui que vous aimez est malade.*

b *Nous vous remercions pour votre serviteur, dont la maladie n'a point été à la mort, mais seulement pour votre gloire.*

rer Jesus-Christ, la seconde regarde le malade, & par la troisieme on demande pour soi-même la grace de recevoir un jour Jesus-Christ en viatique. *a Tu es Christus filius Dei vivi.... Domine, ecce quem amas infirmatur.... Domine, semper da nobis panem hunc, præsertim in hora mortis.* Matt. 16. 16. Joan. 6. 34.

Chaque écolier peut avertir du jour de sa naissance & de son baptême ; & l'on prie les autres de s'en souvenir le lendemain à la Messe, & d'en rendre graces pour lui & avec lui.

Ces petites pratiques, fort faciles par elles-mêmes, & qui ont lieu en différentes occasions selon les différens besoins, ne tendent, comme on le voit aisément, qu'à inspirer aux jeunes gens du goût pour la piété, & à les accoutumer de bonne heure à s'acquitter de certains devoirs de religion, qui sont ordinairement ignorés ou négligés.

CHAPITRE SECOND.

Du Devoir des Régens.

APRE'S tout ce que j'ai dit jusqu'ici dans cet Ouvrage sur la maniere

a *Vous êtes le Christ, le fils du Dieu vivant.... Seigneur, celui qui vous aimez est malade..... Seigneur donnez-nous toujours ce pain, sur-tout à l'heure de la mort.*

d'enſeigner, ce qui regarde principalement les Régens, il me reſte peu de choſes à ajouter ſur cette matiere. Je le réduirai à quatre ou cinq articles : la diſcipline des claſſes, les exercices qui s'y font pour faire paroître les écoliers, les compoſitions & les actions publiques, les études que doivent faire les maîtres, l'application de tout ce qui a été dit à la conduite & à l'intérieur des claſſes.

ARTICLE PREMIER.

De la Diſcipline des Claſſes.

ELLE conſiſte à contenir les écoliers dans l'ordre, à ſe faire écouter avec ſilence, & à ſe faire obéir au premier ſignal : en quoi ſur-tout paroît l'autorité du maître, qualité rare, mais abſolument néceſſaire pour faire obſerver une exacte diſcipline. J'en ai parlé ailleurs.

J'ai déjà remarqué auſſi que l'émulation eſt le grand avantage des claſſes. On ne peut être trop attentif à l'exciter & à l'entretenir parmi les écoliers. Il y a mille moyens différens d'y réuſſir, qui dépendent de l'induſtrie & de l'activité d'un maître zélé pour l'avancement de ſes diſciples. Le grand art & la grande habileté, eſt de ſavoir inſpirer aux médiocres mêmes de l'ardeur pour le travail.

Mais la partie la plus eſſentielle de la

discipline des classes, & pour ce qui regarde les mœurs & la Religion. Ce n'est pas que je croie que les Régens en doivent parler ni longuement, ni fréquemment : ce seroit le moyen de rebuter les jeunes gens. Mais cet objet est le principal motif qui domine dans leur esprit. Ils ne le perdent jamais de vûe, quoiqu'ils n'y paroissent pas toujours attentifs. Ils ménagent avec adresse toutes les occasions qui se présentent de faire quelques remarques, ou d'établir quelques principes, qui y aient du rapport. Ce n'est quelquefois qu'un mot dit ce me semble au hazard : mais ce mot a souvent de grandes suites. *a* C'est ainsi qu'une comparaison tirée des spectacles par saint Augustin pendant qu'il expliquoit en Rhétorique un endroit de quelque Auteur, servit à ouvrir les yeux à saint Alipe, qui étoit pour lors son disciple, & aimoit ces spectacles jusqu'à la fureur. *Confes. lib. 6. cap. 7.*

Outre ces instructions publiques & communes, le Régent peut encore beaucoup servir aux écoliers par l'attention qu'il a sur leur conduite, par les entretiens particuliers qu'il a quelquefois avec eux, par les avis qu'il leur donne & les

a Et fortè lectio in manibus erat, quam dum exponerem, opportunè mihi videbatur adhibenda similitudo. Circensium, quo illud, quod insinuabam, & jucundius & planius fieret, cum irrisione mordaci eorum, quos illa captivasset insania.

remontrances qu'il leur fait, par le soin qu'il prend de les placer en Classe auprès de compagnons qui ne leur soient point dangereux, & par mille autres industries pareilles.

Un des moyens les plus sûrs de leur être utile, c'est d'entretenir commerce avec les parens, de s'informer par eux de leur caractere & de leur conduite; à la premiere absence d'un écolier, de leur en donner aussi-tôt avis, pour en prévenir les suites, dont sans cela on se rend responsable. Cette pratique est sur-tout nécessaire en Philosophie, où les écoliers se donnent plus de liberté. Je sai que la plûpart des parens songent peu à voir les Professeurs, & j'aurai lieu dans la suite de parler de cet abus : mais leur nonchalance ne doit point empêcher ni diminuer le zèle de ceux-ci.

Je ferois tort à la probité & à la religion des Professeurs, si je m'arrêtois ici à prouver que le soin des mœurs fait une partie essentielle de leur devoir. Penser autrement, ce seroit se déshonorer soi-même, & se dégrader au-dessous des maîtres payens.

ARTICLE II.

Faire paroître les écoliers en public.

Il y a plusieurs manieres de former les

les jeunes gens à la parole, & de les faire paroître en public, dont chacune peut avoir son utilité. Je n'en rapporterai ici que deux qui sont plus en usage dans l'Université : à quoi j'ajouterai quelque avis & quelques regles sur ce qui regarde la prononciation.

§. I. *Des Exercices.*

On appelle ainsi les actions publiques dans lesquelles les écoliers rendent compte des Auteurs qu'ils ont vûs en Classe, ou en particulier, & de tout ce qui a fait la matiere de leurs études. Il faut que cette sorte d'exercice ait paru avoir beaucoup d'utilité, & ait été tout-à-fait au goût du Public, puisqu'en fort peu de tems, sans aucune ordonnance de la part de l'Université, elle a été adoptée par tous les Colléges, qu'elle a passé dans les maisons particulieres, & qu'elle a pénétré dans toutes les provinces.

En effet, c'est la maniere la plus simple, la plus naturelle, & en même-tems la plus avantageuse de produire les jeunes gens en public, que de leur faire ainsi rendre compte des Auteurs qu'on leur a expliqués. Par-là on les tient en haleine pendant toute une année, & on les oblige d'apporter beaucoup plus d'attention à leurs études, en leur montrant de loin le Public comme devant être le témoin & le juge du progrès qu'ils y auront fait.

On leur donne auſſi par-là une honnête hardieſſe, en les accoutumant de bonne heure à paroître en public, à parler devant le monde, à ne point fuir la lumiere : & en les guériſſant d'une timidité naturelle & pardonnable à cet âge, mais qui ſeroit un obſtacle à une partie du bien qu'ils pourroient faire dans la ſuite, & qui ſouvent devient invincible, quand on ne s'eſt point appliqué dans ces premieres années à la ſurmonter.

Quelques perſonnes croyoient qu'on devroit faire parler latin dans ces exercices. J'ai été moi-même quelque-tems dans cette penſée & dans cette pratique : mais l'expérience m'a fait connoître qu'elle étoit moins utile aux jeunes gens. Le principal but qu'on ſe propoſe, c'eſt de les préparer aux emplois qu'ils doivent un jour exercer ; inſtruire, plaider, faire le rapport d'une affaire, dire ſon avis dans une compagnie. Or tout cela ſe fait en françois, & à peu de choſe près de la maniere dont on parle dans les exercices. D'ailleurs croit-on qu'il ſoit facile, même poſſible à un jeune homme de s'expliquer élégamment en latin? Quelle gêne quelle contrainte pour un écolier ! N'eſt ce pas lui ôter la moitié de ſon eſprit, & le mettre hors d'état de produire au-dehors ſes penſées, en quoi conſiſte ſur-tout l'avantage & l'agrément de ces exercices. Enfin nous eſt-il permis de négliger abſo

lument le soin de notre langue, dont nous devons faire usage tous les jours, & de donner toute notre application à des langues mortes & étrangères ! Le sentiment du public sur ce point n'a pas été douteux.

Il s'agit maintenant de sçavoir de quelle maniere on doit faire ces exercices. Le moyen sûr d'y réussir, comme en toute autre chose, c'est d'y mêler l'agréable à l'utile :

Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci.

L'utile doit marcher avant tout, c'est-à-dire, qu'un jeune homme doit avoir étudié avec soin l'Auteur sur lequel il entreprend de répondre, rendre compte des difficultés qui s'y trouvent, éclaircir les endroits obscurs, faire sentir la force & l'énergie des expressions & des pensées, & tâcher de rendre dans la traduction qu'il en fera de vive voix le sens & les beautés de l'original.

S'il s'agit de grec, sur-tout dans les commencemens, il faut que le répondant soit en état de rendre raison de chaque mot, où il est, en quel cas, & pour quoi, en quel tems, en quel meuf, quelle est sa signification & sa racine ; & qu'il puisse sur le champ former tous les tems d'un verbe conformément aux regles de sa grammaire. J'en dis autant à proportion d'un Auteur latin par rapport aux commençans. Ils doivent aussi avoir quelque teinture des histoires qui y sont rappor-

tées & de la situation des villes & des fleuves dont il y est parlé, aussi bien que des fables, s'il s'y en rencontre. Dans les Classes plus avancées, ces connoissances doivent avoir plus d'étendue.

Voilà ce que j'appelle le fond des exercices, ce qui en fait la base, ce qu'il faut toujours supposer ; qui est de bien posséder les Auteurs & les matieres sur quoi l'on répond. Mais il ne faut pas s'en tenir-là ; & l'habileté d'un Maître, par rapport à ces exercices, est d'y savoir jetter de l'agrément, & d'éviter une triste sécheresse qui les fait languir, & les rend ennuyeux à l'Auditeur.

Deux choses ce me semble, peuvent surtout contribuer à faire goûter ces exercices. La premiere est que le Répondant s'applique particulierement à faire sentir & remarquer les beautés de l'Auteur qu'il explique, c'est sur quoi je me suis fort étendu dans les deux premiers volumes de cet ouvrage. La seconde, qu'il fasse des réflexions judicieuses sur les faits & les histoires, aussi bien que sur les maximes qui se rencontrent dans les livres dont il rend compte, & c'est sur quoi j'ai essayé de donner quelques modéles dans mes deux derniers volumes. J'ai toujours observé que ces deux choses plaisent extrêmement à l'auditeur parce qu'elles marquent du côté du jeune homme du goût & du jugement : & c'est de quo

l'on fait le plus de cas, & à quoi effectivement les maîtres doivent s'appliquer davantage.

Je croi donc qu'outre l'étude foncière dont j'ai parlé, qui fait l'utile & le solide des exercices; on peut préparer quelques endroits d'une maniere particuliere; donner sur cela aux écoliers quelques cahiers, qu'on leur fait lire plusieurs fois avec attention, & même apprendre par cœur, sur-tout dans les commencemens. On sent bien que des endroits préparés ainsi avec soin par un maître habile doivent plaire beaucoup plus que ce qu'un jeune homme diroit de lui-même sur le champ. Il apprend & s'accoutume par-là à bien penser & à bien parler; & il y joint des réflexions qui viennent de son propre fonds, auſquelles celui qui interroge donne lieu par les questions qu'il lui fait. Mais je ne pense pas qu'il soit à propos de charger la mémoire des jeunes gens d'un grand nombre de cahiers de cette sorte, de peur que se reposant sur le travail d'autrui ils ne fassent point d'effort de leur côté, & ne négligent l'étude de l'Auteur même sur lequel ils doivent répondre.

Il y a une maniere d'interroger qui contribue beaucoup à faire paroître le répondant, & d'où l'on peut dire que dépend tout le succès d'un Exercice. Il ne s'agit pas pour lors d'instruire l'écolier,

encore moins de l'embarraſſer par des queſtions recherchées & difficiles, mais de lui donner lieu de produire au-dehors ce qu'il ſait. Il faut ſonder ſon eſprit & ſes forces ; ne lui rien propoſer qui ſoit au-delà de ſa portée, & à quoi l'on ne doive raiſonnablement préſumer qu'il pourra répondre ; choiſir les beaux endroits d'un Auteur, ſur leſquels on peut être ſûr qu'il eſt mieux préparé que ſur tous les autres, & qui par leur beauté intéreſſent davantage l'auditeur ; quand il fait un récit, ne l'interrompre point mal-à propos, mais le lui laiſſer continuer de ſuite juſqu'à ce qu'il ſoit achevé ; propoſer alors ſes difficultés avec tant de netteté & tant d'art, que l'écolier, s'il a un peu d'eſprit, y découvre la ſolution qu'il en doit donner ; avoir pour regle de parler peu, mais de faire parler beaucoup le répondant ; enfin ſonger uniquement à le faire paroître en s'oubliant ſoi-même, par où l'on ne manque jamais de plaire à l'auditoire & de s'attirer ſon eſtime.

La matiere ordinaire des exercices doit être ce qu'on explique en claſſe pendant le cours de l'année, enſorte que pour s'y bien préparer, il ſuffiſe preſque de ſe rendre bien attentif aux leçons du Profeſſeur. Un écolier plus laborieux, & qui a des ſecours particuliers, peut y ajouter quelque choſe ; & en cela ſon zèle eſt fort louable, pourvû que ce travail extraordi-

naire ne nuise point aux devoirs essentiels de la classe.

Je voudrois, quelque Auteur qu'on expliquât, sur-tout s'il est grec, qu'on établît pour regle dans les Exercices de commencer par faire expliquer à l'ouverture du livre, & que l'écolier marquât en peu de mots dequoi il s'agit dans les endroits sur lesquels il seroit tombé. C'est le moyen d'obliger le répondant d'être également prêt sur-tout, & de prouver aux Auditeurs que les Exercices se font de bonne foi.

Ce fondement une fois posé, je le répéte encore, il faut employer tous ses soins pour répandre de l'agrément dans les Exercices. On a vû souvent des auditoires assez nombreux prêter une attention étonnante pendant un assez long-tems, parce que les choses y étoient traitées d'une maniere fort intéressante.

Un jeune homme répond sur l'Evangile grec selon saint Luc. Après que, pour faire ses preuves, il a expliqué, comme je l'ai dit, quelques lignes de côté & d'autre à l'ouverture du livre; il s'arrête aux histoires les plus remarquables, par exemple à celle de Lazare & du mauvais Riche. Il en fait le récit en y mêlant les passages latins, & même grecs de l'Evangile, qui renferment quelque belle maxime. *Factum est ut moreretur mendicus, & portaretur ab Angelis in sinum Abrahæ.* Luc. 16. 22.

Mortuus est autem dives, & sepultus est in inferno.... Crucior in hac flamma. Et dixit
v. 24. 25. *illi Abraham : Fili, recordare quia recepisti bona in vita tua, & Lazarus similiter mala ; nunc autem hic consolatur, ut verò cruciaris, &c.* On demande à l'écolier lequel il auroit mieux aimé être ou du Riche ou de Lazare : il n'hésite pas sur le choix. On lui en demande ensuite les raisons : l'endroit même qu'il explique les lui fournit. Par-là on le met sur les voies, & on lui donne lieu de tirer de son propre fonds, ou du moins du livre qu'il a entre les mains, des réflexions très-solides sur les principales circonstances de cette histoire. A cette occasion on lui fait rapporter tout ce qui est dit dans le même Evangile sur la pauvreté & sur les richesses. Il est aisé de comprendre combien, sous le prétexte d'enseigner la langue grecque à un jeune homme, on lui peut mettre d'excellens principes dans l'esprit. On voit toujours les auditeurs sortir extrêmement contens de ces sortes d'Exercices.

Quand les écoliers répondent sur Quinte-Curce, sur Salluste, sur Tite-Live, sur quelques vies de Plutarque, combien y a-t-il de réflexions à faire sur les actions des grands hommes dont il y est parlé ? Il n'est pas étonnant que des auditeurs qui ont du sens & du goût, soient charmés d'entendre dire de si belles choses à de jeunes gens, & de leur voir

faire usage de ce qu'il y a de plus beau & de plus solide dans les Auteurs anciens.

Un des exercices qui réussissent le mieux, & qui plaisent d'avantage au public, est sur la Rhétorique. On fait lire à un jeune homme des endroits choisis de Cicéron & de Quintilien, où les grands principes d'éloquence sont établis; & on les lui fait apprendre par cœur pendant le cours de l'année à la place des leçons ordinaires. On lui en fait faire l'application à des harangues de Démosthéne & de Cicéron qu'on lui a auparavant expliquées avec soin. On l'oblige de marquer la différence du stile & du caractere de ces deux grands Orateurs, qui ont toujours été regardés comme les modéles les plus parfaits de l'éloquence. Des plus habiles Avocats du Parlement qui assistérent en grand nombre à un pareil Exercice que faisoit le fils * d'un illustre Magistrat, en sortirent extraordinairement contens, & il est vrai que le Répondant parloit avec toute la grace que l'on peut désirer.

* *Le fils aîné de M. de Fleury Procureur-Général.*

On vient de faire tout récemment dans un Collége l'essai d'un nouvel Exercice, qu'on a lieu d'espérer qui aura des suites avantageuses par l'heureux succès qu'il a eu. Il regarde la langue françoise. On avoit fait lire à deux jeunes freres *, dont l'un étudioit en Cinquieme, & l'autre en Troisiéme, des Remarques sur cette langue extraites avec choix & discernement de

* *Fils du même M. de Fleury Procureur-Général.*

plusieurs livres qui traitent de cette matiere. Ils en ont fait l'application à plusieurs endroits tirés de l'histoire de Théodose par M. Fléchier, qu'on leur a proposés à l'ouverture du livre, & ils y ont fait observer en même-tems, comme cela se pratique en expliquant un Auteur latin, ce qui s'y trouve de plus beau & de plus remarquable soit pour les pensées & les expressions, soit pour les principes & la conduite de la vie. Cette interrogation, ajoutée aux autres matieres qui composoient cet Exercice, a paru être fort du goût du Public, & a fait désirer qu'elle fût mise dans la suite en usage. N'est-il pas raisonnable en effet de cultiver avec quelque soin l'étude de notre langue propre & naturelle, pendant que nous donnons tant de tems à celle des langues anciennes & étrangères?

§. II. *Des Tragédies.*

Voici un genre d'Exercice fort ancien dans l'Université, qui est encore en usage dans plusieurs Colléges, & que d'autres ont entierement abandonné. Sans prétendre condamner ceux de mes Confreres qui pensent autrement que moi sur cette matiere, ce qui ne m'appartient point, je ne puis m'empêcher d'approuver extrêmement la conduite de ceux qui ont crû devoir renoncer absolument à la coutume d'exercer les jeunes gens à la décla-

mation en leur faisant réciter des Tragédies, parce qu'il me semble que cette coutume entraîne après elle beaucoup d'inconvéniens.

1. Quelle charge, quel fardeau pour un Régent d'avoir à composer une Tragédie ! La profession n'est-elle pas assez dure par elle-même, sans en appésantir encore le joug par un travail si triste & si ingrat ?

2. J'appelle triste & ingrat un travail, dont on ne peut presque pas se promettre un heureux succès. On sait ce que coutoient à M. Racine les piéces de théâtre qu'il nous a laissées, & cependant, outre un génie admirable pour la poësie, & des talens singuliers pour le théâtre, il avoit tout son tems à lui. Que doit-on attendre d'un Régent, d'ailleurs fort occupé, & qui peut avoir tout le mérite de sa profession, sans avoir le talent de faire de bons vers françois, moins encore celui de faire de grands poëmes ?

3. S'il y a quelque chose capable de ruiner la santé d'un Professeur, c'est d'exercer à la déclamation pendant un tems assez considérable huit ou dix écoliers. Il faut, comme le dit Juvenal des Maîtres de Rhétorique, avoir une poitrine de fer pour résister à une fatigue si accablante :

Declamare doces, ô ferrea pectora, Vecti.

J'en appelle à l'expérience.

4. Il arrive ſouvent que les écoliers, ſous prétexte de ſe préparer à la Tragédie, abandonnent ou négligent pendant près de deux mois le devoir eſſentiel de la Claſſe ; ce qui n'eſt pas un petit inconvénient.

5. Je n'inſiſte point ſur la dépenſe qu'entraînent néceſſairement les Tragédies, ni ſur la peine qu'on a ſouvent à trouver des Acteurs, qui ſe croient quelquefois en droit de faire la loi au Profeſſeur, parce qu'il ne peut ſe paſſer d'eux.

6. Encore, ſi les jeunes gens tiroient de cet exercice un profit ſolide & durable. Mais il faut, pour l'ordinaire, que le lendemain du jour où la Tragédie a été repréſenté, on oublie tout ce qu'on s'eſt bien donné de la peine à apprendre par cœur.

On a prétendu remédier à une partie de ces inconvéniens, en choiſiſſant des Tragédies compoſées par les plus habiles Auteurs, & en les accommodant au théâtre des Colléges, c'eſt-à-dire, en retranchant de ces piéces les perſonnages de femmes : & il faut avouer qu'on y a réuſſi en partie, & que par-là on remplit la mémoire des jeunes gens d'excellens morceaux de poëſie, qui peuvent beaucoup ſervir à leur former l'eſprit & le goût.

7. Mais il peut y avoir dans cet uſage-là même un défaut, qui eſt commun aux

bonnes & aux mauvaises Tragédies. *a* Quintilien observe après Cicéron qu'il y a une grande différence entre la prononciation des Comédiens, & celle des Orateurs, quoique l'on doive contenir que l'une peut servir à l'autre. Si cela est, pourquoi exercer les jeunes gens dans une maniere de prononcer, qu'il faudra nécessairement qu'ils évitent, quand ils auront à parler en public?

8. Une des grandes peines du Régent dans cet exercice, (je l'ai plusieurs fois éprouvé, & je ne suis pas le seul) c'est de contenir dans l'ordre les écoliers qu'on est souvent obligé de réunir ensemble, & sur lesquels il est difficile de veiller comme on le doit, le soin de former à la déclamation ceux qui parlent actuellement, demandant l'attention du Maître toute entiere.

9. Je finis pour abréger, par l'inconvénient qui doit paroître le plus grand, parce qu'il peut nuire à la piété & aux mœurs: c'est le danger qu'il y a que cette sorte d'exercice ne fasse naître dans l'esprit des maîtres & des écoliers, comme cela est assez naturel, le désir de s'instruire par leurs yeux de la maniere dont on doit déclamer les Tragédies, de fréquen-

a. Ne gestus quidem omnis ac motus à comœdis petendus est. Quamquam enim utrumque eorum ad quemdam modum præstare debet orator, plurimum tamen aberit à Scenico. *Quint. l. 1, cap. 11.*

ter pour cela le théâtre, & de prendre pour la Comédie un goût, qui peut avoir des suites bien funestes, sur-tout à cet âge.

Ce qui contribue le plus, si je ne me trompe, à conserver les Tragédies, c'est que plusieurs les regardent comme le seul moien de donner à la distribution des prix une certaine solemnité, nécessaire pour exciter & pour entretenir parmi les jeunes gens l'émulation, qui est un des grands avantages des Colléges. A cela je ne puis opposer une meilleure réponse que l'expérience même. J'ai vû, pendant plus de vingt ans de suite, distribuer les prix dans un exercice ordinaire avec une très-grande célébrité, & un très-grand concours de personnes choisies & distinguées, qui pendant tout l'exercice gardoient un profond silence, ce qui n'arrive pas toujours, quand on représente des piéces de théâtre. Cela n'est point particulier à un Collége. Il y en a plusieurs où ces exercices se font avec beaucoup d'éclat : & tout récemment il s'en est fait un au Collége de la Marche pour la distribution des prix, où l'Auditoire étoit très-nombreux & très choisi, & où le Répondant * s'est acquis une grande réputation.

* *C'étoit le fils de M. de Fieubet Conseiller au Parlement*

Toutes ces raisons jointes ensemble, me font croire que la Tragédie convient moins aux jeunes gens que les autres Exercices dont j'ai parlé. Mais, comme les sentimens doivent être libres, & qu'ils

ſont partagés ſur ce ſujet, je n'ai garde de blâmer ceux qui retiennent l'ancien uſage, en y apportant toutes les précautions néceſſaires.

Une des plus eſſentielles, ce me ſemble, eſt de ne point faire entrer dans les Tragédies la paſſion de l'amour, quelque honnête & légitime qu'elle puiſſe paroître. „ Tout ce qui peut faire ſentir l'amour, „ dit M. de Fénélon, „ plus il eſt adouci & „ enveloppé, plus il me paroît dangé- „ reux. „ M. de la Rochefoucault penſe de même. „ Tous les grands divertiſſemens, „ dit-il, ſont dangéreux pour la vie chré- „ tienne: mais entre tous ceux que le mon- „ de a inventés, il n'y en a point qui ſoit „ plus à craindre que la Comédie. C'eſt „ une peinture ſi naturelle & ſi délicate „ des paſſions, qu'elle les anime & les fait „ naître dans notre cœur, & ſur-tout celle „ de l'amour, principalement lorſqu'on „ ſe repréſente qu'il eſt chaſte & fort hon- „ nête. Car plus il paroît innocent aux „ ames innocentes, & plus elles ſont ca- „ pables d'en être touchées, &c. *Educat. des filles.*

Je ne parle point ici du ballet & de la danſe, qui ſervent quelquefois d'accompagnement à la Tragédie, parce que cette coutume n'a point lieu dans l'Univerſité.

Il s'y étoit gliſſé un abus encore plus intolérable, & *a* défendu expreſſément par

a Non induetur mulier veſte virili, nec vir uteru

la loi de Dieu ; (je ne sai pas quelle en étoit l'origine) & qui y a duré longtems : c'étoit de travestir les jeunes gens en femmes dans les Tragédies. Avoit-on pu ignorer pendant tant d'années qu'une telle coutume, pour me servir des termes de l'Ecriture, étoit abominable devant Dieu ? L'imprudence de quelque personne, peut-être peu instruite ou peu religieuse, l'aura d'abord introduite. On a suivi après, sans réflexion, un usage qu'on a trouvé établi. Dès que l'Université l'a défendu, tout le monde a ouvert les yeux, & s'est rendu à un réglement si sage & si nécessaire. Ceux qui y eurent le plus de part, y furent principalement déterminés, parce qu'ils avoient entendu dire d'un Professeur *a* fort habile, & encore plus homme de bien, qui témoigna en mourant une peine extrême d'avoir suivi cette coutume, qu'il savoit avoir été pour quelques écoliers une occasion de déréglement. C'est-là le tems & la situation où il faut se placer, pour juger sainement de ce qui est à suivre ou à éviter.

a M. de Belleville Professeur de Réthorique au Collége du Plessis.

§. III. *De la Prononciation.*

J'AI promis de dire un mot de la Prononciation, qui fait partie de la Rhétorique : & c'est ici le lieu. Il est à craindre que les maîtres ne la négligent trop,

veste fœminea : abominabilis enim apud Deum est qui facit hæc. *Deut. 22. 5.*

& pour eux-mêmes, & pour leurs disciples. On doit, sur-tout dans les classes plus élevées, prendre chaque semaine un jour pour y exercer les jeunes gens à la déclamation pendant l'espace au moins d'une demie heure. J'ai vû pratiquer assez régulièrement cette coutume pendant que j'étois écolier : & je m'y suis conformé, étant devenu maître. Le traité de Quintilien sur la Prononciation est court, mais excellent, & il peut être fort utile aux maîtres, en y joignant celui de Cicéron. Il y en a un autre en françois, mais manuscrit, qui vient du fameux M. *a* Lenglet, qui excelloit dans l'art de prononcer, encore plus que dans tout le reste. Je me servirai de ces différens traités pour donner sur la prononciation les regles les plus générales, & qui sont le plus d'usage.

Lib. 11. c. 3.

Lib. 3. de Orat. n. 213 227.

a M Lenglet tenoit ce traité d'un célébre Acteur de son tems, nommé Floridor.

La réponse de Démosthéne sur ce qu'il jugeoit tenir le premier rang dans l'éloquence, est connue de tout le monde ; & elle montre que ce grand homme regardoit la prononciation, non-seulement comme la plus importante qualité de l'Orateur, mais en un certain sens comme l'unique. En effet c'est cette qualité dont le défaut peut le moins se couvrir, & qui est le plus capable de couvrir les autres : & l'on voit souvent qu'un discours médiocre, soutenu de toute la force & de tous les agrémens de l'action, fait plus d'effet que le plus beau discours qui en est dénué.

Cic. lib. 3. de Orat. n. 213. Quintil. lib. 11. c. 3.

L'action eſt compoſée des deux parties, qui ſont la voix & le geſte, dont l'une frappe les oreilles, & l'autre les yeux; deux ſens, par leſquels nous faiſons paſſer nos ſentimens & nos penſées dans l'ame des Auditeurs.

1. *De la Voix.*

QUINTILIEN donne à la voix & à la prononciation les mêmes qualités qu'au diſcours même.

1. *a* Elle doit être *correcte*, c'eſt-à-dire, exempte de défauts : enſorte que le ſon de la voix & la prononciation ait quelque choſe d'aiſé, de naturel, d'agréable, accompagné d'un certain air de politeſſe & de délicateſſe, que les Anciens nommoient *urbanité*, qui conſiſte à en écarter tout ſon étranger & ruſtique.

Quintil. 2. La prononciation doit être *claire* : à quoi deux choſes contribueront. La premiere, c'eſt de bien articuler toutes les ſyllabes : car ſouvent on mange les unes, & on ne fait que gliſſer ſur les autres. Mais le défaut le plus ordinaire, & qu'on doit éviter avec le plus de ſoin, c'eſt de ne point aſſez appuyer ſur les dernieres ſyllabes, & de laiſſer tomber ſa voix à la fin

a Emendata erit, id eſt vitio carebit, ſi fuerit os facile, emendatum, jucundum, urbanum : id eſt, in quo nulla neque ruſticitas, neque peregrinitas reſonet. *Quintil.*

des periodes. *a* Comme il eſt néceſſaire de faire ſentir chaque mot, rien auſſi n'eſt plus déſagréable ni plus inſupportable qu'une prononciation lente & traînante, qui appelle pour ainſi dire toutes les lettres, & ſemble les compter les unes après les autres.

La ſeconde obſervation eſt de ſavoir ſoutenir & ſuſpendre ſa voix par différens repos & différentes pauſes qui compoſent une même période. Un exemple rendra la choſe plus ſenſible : je le tire d'un autre endroit de Quintilien. Les points marquent ici les repos. *Animadverti, Judices... omnem accuſatoris orationem... in duas... diviſam eſſe partes.* Cette courte période ne renferme qu'un ſens unique, qui ne ſeroit diſtingué par aucune virgule ſans le mot *Judices*, qui eſt une apoſtrophe : cependant la cadence, l'oreille, la reſpiration même, demandent différens repos, qui font tout l'agrément de la prononciation. En accoutumant les écoliers à faire ces pauſes dans la lecture, même où il n'y a point de virgules, on leur apprend en même-tems à bien prononcer. *Idem.* *Lib. 9. cap. 4.*

3. On appelle prononciation *ornée*, celle qui eſt ſecondée d'un heureux organe, d'une voix aiſée, grande, flexible, fer- *Idem.*

a Ut eſt autem neceſſaria verborum explanatio, ita omnes computare & velut annumerare literas, moleſtum & odioſum.

me, durable, claire, ſonore, douce, & entrante. Car il y a une voix faite pour l'oreille, non pas tant par ſon étendue, que par une facilité à ſe laiſſer manier comme on veut, ſuſceptible de tous les ſons, depuis le plus fort juſqu'au plus doux, depuis le plus haut juſqu'au plus bas; *a* ſemblable à un inſtrument monté de toutes ſes cordes, qui rend tel ſon qu'il plaît à la main d'en tirer. Outre cela, il faut une grande force de poitrine, & des poumons capables de fournir aux plus longues périodes, & d'y fournir long-tems.

Ce n'eſt pas par de violens efforts ni par de grands éclats qu'on vient à bout de ſe faire entendre, mais par une prononciation nette, diſtincte, ſoutenue. L'habileté conſiſte à ſavoir ménager adroitement les différens ports de voix, à commencer d'un ton qui puiſſe hauſſer & baiſſer ſans peine & ſans contrainte, à conduire tellement ſa voix qu'elle puiſſe ſe déployer toute entiere dans les endroits où le diſcours demande beaucoup de force & de véhémence, & principalement à bien étudier & à ſuivre en tout la nature.

L'union des deux qualités, oppoſées & incompatibles en apparence, fait toute la beauté de la prononciation, l'égalité & la variété. Par la premiere, l'Orateur

a Omnes voces, ut nervi in fidibus, ità ſonant, ut à motu animi quoque ſunt pulſæ. *Cic. lib. de Orat. n. 216.*

soutient sa voix, & en régle l'élévation & l'abaissement sur des loix fixes, qui l'empêchent d'aller haut & bas comme au hazard, sans garder d'ordre ni de proportion. Par la seconde, il évite un des plus considérables défauts qu'il y ait en matiere de prononciation, je veux dire une ennuyeuse monotonie, & il y jette au contraire une agréable *a* variété, qui réveille, qui soutient, qui charme les Auditeurs; *b* semblable en cela aux Peintres, qui par une infinité de nuances & de teintes presque toutes imperceptibles, & par l'heureux mêlange du clair & de l'obscur, savent donner du relief à leurs tableaux, & y garder les justes proportions que chaque partie demande. Quintilien fait l'application de cette derniere regle à la premiere période de l'exorde du beau plaidoyer de Cicéron pour Milon. Cet endroit mérite d'être lû aux jeunes gens.

Il y a un autre défaut, non moins considérable que celui de la monotonie, & qui en tient beaucoup aussi, c'est de chanter en prononçant. Ce chant consiste à baisser ou à élever sur le même ton plusieurs membres d'une période, ou plusieurs périodes de suite, ensorte que les mêmes inflexions de voix reviennent fréquemment &

a Ad aures nostras & actionis suavitatem, quid est vicissitudine, & varietate, & commutatione aptius? *Lib. 3. de Orat. n. 225.*

b Hi sunt actori, ut pictori, exposiri ad variandum colores. *Ibid. n. 217.*

presque toujours de la même sorte.

Quintil. 4. Enfin la prononciation doit être *proportionnée* aux sujets que l'on traite : ce qu paroît sur-tout dans les passions, *a* qu ont toutes, s'il est permis de parler ainsi un langage propre, & un ton particulier Car autre est celui de la colere, autre ce lui de la compassion, & ainsi du reste. Pour les bien exprimer, il faut commen cer par les ressentir ; & pour cela se repré senter vivement les choses, & en être tou ché comme si elles se passoient en nous mêmes. De cette sorte la voix, comme in terprête de nos sentimens, portera san peine dans l'esprit des auditeurs la mêm disposition qu'elle aura prise dans le fon de notre cœur. Car, fidéle image de l'a me, elle reçoit toutes les impressions tous les changemens, dont l'ame elle-mê me est susceptible. Ainsi dans la joie ell est claire, pleine, coulante : dans la tristes se au contraire elle est traînante, basse & sombre. La colere la rend rude, impé tueuse, entrecoupée. Quand il s'agit d confesser sa faute, de faire satisfaction de supplier, elle devient douce, timide

a Omnis motus animi suum quemdam à natura habet vultum, & sonum, & gestum, &c. *3. de Orat. n. 216. 219.*

b In his primum est bene affici, & concipere imagines rerum, & tan quam veri moveri. Sic velut media vox, quei habitum à nobis accepe rit, hunc judicium an mis dabit. Est enim me tis index, & velut exen plar; ac totidem, qu illa, mutationes habe *Quintil.*

soumiſe. En un mot elle ſuit la nature & emprunte le ton de toutes les paſſions.

Elle varie de même & prend différens tons ſelon les différentes parties du diſcours : elle ſe conforme à la diverſité des ſentimens, & quelquefois même, quoique plus rarement à la nature & à la force de certaines expreſſions particulieres. *b* On ſent combien il ſeroit ridicule de commencer tout d'un coup un diſcours par un ton élevé & violent, rien n'étant plus propre à gagner les eſprits que la modeſtie & la retenue. Les récits, deſtinés à mettre l'auditeur au fait de la choſe dont il s'agit, demandent un ton ſimple, uni, tranquille, ſemblable à peu-près à celui de la converſation. Il en eſt ainſi de tout le reſte.

2. *Du Geſte.*

Le Geſte ſuit naturellement la voix, & ſe conforme, comme elle, aux ſentimens de l'ame. C'eſt un langage muet, mais éloquent, & qui ſouvent a plus de force que la parole même.

Comme la tête a le premier rang entre les parties du corps, elle l'a auſſi dans l'action. La premiere regle eſt de la tenir droite, & dans une aſſiette naturelle. La ſeconde, de conformer ſes mouvemens à la prononciation même & à l'action de

a A principio clamate, agreſte quiddam eſt. *3. de Orat. n. 227.*

l'Orateur. Quand il s'agit de refuſer ou de rejetter, & que nous marquons avoir quelque choſe ou quelque perſonne en horreur & en exécration : alors en même-tems que nous repouſſons de la main, nous détournons la tête pour marque d'averſion.

Ce qui domine principalement dans cette partie, c'eſt le viſage. Il n'y a ſorte de mouvement & de paſſion qu'il n'exprime. Il menace, il careſſe, il ſupplie, il eſt triſte, il eſt gai, il eſt fier, il eſt humble, il témoine aux uns de l'amitié, aux autres de l'averſion. Il fait entendre une infinité de choſes, & ſouvent il en dit plus que n'en diroit le diſcours le plus éloquent.

Je n'ai jamais pu comprendre comment l'uſage des maſques *a* a pû durer ſi long-tems ſur le théâtre des Anciens. Car certainement il ne ſe pouvoit pas faire qu'il n'amortît beaucoup la vivacité de l'action, qui paroît principalement ſur le viſage, qu'on peut regarder comme le ſiége & le miroir de tous les ſentimens de l'ame. N'arrive-t-il pas ſouven

a *Les Acteurs avoient des maſques, qui étoient une eſpéce de caſque qui couvroit toute la tête, & qui outre les traits du viſage repréſentoit encore la barbe, les cheveux, les oreilles & juſqu'aux ornemens que les femmes employoient dans leur coëffure. Cela ſert à entendre ce que dit Phedre dans la fable du maſque & du renard.*

Perſonam tragicam fortè vulpes viderat.
O quanta ſpecies! inquit, cerebrum non habet

qu

que le sang, selon qu'il est mis en mouvement par les différentes passions, tantôt couvre le visage d'une subite & modeste rougeur; tantôt l'enflamme, & y allume le feu de la colere, quelquefois en se retirant, le laisse pâle & glacé de crainte; d'autres fois y répand une douce & aimable sérénité? Tout cela se marque & se peint sur le front & sur les joues. Le masque, en couvrant le visage, lui ôte ce langage si énergique, & le prive d'une espece d'ame & de vie qui le rend l'interpréte fidéle de tous les sentimens du cœur. Je ne suis donc pas étonné de la remarque que fait Cicéron en parlant de Roscius par rapport à l'action. *a* Nos anciens, dit-il, jugeoient mieux que nous, lorsqu'ils ne donnoient pas leur approbation entiere à Roscius même, parce qu'il prononçoit sous le masque.

b Mais le visage a lui-même une partie dominante, qui sont les yeux. C'est par eux sur-tout que notre ame se manifeste, & sort en quelque maniere au-dehors; jus-

a Quo melius nostri illi senes, qui personatum, ne Roscium quidem magnopere laudabant. *Lib. 3. de Orat. n. 221.*

b Sed in ipso vultu plurimùm valent oculi, per quos animus maximè emanat; ut, citra motum quoque, & hilaritate enitescant, & tristitia quoddam nubilum ducant. Quin etiam lacrymas his natura mentis indices dedit: quæ, aut erumpunt dolore, aut lætitia manant. Motu verò intenti, emissi, superbi, torvi, mites, asperi fiunt: quæ, ut actus poposcerit, fingentur. *Quintil.*

ques-là, que sans même qu'on les remue, la joie les rend plus vifs, & la tristesse les couvre d'une espece de nuage. Ajoutez à cela que la nature leur a donné les larmes, ces fidéles interprétes de nos sentimens qui s'ouvrent impétueusement un passage dans la douleur, & coulent doucement dans la joie. Mais que ne deviennent-ils point par la diversité des mouvemens qu'on leur donne! animés, languissans, fiers, menaçans, doux, rudes, & terribles, & tout cela, suivant le besoin & l'occasion.

Pour abréger, *a* je passe aux mains, sans le secours desquelles l'action seroit languissante, & presque morte. De combien de mouvemens ne sont-elles point susceptibles, puisqu'à peine y a-t'il un mot qu'elles ne soient quelquefois jalouses d'exprimer? Car les autres parties du corps aident & contribuent à la parole: mais on peut presque dire que celles-ci parlent elles-mêmes, & se font entendre. On sait que les *Pantomimes b* faisoient

o Manus verò, sine quibus trunca effet actio ac debilis, vix dici potest quot motus habeant, cùm penè ipsam verborum copiam persequantur. Nam ceteræ partes loquentem adjuvant: hæ (prope est ut dicam) ipsæ loquuntur.

b Un Prince de Pont étant venu à la Cour de Néron pour quelques affaires, & ayant vû un fameux Pantomime gesticulé avec tant d'art & d'industrie, qu'il entendoit parfaitement tout ce qu'il vouloit dire, pria l'Empereur en partant, de vouloir bien lui faire présent de ce danseur. Et comme Néron lui eut d

profeſſion de repréſenter au naturel ; & de peindre, pour ainſi dire, par leurs geſtes & par leurs attitudes toutes les actions & toutes les paſſions des hommes. *a* Les anciens appelloient cet art des Pantomimes une eſpece de muſique muette, qui avoit trouvé le moyen de ſubſtituer le langage des mains à celui de la bouche, parler aux yeux par le ſecours des doigts, & d'exprimer par un ſilence plus éloquent & plus énergique que la parole même, ce qu'à peine le diſcours ou l'écriture euſſent pû faire entendre.

Le mouvement des mains ſuit naturellement la voix, & doit s'y conformer. Dans le geſte périodique & ordinaire, on doit porter la main droite de gauche à droite en commençant devant ſoi, & finiſſant à côté, les doigts de la main étant un peu élevés au-deſſus du poignet,

mandé à quel uſage il le deſtinoit: c'eſt, dit ce Prince étranger, que j'ai pour voiſins des barbares dont perſonne n'entend la langue; & cet homme, par ſes geſtes, me ſervira de truchement. Lucian de ſaltat.

a Hanc partem Muſicæ diſciplinæ, mutam nominavere majores, ſcilicet quæ ore clauſo manibus loquitur, & quibuſdam geſticulationibus facit intelligi ; quod vix narrante lingua, aut ſcripturæ textu, poſſet agnoſci. *Aurel. Caſſiod. lib. 1. Ep. 10.*

Loquaciſſimæ manus, linguoſi digiti, clamoſum ſilentium, expoſitio tacita... *Id. lib. 4. Ep. ult.*

Mirari ſolemus ſcenæ peritos, quòd in omnem ſignificationem rerum & affectuum parata illorum eſt manus, & verborum velocitatem geſtus aſſequitur. *Senec. Ep. 121.*

ouverts & en liberté, étendant le bras de toute sa longueur, sans lever le coude aussi haut que l'épaule, mais le tenant toujours détaché & éloigné du corps, & observant que c'est par le mouvement du coude que doit ordinairement commencer le geste. Après cela on porte la main gauche de droite à gauche, avec les mêmes proportions qu'on aura gardées pour la main droite. Il faut suspendre & soutenir le bras après chaque geste à côté de soi, jusqu'à ce que la période finisse: & lorsqu'elle est finie, les deux mains doivent tomber négligemment sur la chaire, si c'est là qu'on parle, & jamais en-dedans; ou tout de leur long sur la personne, si on parle debout sans appui; ou sur les deux genoux, si on parle assis sur une chaise. Il y a mille manieres de varier ces gestes, que l'usage seul & l'exercice peuvent apprendre.

Il y a une seconde espece de geste, qui regarde les étendues & les dimensions de chaque chose.

Pour marquer la hauteur, il n'y a qu'à élever les yeux le plus haut qu'il est possible, sans élever presque la tête, mais la détournant un peu de côté ou d'autre, rabaisser ensemble les deux bras tout de leur long, mais les tenant éloignés du corps, en sorte que le dehors des mains soit tourné vers l'auditeur.

Pour marquer la profondeur, il n'y a

qu'à baiſſer les yeux en terre, & porter du côté qui leur eſt contraire les deux bras élevés, montrant le dehors de la main qui ſera vers l'auditeur, & l'autre main demeurant plus élevée & plus en liberté.

Pour marquer la largeur, il ſuffit d'étendre en même-tems les deux mains, commençant toujours devant ſoi, & finiſſant aux deux côtés, en ſorte que les mains ſoient au niveau du poignet, & que les yeux ſe portent en rond dans tout l'eſpace que les mains pourront marquer.

Pour marquer la longueur, il faut porter les deux bras ou deçà, ou delà, d'un même côté, en ſorte que les mains ſoient au niveau du poignet, du coude, & au niveau l'une de l'autre, le dedans des mains étant tourné en bas.

La troiſieme eſpece de geſte regarde les paſſions. Cette matiere eſt trop étendue, pour pouvoir entrer dans un abrégé auſſi court que celui-ci, où mon deſſein n'eſt que de donner les regles les plus générales & les plus néceſſaires : les Maîtres ſuppléront facilement le reſte.

Les Maîtres de l'Art avertiſſent que le geſte de la main doit commencer & finir avec le ſens ; parce qu'autrement il faudroit qu'il précédât la parole, ou qu'il durât encore après. Or l'un & l'autre ſeroient vicieux. *Quintil.*

Il ne faut point prétendre qu'on puiſſe donner ſur la matiere que je traite ici, des regles fixes & certaines, telle choſe, comme le remarque Quintilien, convenant à l'un, qui ſiéroit mal à un autre, ſans qu'on puiſſe trop quelquefois en rendre de raiſon ; *a* juſques-là que dans quelques-uns les vertus de la prononciation ſont ſans grace, & dans quelques-autres les vices mêmes ne déplaiſent pas. *b* Ainſi chacun, pour former ſon action, ne doit pas ſeulement conſulter les regles générales, mais encore étudier avec ſoin ſon naturel propre & ſes qualités perſonnelles.

Mais le précepte le plus important de tous, ſoit pour la voix, ſoit pour le geſte, c'eſt d'étudier la nature, de la regarder ici, auſſi-bien que dans tout le reſte, comme le meilleur maître & le plus sûr guide qu'on puiſſe ſuivre ; & de faire conſiſter la perfection de l'Art dans une parfaite imitation de la nature, qu'il tâche ſeulement, à la maniere des peintres, d'embellir un peu & d'orner, mais ſans jamais s'écarter de la reſſemblance. Quand les enfans ſont enſemble en liberté, qu'ils s'entretiennent, & parlent

a In quibuſdam virtutes non habent gratiam, in quibuſdam vitia ipſa delectant.

b Quare norit ſe quiſque, nec tantùm ex communibus præceptis, ſed etiam ex natura ſua capiat conſilium formandæ actionis.

avec quelque chaleur, ils ne se mettent point en peine de chercher ni le ton, ni le geste : tout leur vient comme machinalement, parce qu'ils ne font que suivre l'impression de la nature. Pourquoi, lorsqu'on les exerce à la déclamation, les trouve-t'on pour l'ordinaire presque muets, immobiles, embarrassés, déconcertés ? C'est qu'ils croient que pour lors il faut parler & agir d'une maniere toute différente : en quoi ils se trompent fort. C'est pourquoi on ne peut de trop bonne heure dans les Classes, lorsqu'il s'agit de faire parler les enfans, ou de leur faire réciter leurs leçons, les accoutumer à prendre un ton naturel, c'est-à-dire, tels qu'ils l'ont dans leurs entretiens familiers. J'en dis autant de quiconque doit prononcer en public. Ce que je dis ici n'est point contraire à l'étude du geste & de la voix, que j'ai si fort recommandée. Cette étude a dû précéder dans le cabinet : mais dans la prononciation même, l'Orateur ne doit point paroître y songer. Il faut que tout coule de source, que l'art soit devenu nature en lui, que sa voix & son geste ne montrent rien d'étudié, & qu'il se souvienne bien de ce grand principe qui regarde généralement toutes les parties de l'éloquence.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable. *Despréaux Ep. IX.*

ARTICLE III.

Des compoſitions & des actions publiques.

C'EST par les compoſitions, ſoit en vers, ſoit en proſe, que les Régens font le plus d'honneur à leurs Colleges, & qu'ils établiſſent d'une maniere plus éclatante leur propre réputation. L'Univerſité a eu dans tous les tems des poëtes & des orateurs célébres, qui ſe ſont piqués de la maintenir en poſſeſſion de la gloire qui lui eſt acquiſe depuis ſi long-tems, de briller & d'exceller en tout genre de littérature; & chaque Profeſſeur doit regarder cette gloire de l'Univerſité comme un précieux héritage qu'il eſt obligé de conſerver, & même, s'il ſe peut, d'augmenter par ſon travail & ſon application.

Les compoſitions dont je parle ici, ſe font ordinairement pour célébrer le nom & les actions des Princes, des Généraux d'armée, des Miniſtres, des Magiſtrats, en un mot, de tous les grands hommes qui ſe diſtinguent par quelque endroit que ce puiſſe être; & c'eſt comme un hommage public que l'Univerſité rend à la vertu & au mérite.

Mais il faut ſe ſouvenir que cet hommage n'eſt dû en effet qu'à la vertu & au mérite; & que quand il n'eſt point

fondé sur la vérité, il dégénére en une honteuse adulation, qui deshonore également & celui qui prodigue les louanges, & celui qui les reçoit. Il ne faut donc jamais louer que ce qui est véritablement louable; & ne le faire même ordinairement qu'avec modestie & retenue, en évitant ces exagérations outrées, qui ne servent qu'à rendre douteux ce qu'on dit.

Il y a une maniere de louer si outrément fausse, & qui heurte si ouvertement le goût & le jugement public; qu'il ne faut, ce semble, qu'un peu de sens commun pour l'éviter. C'est ainsi que Néron, lorsqu'il fit l'oraison funébre de l'Empereur Claude son prédécesseur, *a* fut écouté avec attention dans tout le reste: mais quand il vint à parler de sa prudence & de sa sagesse, on ne pût s'empêcher de rire, quoique la harangue fût fort éloquente, & composée par Sénéque qui avoit l'esprit très-agréable, & le style très fleuri selon le goût de son siecle, mais qui manquoit quelquefois de jugement.

Il est un autre défaut moins choquant

a Cetera pronis animis audita. Postquam ad providentiam sapientiamque devit, nemo risui temperare, quanquam oratio à Seneca composita, multum cultûs præferret, ut fuit illi viro ingenium amœnum, & temporis illius auribus accommodatum. *Tacit. Annal. lib. 15. cap. 3.*

en apparence, mais non moins condamnable, parce qu'il bleſſe la religion : c'eſt d'attribuer aux Princes des qualités qui n'appartiennent qu'à Dieu, en les regardant comme les maîtres de la nature qui en diſpoſent à leur gré, qui changent l'ordre des ſaiſons comme il leur plaît, & leur faiſant croire qu'en donnant le titre de Miniſtre, ils en donnent auſſi le mérite : flatterie impie, qu'on ne pardonne pas même à un payen, qui parlant à un Empereur qui ſe faiſoit traiter de dieu, & qui l'avoit chargé de l'éducation des jeunes Princes ſes petits neveux, *a* le prie de lui inſpirer tout l'eſprit dont il a beſoin pour remplir un ſi noble emploi, & de le rendre tel qu'il l'a cru. Il y a, pour me ſervir d'une expreſſion de l'Ecriture, une oreille jalouſe qui écoute avec indignation de tels diſcours : *Auris zeli audit omnia* ; & l'on ne peut dire combien de tels blaſphêmes, car je ne crains point de les appeller ainſi, ſont capables d'attirer de malheurs & de malédictions ſur un Royaume chrétien.

Quintil.

Sap. 1. 10.

Le goût de la ſaine éloquence inſpire des manieres bien différentes, & donne, ſur-tout pour ce qui regarde les éloges,

a Ut quantum nobis expectationis adjecit, tantum ingenii aſpiret, dexterque ac volens adſit, & me, qualem eſſe credidit, faciat. *Quintil. lib. 4. in pref.*

une prudente discrétion & une sage sobriété. Il faut, dans cette matiere, imiter autant qu'on le peut, l'adresse ingénieuse & pleine d'art des Anciens, qui savoient louer d'une maniere fine & délicate, & quelquefois même en paroissant faire toute autre chose. Cicéron, dans son beau plaidoyer pour Ligarius, dit qu'il espere que César, *qui n'oublie rien que les injures qu'on lui a faites*, se souviendra de l'attachement inviolable que les freres de Ligarius ont eu pour lui; *Qui obliviſci nihil ſoles præter injurias.* Un mot jetté de la sorte dans un discours, vaut un panégyrique entier.

Cic. pro Ligar. n. 35.

Horace, en marquant qu'il ne se sent pas assez de force pour décrire les éclatantes victoires d'Auguste, semble n'avoir en vûe que de répondre à ceux qui l'exhortoient à renoncer à la Satyre: mais son véritable dessein est de louer ce Prince d'une maniere qui puisse ne point blesser son extrême délicatesse sur le sujet des louanges: *Cui malè ſi palpere, recalcitrat undique tutus.* Ce qu'il se fait répliquer par Trébatius, qu'au moins il pourroit célébrer les vertus privées & pacifiques d'Auguste, sa justice, sa constance, sa grandeur d'ame, comme Lucilius l'avoit fait à l'égard de Scipion: ce tour, dis-je, est du même goût, & a quelque chose encore de plus flatteur par la comparaison indirecte de ce Prince

Lib. 1. Satyr. 1.

avec un auſſi grand homme que Scipion.

M. Deſpréaux, digne diſciple d'Horace, a imité en pluſieurs endroits l'habileté de ſon maître à louer : mais je ne ſai s'il en eſt un plus beau & plus ingénieux que celui où il met l'éloge de Louis XIV. dans la bouche de la Molleſſe.

Lutrin, Chant II.

Hélas ! qu'eſt devenu ce tems, cet heureux tems,
Où les Rois s'honoroient du nom de Fainéans !....
Ce doux ſiécle n'eſt plus. Le Ciel impitoyable
A placé ſur le trône un Prince infatigable.
Il brave mes douceurs : il eſt ſourd à ma voix.
Tous les jours il m'éveille au bruit de ſes exploits.
Rien ne peut arrêter ſa vigilante audace.
L'été n'a point de feu, l'hyver n'a point de glace.
J'entens à ſon ſeul nom tous mes ſujets frémir.
En vain deux fois la Paix a voulu l'endormir.
Loin de moi ſon courage entraîné par la gloire,
Ne ſe plaît qu'à courir de victoire en victoire.

Voilà un modele parfait, & quiconque aura l'art de faire entrer dans une piéce de vers quelque choſe de pareil, peut compter ſûrement ſur les ſuffrages du Public.

Les louanges & les éloges ne ſont pas la ſeule matiere des poëmes & des actions publiques. On peut choiſir d'autres ſujets qui ne fourniſſent pas moins à l'Orateur, & ne plaiſent pas moins aux gens de bon goût : comme ſont les diſſertations ſur l'éloquence, ſur la poëſie, ſur l'hiſtoire, ou ſur quelque matiere de

littérature. On en trouve des exemples dans le Recueil * qu'on vient de donner de quelques piéces en vers & en prose de Professeurs de l'Université.

Comme les discours dont je parle, soit panégyriques, soit dissertations, se font principalement pour l'éclat & la parade, je sai que, selon les regles de la saine Rhétorique, on peut y étaler avec pompe les richesses de l'éloquence, & que l'art qui doit se cacher ailleurs, peut se montrer ici avec plus de liberté. Mais cependant il faut le faire avec retenue, se souvenir qu'un discours solide & plein de choses emporte toujours les suffrages: ne point chercher à mettre par-tout de l'esprit, j'entens de cet esprit & de ces pensées qui brillent comme le clinquant: & sur-tout éviter ces tours affectés & ces especes de pointes qui peuvent plaire à une multitude ignorante, mais qui révoltent tout auditeur sensé & judicieux.

Le panégyrique de Trajan par Pline le jeune, le recueil de pareils discours intitulé, *Panegyrici veteres*, & encore plus que cela les ouvrages de Sénéque, peuvent fournir beaucoup de pensées à un Orateur: mais il doit les réformer sur le stile de Cicéron. On trouve aussi pour ce genre de grands modéles dans les Oraisons funébres & dans les Discours Académiques des Modernes.

* *Il se vend chez Gabriel François Quillau, rue Galande à l'Annonciation.*

ARTICLE IV.

Des Etudes que doivent faire les Maîtres

CE que j'ai dit des compoſitions & des actions publiques, a beaucoup d'éclat pour l'extérieur mais ne fait pas le devoir eſſentiel d'un Régent, qui conſiſte dans l'inſtruction ſolide qu'il doit à ſes écoliers. Pour y réuſſir, il a beſoin d'étude & de travail. Les Claſſes, même les plus baſſes, demandent une certaine étendue d'érudition, qui ne s'acquiert que par la lecture : & d'ailleurs, pour l'ordinaire, un Profeſſeur ne s'y borne pas, & doit ſe mettre en état de paſſer dans les Claſſes ſupérieures.

La premiere étude qu'un Régent doit faire, eſt celle qui regarde les matieres qu'il enſeigne, & les Auteurs qu'il explique. Ainſi, par exemple, il n'eſt point permis à un Grammairien d'ignorer ce que les Anciens ont écrit ſur la Grammaire, & encore moins ce que nous en ont laiſſé Meſſieurs de Port-Royal. Un Profeſſeur de Rhétorique doit avoir puiſé ſon art dans les ſources mêmes, & avoir étudié à fond les anciens Rhéteurs grecs & latins. Ce n'eſt pas que ni l'un ni l'autre doivent accabler leurs écoliers d'un grand nombre de préceptes : mais, pour en faire le choix, il faut les ſavoir

tous ; & un maître habile, qui joint le discernement à la capacité, tire de ses lectures un grand secours pour instruire les jeunes gens.

J'en dis autant par rapport aux Auteurs. Les plus faciles ont leur obscurité. Un Régent doit avoir sur ceux qu'il explique tous les interprêtes, ou du moins les plus estimés. Il s'y rencontre à la vérité parmi beaucoup de solides remarques bien des choses inutiles : mais il sait en faire le triage, & ne débiter à ses écoliers que ce qui convient à leur âge & à leur portée.

Outre l'étude de la Classe, un Régent doit se faire un fonds d'érudition, tel qu'il convient à tout homme qui se mêle de littérature. Le grec doit lui devenir familier : l'histoire ne doit point lui être inconnue. Et il ne faut pas que l'étude de ces connoissances effraie. Il est incroyable combien une heure ou deux données régulierement chaque jour à l'étude, ménent loin au bout d'une année. Il ne faut qu'avoir le courage de commencer : se joindre, si cela est possible, à quelque Confrere laborieux & de bonne volonté, pour conférer ensemble sur les Auteurs qu'on aura vûs séparément : ne rien lire sur quoi on ne fasse des extraits, en remarquant ce qui regarde différentes matieres, éloquence, poësie, histoire, antiquités. Je me souviens d'avoir

lû de la sorte il y a long-tems presque toutes les vies de Plutarque avec un ami habile & d'excellent goût. Chaque semaine nous consacrions un après-midi à cette petite conférence, qui se faisoit en se promenant quand le tems le permettoit. On observoit de part & d'autre ce qu'on avoit trouvé de plus beau & de plus remarquable. Chacun proposoit ses difficultés, & souvent l'on étoit étonné d'avoir passé trop légérement sur des endroits qu'on avoit cru entendre, & qu'on n'entendoit point effectivement. Je ne sache rien de plus agréable pour des personnes d'esprit & qui se piquent de littérature, que ces sortes de promenades & d'entretiens.

Le Tite-Live s'est lû tout entier il y a quelque-tems dans de pareilles conférences qui se tenoient une fois chaque semaine au College de Beauvais, où quelques Professeurs d'autres Colleges vouloient bien se trouver quelquefois : quoique chaque séance ne fût pas bien longue, parce qu'elle se tenoit après la classe du soir, cependant au bout d'un certain nombre d'années l'Auteur s'est trouvé fini, & le travail achevé. M. Crevier, Régent pour lors de Seconde au College de Beauvais, & maintenant de Rhétorique, tenoit la plume, & étoit chargé de faire les remarques, pour les donner dans la suite au Public avec une nou-

velle édition de l'Auteur ; les deux premiers Tomes paroiſſent depuis peu, & ils ſeront ſuivis des autres qui ſont tout prêts. Je crois qu'on en ſera fort content.

Pour faire ces ſortes d'études, on conçoit bien qu'il faut avoir un certain nombre de livres : & je ne puis trop exhorter les Profeſſeurs à ſe faire chacun une petite bibliothéque plus ou moins grande ſelon leurs beſoins & leurs revenus. La libéralité du Roi, en établiſſant l'inſtruction gratuite dans tous nos Colleges, nous a mis en état, & je puis ajouter, dans l'obligation de faire cette dépenſe, abſolument néceſſaire pour notre profeſſion, comme les inſtrumens le ſont dans chaque métier pour les ouvriers. Alcibiade trouvant un maître qui n'avoit rien des Ouvrages d'Homére, ne put s'empêcher de lui donner un ſoufflet, & le traita d'ignorant & d'homme qui ne pouvoit faire que des écoliers ignorans. Ne pourroit-on pas dire quelque choſe de pareil d'un Profeſſeur qui ſeroit ſans livres ? *Ælian. l. 3. cap. 58.*

Il eſt difficile d'avoir du goût pour les Lettres ſans en avoir pour les livres qui ſont la conſolation d'un homme d'eſprit ſur-tout dans la vieilleſſe, comme Cicéron le marque ſi élégamment dans une lettre à ſon ami Atticus, où il le prie de lui réſerver ſa bibliothéque, deſtinant pour cet achat une partie de ſes revenus. *Biblio-* *Lib. 13 Ep. 9.*

thecam tuam cave cuiquam despondeas ; quamvis acrem amatorem inveneris : nam ego omnes meas vindemiolas eò reservo, ut illud subsidium senectuti parem. Dans une autre lettre il témoigne que cette acquisition le mettra au comble de ses vœux, & le rendra l'homme le plus heureux qui soit au monde. *Noli desperare fore ut libros tuos facere possim meos. Quod si assequor, supero Crassum divitiis : atque omnium agros, lucos, prata contemno.*

Dans le moment même que j'écris ceci, j'apprens qu'un Professeur touché du même désir que Cicéron, & entrant dans son goût, ne craint point de se charger d'une rente viagére de quatre cens livres, pour acquérir & s'approprier la bibliothéque d'un de ses confreres, *a* mort depuis peu dans l'Université, & qui avoit fait un bon usage de ses livres. Je souhaite que l'exemple de l'un & de l'autre ait beaucoup d'imitateurs.

Nous avons grand intérêt de réveiller parmi nous, ou plutôt de conserver ce goût de science & d'érudition, qui a toujours regné dans l'Université, & de nous animer d'une noble émulation par le souvenir de ces grands hommes qui lui ont fait tant d'honneur, & dont les

a *C'est M. Heuzet, auteur de deux livres latins faits pour les commençans dont j'ai parlé ailleurs ; & qui préparoit encore d'autres ouvrages fort utiles pour la Jeunesse.*

noms ſont ſi connus & ſi reſpectés dens tout l'empire de la Littérature: Budé, Turnebe, Ramus, Lambin, Muret, Buchanam, Paſſerat, Caſaubon, tous Profeſſeurs dans l'Univerſité, ou au Collége Royal.

C'eſt ce goût des Belles-Lettres & des livres qui a procuré à la France tant de célébres Imprimeurs qui ont porté l'art de l'Imprimerie au ſouverain degré de perfection. Je ne puis m'empêcher d'inférer ici ce qu'on trouve dans M. Baillet au ſujet des fameux Etiennes qui ont rendu leur nom immortel, non-ſeulement par la netteté & la beauté de leurs caracteres Hébreux, Grecs & Romains, mais encore par leur exactitude ſans exemple, par leur habileté, & par le grand déſintéreſſement qui leur fit préférer l'intérêt du Public au leur. *Jugem. des Sav. t. 2.*

On ſait, dit cet Auteur, la belle économie de la maiſon de Robert Etienne. Il ne recevoit dans ſon Imprimerie que des ouvriers habiles en grec & en latin, & capables d'être maîtres ailleurs. Il avoit outre cela des valets & des ſervantes, à qui il étoit défendu auſſi-bien qu'à tous les ouvriers de l'Imprimerie, de parler autrement que latin. Sa femme & ſa fille l'entendoient fort bien, & étoient de concert avec tous les domeſtiques pour ne point parler autrement. De ſorte que les magazins, les chambres, la boutique, la cuiſine, en un mot depuis le toît juſqu'à *Tom. 2.*

la cave, tout parloit latin chez Robert Etienne. Ce généreux Imprimeur avoit ordinairement chez lui dix hommes de lettres, tous des pays étrangers, faisant sous lui l'office de correcteurs des impressions. Non content de l'application avec laquelle il travailloit à la correction de toutes les épreuves qui sortoient de ses presses, il exposoit en public les feuilles imprimées & non tirées, & promettoit quelque récompense à ceux qui y trouveroient des fautes.

Rien n'étoit plus admirable que la boutique de ce célébre Imprimeur, pour le zèle, pour l'ardeur, pour le goût des livres & des sciences, pour l'application & l'exactitude à s'acquitter de ses devoirs, pour le désintéressement, pour la noblesse d'ame & de sentimens, & pour l'amour du bien public. Ce ne sera pas sans doute nous faire tort, ni deshonorer notre état, que de nous proposer un si beau modele à imiter. Ç'a été ma vûe dans cette petite digression, que je prie le Lecteur de me pardonner.

ARTICLE V.

Application de quelques regles particulieres à la conduite & à l'intérieur des Classes.

Je n'ai rien rapporté dans cet ouvrage que ce qui se pratique ordinairement dans

les Classes, à l'exception de deux articles. qui regardent l'étude de la langue françoise, & celle de l'Histoire, auxquelles je souhaiterois qu'on donnât plus de tems & de soin qu'on n'a coutume de le faire. Je comprens dans l'étude de l'Histoire celle de la Géographie, de la Chronologie, de la Fable, & des Antiquités. On a lieu souvent d'en parler dans les Classes : mais pour l'ordinaire, elles n'y sont point enseignées d'une maniere suivie & réglée, par principes, & par méthode.

On convient que ces études sont une partie importante de l'éducation des jeunes gens, & qu'elles sont pour eux, ou d'une nécessité absolue, ou du moins d'une très-grande utilité : mais on doute qu'elles puissent entrer dans le plan des Classes, où la multiplicité des matieres qu'on y enseigne ne laisse aucun vuide ; certainement la chose n'est point sans difficulté. Je ne la crois pourtant pas absolument impraticable.

Premierement pour ce qui regarde la langue françoise, une demi-heure donnée deux ou trois fois par semaine à cette étude peut suffire, parce qu'elle doit se continuer pendant le cours de toutes les Classes. Jusqu'à ce qu'on ait composé un livre à l'usage des jeunes gens, où l'on fasse entrer les regles de la Grammaire les plus nécessaires, & les principales observations de M. de Vaugelas, du P. Bou-

hours, &c. sur la langue françoise, les maîtres peuvent se contenter d'expliquer les unes & les autres de vive-voix à leurs écoliers, & d'en faire l'application à quelque bel endroit d'un livre françois. Quinze ou vingt regles & observations suffiroient pour une année.

L'Histoire pourroit se distribuer de la maniere qui suit. Celles de l'ancien & du nouveau Testament seroient pour les trois premieres Classes, Sixieme, Cinquieme & Quatrieme. La Fable & les Antiquités, pour la Troisieme. L'Histoire Grecque, pour la Seconde. L'Histoire Romaine jusqu'aux Empereurs, pour la Rhétorique. Enfin l'Histoire des Empereurs pour la Philosophie.

Je n'entens pas qu'on explique en Classe toutes ces Histoires aux jeunes gens : cela demande trop de tems, & seroit absolument impossible. Mon dessein seroit qu'on leur donnât tous les jours une certaine tâche à lire chez eux en particulier, dont on leur feroit rendre compte de tems en tems dans la Classe. Pour cela il faudroit avoir des livres composés exprès pour les jeunes gens.

Nous en avons deux excellens pour l'Histoire sainte : savoir le Catéchisme historique de M. l'Abbé Fleury, qui peut servir en Sixieme ; & l'Abrégé de l'ancien Testament imprimé depuis peu chez Jean * Desaint, dont les Journaux

* *Rue S. Jean de Beauvais, vis-à-vis du Collége.*

de Paris & de Trévoux ont parlé fort avantageuſement. Ce dernier peut ſervir pour la Cinquieme & la Quatrieme. Le premier eſt un abrégé ſuccinct, fait exprès pour les enfans, & qui eſt à la portée des plus foibles. L'autre a beaucoup plus d'étendue, & renferme ce qu'il y a de plus beau & de plus remarquable dans l'ancien Teſtament, ſoit pour les faits, ſoit pour les ſentimens & les maximes. L'auteur y a ajouté d'excellentes réflexions, dont il a déjà donné trois volumes.

On pourroit entre ces deux Hiſtoires, en inſérer une * qui a pour titre : *Abrégé de l'Hiſtoire Sainte.... par demandes & par réponſes*, & qui eſt moins ſuccincte que celle de M. Fleury, & moins étendue que celle de M. Meſſengui. Elle eſt compoſée avec ſoin, & renferme pluſieurs réflexions très-utiles.

* *Elle ſe vend chez la veuve Eſtienne.*

Je ſouhaiterois qu'on nous donnât auſſi ſur la Fable un petit traité propre à être mis entre les mains des jeunes gens. En attendant on peut faire uſage de celui du P. Gautruche ou du P. Jouvenci. J'ai déjà parlé d'un petit Abrégé des Antiquités Romaines, imprimé en 1706, qui pourroit ſervir juſqu'à ce qu'on en eût un plus étendu.

Ce qui nous manque le plus eſt une Hiſtoire Grecque, & une Hiſtoire Romaine, compoſées exprès pour les jeunes gens. Je me ſuis engagé avec le Public

pour la premiere, & je vais y travailler très-sérieusement: d'autres pourront tourner leurs vûes & leur travail du côté de l'Histoire Romaine. En attendant, on peut faire usage de l'Histoire Universelle de de M. de Meaux, qui, à la vérité, est un Abrégé très-court pour les faits, mais dont on est avantageusement dédommagé par les excellentes réflexions qui se trouvent dans le même volume. On a un autre * abrégé de l'Histoire Romaine, traduit de l'Anglois de Laurent Echard, qui est fort bon pour ce qu'il contient. L'Histoire des Révolutions de la République Romaine par M. l'Abbé de Vertot, & celle du Triumvirat, peuvent suffire aux jeunes gens, pour leur donner une juste idée des derniers tems de la République.

* *Chez Hippolit. Louis Guérin rue S. Jacques.*

Ce seroit un travail fort utile, & ce me semble, assez facile, que d'abréger ce que M. de Tillemont nous a laissé sur l'Histoire des Empereurs Romains. On trouve dans cette Histoire des exemples éclatans des plus grandes vertus, & des modéles parfaits de la maniere de gouverner les peuples. Cette lecture conviendroit extrêmement aux Philosophes, & les prépareroit également à l'étude de la Théologie & à celle du Droit. De cette maniere, les jeunes gens auroient une connoissance raisonnable de l'Histoire ancienne, & seroient bien plus en état d'étudier

d'étudier enſuite l'Hiſtoire moderne.

Sur la ſimple expoſition que je viens de faire, tout le monde ſans doute conviendra qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'un tel plan pût s'exécuter ; & l'on ſent que de jeunes gens inſtruits de la ſorte remporteroient du Collége une infinité de connoiſſances agréables & utiles, qui leur ſeroient d'un grand uſage pour tout le reſte de la vie. Il ne s'agit donc que d'examiner ſi ce plan eſt praticable, ou non. Or, de la maniere dont je le propoſe, il me ſemble qu'il eſt très-facile de le réduire en pratique. Car je ne demande aux Profeſſeurs que de marquer tous les jours à leurs écoliers une certaine tâche & de leur preſcrire un certain nombre de pages à lire dans les livres d'Hiſtoire que je ſuppoſe qu'ils auront entre les mains, & de leur faire rendre compte de tems en tems de cette lecture, que chaque jour pourroit aller à une demie heure. Je ſai bien qu'il peut ſe faire que pluſieurs employeront mal ce tems ; ce qui arrive de même pour toutes les autres études : mais comme celle-ci eſt beaucoup plus agréable, il y a tout lieu d'eſpérer que le grand nombre s'y portera avec plaiſir, ſur-tout ſi l'on a ſoin de la mettre en honneur, de la faire entrer dans les Exercices publics, de propoſer les prix & des récompenſes pour ceux qui s'y diſtingueront, & d'employer tous

les moyens que l'induſtrie d'un maître habile & zèlé ne manque pas de lui ſuggérer.

La Chronologie eſt jointe naturellement à l'hiſtoire, & rien n'eſt plus aiſé ni plus court, que d'en donner une idée générale aux jeunes gens, qui leur faſſe connoître dans quel tems à peu-près ſe ſont paſſé les événemens qu'ils liſent : c'eſt tout ce qu'on peut demander d'eux. Il ne faut jamais manquer non plus à leur faire connoître en gros l'Auteur qu'on leur explique, les principales circonſtances de ſa vie, & le tems où il a vécu. Un jour que j'expliquois au Collége Royal l'endroit où Quintilien parle des Hiſtoriens Grecs, un jeune homme me demanda pourquoi il n'y étoit point fait mention de Plutarque. On lui en avoit expliqué pluſieurs vies, mais on avoit omi de lui apprendre dans quel tems & ſou quels Empereurs il avoit vécu.

Pour ce qui regarde la Géographie on peut de même l'apprendre aux jeunes gens ſans que cette inſtruction leu coûte beaucoup de tems ou de peine La maniere la plus ſimple, la plu aiſée, qui ſe place le plus facilemer dans la mémoire, & qui y fixe plu nettement les événemens hiſtoriques c'eſt d'être exact, à meſure que da l'explication de l'Auteur il ſe renco tre une ville, un fleuve, une iſle, à l montrer ſur la Carte. En ſuivant

Général d'Armée dans ſes expéditions, comme un Annibal, un Scipion, un Pompée, un Céſar, un Alexandre, les jeunes gens auront occaſion de repaſſer tous les lieux mémorables de l'Univers, & de ſe graver pour toujours dans l'eſprit la ſuite des faits, & la ſituation des villes. Quand ils auront été un peu rompus dans cette routine, il ſera très-facile de leur enſeigner les dégrés de longitude, de latitude, & tout ce qui regarde la Sphére. On ſe trouve auſſi fort bien, pour leur apprendre la Géographie moderne, de les engager quelquefois en famille à lire quelques pages de la gazette, & de les obliger à montrer ſur la Carte les différens lieux dont il y eſt parlé. Tout cela n'eſt point une étude, & cependant cela leur apprend la Géographie d'une maniere plus durable que toutes les leçons reglées qu'on leur en donne dans les formes.

Ce que je dis ici ſuppoſe que les enfans ont dans leurs chambres des Cartes de Géographie: & c'eſt à quoi l'on ne doit jamais manquer. Je ne ſai s'il ſeroit impoſſible d'en mettre auſſi dans toutes les claſſes. Il ſuffiroit d'avoir une Mappemonde en grand, avec des Cartes de l'Empire Romain, de la Gréce, de l'Aſie mineure, & quelques autres pareilles. La dépenſe n'iroit pas fort loin, & elle pour-

roit tomber sur les écoliers, parce qu'il faudroit renouveller ces Cartes de tems en tems. Je sai que cette pratique a été mise en usage dans quelques Colléges avec succès. Peut-être aussi pourroit-on y ajouter deux tables de Chronologie, dont l'une descendroit jusqu'à Jesus-Christ, & l'autre jusqu'à nous.

Quand je propose ces différentes études, je ne prétends pas qu'elles doivent faire négliger celle de la langue latine, non plus que celle de la langue grecque. On peut aisément, si je ne me trompe, les concilier ensemble. Ce qui doit dominer dans les classes, c'est l'explication. Je voudrois sur-tout que celle de l'Auteur grec ne manquât jamais, & qu'on y donnât tous les jours une demie heure. C'est peu de chose: mais quand ce tems est employé réguliérement, il va fort loin au bout d'un an. La récitation des leçons est ce qui demande le moins de tems, parce que c'est où il y a le moins à profiter pour les écoliers. Un quart d'heure, ce me semble, peut suffire, du moins dans les classes qui ne sont pas si nombreuses: d'autant plus qu'elle revient deux fois chaque jour, & que le samedi, où l'on fait répéter les leçons de toute la semaine, on y donne plus de tems.

L'attention d'un maître, zèlé pour le bien de ses écoliers, & sagement avare de tems, saura lui en faire ménager tous les

momens avec tant d'économie, qu'il en trouvera suffisamment pour toutes les études dont j'ai parlé.

CHAPITRE III.

Du Devoir des Parens.

QUINTILIEN fait commencer le devoir des peres & meres au moment même de la naissance de leurs enfans, par le soin qu'il veut qu'ils prennent de leur procurer des nourrices, & de mettre auprès d'eux des domestiques, dont la sagesse & les bonnes mœurs leur soient connues : & il exige d'eux dans la suite une attention continuelle à écarter d'auprès de leurs enfans tout ce qui seroit capable d'altérer le moins du monde leur innocence ; & à ne rien dire ou faire en leur présence, qui puisse leur inspirer des principes dangéreux, ou leur donner de mauvais exemples.

Ce qui regarde la matiere que je traite ici par rapport aux parens, est d'abord le choix d'un Maître, & d'un Collége, supposé qu'ils prennent le parti d'y envoyer leurs enfans. Quintilien nous marque cette double obligation en deux mots, mais qui ne laissent rien à désirer. Il veut qu'ils choisissent pour maître un homme d'une vertu consommée : *præceptorem eli-* *Lib. 1. cap. 2.*

gere sanctissimum quemque, cujus rei præcipua prudentibus cura est ; & pour Collége celui où regnera une discipline exacte & réguliere : *& disciplinam quæ maximè severa fuerit.*

Lib. 3. Ep. 3. Pline le Jeune, dans une de ses lettres, où il indique à une Dame de ses amies un Professeur de Rhétorique pour son fils, lui donne sur cette même matiere d'admirables avis, qui concernent proprement le choix d'un Collége & d'un Régent, comme l'endroit de Quintilien que j'ai cité auparavant : mais qui peuvent aussi regarder celui d'un Précepteur. L'endroit est trop beau, pour n'être pas mis ici dans toute son étendue.

„ Le *a* secret, pour mettre votre fils en „ état de marcher dignement sur les tra- „ ces de ses ancêtres, c'est de lui donner „ un bon guide, qui sache lui montrer les „ routes de la science & de l'honneur : mais „ il importe de bien choisir ce guide.

a Quibus omnibus (avis & majoribus) ita demum similis adolescet, si imbutus honestis artibus fuerit : quas plurimum refert à quo potissimum accipiat. Adhuc illum puritiæ ratio intra contubernium tuum tenuit : præceptores domi habuit, ubi est vel erroribus modica, vel etiam nulla materia. Jam studia ejus extra limen proferenda sunt : jam circumspiciendus Rhetor latinus, cujus scholæ severitas pudor in primis, castitas constet. Adestenim adolescenti nostro, cum ceteris naturæ fortunæque dotibus, eximia corporis pulchritudo : cui in hoc lubrico ætatis non præceptor modò, sed custos etiam rectorque quærendus est.

„Jusqu'ici l'âge encore tendre de votre fils „ l'a tenu auprès de vous sous la conduite „ de ses précepteurs, & dans une maison „ particuliere, où les dangers, supposé „ qu'il s'y en trouve, sont bien moindres. „ Aujourd'hui qu'il s'agit de l'envoyer „ aux leçons publiques, il faut choisir „ un Professeur d'éloquence, dans l'éco- „ le duquel on soit assûré que regne une „ discipline exacte, & sur-tout une gran- „ de modestie & une grande pureté „ de mœurs. Car entre les autres avanta- „ ges que ce jeune homme a reçus de „ la nature & de la fortune, il est d'une „ beauté singuliere: & c'est ce qui enga- „ ge encore plus, dans un âge si foi- „ ble & si dangereux, à lui donner un „ maître qui ne lui serve pas de précep- „ teur seulement, mais encore de guide „ & de gardien.

„ Je *a* ne vois personne plus propre à „ remplir ces devoirs que Julius Geni- „ tor. Je l'aime, & l'amitié que je lui por-

a Videor ego demonstrare tibi posse Julium Genitorem. Amatur à me: judicio tamen meo non obstat caritas, quæ ex judicio nata est. Vir est emendatus & gravis: paulo etiam horridior & durior ut in hac licentia temporum. Quantum eloquentia valeat, pluribus credere potes: nam dicendi facultas aperta & exposita statim cernitur. Vita hominum altos recessus magnasque latebras habet: cujus pro Genitore me sponsorem accipe. Nihil ex hoc viro filius tuus audiet, nisi profuturum: nihil discet, quod nesciisse rectius fuerit. Nec minùs sæpe ab illo, quàm à te meque, admonebitur qui-

„ te, ne séduit point mon jugement, à
„ qui elle doit sa naissance. C'est un hom-
„ me grave & irréprochable : peut-être
„ trop austère & trop dur dans ses ma-
„ nieres, si l'on s'en rapporte à la licence
„ de ces derniers tems. Comme le talent
„ de la parole est un avantage extérieur,
„ qui se manifeste & se fait sentir, vous
„ pouvez, sur ce qui regarde son éloquen-
„ ce, en croire le témoignage public. Il
„ n'en est pas de même des qualités de
„ l'ame : elle a des abîmes où il n'est pres-
„ que pas possible de pénétrer ; & de ce
„ côté-là, je vous suis caution de Geni-
„ tor. Votre fils ne lui entendra rien di-
„ re, dont il ne puisse faire son profit,
„ il n'apprendra rien de lui, qu'il eût
„ été plus à propos d'ignorer. Il n'aura
„ pas moins de soin que vous & moi,
„ de lui remettre sans cesse devant les
„ yeux les portraits & les vertus de ses
„ ancêtres, & de lui faire sentir tout le
„ poids du fardeau que leurs grands noms
„ lui imposent. N'hésitez donc pas à le
„ mettre entre les mains d'un maître,
„ qui le formera d'abord aux bonnes
„ mœurs, & ensuite à l'éloquence, qui
„ ne s'apprend jamais bien sans les bon-
„ nes mœurs. Adieu.

bus imaginibus oneretur, quæ nomina & quanta sustineat. Proinde, faventibus diis, trade eum præceptori, à quo mores primùm, mox eloquentiam discat, quæ malè sine moribus discitur. Vale.

Il ne suffit pas de faire choix d'un bon Collége. Pour en tirer tout le fruit qu'on en peut attendre, il faut que les parens voient souvent le Principal, les Régens, les Précepteurs, pour s'informer de la conduite de leurs enfans, & du progrès qu'ils font dans l'étude; qu'ils leur donnent des lumieres sur leur caractere d'esprit & leurs inclinations, qu'ils doivent mieux connoître que tout autre; qu'ils prennent avec eux des mesures pour les corriger de leurs défauts; qu'ils les appuyent de toute leur autorité; qu'ils agissent en tout de concert avec eux, pour les récompenses, les louanges, les réprimandes, les punitions. On ne peut dire combien cette bonne intelligence des parens avec les maîtres peut être utile aux enfans.

Horace, dans la belle satyre où il témoigne sa vive reconnoissance des peines extraordinaires que son pere avoit prises pour son éducation, ne manque pas de remarquer qu'il avoit soin de voir souvent ses maîtres; & il attribue en partie à cette attention le bonheur qu'il avoit eû non-seulement d'avoir été exempt des désordres ordinaires à la Jeunesse, mais d'en avoir écarté de soi jusqu'aux plus légers soupçons.

Atqui si vitiis mediocribus ac mea paucis
Mendosa est natura, alioqui recta...
Causa fuit pater his...
Ipse mihi custos incorruptissimus omnes
Circum doctores aderat. Quid multa? pudicum,
Qui primus virtutis honos, servavit ab omni
Non solùm facto, verum opprobrio quoque turpi.

De educ. liberis.

C'est une faute, dit Plutarque, bien condamnable dans les parens, de se croire entiérement déchargés du soin de veiller sur leurs enfans, dès qu'ils les ont remis entre les mains des maîtres, & de ne songer point à s'assurer par leurs propres yeux & leurs propres oreilles du progrès qu'ils font dans l'étude & dans la vertu. Outre qu'il sied mal à un pere, dans une affaire si importante & qui le touche de si près, de s'en rapporter aveuglement à la bonne foi de personnes étrangères, qui chez les Anciens étoient le plus souvent des esclaves ou des affranchis; il est constant, continue le même Auteur, que cette attention d'un pere à s'informer de tems en tems, & à se faire rendre compte des études & de la conduite de son fils, peut servir en même-tems à rendre les écoliers & le maître plus exacts & plus vifs à s'acquitter chacun de leurs devoirs. Il applique à ce sujet un proverbe, qui dit, * Que rien n'est si propre à engraisser un cheval, que l'œil du Maître.

Quelque juste que soit ce devoir, quel-

* Οὐδὲν οὕτω παίπτι τὸν ἵππον, ὡς βασιλικὸς ὀφθαλμός.

que facile qu'il soit à remplir, il est rare pourtant que les parens s'en acquittent. Ils ne veillent guères d'avantage sur la conduite de leurs enfans, lorsqu'ils sont devenus plus grands, & qu'ils sont sortis du Collége; & la plûpart font paroître sur ce point une indifférence & une négligence qu'on a peine à comprendre. Plusieurs la couvrent du prétexte de leurs affaires & de leurs occupations, comme si l'éducation de leurs enfans n'étoit pas la plus importante de toutes: & comme si la qualité de pere devoit jamais être effacée par celle de magistrat & d'homme public.

Platon remarque que c'est un défaut assez ordinaire à ceux qui sont chargés du gouvernement de l'Etat, de négliger le soin de leur propre famille; & dans un dialogue, qui a pour titre *Laches*, il introduit deux hommes, des plus considérables d'Athènes, qui reconnoissent avec douleur que s'ils ont acquis peu de mérite & de gloire, c'étoit la faute de leurs peres, qui, célébres d'ailleurs par de grandes actions tant en paix qu'en guerre, & totalement livrés aux affaires d'autrui, n'avoient pris aucun soin de leur éducation, & les avoient abandonnés à eux-mêmes, & à leur propre conduite dans un âge où ils avoient le plus de besoin d'être veillés & retenus. Plût à Dieu que bien des enfans n'eussent pas encore

aujourd'hui sujet de faire les mêmes plaintes ?

Caton le Censeur, quoiqu'occupé des plus grandes affaires de l'Etat, chargé des plus importans emplois, & l'ame des délibérations du Sénat, ne tomba pas dans ce défaut, lui qui voulut servir de précepteur à son fils. Paul-Emile, au milieu de ses plus grandes occupations, trouvoit le tems d'assister aux conférences que faisoient ses enfans, & d'animer leurs études par sa présence. Il fut bien payé de ses peines, & la réputation * qu'ils s'acquirent en fut une juste & douce récompense.

* *Scipion l'Africain le second, fut l'un de ses enfans.*

Ces grands hommes étoient bien éloignés d'un défaut, très-commun maintenant, sur-tout parmi les grands Seigneurs & les gens de guerre, qui ont grand soin de dire & de répéter à leurs enfans qu'ils ne veulent point faire d'eux des Docteurs, & qu'ils ne les ont mis au Collége que pour leur faire passer quelques années en attendant qu'ils ayent atteint l'âge d'aller à l'Académie, ou d'entrer dans le service. Un tel discours est capable de ruiner tout le fruit des études, parce qu'il tend directement à étouffer & à éteindre dans l'esprit des jeunes gens toute ardeur d'émulation: au lieu que les parens devroient employer tous leurs soins à faire naître cette émulation, à l'entretenir, à l'augmenter; parce que, si leurs enfans y sont

ſenſibles dans les claſſes, ils la porteront enſuite dans les emplois qui leur ſeront confiés, & ſe piqueront pareillement d'y réuſſir & de s'y diſtinguer.

Je reviens au choix d'un Précepteur. Plutarque, dans un traité que nous avons de lui ſur la maniere d'élever les jeunes gens, veut qu'on trouve dans les maîtres une vie irrépréhenſible, un caractere d'eſprit raiſonnable, un grand fonds d'érudition, & une habileté à conduire, formée par une longue expérience. Mais il ſe plaint amérement de la négligence, ou plutôt de la ſtupidité des parens, qui dans un choix, qui décide pour l'ordinaire du ſort & du mérite de leurs enfans pour toute la vie, s'en rapportent au premier venu, n'ont égard qu'à la recommandation de perſonnes peu ſûres, & pouſſés par une ſordide avarice, vont au rabais dans le choix d'un précepteur, & trouvent que celui qui leur coûte le moins eſt le meilleur. Il rapporte à ce ſujet une parole d'Ariſtippe pleine de ſens. Un pere, ſurpris qu'il lui demandât mille dragmes pour inſtruire ſon fils : Quoi ! s'écria-t'il, j'acheterois à ce prix un eſclave. Vous en aurez deux pour un, répliqua le Philoſophe; inſinuant par-là à ce pere avare qu'il ne feroit qu'un eſclave de ſon fils. *500 livres.*

Le Poëte Satyrique fait les mêmes plaintes, & ne peut ſouffrir que les peres & meres, pendant qu'ils ſont mille *Juvenal. lib. 3. ſat. tyr. 7.*

folles dépenses pour leurs bâtimens, leurs meubles, leurs équipages, leur table, épargnent tout pour l'éducation de leurs enfans.

Hos inter sumptus sestertia Quintiliano,
Ut multum, duo sufficient. Res nulla minoris
Constabit patri quàm filius.

Cratès le Philosophe disoit qu'il auroit souhaité monter au lieu le plus éminent de la ville, pour crier de-là aux citoyens : „ Hommes de peu de sens, quelle est „ donc votre folie de ne songer qu'à „ amasser des richesses, & de négliger „ absolument l'éducation de vos enfans, „ pour qui vous dites que vous les amas- „ sez !

Luc. ibid. Les parens payent bien cher quelquefois leur nonchalance & leur avarice, lorsque dans la suite ils ont la douleur de voir que leurs enfans, abandonnés à toutes sortes de désordres, les déshonorent en mille manieres, & font souvent plus de dépenses en une seule année pour satisfaire leurs passions, que les parens n'en eussent fait pendant dix années pour leur procurer une éducation honnête & solide.

Ils doivent donc ne rien épargner pour avoir un bon précepteur, & se souvenir que le plus noble aussi bien que le plus salutaire usage qu'ils puissent faire de l'or & de l'argent, c'est de s'en servir

pour acheter des hommes de mérite en quelque genre que ce ſoit, & ſur-tout pour ce qui regarde l'inſtruction de leurs enfans.

Lorſque Sénéque voulut remettre entre les mains de Néron ſes grands biens qui lui attiroient l'envie, ce Prince lui répondit que, quelques grands que paruſſent ces biens, il y avoit des perſonnes infiniment au-deſſous du mérite de Sénéque qui en poſſédoient davantage. „ J'ai honte, lui dit-il, de voir des affranchis plus riches que vous; & qu'étant le „ premier dans mon eſtime vous ne ſoyez „ pas le plus grand dans mon Empire. " *Pudet referre libertinos, qui ditiores ſpectantur. Unde etiam rubori mihi eſt, quòd præcipuus caritate, nondum omnes fortunâ antecellis.* Je n'examine point ſi Néron penſoit comme il parle ici: mais ce qui eſt certain, c'eſt que les parens ſenſés & raiſonnables doivent penſer de la ſorte, & voir avec quelque peine qu'un Intendant, un Sécretaire, quelquefois même un Portier, fait chez eux une plus grande fortune que le Précepteur du fils de la maiſon. *Tacit. Annal. l. 14. c. 55.*

Il faut avouer qu'il y a des peres & des meres, quoique le nombre en ſoit petit, qui ſur ce point ne manquent pas de nobleſſe & de généroſité; & qui, non contens de payer de bons appointemens aux Précepteurs de leurs enfans, ſe cro-

yent encore obligés de leur assûrer pour toute leur vie un revenu raisonnable, qui les mette en état de jouir en repos & en liberté du fruit de leurs travaux. Quelle diminution fait sûr de grands biens, tels qu'en ont tant de personnes riches, une pension viagére de trente, cinquante, cent pistoles, plus ou moins selon les différentes circonstances? Approche-t-elle des services dont elle est le prix? Je lis toujours avec un plaisir singulier le discours admirable que tient à son pere le jeune Tobie au sujet du guide qui l'avoit conduit pendant son voyage, & le dénombrement qu'il fait des services qu'il en a reçus, dont il expose la grandeur & le nombre avec la même exactitude que s'il devoit lui-même en tirer la récompense, & non pas la donner. „ Mon pere, lui dit-il, „ quelle „ récompense pouvons-nous lui donner, „ qui ait quelque proportion avec les „ biens dont il nous a comblés? Il m'a „ mené & ramené dans une parfaite san- „ té : il a été lui-même recevoir l'argent „ de Gabelus : il m'a fait voir la fem- „ me que j'ai épousée : il a éloigné d'elle „ le démon qui la tourmentoit : il a rem- „ pli de joie son pere & sa mere : il m'a „ délivré du poisson qui m'alloit dévo- „ rer : il vous a fait voir à vous-même „ la lumiere du ciel : & c'est par lui que „ nous nous trouvons remplis de toutes

Tob. 12. p. 4.

„ sortes de biens. Que pouvons-nous „ donc lui donner qui égale tout ce „ qu'il a fait pour nous? Mais, je vous „ prie, mon pere, de le supplier de vou„ loir bien accepter la moitié de tout le „ bien que nous avons apporté.

Quelle noblesse de sentimens! Le jeune Tobie ne s'imagine pas faire rien de grand pour son guide par une offre si avantageuse, mais il croit qu'il recevra lui-même une grace, dont il se trouvera fort honoré, si le guide daigne accepter son offre: *si fortè dignabitur medietatem de omnibus, quæ allata sunt, sibi assumere.* Voilà un modéle parfait pour les parens; comme la description qu'il fait des services que son guide lui a rendus en est un aussi pour les Précepteurs, qui doivent servir d'Anges gardiens à leurs éleves.

Tous les peres ne sont pas en état de faire la fortune des Précepteurs de leurs enfans, mais tous sont en état & dans l'obligation de les honorer, de leur marquer toujours beaucoup de considération, & de leur attirer par leur conduite l'estime & le respect des enfans & de toute la famille. Il y doit être regardé & respecté comme le pere même: c'est l'idée que les anciens vouloient qu'on eût d'un Précepteur.

Dii majorum umbris tenuem & sine pondere terram. . . . .
Qui præceptorem sancti voluere parentis,
Esse loco.

Juvenal. lib. 3. satyr. 7.

Quoique tous les parens, ceux-mêmes qui ne peuvent donner que des appointemens très-médiocres, doivent apporter beaucoup d'attention dans le choix d'un Précepteur : il ne faut pas cependant que sur ce point ils portent la délicatesse trop loin, ni qu'ils attendent à trouver toutes les qualités qu'on peut désirer dans un bon maître. Rien n'est plus rare qu'un homme qui réunisse en lui toutes ces qualités. Les plus grands Seigneurs, les Princes même, ont bien de la peine à en trouver de tels. On est souvent obligé de confier l'éducation des enfans à de jeunes Précepteurs, qui sont sans expérience, & ne peuvent pas encore avoir acquis beaucoup d'érudition. Pourvû qu'ils apportent de la bonne volonté & de la docilité, qu'ils ne manquent pas d'esprit & de jugement, qu'ils aiment le travail, & que sur-tout ils ayent des mœurs pures, & un fond de religion & de piété, on doit être content. Il faut seulement tâcher de les adresser à quelque personne sage & expérimentée dans ce genre, pour la consulter dans les occasions, & se conduire par ses avis. Mais, ce qui me paroît absolument nécessaire, & à quoi les parens ne doivent jamais manquer, c'est de commencer par mettre entre les mains du maître à qui ils confient leurs enfans quelques livres propres à leur apprendre la manière

dont il faut s'y prendre pour les bien éle-ver, tels que ſont ceux de M. de Féné-on, & de M. Locke Anglois, & d'au-res pareils. Je ſouhaiterois que les miens puſſent leur être utiles: du moins c'eſt la vûe que j'ai eu en les compoſant.

Les peres & meres ne doivent point omettre un moyen puiſſant qu'ils ont en-re les mains d'attirer ſur leurs enfans a bénédiction de Dieu : c'eſt de contri-buer plus ou moins, ſelon la meſure de eurs revenus, à la ſubſiſtance de quel-que pauvre écolier, & de l'aider à faire ſes études. J'ai reçu autrefois un pareil ſecours de la libéralité de feu M. le Pe-letier le Miniſtre. J'eus le bonheur de me trouver dans les mêmes claſſes que Meſ-ſieurs ſes * enfans au Collége du Pleſ-ſis, & de profiter de l'excellente éduca-tion qu'on leur donnoit. Je leur diſpu-tois ſouvent les premieres places & les prix. M. le Peletier me récompenſoit comme eux. Je puis dire que pendant tout le cours de mes études il m'a tenu lieu de pere; & depuis il m'a toujours témoigné une bonté véritablement pa-ternelle. Il n'y a point de jour dans ma vie où je ne m'en ſouvienne, & ma re-connoiſſance devient d'autant plus vive, que je ſens mieux de jour en jour de quel prix eſt une bonne éducation.

* *Feu l'Evêque d'Angers, M. le Peletier ancien Premier Préſident.*

CHAPITRE IV.

Du Devoir des Précepteurs.

IL me reſte peu de choſes à ajouter ſur ce ſujet, après tout ce que j'en ai dit dans les différentes parties de ce traité.

a Les Précepteurs tiennent la place des peres & des meres; ils doivent donc en prendre les ſentimens, & en avoir la douceur & la tendreſſe; mais une douceur qui ne dégénére point en molleſſe, & une tendreſſe qui ſoit reglée par la raiſon. Rien de ce que feroient les peres & les meres pour leurs enfans, ne doit leur paroître au-deſſous d'eux: j'entens par-là certaines attentions, certains ſoins pour leur perſonne & pour leur ſanté, ſur-tout quand ils ſont encore dans un âge tendre ou malades. Cette attention, ces ſoins plaiſent infiniment aux parens, & ſervent beaucoup à leur mettre l'eſprit en repos.

Par la même raiſon, qu'ils tiennent la place des peres & des meres, ils ne doivent pas ſe regarder comme les maîtres abſolus des enfans, ni prétendre les gouverner à leur gré & ſelon leur caprice, ſans aucune dépendance des parens,

a Sumat ante omnia parentis erga diſcipulos ſuos animum, ac ſuccedere ſe in eorum locum, à quibus ſibi liberis traduntur, exiſtimet. *Quint. l. 2. c. 2.*

ſans les conſulter en rien, quelquefois même en défendant aux enfans ſous de groſſes peines de leur rien déclarer de ce qui ſe paſſe en particulier. Des maîtres qui n'agiſſent que par raiſon & ſelon les regles, n'ont pas beſoin d'impoſer à leurs diſciples ce ſilence & ce ſecret, qui a quelque choſe d'odieux & de tyrannique, & dont les parens ont un juſte ſujet de ſe plaindre. En communiquant leur autorité aux maîtres, ils n'ont pas prétendu s'en dépoüiller eux-mêmes. Rien n'eſt plus juſte, ni plus raiſonnable, que de les conſulter ſur ce qui regarde la maniere de conduire leurs enfans, d'agir en tout de concert avec eux, de prendre leurs avis, d'entrer dans leurs vûes, en un mot d'avoir de part & d'autre une confiance & une ouverture entiere, qui laiſſe la liberté de ſe dire mutuellement tout ce que l'on croit pouvoir être utile aux enfans. Je ſuppoſe que les parens ſont tels qu'ils doivent être, & qu'ils n'exigent rien qui ſoit contraire à une éducation chrétienne. S'il en étoit autrement, les Précepteurs, en ſouffrant avec patience & condeſcendance tout ce qui ſe peut tolérer, ont la voie des remontrances douces & modérées. Quand elles ſont inutiles, il ne leur reſte que le parti de ſe retirer, & de quitter un emploi où il ne leur eſt pas permis de ſuivre les lumieres de leur conſcience, ni de s'ac-

quitter de leur devoir ; mais de le quitter d'une maniere honnête & polie, ſans témoigner de mauvaiſe humeur, & ſans rompre avec les parens.

Ce que j'ai dit de la bonne intelligence des Précepteurs avec les parens, doit s'entendre auſſi par rapport au Principal d'un Collége, quand les enfans y demeurent. C'eſt à lui premiérement qu'on les confie : c'eſt lui qui eſt chargé de la diſcipline du Collége : tant en public qu'en particulier : c'eſt lui qui répond de tout ce qui s'y paſſe. Or, ſans la ſubordination dont je parle, il n'eſt point en état de s'acquitter des devoirs eſſentiels à la place & à la qualité de Principal.

Parmi les vertus d'un bon maître, la vigilance & l'aſſiduité tiennent un des premiers rangs. Il ne peut les porter trop loin : pourvû que ce ſoit ſans gêne & ſans contrainte, & ſans affectation. Il eſt l'ange gardien des enfans. Il n'y a point de moment où il ne ſoit chargé de leur conduite. Si ſon abſence : ou ſon inattention (car l'une équivaut à l'autre) donne lieu à l'homme ennemi, qui tourne ſans ceſſe autour d'eux, de leur enlever le précieux tréſor de leur innocence, que répondra-t'il à Jeſus-Chriſt qui lui demandera compte de leur ame, & qui lui reprochera d'avoir été moins vigilant pour les garder, que le démon pour les perdre ? Le malheur eſt que la

plûpart des maîtres ſouvent ne ſont avertis de leur obligation ſur ce point que par une funeſte expérience, qu'ils auroient dû prévenir par une ſainte & réligieuſe ſollicitude, qui fait le caractere propre de tout homme prépoſé à la conduite des autres ? *Qui præeſt, in ſollicitudine.* Rom. 12. 8.

Le ſoin du maître doit s'étendre ſur les domeſtiques qui ſervent les enfans, & ce n'eſt pas-là une de ſes moindres obligations, quoiqu'elle ſoit pour l'ordinaire ignorée ou négligée. Car, comme le remarque Quintilien, il n'y a pas moins de danger à craindre de la part de domeſtiques vicieux, que de celle des compagnons d'étude qui pour l'ordinaire ont plus d'éducation & d'honneur ; *nec tutior inter ſervos malos, quàm ingenuos parum modeſtos, converſatio eſt.* La regle eſt donc de ne jamais laiſſer un enfant ſeul avec les domeſtiques, à moins qu'on ne ſoit bien sûr de leur probité & de leur piété : car il s'en trouve de tels, qui ne peuvent être ménagés avec trop de ſoin par les parens & par les maîtres.

Comme les enfans, ſur-tout dans un âge tendre, ont l'eſprit volage & léger, il eſt bon que le maître, pendant les études même qu'ils font en particulier, ne les perde point de vûe. Sa préſence ſeule contribue beaucoup à les rendre plus attentifs, en fixant & arrêtant leur

imagination ; & elle leur épargne bien des distractions & des négligences, qui sont la source des fautes qu'ils font dans leurs compositions, & qui donnent lieu ensuite à des réprimandes & à des punitions, que le maître auroit pû prévenir par une attention plutôt assidue qu'incommode & pressante. C'est ce que Quintilien insinue par ces mots : *assiduus sit potiùs, quàm immodicus.*

L'assiduité ne doit point paroître difficile dans le Collége, où les maîtres sont absolument libres pendant tout le tems des Classes, ce qui les rendroit entierement inexcusables s'ils y manquoient : au lieu que la même assiduité est fort dure & fort gênante dans les maisons particulieres, où le Précepteur est chargé de ses écoliers pendant toute la journée. Il est de la sagesse des parens & je puis dire qu'il est aussi de leur intérêt de s'appliquer, autant qu'il leur sera possible, à adoucir ce joug, en laissant chaque semaine au maître une liberté entiere pendant un après-midi, & prenant sur eux-mêmes le soin de veiller pendant ce tems-là sur leurs enfans. Il n'y a point de santé qui puisse soutenir une gêne si continuelle. Un Précepteur a besoin de respirer, de voir ses amis, d'entretenir ses connoissances, de consulter sur les études & sur les difficultés qui se rencontrent dans l'éducation, et

ur

un mot de n'être pas toujours tête-à-tête avec son écolier. On ne sauroit dire combien cette condescendance de la part des parens, est propre à encourager les maîtres, & à rendre leur zèle plus vif, & plus vigilant.

J'ai déjà averti qu'ils ne doivent jamais agir par passion, par humeur, par caprice. C'est-là un des plus grands défauts en matiere d'éducation, parce qu'il n'échappe jamais aux yeux clairvoyans des écoliers, qu'il rend presque inutiles toutes les bonnes qualités du maître, & qu'il ôte à ses avis & à ses remontrances presque toute autorité. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que ceux qui agissent le plus par humeur, sont ceux qui s'en apperçoivent le moins, & que souvent même ils sauroient mauvais gré à quiconque entreprendroit de les en avertir, ce qui est pourtant le meilleur office que leur puisse rendre un ami.

J'ai honte de rapporter ici certains termes injurieux dont on se sert quelquefois à l'égard des écoliers. *Cruche, bête, âne, cheval de carrosse, &c.* & je ne le ferois point, si je ne savois que ces termes se trouvent encore dans la bouche de quelques maîtres. Est-ce la raison, est-ce la politesse, est-ce le bon esprit qui dictent un tel langage? Ne voit-on pas clairement qu'il ne peut être que l'effet, ou d'une basse éducation qu'on a reçûe, ou

d'une grossiéreté d'esprit qui ne sent point ce que c'est que bienséance, ou d'un caractere violent & emporté qui ne peut se contenir ?

Parmi ceux qui se chargent de l'éducation de la jeunesse, il y en a plusieurs que l'état serré de leurs affaires, ou même souvent une pauvreté entiere, obligent d'entrer dans cette profession ; & ils ne doivent point en rougir. Le célébre Origéne enseigna la Grammaire pour avoir dequoi subsister, & il eut le bonheur de conserver pendant toute sa vie le souvenir & l'amour de la pauvreté où son pere l'avoit laissé en mourant. C'est un beau modele pour les maîtres. Le salaire qu'ils retirent de leurs peines est certainement bien légitime & bien mérité. Je voudrois cependant que ce ne fût point là le seul motif, ni même le motif dominant qui les y engageât ; mais que la volonté de Dieu, & le désir de se sanctifier, y eussent la principale & la premiere part. La dureté des parens oblige souvent les maîtres à marchander avec eux, & à disputer sur le prix. Il seroit à souhaiter, que d'un côté la générosité des peres & des meres, & de l'autre le désintéressement des maîtres, ôtassent lieu à ces sortes de conventions qui ont, ce me semble, quelque chose de bas & de sordide. Il est beau pour les derniers de compter un peu plus qu'on ne fait or-

dinairement sur la Providence; & je n'ai jamais vû qu'elle ait manqué à ceux qui s'y sont fiés pleinement.

Si les vûes intéressées sont indignes d'un Précepteur véritablement chrétien, celles de la vanité & de l'ambition ne le sont pas moins. J'ai toujours admiré ce que dit Saint Augustin du motif qui engagea Nébride à se charger de l'instruction de la jeunesse; motif bien opposé aux deux défauts dont je parle ici. Il étoit ami intime de Saint Augustin, & avoit quitté son pays, ses biens, & sa mere, pour le suivre à Milan, sans autre raison que de s'occuper avec son ami à la recherche de la vérité & de la sagesse, qu'ils cherchoient tous deux avec une égale ardeur. Il ne put refuser à ses prieres instantes d'entrer en qualité de sous-maître chez Véréconde qui enseignoit les belles-lettres à Milan. Ce ne fut point, dit saint Augustin, le désir du gain qui porta Nébride à prendre cet emploi, puisqu'il en auroit trouvé de bien plus importans, s'il l'avoit voulu, & encore moins des vûes de vanité ou d'ambition. Il avoit toujours évité de se faire connoître aux grands du monde, n'ambitionnant que l'obscurité d'une retraite paisible, où il pût donner tout son tems à l'étude de la sagesse. *Conf. lib. 6. c. 10.*

Cet exemple m'en rappelle un autre, qui n'est pas moins admirable, & qui re-

garde l'éducation d'un jeune homme de grande qualité. Le pere, plein d'ambition, ne ſongeoit qu'à élever ſon fils dans les dignités du ſiécle; & la mere, véritablement chrétienne, qu'à le rendre grand dans le Ciel. Elle crut n'y pouvoir réuſſir que par une ſainte éducation; & pour cela, elle propoſa à un ſolitaire qu'elle avoit prié de venir à Antioche, de quitter ſa montagne & ſa retraite pour ſe charger du ſoin de ſon fils. Elle l'en conjura d'une maniere ſi vive & ſi touchante, en lui proteſtant qu'il répondroit de l'ame de cet enfant, qu'il ne crut pas pouvoir s'en défendre. Le ſuccès répondit à l'eſpérance de cette pieuſe mere. L'enfant, conduit par ſon excellent précepteur, fit des progrès extraordinaires dans les ſciences, & encore plus dans la piété. Gai, civil, affable, honnête à l'égard de tout le monde; il s'inſinua, par cet extérieur agréable, dans l'eſprit de ſes compagnons; ce qui lui donna moyen d'en gagner pluſieurs, & de les porter à embraſſer la vertu. C'eſt ſaint Chryſoſtôme, témoin oculaire de ce fait, qui en a écrit l'hiſtoire, mais bien plus au long que je ne l'ai rapportée ici.

S. Chryſoſt. de vit. Mon. l. 2. cap. 14.

Ce que je conclus de ces deux exemples, & par où je finis ce chapitre, c'eſt que la piété eſt de toutes les qualités d'un Précepteur la plus eſſentielle, la plus importante, celle qu'il faut préférer à toutes

les autres, & qui y ajoute un prix infini. Elle inspire aux maîtres un zèle, une ardeur, un empressement pour le salut de leurs disciples, qui attirent ordinairement sur eux la bénédiction du Ciel. J'ai rapporté ailleurs un bel exemple de ce zèle dans la personne de saint Augustin, qui doit servir d'instruction & de modéle à tous les maîtres chrétiens.

Tom. I. Disc. Prél. pag. 71.

CHAPITRE CINQUIÉME

Du Devoir des Ecoliers.

QUINTILIEN *a* prétend avoir renfermé preque tous les devoirs des écoliers dans cet unique avis qu'il leur donne, d'aimer ceux qui les enseignent, comme ils aiment les sciences qu'ils apprennent d'eux, & de les regarder comme des peres, dont ils tiennent, non la vie du corps, mais l'instruction qui est comme la vie de l'ame. En effet ce sentiment de tendresse & de respect, suffit pour les rendre dociles pendant leurs études, & pleins de reconnoissance pendant tout le tems de leur vie, ce qui me paroît renfermer une grande partie de ce qu'on attend d'eux.

a Plura de officiis docentium locutus, discipulos id unum interim moneo, ut præceptores suos non minùs quàm ipsa studia ament : & parentes esse, non quidem corporum, sed mentium credant. *Quint. lib. 2. cap. 9.*

a La docilité qui consiste à se laisser conduire, à bien recevoir les avis des maîtres, & à les mettre en pratique, est proprement la vertu des écoliers; comme celle des maîtres est de bien enseigner. L'une ne peut rien sans l'autre : & comme il ne suffit pas qu'un laboureur répande la semence, mais qu'il faut que la terre, après avoir ouvert son sein pour la recevoir, la couve, pour ainsi dire, l'échauffe, l'entretienne, & l'humecte ; de même tout le fruit de l'instruction dépend de la parfaite correspondance du maître & du disciple.

La reconnoissance pour ceux qui ont travaillé à notre éducation, fait le caractere d'un honnête homme, & est la marque d'un bon cœur. *b* Qui de nous, dit Cicéron, a été instruit avec quelque soin, à qui la vûe, ou même le simple souvenir de ses précepteurs, de ses maîtres, & du lieu où il a été nourri ou élevé, ne fasse un singulier plaisir ? *c* Sénéque ex-

a Ut magistrorum officium est, docere, sic, discipulorum præbere se dociles, alioqui neutrum sine altero sufficiet. Et sicut frustra sparsetis semina, nisi illa præmollitus foverit sulcus : ita eloquentia coalescere nequit nisi sociata tradentis accipientisque concordia. *Quintil. ibid.*

b Quis est nostrûm liberaliter educatus, cui non educator, cui non magister suus atque doctor, cui non locus ille mutus ubi ipse altus aut doctus est ; cum grata recordatione in mente versetur ? *Cic. pro Planc. n. 81.*

c Præceptores suos adolescens veneretur ac suspiciat, quorum beneficio se vitiis exuit, & sub quorum tutela positus exercet artes bonas. *Senec. Ep. 83.*

horte les jeunes gens à conſerver toujours un grand reſpect pour leurs maîtres, aux ſoins deſquels ils ſont redevables de s'être corrigés de leurs défauts, & d'avoir pris des ſentimens d'honneur & de probité. *a* Leur exactitude & leur ſévérité déplaiſent quelquefois dans un âge où l'on eſt peu en état de juger des obligations qu'on leur a. Mais quand les années ont mûri l'eſprit & le jugement, on reconnoît que ce qui nous donnoit de l'éloignement pour eux, je veux dire, les avertiſſemens, les réprimandes, & la ſévere exactitude à réprimer les paſſions d'un âge peu prudent & peu conſidéré, eſt préciſément ce qui les doit faire eſtimer & aimer. Auſſi voyons-nous que Marc-Aurèle, l'un des plus ſages & des plus illuſtres Empereurs qu'ait eû Rome, remercioit les Dieux de deux choſes ſur-tout; de ce qu'il avoit eû pour lui-même d'excellens précepteurs, & de ce qu'il en avoit trouvé de pareils pour ſes enfans. *M. Aurèle. lib. 1. §. 17.*

Quintilien, après avoir marqué les différens caracteres d'eſprit des jeunes gens, nous trace en peu de mots le portrait d'un écolier parfait ſelon lui, & certainement

a Tamdiu illos odio habemus, quamdiu graves judicamus, & quamdiu beneficia illorum non intelligimus. Cùm jam ætas aliquid prudentiæ collegit, apparet propter illa ipſa amari à nobis debere, propter quæ non amabantur; admonitiones, ſeveritatem, & inconſultæ adoleſcentiæ cuſtodiam. *Senec. lib. 5. de Benef. cap. 5.*

très-aimable. „ Pour moi, dit-il, je veux „ un enfant que la louange excite, qui „ soit sensible à la gloire, qui pleure „ quand il se voit vaincu. Une noble „ émulation le tiendra toujours en ha- „ leine : un reproche, une réprimande „ le piquera jusqu'au vif : l'honneur lui „ fera tout faire. Il ne faut point craindre „ qu'un tel écolier s'abandonne jamais à „ la paresse. *Mihi ille detur puer, quem laus excitet, quem gloria juvet, qui victus fleat. Hic erit alendus ambitu : hunc mordebit objurgatio : hunc honor excitabit : in in hoc desidiam nunquam verebor.*

Quelque cas que fasse Quintilien des qualités de l'esprit, il estime infiniment plus celles du cœur, sans lesquelles il compte les autres pour rien. Dans le même chapitre, d'où j'ai tiré les paroles précédentes, il avoit déclaré qu'il n'auroit jamais bonne opinion d'un enfant qui mettroit son étude à faire rire en contrefaisant les manieres, la mine, & les défauts des autres. Il en rend aussi-tôt une admirable raison. „ Un enfant, dit-il, pour avoir „ véritablement de l'esprit selon moi, „ doit être bon & vertueux : autrement „ je l'aimerois mieux un peu lent & tar- „ tif, qu'avec un mauvais caractere d'es- „ prit. *Non dabit mihi spem bonæ indolis qui hoc imitandi studio petet, ut ridcatur. Nam probus quoque imprimis erit ille verè ingeniosus : alioqui non pejus dixerim, tardi esse ingenii, quàm mali.*

Il nous montre toutes ces qualités dans l'aîné de ses deux enfans, dont il peint le caractere & déplore la perte d'une maniere si éloquente & si touchante dans la belle préface de son sixieme livre. On me permettra d'en inférer ici un petit extrait qui ne sera pas inutile pour les jeunes gens, & où ils trouveront un modele qui convient fort à leur âge & à leur état.

Après avoir parlé de son cadet qui étoit mort à l'âge de cinq ans, & avoir décrit les graces & la beauté de son visage, la gentillesse de ses paroles, la vivacité de son esprit qui commençoit à briller à travers les voiles de l'enfance, il passe à son aîné. „ *a* Il me restoit après cela, dit-il, „ „ mon fils Quintilien, qui étoit tout mon „ plaisir, toute mon espérance, & il „ pouvoit suffire pour ma consolation. „ Car entré déjà dans sa dixieme année, „ ce n'étoit plus des fleurs qu'il montroit „ comme son jeune frere, mais des fruits „ tout formés, & dont l'attente ne pou„ voit plus tromper.... J'ai bien de l'ex„ périence, mais je n'ai jamais vû dans „ aucun enfant, je ne dis pas seulement

a Una post hæc Quintiliani mei spe ac voluptate nitebar: & poterat sufficere solatio. Nonen mflosculos, sicut prior, sed, jam decimum ætatis ingressus annum certos atque deformatos fructus ostenderat. Juro, has me in illo vidisse virtutes ingenii, non modò ad percipiendas disciplinas, quo nihil præstantius cognovi, plurima expertus, studiique jam tum non coacti, (sciunt præceptores) sed probitatis, pietatis, humanitatis, liberalitatis.

„ tant de belles dispositions pour les „ sciences, ni tant de goût & d'incli- „ nation pour l'étude, (ses maîtres le sa- „ vent,) mais tant de probité, de natu- „ rel, de bonté d'ame, de douceur, de „ penchant à faire plaisir & à obliger, „ que j'en ai connu en lui.

„ *a* Il avoit outre cela tous les avan- „ tages que donne la nature, un son de „ voix charmant, une physionomie dou- „ ce, une facilité surprenante à bien „ prononcer les deux langues, comme „ s'il eût été également né pour l'une „ & pour l'autre.

„ *b* Mais tout cela n'étoit encore que „ des espérances. Je fais bien plus de „ cas de ses rares vertus, de son égalité „ d'ame, de sa fermeté, de la force avec „ laquelle il se roidissoit contre les crain- „ tes & les douleurs. Car avec quel éton- „ nement des médecins a-t'il supporté „ une maladie de huit mois! Sur le point „ de mourir il me consoloit lui-même, „ & me défendoit de le pleurer. Son es-

a Etiam illa fortuita aderant omnia, vocis jucunditas claritasque, oris suavitas, & in utracumque lingua, tanquam ad eam demum natus esset, expressa proprietas omnium litterarum.

b Sed hæc spes adhuc; illa majora: constantia, gravitas, contra dolores etiam ac metus robur. Nam quo ille animo, quâ medicorum admiratione, mensium octo valetudinem tulit! Ut me in supremis consolatus est! Quàm etiam deficiens, jamque non nosser ipsum, illum alienatæ mentis errorem circa solas litteras non habuit.

„ prit s'égaroit-il quelquefois dans ces
„ derniers momens : il n'étoit occupé
„ pendant ſes rêveries que de ſciences &
„ d'études. O vaines & trompeuſes eſpé-
„ rances ! &c.

Y a-t'il beaucoup de jeunes gens parmi nous, dont on puiſſe dire avec vérité autant de bien, qu'en dit ici Quintilien de ſon fils? Quelle honte ſeroit-ce pour eux, ſi, nés & élevés dans le chriſtianiſme, ils n'avoient pas même les vertus des enfans payens? Je ne crains point de les répéter encore ici : docilité, obéiſſance, reſpect pour les maîtres, porté juſqu'à la tendreſſe, & ſource d'une reconnoiſſance éternelle ; ardeur pour l'étude, & goût merveilleux pour les ſciences ; éloignement du vice & du déſordre ; fonds admirable de probité, de bonté, de douceur, d'honnêteté, de libéralité ; patience même, courage, & grandeur d'ame dans le cours d'une longue maladie. Que manquoit-il donc à toutes ces vertus? Ce qui ſeul pouvoit les rendre véritablement dignes de ce nom, & devoit en être comme l'ame, & en faire tout le prix : le don précieux de la foi & de la piété, la connoiſſance ſalutaire du Médiateur, un déſir ſincere de plaire à Dieu, & de lui rapporter toutes ſes actions.

Voilà ce qui releve infiniment toutes les autres qualités des enfans chrétiens, & ce qui ſeul mérite de leur être propoſé com-

un modele parfait, & digne en tout d'être imité. Ils peuvent les trouver dans deux Saints illuſtres, dont la ſcience & la vertu ont fait tant d'honneur à l'Egliſe, je veux dire S. Baſile, & S. Grégoire de Nazianze.

Ils étoient tous deux ſortis de familles fort nobles ſelon le monde, & encore plus ſelon Dieu. Ils nâquirent preſque en même-tems, & leur naiſſance fut le fruit des prieres & de la piété de leurs meres, qui dès ce moment même les offrirent à Dieu, dont elles les avoient reçus. Celle de S. Grégoire, le lui préſentant dans l'Egliſe, ſanctifia ſes mains par les livres ſacrés qu'elle lui fit toucher.

Ils avoient l'un & l'autre tout ce qui rend les enfans aimables, beauté de corps, agrément dans l'eſprit, douceur & politeſſe dans les manieres.

Leur éducation fut telle qu'on peut ſe l'imaginer dans des familles, où la piété étoit, s'il eſt permis de parler ainſi, héréditaire & domeſtique; & ou peres, meres, freres, ſœurs, ayeuls de côté & d'autre, étoient tous des ſaints, & la plûpart des ſaints fort illuſtres.

Le naturel heureux que Dieu leur avoit accordé, fut cultivé avec tout le ſoin poſſible. Après les études domeſtiques, on les envoya ſéparément dans les villes de la Gréce qui avoient le plus de réputation pour les ſciences, & ils y prirent

les leçons des plus excellens maîtres.

Enfin ils se rejoignirent à Athènes. On sait que cette ville étoit comme le théâtre & le centre des belles-lettres & de toute érudition. Elle fut aussi comme le berceau de l'amitié fameuse de nos deux Saints ; ou du moins elle servit beaucoup à en serrer les nœuds d'une maniere plus étroite. Une aventure assez extraordinaire y donna occasion. Il y avoit à Athènes une coutume fort bizarre par rapport aux écoliers nouveaux venus, qui s'y rendoient de différentes provinces. On commençoit par les introduire dans une assemblée nombreuse de jeunes gens comme eux, & là on leur faisoit essuyer mille brocards, mille railleries, mille insolences : après quoi on les menoit aux bains publics en cérémonie à travers la ville, escortés & précédés par tous ces jeunes gens qui marchoient deux à deux. Lorsqu'on y étoit arrivé, toute la troupe s'arrêtoit, jettoit de grands cris, & faisoit mine de vouloir enfoncer les portes, comme si l'on refusoit de les leur ouvrir. Quand le nouveau venu y avoit été admis, pour lors il recouvroit sa liberté. Grégoire qui étoit arrivé le premier à Athènes, & qui sentoit combien cette ridicule cérémonie étoit contraire, & coûteroit au caractere grave & sérieux de Basile, eût assez de crédit parmi ses compagnons pour l'en faire dis-

penser. *a* Ce fut-là, dit S. Grégoire de Nazianze dans l'admirable récit qu'il fait lui-même de cette aventure, ce qui donna lieu à notre sainte amitié, ce qui commença à allumer en nous cette flamme qui depuis ne s'éteignit jamais, & ce qui perça nos cœurs d'un trait qui y demeura toujours. Heureuse Athènes, s'écrie-t'il, & source de tout mon bonheur! Je n'y étois allé que pour acquérir de la science, & j'y découvris le plus précieux de tous les trésors, un ami tendre & fidéle, plus heureux en cela que Saül, qui ne cherchant que des ânesses, trouva un royaume.

Cette liaison formée & commencée comme je viens de le dire, se fortifia toujours de plus en plus; sur-tout, lorsque ces deux amis qui n'avoient rien de secret l'un pour l'autre, s'ouvrant mutuellement leurs cœurs, eurent reconnu qu'ils avoient tous deux le même but, & cherchoient le même trésor, je veux dire la sagesse & la vertu. Ils vivoient sous le même toît, mangeoient à la même table, avoient les mêmes exercices & les mêmes plaisirs, & n'étoient, à proprement parler qu'une même ame: union merveilleuse, dit saint Grégoire, qui ne peut être réellement produite que par une amitié chaste & chrétienne.

* Τῦτο ἡμῖν τῆς φιλίας προοιμιον· ἐνθεῦτεν ὁ τῆς συν κρείας σπινθὴρ· ὥτως ἐπ' ἀλλήλοις ἐτράφημεν.

Nous aſpirions tous deux également à la ſcience, objet le plus capable d'exciter des ſentimens d'envie & de jalouſie : & néanmoins, abſolument exemts de cette paſſion ſubtile & maligne, nous ne connoiſſions & n'éprouvions entre nous qu'une noble émulation. Chacun de nous, plus ſenſible à la gloire de ſon ami qu'à la ſienne propre, cherchoit, non à l'emporter ſur lui, mais à lui céder & à l'imiter.

Notre principale étude, & notre unique but, étoit la vertu. Nous ſongions à rendre notre amitié éternelle, en nous préparant nous-mêmes à la bienheureuſe immortalité, & en nous détachant de plus en plus de l'amour des choſes de la terre. Nous prenions pour conducteur & pour guide la parole de Dieu. Nous nous ſervions nous-mêmes de maîtres & de ſurveillans, en nous exhortant mutuellement à la piété ; & je pourrois dire, s'il n'y avoit point quelque ſorte de vanité à s'exprimer ainſi, que nous nous tenions lieu de regle l'un à l'autre, pour diſcerner le faux du vrai, & le bon du mauvais.

Nous n'avions aucun commerce avec ceux de nos compagnons qui étoient pétulans, violens, ou déréglés dans leurs mœurs ; & nous ne fréquentions que ceux qui par leur modeſtie, leur retenue & leur ſageſſe pouvoient nous ai-

der & nous soutenir dans le bon dessein que nous avions, sachant qu'il en est des mauvais exemples comme des maladies contagieuses qui se communiquent aisément.

Ces deux Saints, & l'on ne peut trop le répéter aux jeunes gens, brillérent toujours parmi leurs compagnons par la beauté & la vivacité de leur esprit, par leur assiduité au travail, par le succès extraordinaire qu'ils eurent dans toutes leurs études, par la facilité & la promptitude avec laquelle ils saisirent toutes les sciences qu'on enseignoit à Athénes, belles-lettres, poësie, éloquence, philosophie: mais ils se distinguèrent encore plus par une innocence de mœurs, qui étoit allarmée à la vûe du moindre danger, & qui craignoit jusqu'à l'ombre du mal. Un songe qu'eut S. Grégoire dans sa plus tendre jeunesse, & dont il nous a laissé en vers une élégante description, contribua beaucoup à lui inspirer de tels sentimens. Pendant qu'il dormoit, il crut voir deux vierges de même âge; & d'une égale beauté, vêtues d'une maniere modeste, & sans aucune de ces parures que recherchent les personnes du siécle. Elles avoient les yeux baissés en terre,

* Κρυβόμην δ' ἐφύπερθε καρήατα νηδὲ παρειὰς·
Κρυψάμεναι, κατὰ γῆς ἑσαὶ' ὄμματ' ἔχον·
Αἰδοὺς ἀμφοτέρησιν ἐπέτρεπε καλὸν ἐρεῦθος,
Ὅσσον ἐνιπήτων φαίης κε ὑπ' ἰχ φαρέων.

& le visage couvert d'un voile qui n'empêchoit pas qu'on n'entrevît la rougeur que répandoit sur leurs joues une pudeur virginale. Leur vûe, ajoute le Saint, me remplit de joie : car elles me paroissoient avoir quelque chose au-dessus de l'humain. Elles de leur côté m'embrasserent & me caresserent comme un enfant qu'elles aimoient tendrement ; & quand je leur demandai qui elles étoient, elles me dirent, l'une qu'elle étoit la * Pureté, & l'autre la * Continence, mais toutes deux les compagnes de Jesus-Christ, & les amies de ceux qui renoncent au mariage pour mener une vie céleste. Elles m'exhorterent d'unir mon cœur & mon esprit au leur, afin que m'ayant rempli de l'éclat de la virginité, elles pussent me présenter devant la lumiere de la Trinité immortelle. Après ces paroles elles s'envolerent au ciel, & mes yeux les suivirent le plus loin qu'ils purent.

* Ἁγνία.
* Σωφροσύνη.

Tout cela n'étoit qu'un songe, mais qui fit un effet très-réel sur le cœur du Saint. Il n'oublia jamais cette image si agréable de la chasteté, & il la repassoit avec plaisir dans son esprit. Ce fut, comme il le dit lui-même, une étincelle de feu, qui s'enflammant de plus en plus l'embrasa d'amour pour une continence parfaite.

Ils avoient grand besoin lui & Basile d'une telle vertu, pour se soutenir au

milieu des périls d'Athènes, la ville d
monde la plus dangereuse pour les mœur
à cause de ce concours extraordinaire d
jeunes gens qui s'y rendoient de toute
parts, & qui y apportoient chacun leur
vices & leurs dér glemens. Mais, di
saint Grégoire, nous eûmes le bonheu
d'éprouver dans cette ville corrompu
quelque chose de pareil à ce que disen
les Poëtes d'un fleuve qui conserve la
douceur de ses eaux au milieu de l'amer-
tume de celles de la mer, & d'un ani-
mal qui subsiste au milieu du feu. Nous
n'avions aucun commerce d'amitié avec
les méchans. Nous ne connoissions à
Athénes que deux chemins : l'un qui nous
conduisoit à l'Eglise, & aux saints Doc-
teurs qui y enseignoient ; l'autre qui nous
menoit aux écoles, & chez nos maîtres
de littérature. Pour ceux qui conduisoient
aux fêtes mondaines, aux spectacles, aux
assemblées, aux festins, nous les ignorions
absolument.

Il semble que des jeunes gens de ce
caractere, qui se séparoient de toute so-
ciété, qui n'avoient aucune part aux
plaisirs & aux divertissemens de ceux de
leur âge, dont la vie pure & innocente
étoit une censure continuelle du déré-
glement des autres, devoient être en
butte à tous leurs compagnons, & deve-
nir l'objet de leur haine, ou du moins
de leur mépris & de leurs railleries. Ce

fut tout le contraire ; & rien n'eſt plus glorieux à la mémoire de ces deux illuſtres amis, & j'oſe le dire, ne fait plus d'honneur à la piété même, qu'un tel événement. Il falloit en effet que leur vertu fût bien pure, & leur conduite bien ſage & bien meſurée, pour avoir pû non-ſeulement éviter l'envie & la haine, mais s'attirer généralement l'eſtime, l'amour, le reſpect de tous leurs compagnons.

C'eſt ce qui parut d'une maniere bien éclatante, lorſqu'on apprit qu'ils ſongeoient à quitter Athénes pour retourner dans leur patrie. La douleur fut univerſelle. Les cris & les plaintes retentiſſoient de toutes parts. Les larmes coulerent de tous les yeux. Ils alloient perdre, diſoient-ils, tout l'honneur de leur ville, & la gloire de leurs écoles. Les maîtres & les écoliers, joignant aux prieres & aux plaintes la force & la violence, proteſtoient qu'ils ne les laiſſeroient point aller, & qu'ils ne conſentiroient jamais à leur départ. Il fallut effectivement que l'un d'eux cédât à un empreſſement ſi extraordinaire, & que l'on pourroit plûtôt appeller une violente conſpiration : ce fut Grégoire. On peut juger quelle fut la douleur.

Je ne ſai s'il eſt poſſible d'imaginer un modéle plus parfait pour les jeunes gens, que celui que je viens d'expoſer à

leurs yeux, où l'on trouve réunis tous les traits qui peuvent rendre la jeunesse aimable & estimable : noblesse du sang, beauté d'esprit, ardeur incroyable pour l'étude, succès merveilleux dans toutes les sciences, manieres polies & honnêtes, modestie étonnante au milieu des louanges & des applaudissemens publics, & ce qui relève infiniment toutes ces qualités, une piété & une crainte de Dieu que les mauvais exemples ne firent qu'accroître & fortifier. On peut lire dans le troisieme Tome des Lettres de M. du Guet, un caractere admirable de ces deux grands Saints, composé exprès pour des écoliers qui répondoient sur quelques-uns de leurs traités.

Outre les exemples de quelques Saints illustres du christianisme, tels que les deux que j'ai proposés, il est bon que les jeunes gens en cherchent eux-mêmes dans les Livres sacrés. Ils y trouveront le jeune Samuel, qui par sa piété & sa vertu se rendoit également agréable à Dieu & aux
1. Reg. 3. 26. hommes : *Puer autem Samuel proficiebat atque crescebat, & placebat tam Domino quàm hominibus.* Ils y admireront un saint Roi, qui dès l'âge de huit ans marchant sur les traces de David, fut toujours attentif à plaire en tout à Dieu : *Fecit quod*
4. Reg. 22. 2. *placitum erat coràm Domino, & ambulavit per omnes vias David patris sui.* Ils y verront Tobie le pere, après avoir passé

lui-même sa jeunesse dans l'innocence, en fuyant la compagnie de ceux qui alloient adorer les veaux d'or, en ne faisant paroître rien de puérile dans sa conduite, & gardant exactement toutes les observances de la loi dès l'âge le plus tendre : *Solus fugiebat consortia omnium... Nihil puerile gessit in opere.... Hæc & his similia secundum legem Dei puerulus observabat* : ils le verront, dis-je élever son fils de la même sorte, en lui enseignant dès son enfance à craindre Dieu, & à s'abstenir de tout péché : *Quem ab infantia timere Deum docuit, & abstinere ab omni peccato.* Ils seront surpris de trouver long-tems avant le christianisme un courage véritablement héroïque & chrétien dans les sept freres Machabées, tous déterminés à mourir par les plus cruels supplices, plutôt que de violer la loi de Dieu : *Parati sumus mori, magis quàm patrias Dei leges prævaricari.* Tob. c. 1. Ibid. 2. Macc. 7. 2.

Mais c'est dans la source même de la sainteté & de la piété qu'ils doivent aller puiser leurs sentimens, c'est-à-dire, dans Jesus-Christ, qui, pour sanctifier l'enfance & l'adolescence, a bien voulu naître enfant, & dans la suite donner aux jeunes gens l'exemple de toutes les vertus qui leur conviennent, par son exactitude à aller au Temple aux jours marqués, par son attention à écouter les Docteurs, par la sagesse & la modestie

de ſes réponſes, par ſon application faire l'œuvre de ſon pere, & à exécute ſes ordres, ſans conſulter en cela ni l ſang ni la nature; par ſa parfaite ſoumi ſion à ſes parens, enfin par le ſoin qu' a pris de faire paroître au-dehors devar Dieu & devant les hommes, à meſur qu'il avançoit en âge, des progrès ſen ſibles de la grace & de la ſageſſe, dor il avoit reçu la plénitude dès le premie moment de ſon Incarnation.

Concluſion de cet Ouvrage.

Me voici enfin arrivé à la fin de mo ouvrage. Je crois ne l'avoir entrepris qu par des vûes du bien public, pour êtr de quelque ſecours, ſi je le pouvois, au jeunes gens, & à ceux qu'on charge d leur éducation. Je n'ai point cherché à y rien dire qui pût faire la moindre pei ne à aucun de mes confreres, ni à qu que ce ſoit. Si pourtant cela étoit arrivé contre mon deſſein, & ſans que je m'en fuſſe apperçu, je les prie de ne pas me l'imputer, & d'interpréter en bonne par ce qui me ſera échappé ſans mauvaiſe in tention.

Après cet avertiſſement, il ne me reſte qu'à prier celui qui eſt le Maître unique des hommes, de qui vient toute lu miere & tout don excellent, qui diſpenſe les talens comme il lui plaît, & qui en donne le bon uſage, à qui ſeul il appar

tient de parler au cœur auſſi-bien qu'à l'eſprit; de le prier, dis-je, qu'il veuille répandre ſa bénédiction ſur cet Ouvrage, ſur l'Auteur, ſur les enfans, ſur les peres les meres, les maîtres, les domeſtiques, en un mot, ſur tous ceux qui ſont employés à l'éducation de la Jeuneſſe en quelque lieu & dans quelque Collége qu'ils ſoient: & en particulier qu'il daigne verſer abondamment ſes graces ſur l'Univerſité de Paris, y conſerver & y augmenter de plus en plus; non-ſeulement le goût des ſciences & de l'étude qui y a toujours régné, mais encore plus celui de la piété & de la religion, qui en a fait juſqu'ici la plus ſolide gloire. *Amen.*

FIN.

TABLE

Des ſujets contenus dans ce quatriéme Volume.

TROISIÉME PARTIE. DE L'HISTOIRE PROFANE. SUITE DE L'HISTOIRE ROMAINE.

TROISIÉME MORCEAU DE L'HISTOIRE ROMAINE.

ESPACE de 53 ans depuis le commencement de la ſeconde guerre Punique juſqu'à la défaite de Perſée. Page 1

CHAPITRE PREMIER.

Récit des faits. 8

FABIUS DICTATEUR.

Bataille de Cannes. 12

SCIPION, *élu Général rétablit les affaires d'Eſpagne.* 18

SCIPION *retourne à Rome, eſt nommé Conſul.*

Consul, & se prépare à la conquête de l'Afrique. 27
Guerre contre Philippe Roi de Macédoine. 39
Guerre contre Antiochus Roi de Syrie. 45
Fin & mort de Scipion. 51
Mort d'Annibal. 56
Guerre contre Persée dernier Roi de Macédoine. 57

CHAPITRE SECOND.

Réflexions. 62
ARTICLE I. *Diverses qualités de ceux dont il est parlé dans ce troisieme morceau de l'Histoire Romaine.* 64
ANTIOCHUS, *Roi de Syrie.* ibid.
PHILIPPE & PERSÉE, *Rois de Macédoine.* 67
PAUL-EMILE 69
FABIUS MAXIMUS. 81
ANNIBAL & SCIPION *comparés ensemble.* 87
§. I. *Vertus militaires.* 88
1. *Etendue d'esprit pour former & exécuter de grands desseins.* ibid.
2. *Profond secret.* 90
3. *Bien connoître le caractere des Chefs contre qui l'on a à combattre.* 92
4. *Entretenir dans les troupes une discipline exacte.* 93
5. *Vivre d'une maniere simple, modeste, frugale, laborieuse.* 94
6. *Savoir également employer la force & la ruse.* 97
7. *Ne hazarder jamais sa personne sans nécessité.* 98
8. *Art & habileté dans les combats.* 99
9. *Avoir le talent de la parole, & savoir manier adroitement les esprits.* 100
Conclusion. 102
§. II. *Vertus morales & civiles de Scipion.* 106
1. *Générosité, libéralité.* 109

2. *Bonté, douceur.* 110
3. *Juſtice.* 112
4 *Grandeur d'ame.* 113
5. *Chaſteté.* 114
6. *Religion.* ibid.
ART. II. *Principaux caracteres & principales vertus des Romains par rapport à la guerre.* 116
1. *Equité & ſage lenteur pour entreprendre & pour déclarer la guerre.* 121
2. *Fermeté & conſtance dans une réſolution une fois priſe & arrêtée.* 123
3. *Accoutumance aux pénibles travaux & aux exercices militaires : ſévérité incroyable pour la diſcipline : diverſes récompenſes du mérite.* 125
4. *Clémence & modération dans la victoire.* 129
5. *Courage & grandeur d'ame dans l'adverſité.* 132
6 *Juſtice & bonne foi, principes du gouvernement Romain : Sources de l'amour & de la confiance des citoyens, des alliés, & des peuples conquis.* 137
7. *Reſpect pour la Religion.* 14
8. *Amour de la gloire.* 14

QUATRIÉME MORCEAU DE L'HISTOIRE ROMAINE.

CHANGEMENT de la République Romaine en Monarchie, prevu & marqué par l'hiſtorien Polybe, livre ſixiéme de ſon hiſtoire. 14

CHAPITRE PREMIER.

Principes de Polybe ſur les différentes ſortes de gouvernemens, & en particulier ſur celui des Romains. 14

Pouvoir des Consuls. 151
Pouvoir du Sénat. 152
Pouvoir du Peuple. 153
Mutuelle dépendance des Consuls, du Sénat, & du Peuple. 154
Causes du changement d'une République en Monarchie. 159

CHAPITRE SECOND.

Changement de la République Romaine en Monarchie. 167
Richesses suivies du luxe dans les bâtimens, les meubles, la table, &c. 169
Goût pour les statues, les tableaux, &c. 173
Avarice insatiable : injustices : rapines : mauvais traitemens à l'égard des alliés & des peuples conquis. 176
Ambition démésurée, désir effréné de dominer, suivis de factions, de séditions, de meurtres, de proscriptions, & de la ruine entiere de la liberté. 180
1. LES GRACQUES. 184
2. MARIUS & SYLLA. 188
3. CÉSAR & POMPÉE. 196
4 LE JEUNE OCTAVIUS. 200

QUATRIÉME PARTIE.

DE la Fable & des Antiquités. 218

CHAPITRE PREMIER.

De la Fable. ibid.
ART. I. *De l'origine de la Fable.* 219
ART. II. *De l'utilité de la Fable.* 227

CHAPITRE SECOND.

Des Antiquités. 233

ART. VII. *Parler raiſon aux enfans. Les piquer d'honneur. Faire uſage des louanges, des récompenſes, des careſſes.* 407
ART. VIII. *Accoutumer les enfans à être vrais.* 412
ART IX. *Accoutumer les jeunes gens à la politeſſe, à la propreté, à l'exactitude.* 415
ART. X. *Rendre l'étude aimable.* 419
ART. XI. *Accorder du repos & de la récréation aux enfans.* 424
ART. XII. *Former les jeunes gens au bien par ſes diſcours & par ſes exemples.* 428
ART. XIII. *Piété : religion : zèle pour le ſalut des enfans.* 431

SECONDE PARTIE.

DEVOIRS particuliers par rapport à l'éducation de la Jeuneſſe. 437

CHAPITRE PREMIER.

Des devoirs du Principal. 438
ART. I. *De la nourriture des Penſionnaires.* 439
ART. II. *Des études.* 443
ART. III. *De la diſcipline du Collége.* 450
ART. IV. *De l'éducation.* 459
ART. V. *De la Religion.* 468
§. I. *Des inſtructions.* 469
§. II. *De l'uſage des Sacremens.* 482

CHAPITRE SECOND.

Du devoir des Régens. 499
ART. I. *De la diſcipline des Claſſes.* 500
ART. II. *Faire paroître les écoliers en public.* 502
§. I. *Des exercices.* 503
§. II. *Des Tragédies.* 512

§. III. *De la Prononciation.* 518
ART. III. *Des compoſitions & des actions publiques.* 534
ART. IV. *Des études que doivent faire les maîtres.* 540
ART. V. *Application de quelques regles particulieres à la conduite & à l'intérieur des Claſſes.* 546

CHAPITRE TROISIÉME.

Du devoir des parens. 555

CHAPITRE QUATRIÉME.

Du devoir des Précepteurs. 570

CHAPITRE CINQUIÉME.

Du devoir des Ecoliers. 579
Concluſion de cet Ouvrage. 596

Fin de la Table.

499
500
502
503
512

LB
475
R7A2
1764
t.4

Rollin, Charles
De la manière d'enseigner et
d'étudier les belles lettres

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY